LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVII^E SIÈCLE

VICTOR COUSIN

ıia

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

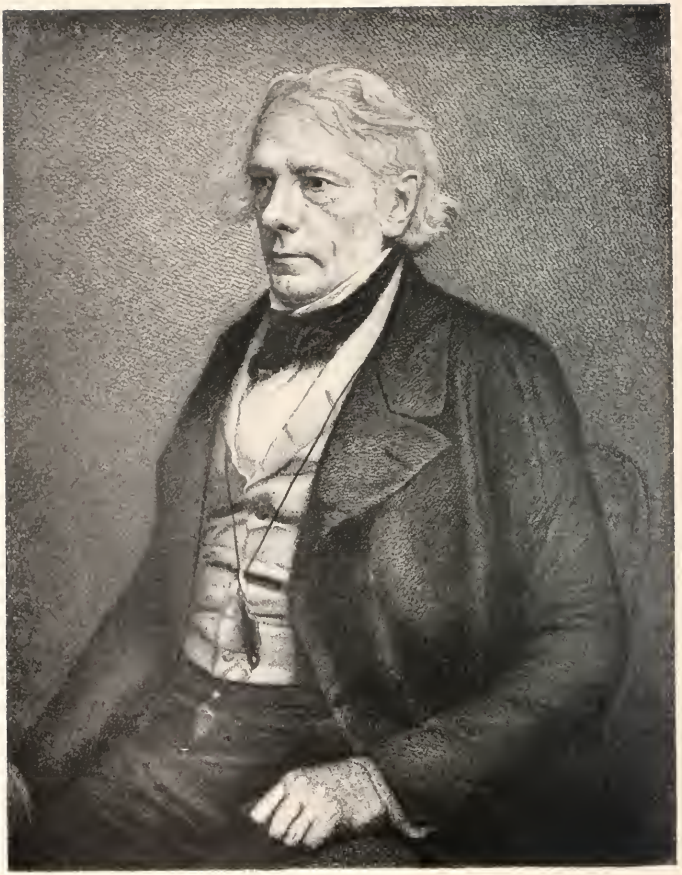
http://www.archive.org/details/lasocietefrancai00cous

OXFORD HIGHER FRENCH SERIES
EDITED BY LEON DELBOS, M.A.

VICTOR COUSIN

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVII^{E} SIÈCLE

HENRY FROWDE, M.A.
PUBLISHER TO THE UNIVERSITY OF OXFORD
LONDON, EDINBURGH, NEW YORK
TORONTO AND MELBOURNE



LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVII^{E} SIÈCLE

BY

VICTOR COUSIN

EDITED BY

LEON DELBOS, M.A.

OXFORD
AT THE CLARENDON PRESS
1909

OXFORD
PRINTED AT THE CLARENDON PRESS
BY HORACE HART, M.A.
PRINTER TO THE UNIVERSITY

(H.F. X)

INTRODUCTION

VICTOR COUSIN : SA VIE ET SON ŒUVRE

I

Issu d'une famille peu fortunée, Victor Cousin naquit à Paris en 1792 et fit ses études au Lycée Charlemagne. Il en fut l'un des plus brillants élèves, et, comme alors l'Empire voulait s'attacher tous les talents naissants, Cousin fut signalé au ministre de l'instruction publique comme un jeune homme d'avenir, qu'il fallait pousser et encourager. Ayant remporté les principaux prix de son lycée, Cousin se trouva, de droit, exempt de service militaire, mais outre cette dispense, avantage déjà très grand à une époque où il n'y avait pas une famille française qui ne pleurât une victime de ces longues guerres, on lui offrit une place d'auditeur au Conseil d'État, avec un traitement bien supérieur à celui que pouvait espérer un si jeune homme. Cousin refusa, alléguant qu'il voulait se consacrer à l'enseignement public. C'était vrai.

Sous l'influence de M. Guéroult, directeur de l'École normale supérieure, qui avait suivi la carrière du futur professeur avec un intérêt tout particulier, Cousin fut placé sur la liste des élèves de l'École, où il entra en 1810, ayant alors dix-huit ans.

Deux ans plus tard, il était chargé d'un cours de Grec et de philosophie et remplaçait bientôt M. Villemain comme maître de conférences à l'École normale.

Jusqu'ici Cousin n'avait pas encore trouvé sa voie. C'est

dans la préface de la deuxième édition de ses *Fragments philosophiques* qu'il nous apprend comment sa carrière fut influencée, et complètement changée, par deux des professeurs de l'École normale : Laromiguière et Royer-Collard. Dès que Cousin eut entendu les conférences de ces deux philosophes, un nouvel horizon s'ouvrit devant lui et il se sentit irrésistiblement attiré vers les études philosophiques. Toutefois cela n'était pas le compte de M. Guéroult qui voulait faire de Cousin un professeur de littérature, aussi ne vit-il pas sans alarme cette malencontreuse prédilection. Il chercha à détourner son protégé de l'enseignement philosophique, mais toutes ses tentatives furent vaines.

Les tendances spiritualistes de Laromiguière, son style clair, son éloquence à la fois suave et pénétrante, l'emportèrent sur les désirs de M. Guéroult et, dès lors, Cousin n'attendit plus qu'une occasion favorable pour se jeter corps et âme dans ses études favorites. Cette occasion ne se fit pas attendre longtemps. Royer-Collard, élu député en 1815, dut se chercher un remplaçant à la Sorbonne. Ce fut Cousin qu'il choisit et qui le suppléa de 1815 à 1821.

Pendant cette période Cousin fit deux voyages en Allemagne, l'un pendant les vacances de 1817, l'autre pendant celles de 1818. Il y rencontra Hegel et se lia d'amitié avec lui. Le philosophe allemand l'ayant fortement engagé à faire une étude approfondie de Platon et de Proclus, Cousin suivit le conseil de son nouvel ami et, dès 1820, nous le trouvons à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, puis à celle de Saint-Marc de Venise, compulsant des manuscrits de Proclus.

Pendant son absence dans le Nord de la péninsule italique, de grands évènements s'étaient passés en France. Royer-Collard avait cessé d'être à la tête de l'Université et la poli-

tique rétrograde du gouvernement de Louis XVIII commençait à porter ses fruits. L'École normale venait d'être fermée et, en même temps, Cousin se voyait suspendu de ses fonctions, tant à l'École normale qu'à la Sorbonne.

Pour gagner sa vie, comme aussi pour occuper les loisirs qu'on lui faisait contre son gré, le jeune professeur se fit, en 1824, précepteur et eut pour élève un des fils du Maréchal Lannes qu'il emmena avec lui en Allemagne.

Mais Cousin avait compté sans l'inimitié des ultra-royalistes et des Jésuites qui, par leurs machinations, réussirent à alarmer le gouvernement prussien en lui faisant entendre que le jeune philosophe libéral était affilié au carbonarisme. En conséquence la police prussienne l'arrêta à Dresde, d'où il fut transféré à Berlin et là jeté en prison sans autre forme de procès. Il y passa plusieurs mois et y eût sans doute fait un séjour plus prolongé sans l'intervention de Hegel, alors professeur de philosophie à l'Université de Berlin, qui réussit, non sans danger pour lui-même, et avec de grandes difficultés, à faire remettre Cousin en liberté.

Rentré en France, Cousin y trouva le ministère Villèle. Ce ministère qui lui fut toujours hostile lui interdit formellement de reprendre ses cours. Heureusement les idées libérales faisaient du chemin. Les élections de 1827 le prouvèrent. Le cabinet Villèle tomba et fut remplacé, le 4 janvier 1828, par celui que forma le vicomte de Martignac. Quelques jours plus tard Cousin était autorisé à continuer son enseignement suspendu depuis si longtemps. Il reprit donc ses cours à la Sorbonne et les continua jusqu'en 1830. Jamais conférences ne furent plus suivies. C'était d'ailleurs une période extraordinaire. Trois des principales chaires de la Sorbonne étaient occupées par trois hommes célèbres :

Villemain y enseignait l'éloquence, Guizot l'histoire, et Cousin la philosophie. Tout le monde se pressait à ces cours que des sténographes portaient aussitôt à l'impression, et qu'on vendait bientôt dans toute la France. Les trois conférenciers partageaient à peu près au même degré la faveur publique. Cependant, Cousin semblait l'emporter un peu, grâce à une éloquence mâle, forte et persuasive qui lui permettait de s'emparer de l'esprit de son auditoire, et de remuer le fond des cœurs. C'est aussi que Cousin joignait à ce don de la parole l'éloquence du geste et de la physionomie, et une noble prestance.

On était à la veille de la Révolution. Ce n'était plus seulement un changement de ministère qui allait avoir lieu, c'était un changement de dynastie. La vieille monarchie française, avec ses idées surannées, avec sa myopie politique qui l'empêchait de voir que la France avait fait beaucoup de chemin de 1789 à 1830, allait disparaître à jamais pour permettre à la monarchie constitutionnelle d'occuper le trône de France.

La révolution éclata en juillet 1830. Elle trouva Cousin admirablement préparé pour être l'un des personnages les plus importants de la nouvelle monarchie. Il jouissait alors d'une grande réputation d'orateur, son libéralisme ne faisait de doute pour personne, et son énergie l'avait rendu populaire dans le quartier des Écoles. S'il eût voulu se lancer dans la politique, comme Guizot et Villemain, rien ne lui eût été plus facile. Il ne le voulut pas. Il resta fidèle au programme qu'il s'était tracé au commencement de sa carrière ; et resta professeur. Tout ce qu'on put faire ce fut de le forcer, pour ainsi dire, à accepter la direction de l'École normale qu'il réorganisa sur un nouveau plan.

Tout en s'occupant de l'éducation supérieure il n'oublia

pas l'éducation populaire. Bien au contraire, et c'est à partir de cette époque qu'il y consacra tous les instants que lui laissaient libres ses conférences et la préparation d'importantes œuvres littéraires dont on trouvera l'énumération dans notre bibliographie.

Avant de rien entreprendre Cousin voulut pouvoir se prononcer en connaissance de cause. Il alla visiter les écoles d'Allemagne et de Hollande, et les volumineux rapports si instructifs, si pleins de détails précieux, d'observations fines et de vues profondes, qu'il présenta plus tard sur les résultats de sa mission sont restés fameux, mais malheureusement trop longtemps enfouis dans les archives poudreuses du ministère. On les consulta plus à l'étranger qu'en France, et ils eurent les honneurs de la traduction en plusieurs langues étrangères. En France ils ne furent pas tout à fait inutiles non plus, puisqu'ils servirent de base à plusieurs réformes importantes. Toutefois là ne se bornèrent pas les efforts de Cousin. Longtemps avant notre époque il avait songé à apporter de grandes modifications dans la constitution de l'Université de France. Il avait voulu en élargir le cadre, sans cependant toucher à ce qui était bon, à ce qu'on pouvait, à ce qu'on devait conserver. Il avait voulu agrandir le rôle de l'Université et surtout rendre l'enseignement philosophique des Facultés plus intéressant, plus utile, surtout plus libéral, et si l'enseignement de la philosophie, cette 'lumière des lumières,' cette 'autorité des autorités,' comme il le disait, s'est épuré, est devenu métaphysique et rationnel, en même temps qu'il inclinait vers un spiritualisme plus hardi, c'est grâce aux méthodes qu'il a préconisées.

Tant de services rendus à l'instruction publique le désignaient comme candidat à l'Académie. Il y fut admis en 1832 et peu après le roi l'élevait au rang de pair de France

et le nommait Conseiller d'État. Un instant ministre dans le cabinet Thiers (1840), il en sortit huit mois plus tard et profita de ce passage au ministère pour perfectionner encore l'enseignement philosophique.

Malheureusement cette période fut aussi pour lui celle des défaillances morales. Accusé de panthéisme par les ultra-catholiques, il eut la faiblesse de faire disparaître de ses ouvrages tout ce qui semblait avoir pu justifier cette accusation. Au lieu de s'avouer franchement catholique ou de s'en tenir à ce qu'il avait enseigné publiquement, il voulut louvoyer entre les deux partis extrêmes et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, il se les aliéna tous deux et s'en fit des ennemis irréconciliables. A partir de cette époque il cessa d'être estimé des libéraux, sans gagner pour cela l'amitié des jésuites. Aussi la République de 1848 le laissa-t-elle complètement à l'écart, estimant, avec raison, qu'il n'était pas l'homme en qui on put avoir foi.

Sa carrière était finie. Il demanda sa retraite après le coup d'État de 1851 et rentra dans la vie privée où il occupa ses loisirs à remanier ses cours dont il donna de nouvelles éditions, et à composer plusieurs volumes sur des sujets surtout littéraires.

Cousin mourut à Cannes en 1867, laissant après lui une renommée durable et un système philosophique auquel son nom est indissolublement lié.

II

Il est à peine besoin de rappeler ici que ce système, aujourd'hui mort, mais qui a donné une vigoureuse impulsion aux études philosophiques en France, est *l'Éclectisme*, c'est-

à-dire un système philosophique tiré de doctrines choisies dans les diverses écoles et qu'on essaye de réunir en un tout nouveau et homogène. Dans l'analyse du cours de 1818 (Édition de 1836) Cousin pose le principe de l'*éclectisme*. 'Il vient, dit-il, proposer à toutes les écoles un traité de paix. Puisque l'esprit exclusif nous a si mal réussi jusqu'à présent, essayons de l'esprit de conciliation. L'éclectisme n'est pas le syncrétisme, qui rapproche forcément des doctrines contraires : c'est un choix éclairé qui, dans toutes les doctrines, emprunte ce qu'elles ont de commun et de vrai, et néglige ce qu'elles ont d'opposé et de faux.' C'est donc un peu le système des Néo-Platoniciens de l'École d'Alexandrie qui, prenant leur bien partout où ils le trouvaient, s'efforçaient de fondre ensemble la dialectique si subtile des écoles de la Grèce, le mysticisme oriental et la doctrine métaphysique des Chrétiens, pour en tirer un corps de doctrine nouveau et harmonieux.

Cousin s'est d'abord inspiré des principes de Descartes qu'il s'est efforcé de combiner avec ceux de Reid, de Dugald Stewart, de Kant, et surtout de Hegel. Grâce à son éloquence, l'éclectisme devint bientôt le système philosophique enseigné par la plupart des professeurs, tant en France qu'à l'étranger.

La philosophie de Cousin n'est-elle après tout que l'éclectisme alexandrin rajeuni ? Oui et non. L'éclectisme alexandrin nous paraît être ce que Cousin appellerait volontiers le mysticisme pur et simple. Sa philosophie n'est pas non plus, comme certains l'ont affirmé, un mélange de systèmes hétérogènes d'où l'on a tiré des doctrines disparates qu'on a tâché de réunir en un seul faisceau. Un pareil système ne serait qu'un amas informe de principes se contredisant les uns les autres, manquant de lien, incapable de cohésion, partant d'unité. On aurait également tort de voir

dans sa philosophie un choix arbitraire de doctrines dicté par le seul goût.

L'éclectisme que veut Cousin c'est, comme il le dit,[1] 'un éclectisme éclairé qui, jugeant avec équité et même bienveillance toutes les écoles, leur emprunte ce qu'elles ont de vrai, et néglige ce qu'elles ont de faux.'

Cet éclectisme est-il matérialiste ou spiritualiste? Cousin va encore nous répondre. 'L'éclectisme nous est bien cher, sans doute, car il est à nos yeux la lumière de l'histoire de la philosophie, mais le foyer de cette lumière est ailleurs. L'éclectisme est une des applications les plus importantes et les plus utiles de la philosophie que nous professons, mais il n'en est pas le principe. Notre vraie doctrine, notre vrai drapeau est le spiritualisme, cette philosophie aussi solide que généreuse qui commence avec Socrate et Platon, que l'Évangile a répandu dans le monde, que Descartes a mise sous les formes sévères du génie moderne, qui a été au XVII^e siècle une des gloires et des forces de la patrie, qui a péri avec la grandeur nationale au XVIII^e, et qu'au commencement de celui-ci (le XIX^e siècle) M. Royer-Collard est venu réhabiliter dans l'enseignement public, pendant que M. de Chateaubriand, M^me de Staël, M. Quatremère de Quincy la transportaient dans la littérature et dans les arts. On lui donne à bon droit le nom de spiritualisme parce que son caractère est de subordonner les sens à l'esprit et de tendre, par tous les moyens que la raison avoue, à élever et à agrandir l'homme. Elle enseigne la spiritualité de l'âme, la liberté et la responsabilité des actions humaines, l'obligation morale, la vertu désintéressée, la dignité de la justice, la beauté de la charité; et par delà les limites de ce monde elle montre un Dieu, auteur et type de l'humanité, qui, après l'avoir faite évidemment pour une fin excellente,

[1] Discours d'ouverture : *De la Philosophie au XIX^e Siècle.*

ne l'abandonnera pas dans le développement mystérieux de sa destinée.'

La philosophie de Victor Cousin peut donc se résumer en quelques mots : un optimisme poussé à l'excès.

C'est cette théorie que Cousin, dans son cours de 1828, développa en une philosophie de l'histoire qui a donné prise à la critique par bien des côtés, philosophie discutée et combattue par Sir William Hamilton qui la rejette comme la rejettent aussi tous ceux pour qui la connaissance de Dieu est une déduction de l'expérience.

Pour Cousin, l'Orient représente l'élément *infini*, la Grèce le *fini* et le monde moderne le trait d'union entre eux. De là il en arrive à d'autres déductions, un peu hasardées et souvent fantaisistes. Selon lui il n'y a que deux continents essentiellement propres au développement de l'humanité : l'Asie et l'Europe. L'Amérique ne compte pas. Il regarde la guerre comme produite par un choc violent d'idées que les belligérents regardent comme universelles et essentielles. Le sensualisme toujours, d'après Cousin, caractérise les époques les plus reculées de notre temps, tandis que nous, modernes, nous sommes essentiellement idéalistes. N'est-ce pas le contraire qui s'est produit?

Aussi malgré un talent très grand et incontestable ne reste-t-il plus grand'chose de l'enseignement de Cousin. L'école éclectique, qui compta tant de disciples de son temps, est aujourd'hui morte. Cela veut-il dire que Cousin n'ait eu aucune valeur comme philosophe en dehors de sa patrie? Nous laisserons une plume plus autorisée répondre à cette question. C'est Sir William Hamilton qui va nous dire ce qu'il pense de Cousin comme philosophe. Les louanges qu'il lui accorde sont d'autant plus précieuses pour la réputation de Cousin que les deux philosophes se combattirent longtemps :

'Condemned to silence during the reign of Jesuit ascendancy,' dit-il, 'M. Cousin, after eight years of honourable retirement, not exempt from persecution, had again ascended the chair of philosophy, and the splendour with which he recommenced his academical career more than justified the expectation which his recent celebrity as a writer and the memory of his earlier productions had inspired. Two thousand auditors listened, all with admiration, many with enthusiasm, to the eloquent exposition of doctrine intelligible only to the few; and the oral discussion of philosophy awakened in Paris, and in France, an interest unexampled since the days of Abelard. The daily journals found it necessary to gratify by their earlier summaries the impatient curiosity of the public; and the lectures themselves, taken in short-hand and corrected by the professor, propagated weekly the influence of his instruction to the remotest provinces of the kingdom . . . M. Cousin is the apostle of Rationalism in France, and we are willing to admit that the doctrine could not have obtained a more eloquent or devoted advocate. For philosophy he has suffered; to her ministry he has consecrated himself—devoted, without reserve, his life and labours. Nor has he approached the sanctuary with unwashed hands. The editor of Proclus and Descartes, the translator and interpreter of Plato, and the promised expositor of Kant, will not be accused of partiality in the choice of his pursuits; while his two works, under the title of *Philosophical Fragments*, bear ample evidence to the learning, elegance, and distinguished ability of their author. Taking him all in all, in France M. Cousin stands alone; nor can we contemplate his character and accomplishments without the sincerest admiration, even while we dissent from almost every principle of his philosophy.'[1]

Vingt-trois ans plus tard Sir William Hamilton, revenant sur le même sujet, changea les derniers mots de la dernière phrase et au lieu de 'from almost every principle' se contenta de dire 'from the most prominent principle.' Pour bien

[1] *Edinburgh Review*, 1829.

marquer son appréciation des travaux de Cousin, il alla plus loin encore, et lui, dont la réputation avait depuis longtemps franchi les bornes du Royaume-Uni, lui, l'adversaire le plus dangereux qu'ait trouvé Cousin, n'hésita pas à lui dédier un de ses principaux ouvrages, et en tête de sa savante édition des œuvres de Reid on lit la dédicace suivante qui honore autant celui qui l'a faite que celui à qui elle est adressée.

La voici textuellement :—

'To Victor Cousin,

'Peer of France, late Minister of Public Instruction, Professor of Philosophy, &c., &c., this edition of the Works of Reid is dedicated, not only in token of the Editor's admiration of the First Philosopher of France, but as a tribute, due appropriately and pre-eminently to the statesman through whom Scotland has been again united intellectually to her old political ally, and the Author's Writings (the best result of Scottish speculation) made the basis of Academical Instruction in Philosophy throughout the central nation of Europe.'

Cela veut-il dire que la philosophie française n'ait pas de grandes obligations à Victor Cousin ? Nullement. Au contraire, la philosophie lui doit beaucoup. C'est lui qui a ramené en France la métaphysique platonicienne si chère à Malebranche et condamnée sans merci par les philosophes du XVIII^e^ siècle ; c'est encore lui qui, en substituant à la philosophie un peu sèche de Malebranche une métaphysique pleine du sentiment de la nature, de l'amour des arts et de la vie, a fait revivre en France, au XIX^e^ siècle, cette philosophie spiritualiste qui a donné à la société nouvelle, sortie des ruines de la Révolution, un nouvel idéal qui a été une réaction salutaire contre le matérialisme désespérant de la fin du XVIII^e^ siècle.

Si maintenant l'on s'étonne qu'un homme dont le nom est si intimement lié à la philosophie soit devenu, sur le tard de la vie, un littérateur pur et simple, c'est que, malgré son culte pour la philosophie, Cousin fut plutôt un littérateur fourvoyé dans la philosophie qu'un philosophe de bon aloi. Il est fort probable, d'ailleurs, que sans l'immense influence qu'eut sur lui Laromiguière il eût continué à enseigner les langues classiques et la littérature comme il l'avait fait au début de sa carrière. Il suffit de lire quelques chapitres de Cousin pour se convaincre qu'il fut surtout un excellent écrivain. Rien ne pouvait donc mieux lui convenir que des ouvrages où il pouvait déployer ses talents littéraires. Aussi, dès qu'il ne fut plus obligé de préparer des cours de philosophie, comme après sa retraite du ministère en 1840, le voit-on composer des ouvrages purement littéraires ou à peu près tels, par exemple *Jacqueline Pascal*, *Madame de Chevreuse*, *La jeunesse de Madame de Longueville pendant la Fronde* et d'autres encore, au nombre desquels se trouve *La Société Française au XVII^e siècle*, que nous avons choisi de préférence aux autres parce qu'il résume, pour ainsi dire, ce que Cousin avait déjà écrit sur cette période si intéressante, si illustre, qui s'ouvre avec le XVII^e siècle, c'est-à-dire sous Henri IV, se continue sous Louis XIII, et se termine en 1653 à la fin de la Fronde et lorsque Louis XIV entrait à peine dans l'adolescence.

L'HÔTEL DE RAMBOUILLET

Le passant qui s'arrête pour la première fois sur la place du Carrousel ne sait généralement pas que le superbe ensemble de beautés architecturales qui s'offrent à sa vue ne date que des premières années du Second Empire.

Le Louvre, tel qu'on le voit aujourd'hui, a remplacé une vieille forteresse féodale au centre de laquelle se trouvait cette 'grosse tour du Louvre,' si souvent mentionnée dans les annales de Paris, et dont l'emplacement est indiqué par une ligne en asphalte blanc, tracée sur le pavé de la cour du Louvre actuel.

La forteresse ne devint pas palais sans subir de nombreuses transformations de siècle en siècle, parfois de règne en règne. En partie démolie, puis reconstruite, agrandie, démolie encore, tour à tour forteresse, prison, habitation royale, elle en arriva finalement à être ce que nous la voyons aujourd'hui : un palais et un musée, qui ne ressemblent en rien aux constructions qui ont précédé.

Plus loin que le quadrilatère du Louvre, vers l'Ouest, s'élevaient les Tuileries, composées à l'origine de deux ailes parallèles reliées entre elles par un grand pavillon central qui exista jusqu'au jour où la Commune l'incendia en 1871.

Les deux palais restèrent séparés l'un de l'autre jusqu'à l'époque où Henri IV, voulant les réunir, fit construire l'immense façade qui longe la Seine. On en resta là pendant deux siècles et demi. L'idée de réunir les deux palais en un seul fut reprise sous le règne de Napoléon III qui, en quelques années, mena à bien ce que ses prédécesseurs n'avaient pas réussi à exécuter.

Le vaste espace connu sous le nom de Carrousel n'était pas alors ce qu'il est aujourd'hui. C'était un vaste terrain dont une partie, qu'on appelait la *Cour des Tuileries*, était suffisamment spacieuse pour que Louis XIV y donnât un grand carrousel en 1662. De ce jour la *Cour des Tuileries* changea de nom et fut désormais la *Place du Carrousel*.

Toutefois, la place, telle que nous la connaissons, resta pendant près de deux siècles obstruée d'une quantité de

maisons et de constructions, les unes belles, les autres laides, bordant des rues étroites percées un peu au hasard.

Au nombre de ces rues il s'en trouvait une assez large pour l'époque qui conduisait de la Place du Palais-Royal à la Seine. Cette rue dont les derniers vestiges ne disparurent qu'en 1852 était rejointe vers la rue Saint-Honoré — la rue de Rivoli n'existait pas encore — par la rue de Chartres. Ces deux rues formaient un angle dont le sommet aboutissait à la Place du Palais-Royal actuelle. C'est dans cet angle qu'était situé l'Hôtel de Rambouillet, où devait trôner si longtemps la belle marquise, et plus tard sa fille Julie d'Angennes. Cet hôtel existait depuis longtemps, sous le nom d'Hôtel d'O, puis de Noirmoutiers et de Pisani. Il ne prit le nom de Rambouillet qu'après le mariage de la fille du marquis de Pisani avec Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, à qui elle apporta l'hôtel en dot.

L'hôtel fut d'abord agrandi et plus tard le marquis le fit démolir pour le faire reconstruire sur des plans nouveaux fournis par la marquise elle-même. Ces plans étaient si originaux et en même temps de si bon goût, que Marie de Médicis commanda à son architecte du Luxembourg de s'en inspirer.

La première pierre de l'hôtel fut posée en 1618. La façade intérieure donnait sur la Place du Carrousel. L'hôtel sans être vaste était spacieux. C'était une construction de brique rehaussée de corniches, de chaînes, de frises et de pilastres de pierre de taille.

L'hôtel passa plus tard au duc de Montausier par son mariage avec la fille de la célèbre marquise, puis il devint la propriété de la famille d'Uzès. L'hôtel fut finalement démoli en 1784 et sur l'emplacement on construisit une salle de bal et de concert qui devint fameuse, et à laquelle on donna le nom de Vauxhall, à l'imitation du Vauxhall de Londres. Quelques années plus tard, en 1790, un club

royaliste s'installa à la place du bal, et le club, ayant cessé d'exister en 1792, fut remplacé par un théâtre, celui du Vaudeville, détruit par un incendie en 1838.

L'hôtel de Rambouillet avait donc été reconstruit sur des plans alors tout nouveaux. Cette innovation fit grand bruit dans la capitale. 'C'est la marquise de Rambouillet, dit Segrais, qui a introduit la mode des appartements à plusieurs pièces de plain-pied, de sorte que l'on entrait chez elle par une enfilade de salles, d'antichambres, de chambres et de cabinets.'

'Sa cour, nous apprend Sauval, l'auteur des *Antiquités de Paris*, ses ailes, ses pavillons et son corps de logis ne sont à la vérité que d'une médiocre grandeur, mais ils sont proportionnés et ordonnés avec tant d'art, qu'ils imposent à la vue et paraissent beaucoup plus grands qu'ils ne sont en effet... De l'entrée et de tous les endroits de la cour on découvre le jardin qui, occupant presque tout le côté gauche, règne le long des appartements, et rend l'abord de cet hôtel non moins gai que surprenant... Le corps de logis est accompagné de quatre beaux appartements dont le plus considérable peut entrer en parallèle avec les plus commodes et les plus superbes du royaume. On y monte par un escalier consistant en une seule rampe, large, douce, arrondie en portion de cercle, attachée à une salle claire, grande, qui se décharge dans une longue suite de chambres et d'antichambres dont les portes en correspondance font une belle perspective.'

C'est dans cette délicieuse demeure que vécut et mourut la charmante marquise de Rambouillet, là qu'elle trôna dans sa fameuse chambre bleue entourée d'une société choisie composée des personnalités les plus diverses de l'époque : princes du sang, nobles, ecclésiastiques, littérateurs, femmes charmantes et spirituelles.

C'est au milieu de ce monde que Victor Cousin entreprend de nous conduire. Il va nous introduire dans la chambre bleue et nous présenter à la belle *Arthenice* — anagramme de Catherine — qui, étendue sur son canapé ou couchée dans son lit, va néanmoins nous en faire les honneurs.

Mais qu'étaient donc cette chambre bleue et cette *ruelle* qui joua alors un si grand rôle?

La chambre bleue, c'était tout simplement une chambre à coucher, mais, à en juger par les gravures de l'époque, une somptueuse chambre, tapissée de bleu, comme son nom l'indique, et où la lumière ne pénétrait que tamisée par d'épaisses tentures. La marquise ayant été atteinte d'une maladie qui la forçait de garder le lit, sans toutefois la priver des plaisirs de la conversation, recevait ses hôtes dans cette pièce.

La chambre était carrée. Le lit de milieu qui l'occupait touchait la muraille par la tête. En face était une grande fenêtre. De cette façon trois côtés du lit étaient accessibles et c'étaient les deux espaces qui se trouvaient de chaque côté du lit qu'on appelait *ruelles*. L'espace resté libre, au pied du lit, était le *devant*.

Un paravent cachait le lit, mais laissait voir le haut des colonnes, le baldaquin et les tentures. Une balustrade séparait le lit de l'espace vide et formait ainsi une sorte d'alcôve.

L'une des *ruelles* était réservée aux domestiques de service. 'Dans l'autre, comme le dit Somaize, étaient des sièges, carreaux, placets, tabourets, chaises, fauteuils où s'asseyaient les visiteuses et ceux des visiteurs qui ne préféraient s'asseoir sur leurs manteaux ou sur la balustrade de l'alcôve.'

C'est dans cette chambre qu'ont défilé toutes les illustrations de l'époque : Malherbe, Rotrou, Racan, Bensérade, Ménage, Scarron, Gomberville, Corneille, La Calprenède,

d'Urfé, Godeau, Chapelain, Boileau, Segrais, Voiture, Scudéry, Patru, Marini, les ducs d'Enghien, de Montausier et de la Rochefoucauld, le Grand Condé, le cardinal de la Valette, le marquis de Brancas, le comte de Guiche, le maréchal de Bassompierre, et jusqu'à Bossuet alors enfant.

Après les hommes, c'est tout un essaim de beautés spirituelles qu'il faudrait nommer et au nombre desquelles on remarquait surtout la belle Julie, fille de la marquise, pour qui Montausier soupira treize longues années ; puis l'héroïne de la Fronde, Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville, la belle Mme de Sablé, Mesdames de Clermont et des Loges, Mlle de Scudéry, auteur du *Cyrus* et de la *Clélie*, l'adorable et très adorée Mme de Sévigné, la mélancolique Mme de la Fayette, et la belle *lionne rousse* Mlle Paulet, qui inspira de si vives passions.

C'est dans le *Grand Cyrus* que Cousin a retrouvé tous les portraits de ceux et de celles que nous venons de nommer. Aussi Cousin n'est-il pas de l'avis de Boileau sur ce livre que le satirique a trop décrié, sans doute pour l'avoir entendu trop louer. Pour Cousin ce roman est un document, et un document précieux, une galerie de portraits peints d'après nature. Pour Boileau le *Grand Cyrus* est un roman insipide, filandreux, banal, puéril, ce qui n'empêche pas le célèbre critique d'avouer, avec candeur, qu'il l'a lu dans sa jeunesse avec beaucoup d'admiration et qu'il le regardait alors comme un des chefs-d'œuvre de la littérature française. S'il le condamne plus tard c'est que ' mes années étant accrues et la raison m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces ouvrages.' [1]

Boileau ne vit dans le *Cyrus* qu'un simple roman sur le fameux conquérant fondateur de l'empire Perse, et jamais

[1] Discours sur le Dialogue intitulé : *Les héros de roman.*

il ne lui vint à l'esprit que la Mandane de M^lle de Scudéry n'était ni la mère de Cyrus ni la fille d'Astyage.

Grâce à une critique ingénieuse autant que subtile, Cousin a tiré du *Grand Cyrus* une fort intéressante étude sur la société au XVII^e siècle. Il y démontre par des arguments toujours plausibles, et parfois concluants, que le *Cyrus* de M^lle de Scudéry est bien plus qu'une simple fiction, qu'un badinage puéril, et qu'au milieu d'une prolixité fatigante, dans un style fréquemment maniéré, il offre, sous des noms d'emprunt, une peinture fidèle de la société de l'hôtel de Rambouillet et de certaines autres *ruelles* du temps.

D'ailleurs, la vogue extraordinaire des romans de M^lle de Scudéry et surtout du *Cyrus* et de la *Clélie* ne saurait s'expliquer autrement. Cette réputation n'est nullement imaginaire. Elle a existé et de nombreux faits en font foi. Le *Grand Cyrus*, par exemple, ne fut-il pas traduit dans presque toutes les langues de l'Europe et même, assure-t-on, en plusieurs langues de l'Orient ? Nous venons de voir que Boileau avait beaucoup admiré ces romans dans sa jeunesse. Il n'était pas le seul. Tous les écrivains qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet avaient la plus vive admiration pour M^lle de Scudéry et cette admiration ne s'adressait certainement pas au beau visage de l'auteur, car elle n'était rien moins que belle. Madame de Sévigné, soit qu'elle n'eût pas sujet d'être jalouse d'elle, soit qu'elle l'admirât sincèrement, ne s'est pas fait faute de la louer maintes fois. Fléchier et Mascaron avaient une haute opinion de ses *Conversations morales*. De plus, l'Académie française lui décerna le premier prix d'éloquence en 1671, et Louis XIV lui accorda, en 1683, une pension de deux mille livres. C'est Madame de Sévigné qui nous le dit, dans la lettre qu'elle écrit au comte et à la comtesse de Guitaut le vendredi 5 mars 1683, et où elle ajoute une petite pointe de malice

au sujet de la bonne Mlle de Scudéry, qui alla voir le roi pour le remercier et qui nous dit que lorsqu'elle fut en sa présence 'le roi lui parla et l'embrassa pour l'empêcher d'embrasser ses genoux.'

Un pareil succès littéraire nous étonne aujourd'hui, car avec toute la bonne volonté du monde il est fort difficile, sinon impossible, de considérer les romans de Mlle de Scudéry comme des chefs-d'œuvre du genre. La vogue extraordinaire dont ils jouirent pendant si longtemps peut-elle s'expliquer? Ne se peut-il que ces riens que Mlle de Scudéry disait si gentiment avaient alors une signification qui nous échappe aujourd'hui? N'est-il pas possible que sa *ruelle*, à elle, où se tenaient ses fameux 'samedis,' à peine moins célèbres que les réceptions de la marquise, ne fût un rendez-vous où l'on se livrait à des conversations parfois moins oiseuses que la galanterie?

C'est ce qu'on aurait un peu le droit de penser quand on lit la *Clélie*. On y verra que Mlle de Scudéry ne se contenta pas seulement d'amuser la société. Si on ne peut lui refuser le talent d'avoir peint le monde où elle vécut avec infiniment de grâce, de finesse et parfois de force, on sent, en la lisant, que sous cette frivolité apparente se cache un esprit ferme et solide, doublé d'un grand cœur.

D'ailleurs il ne faut pas croire, comme on l'a répété trop souvent à l'envi, que Mlle de Scudéry était incapable d'écrire simplement et sans afféterie, sans farcir son style d'expressions précieuses. Au contraire, son style est souvent simple et très français. Il n'y a pas toujours que du badinage dans ses écrits. Dans la *Clélie*, ce roman prisé à l'égal du *Cyrus* et qui faisait les délices de Mme de Sévigné et de Mme de la Fayette, il ne s'agit pas réellement de la Clélie qui fut livrée en otage à Porsenna, et Horatius Coclès, Mucius Scévola et autres Romains non moins amoureux que

les héros du *Cyrus* ne sont que des amis de M^lle de Scudéry.

Cette *Clélie*, où il y a tant de mignardises, tant de fadaises, fut surtout un cadre pour placer une foule de questions qui s'agitent encore aujourd'hui et qui ont trait à la condition des femmes, au rang qu'elles occupent et qu'elles devraient occuper dans la société. Libre à nous de nous moquer de cette société précieuse qui discutait gravement des questions de galanterie. Reste à savoir si on ne discutait pas de plus importants sujets. Il est difficile d'admettre que les visiteurs et les visiteuses de M^me de Rambouillet, c'est-à-dire l'élite intellectuelle de l'époque, ne s'occupât que de frivolités et de niaiseries. Presque toutes les amies de Madame de Rambouillet ou de Julie d'Angennes étaient des femmes instruites, fort instruites même, et chez celles qui l'étaient moins que les autres le bon sens suppléait à l'étude. En admettant même que l'on y passât trop de temps à discuter des questions oiseuses, cela n'aurait pas été beaucoup plus sot que ce qui se passe actuellement dans nos salons, où les cancans et le *flirtage* prennent certainement beaucoup trop de place et où l'on entend trop souvent l'argot de l'atelier, voire même celui de la rue. D'ailleurs la galanterie n'était pas le libertinage. On sait, par exemple, que Voiture, le héros des salons parisiens, un jour qu'il donnait la main à la future duchesse de Montausier, voulut s'émanciper à lui baiser le bras, mais qu'elle lui témoigna si sérieusement le dégoût que lui inspirait sa hardiesse, qu'elle lui ôta l'envie de recommencer. L'attachement si sincère et si pur de La Rochefoucauld et de M^me de La Fayette serait-il surpassé dans la société d'aujourd'hui ?

Et puis c'était surtout de littérature que s'occupaient les hôtes de l'hôtel de Rambouillet. Tous les ouvrages

du temps passaient devant ce tribunal, y étaient examinés avec soin et discutés avec goût. C'est en cela que le salon de la marquise fut surtout utile. Il ne le fut pas moins en proscrivant de la conversation et des écrits les mots bas, les expressions vulgaires, les récits grossiers.

Si le salon de Mme de Rambouillet devint le sanctuaire de l'urbanité et des belles manières, c'est que la réaction contre la licence du XVIe siècle était commencée. Sous François Ier telles étaient les mœurs de la meilleure société, celles de la cour même, que les femmes employaient, sans rougir, les termes les plus crus, les expressions les plus grossières. La reine de Navarre, Marguerite de Valois, cette Marguerite des Marguerites, n'hésita pas à accepter publiquement la dédicace d'un livre de Rabelais, ce qu'une femme de nos jours ne regarderait certainement pas comme un compliment. D'ailleurs les gravelures étaient à la mode et la bonne Marguerite elle-même n'hésita pas à écrire des histoires qui ne seraient pas toujours déplacées dans le *Décaméron*. C'est qu'à cette époque la vie était débordante de sève, la langue forte et essentiellement gauloise. Le gros rire était à l'ordre du jour; on voulait des chansons grivoises, des histoires gaillardes, égrillardes même, bien heureux encore quand on ne tombait pas dans la grasse paillardise. La plante était vigoureuse, mais pour lui faire porter des fleurs il fallait greffer sur sa tige quelque chose de déjà cultivé. Ce n'était pas l'entourage de la bonne Marguerite qui pouvait produire cette fleur. On y rencontrait bien, il est vrai, des hommes de talent dont elle cherchait la compagnie comme le fit plus tard Mme de Rambouillet, mais l'hôtesse était trop gaillarde elle-même pour trouver à redire aux propos parfois libres, voire même débraillés, de ceux qu'elle réunissait autour d'elle et qui — ne l'oublions pas — formaient l'élite intellectuelle du temps. C'étaient le sensualiste Rabelais,

l'aimable Marot, le gai conteur Bonaventure Desperriers, le célèbre traducteur Amyot, le gracieux portraitiste Jehan Clouet, et le sombre Calvin.

Or, ce qu'il fallait c'était non seulement une nouvelle fleur, mais c'était aussi cette parfaite urbanité qu'on devait attendre encore un siècle. Ce qui rendit si grande l'influence des salons littéraires du XVIIe siècle c'est qu'on y rencontrait, outre l'intelligence, une politesse exquise, de bonnes manières, un langage purifié et exempt de toute grossièreté.

Si l'hôtel de Rambouillet répandit en France le goût des belles-lettres, s'il fut le précurseur de l'Académie française, s'il aida puissamment au développement de la langue, s'il éleva le ton moral, en proscrivant la licence si commune sous Henri IV, il y eut malheureusement un revers à cette brillante médaille. Qu'on alla trop loin c'est ce qu'on ne saurait nier, c'est ce qu'il faut blâmer. On ne dit plus rien naturellement, on affecta un style ampoulé, plein de métaphores, d'antithèses, d'allégories, d'afféteries de toute sorte ; on pilla les poètes grecs et latins ; on leur arracha toutes les fleurs de leur guirlande ; plus une hyperbole fut insensée plus elle eut de succès ; moins le langage devint intelligible plus on l'admira. Cet abus de la préciosité eut une influence néfaste sur la langue. D'autre part, à force d'épurer, de raffiner, on affaiblit la langue, on la rendit fade, flasque et molle, on la réduisit — comme à la fin du XVIIIe siècle — à n'être plus guère qu'un jargon poli, sans vigueur, sans couleur. A force de bannir tel terme, telle expression, on en arriva à réduire le vocabulaire au tiers de ce qu'il avait été autrefois, car il n'était pas jusqu'aux expressions scientifiques que les puristes ne biffassent du vocabulaire des gens de bien.

Il y eut parfois des cabales littéraires honteuses. On intrigua

pour faire tomber la *Phèdre* de Racine, c'est-à-dire son chef-d'œuvre et l'une des plus belles pièces du théâtre français. Deux jours plus tard on faisait couvrir d'applaudissements la plate tragédie de Pradon. C'était ainsi que se distinguait l'hôtel de Bouillon qui avait la prétention d'être un second hôtel de Rambouillet. L'on tomba dans les absurdités, dans les niaiseries. On discuta des riens avec sérieux. On inventa la géographie allégorique, cette fameuse *Carte de Tendre*, pays traversé par le fleuve d'*Inclination* qui se jette dans la *mer dangereuse* semée d'écueils nombreux au delà desquels sont des *terres inconnues*. A l'ouest du fleuve se trouve la *mer d'Inimitié*, à l'est le *lac d'Indifférence*. Les villes du pays ont nom *Assiduité*, *Empressement*, *Petits Soins*, *Jolis Vers*, *Légèreté*, *Oubli*, etc. Les distances qui les séparent sont des *lieues d'amitié*.

Cette carte parut dans la première partie de la *Clélie*.[1] Mademoiselle de Scudéry avait redouté la publicité pour ce puéril jeu d'esprit dont elle entrevoyait le ridicule. 'Clélie, dit-elle, prioit instamment celuy pour qui elle l'avoit faite de ne la montrer qu'à cinq ou six personnes . . . car, comme ce n'étoit qu'un simple enjouement de son esprit, elle ne vouloit pas que de sottes gens, qui ne sauroient pas le commencement de la chose, et qui ne seroient pas capables d'entendre cette nouvelle galanterie, allassent en parler selon leur caprice ou la grossièreté de leur esprit.' Elle n'avait rien à redouter, puisque ses contemporains, loin de se moquer d'elle, l'imitèrent à l'envi, et que la géographie galante prit un très grand développement. On eut successivement le *Pays d'Amour* et le *Voyage de l'île d'Amour* par Paul Tallemant ; la *Carte de la Cour* par Guéret, en prose ; puis une autre *Carte de la Cour*, en vers, par le P. Lemoyne ; puis le *Démêlé de l'Esprit et du Cœur*, par

[1] *Clélie*, 1ère partie, pp. 339–405.

Torché, qui place la scène dans l'*île de Ruelle*, et d'autres encore.

Il y eut aussi des lettres 'écrites de Tendre,' voire même une *Gazette de Tendre*.

Faut-il rendre l'hôtel de Rambouillet responsable de tous ces petits méfaits? Oui et non. L'hôtel de Rambouillet brilla de 1610 à 1652, mais il fut dans la plénitude de sa gloire de 1625 à 1645, car à cette dernière date, qui est celle du mariage de Julie à M. de Montausier, la *ruelle* de la marquise de Rambouillet commença à être abandonnée, et elle le fut complètement après la mort du marquis, en 1652. D'autres *ruelles* remplacèrent l'hôtel de Rambouillet. Toutes les femmes désœuvrées voulurent avoir la leur. Madame de Choisy, M^me^ d'Oradour, M^me^ de la Fayette, M^me^ de Sévigné, M^me^ de la Suze, M^me^ Scarron, — la future M^me^ de Maintenon, demi-reine de France, — la comtesse de Fiesque, Ninon de Lenclos eurent leurs *ruelles*. La province les imita provincialement, c'est-à-dire un peu niaisement. Peu à peu ces réunions de beaux esprits, dont plusieurs n'étaient que des gens fort ordinaires, tombèrent dans les lieux communs, prirent l'affectation pour les belles manières, le maniérisme pour le beau langage, en un mot se plongèrent dans cette préciosité que Molière allait bientôt châtier dans ses *Précieuses ridicules*, représentées pour la première fois en 1659, c'est-à-dire à peu près quatorze ans après la période la plus brillante de l'hôtel de Rambouillet. Les *Précieuses ridicules* ne sont donc pas la satire de la société de M^me^ de Rambouillet, mais des ruelles qui, s'inspirant des traditions de l'Hôtel, en singeaient les manières et le langage, plutôt qu'ils ne les imitaient. D'ailleurs Molière satirise surtout les 'pecques provinciales,' et il a bien soin de faire une distinction entre les *véritables*

précieuses et les *précieuses ridicules* qui imitent si mal les premières. Notons aussi, en passant, que Mme de Sévigné, Mme de la Fayette, Mme de Montausier connaissaient Molière personnellement et qu'elles l'admiraient. Ces femmes n'étaient pas non plus des précieuses ridicules. C'étaient des femmes du monde, fort instruites, qui ne faisaient jamais parade de leur savoir et à qui le pédantisme faisait horreur. Si ces femmes et d'autres encore qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet étaient des précieuses ridicules, comment se fait-il que les nombreux écrits qu'elles ont laissés, lettres, mémoires, romans, ne sont nullement entachés de ce genre de préciosité, et que nulle part on n'y trouve rien de comparable au langage de Madelon et de Cathos? Quelle lettre de Mme de Sévigné est écrite en ce style? Quel roman de Mme de la Fayette en est entaché? Mlle de Scudéry elle-même n'a-t-elle pas blâmé la précieuse ridicule et loué la vraie précieuse, et ne l'a-t-elle pas fait dans un style où il est impossible de découvrir la moindre affectation de langage?

Lisez le portrait qu'elle nous donne de la précieuse: 'Sapho s'est donné la peine de s'instruire de tout ce qui est digne de curiosité. Elle sait de plus jouer de la lyre et chanter; elle danse aussi de fort bonne grâce, et elle a même voulu savoir faire tous les ouvrages où les femmes qui n'ont pas l'esprit aussi élevé qu'elle s'occupent quelquefois pour se divertir. Mais ce qu'il y a d'admirable c'est que cette personne, qui sait tant de choses différentes, les sait sans faire la savante, sans en avoir aucun orgueil, et sans mépriser celles qui ne les savent pas. En effet, sa conversation est si naturelle, si aisée et si galante, qu'on ne lui entend jamais dire, en une conversation générale, que des choses qu'on peut croire qu'une personne de grand esprit pourrait dire sans avoir appris tout ce qu'elle sait . . . Elle parle si

également bien des choses sérieuses et des choses galantes et enjouées, qu'on ne peut comprendre qu'une même personne puisse avoir des talents si opposés.'

Après la *précieuse* voici la *précieuse ridicule*, c'est Damophile. 'Damophile avait toujours cinq ou six maîtres, dont le moins savant lui enseignait, je pense, l'astrologie ; elle écrivait continuellement à des hommes qui faisaient profession de science ; elle ne pouvait se résoudre à parler à des gens qui ne sussent rien ; on voyait toujours sur sa table quinze ou vingt livres dont elle tenait toujours quelqu'un quand on arrivait dans sa chambre et qu'elle y était seule . . . Damophile ne disait que de grands mots, qu'elle prononçait d'un ton grave et impérieux quoiqu'elle ne dît que de petites choses . . . Damophile, ne croyant pas que le savoir peut compâtir avec les affaires de sa famille, ne se mêlait d'aucun soin domestique . . . De plus, Damophile non seulement parle en style de livres, mais elle parle même toujours de livres, et ne fait non plus de difficulté de citer les auteurs les plus inconnus, en une conversation ordinaire, que si elle enseignait publiquement dans quelque académie célèbre . . . et il y a enfin tant de choses fâcheuses, incommodes et désagréables en Damophile, qu'on peut assurer que, comme il n'y a rien de plus aimable ni de plus charmant qu'une femme qui s'est donné la peine d'orner son esprit de mille agréables connaissances quand elle en sait bien user, il n'y a rien aussi de si ridicule ni de si ennuyeux qu'une femme sottement savante.'

Voilà certes un style clair, simple et qu'on n'accusera pas de préciosité non plus que la pensée.

Il reste donc certain et bien acquis que l'hôtel de Rambouillet eut, somme toute, une influence bienfaisante sur le langage et sur les mœurs. Si la bourgeoisie imita les

manières, le ton, le langage des *ruelles* de la haute société, si les petites bourgeoises singèrent la marquise de Rambouillet jusque dans son infirmité, si des sociétés littéraires se répandirent jusque dans les provinces, c'est que tout ce monde-là se piquait de politesse. Cela prouve que les bourgeoises de l'époque cherchaient à s'élever à la hauteur des femmes du grand monde, à les imiter dans leur langage et leurs manières.

Si elles exagéraient les subtilités, tant pis pour elles. Elles seules étaient ridicules. Ce qui est certain c'est qu'il était plus édifiant de voir une roturière imiter une Julie d'Angennes ou une M^me^ de la Fayette, même dans les ridicules qu'elles pouvaient avoir, que de voir une duchesse ou une marquise imiter le langage, les manières, le ton et jusqu'à la mise de femmes qui ne sont pas à imiter. Ce qui ne l'est pas moins c'est la haute estime qu'on avait pour la société de l'Hôtel. 'Cette académie de beaux esprits, de galanterie, de vertu et de science, dit Dangeau dans ses *Mémoires* (édition Lemontey), était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué en condition et en mérite, un tribunal avec lequel il fallait compter, et dont la décision avait grand poids dans le monde sur la conduite et la réputation des personnes, autant que sur les ouvrages qui s'y portaient à l'examen.' C'est à cause de cette influence bienfaisante de l'hôtel de Rambouillet qu'il est intéressant de lire l'étude que Cousin a faite de la société qui le fréquentait.

Envisagé comme l'a fait Cousin, le roman de M^lle^ de Scudéry n'est plus un badinage stérile, au contraire, il prend une importance considérable au point de vue de l'histoire littéraire et il va, de plus, faire revivre pour nous en une suite de brillantes esquisses toute la lignée des personnages de cette intéressante société.

LEON DELBOS.

OXFORD, *juin* 1909.

LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
AU XVII[e] SIÈCLE

INTRODUCTION

Qui lit aujourd'hui le *Grand Cyrus* de M[lle] de Scudéry ? Qui le lisait au XVIII[e] siècle, et même dans les dernières années de Louis XIV ? Le public en avait entièrement perdu la mémoire, et quand, en 1713, on s'avisa de mettre au jour les *Héros de roman*, avec un *Discours préliminaire* où Boileau se moquait du *Cyrus*, on ne fit aucune attention à ces plaisanteries surannées : personne ne savait plus de quoi voulait parler le vieux satirique.

Cependant le *Cyrus* est le chef-d'œuvre d'une des femmes les plus célèbres du grand siècle. M[me] de Sévigné, qui apparemment se connaissait en agrément et en délicatesse, a loué avec effusion l'auteur et l'ouvrage, et de 1649 à 1654, d'un bout de la France à l'autre, à la cour et dans la plus haute aristocratie, comme dans la bourgeoisie instruite et cultivée, à Paris et en province, dans tous les rangs de la société la plus polie de l'univers, on ne lisait pas seulement avec plaisir, on s'arrachait, on dévorait, à mesure qu'ils paraissaient, chacun de ces dix gros volumes, aujourd'hui oubliés, et qui dorment d'un sommeil séculaire dans les bibliothèques de quelques rares amateurs.

Comment expliquer un si soudain et si étrange changement ? Il y en a bien des causes ; nous nous bornerons à en marquer une seule, mais qui dispense d'en rechercher d'autres : en son temps le *Cyrus* était parfaitement compris des lecteurs d'élite auxquels il s'adressait de préférence, tandis qu'aujourd'hui et depuis très longtemps il est absolument inintelligible.

En effet le *Cyrus* n'est pas autre chose qu'un roman allégorique dont nous avons perdu la clef, où, sous des noms per-

sans, grecs, arméniens, etc., sont représentés des personnages qu'aujourd'hui nous ne reconnaissons pas, mais qui, sous Louis XIII et sous la régence d'Anne d'Autriche, occupaient la scène et faisaient l'entretien de la France.

Savez-vous, par exemple, quel est cet Artamène, ce Cyrus, le héros du roman ? Boileau lui-même n'a pas l'air de s'en douter, et il croit bonnement que c'est le petit-fils d'Astyage. En vérité, voilà un héros bien propre à intéresser le XVII^e siècle et à charmer les belles dames de la cour et de la ville, lectrices ordinaires des romans à la mode ! Boileau gourmande très vivement M^lle de Scudéry non pas d'avoir été prendre un pareil sujet, mais de l'avoir traité comme elle l'a fait. 'Au lieu, dit-il, de représenter, *comme elle le devait*, dans la personne de Cyrus, un roi promis par les prophètes, tel qu'il est exprimé dans la Bible, ou, comme le peint Hérodote, le plus grand conquérant que l'on eût encore vu, ou enfin tel qu'il est figuré dans Xénophon, M^lle de Scudéry en composa un Artamène plus fou que tous les Céladons et tous les Silvandres, qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane.' Ce jugement est tout à fait digne du savant traducteur du traité du *Sublime* de Longin, du membre illustre de l'Académie des Inscriptions, qui aurait voulu, à ce qu'il paraît, que M^lle de Scudéry gagnât un siège à côté de lui dans la docte Compagnie par un solide ouvrage d'érudition et de critique, où, s'enfonçant dans la Bible, dans Hérodote et dans Xénophon, elle fût parvenue à restituer et à mettre en lumière le vrai Cyrus et la suite certaine de ses hauts faits et de ses conquêtes. Mais comment Boileau ne s'est-il pas aperçu qu'il prenait ici M^lle de Scudéry pour M^me Dacier, et qu'il traçait les règles d'un livre d'histoire lorsqu'il s'agissait d'une œuvre d'imagination, d'un genre de composition qui n'avait pas le bonheur de lui plaire, mais qui plaisait fort à tout son siècle, d'un roman enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom ? Quand on est un peu dans le secret de M^lle de Scudéry, on ne se peut empêcher de sourire en voyant l'excellent et grave écrivain prendre au sérieux et même au tragique les infidélités historiques de l'aimable romancière. Sans manquer au respect sincère que nous professons pour celui qui a aimé et défendu Racine, compris et célébré Molière, honoré et vengé Arnauld, ne pourrions-nous lui répondre en cette humble circonstance : Non, sans

doute Mlle de Scudéry n'a point fidèlement représenté le Cyrus de l'histoire ; mais, de grâce, prenez garde qu'elle n'y a jamais songé. Au lieu du Cyrus de la Bible, d'Hérodote et de Xénophon, qu'elle ne connaissait guère, elle a peint le Cyrus qu'elle avait sous les yeux, le héros qui éblouissait son siècle de l'éclat de ses victoires, qui commença par sauver la France et plus tard en agrandit les frontières, qui gagna à vingt-deux ans une bataille immortelle, et n'a jamais été battu une seule fois dans sa vie, en ayant toujours affaire aux plus grands capitaines, le conquérant dont Bossuet a fait l'oraison funèbre, et qu'il n'a pas craint, lui aussi, de comparer au Cyrus prédit par les prophètes : ce Cyrus-là est le prince de Condé, M. le Prince, qu'en sa brillante jeunesse on nommait le duc d'Enghien, avant qu'il eût succédé au titre de son père. Mlle de Scudéry l'a peint tel qu'il était à la fleur de son âge et pour ainsi dire de sa gloire, fort galant, ne vous en déplaise, comme le sont quelquefois les jeunes héros, ainsi que Racine aurait pu vous le dire, car nous n'osons vous citer Corneille, et tout en pensant à sa belle maîtresse, prenant des villes, gagnant des batailles,et faisant des choses mille fois plus grandes que ce passage du Rhin que vous avez si dignement chanté. Quoi ! vous n'avez pas reconnu votre héros dans celui de Mlle de Scudéry ! vous ne voyez dans Cyrus qu'un Céladon et un Sylvandre ! mais n'apercevez-vous donc pas tous ces sièges, tous ces combats où il déploye une valeur extraordinaire ? Voici Dunkerque, voilà Rocroy, voilà Lens, voilà Charenton et le siège de Paris ; vous jugez bien sévèrement un ouvrage qu'évidemment vous n'avez pas entendu, quoique dès les premières pages l'auteur eût pris soin de vous déclarer son dessein et de vous annoncer son vrai héros et sa vraie héroïne.

Oui, sa vraie héroïne aussi, car si Artamène et Cyrus sont le duc d'Enghien et le prince de Condé, Mandane est incontestablement la duchesse de Longueville. Il suffisait à Boileau d'ouvrir le *Cyrus* pour y voir son portrait. Est-ce que par hasard il a pris ce gracieux et doux visage pour celui de quelque princesse de Médie ou de Cappadoce retrouvée par Mlle de Scudéry ? Ou, s'il a reconnu la sœur de Condé, comment ce seul portrait ne lui a-t-il pas révélé la pensée de l'ouvrage ?

Ce n'est pas tout : Condé et Mme de Longueville, avec leur

amis particuliers, sont bien les principales figures du *Cyrus* ; mais avec celles-là combien encore d'autres figures contemporaines y brillent à des rangs divers ! L'aristocratie française, ses grandes habitations, ses mœurs, ses aventures, surtout ses aventures galantes, qui occupaient et amusaient les salons, tout cela a sa place dans le *Cyrus*. Puis, de proche en proche, le tableau s'agrandit, et comprend des personnages de différent ordre à qui pouvait manquer la naissance, mais que relevaient le mérite et l'esprit ; car l'esprit était alors une puissance avec laquelle toutes les autres puissances comptaient, et M^lle de Scudéry s'estimait trop, elle et ses pareils, pour hésiter à mettre des gens de lettres éminents avec les plus grands seigneurs et les plus grandes dames. En sorte qu'on peut dire, avec la plus parfaite vérité, que le *Cyrus* embrasse et exprime tous les côtés distingués de la société française du XVII^e siècle, en faisant rejaillir sur eux l'éclat de deux grands noms.

CHAPITRE PREMIER

MADAME DE LONGUEVILLE

Entrons dans cette galerie de portraits du XVII^e^ siècle qu'on appelle le *Grand Cyrus*, et tournons nos regards sur les deux grandes figures qui dominent toutes les autres, celles du héros et de l'héroïne de M^lle^ de Scudéry. Il nous a suffi de leur rendre leurs noms véritables pour éveiller l'attention de l'histoire. Mais de tels personnages méritent bien une sérieuse étude. Ainsi considérons-les tout à notre aise, et, pour prendre les mœurs du lieu et l'esprit du XVII^e^ siècle, occupons-nous d'abord de l'héroïne : car Cyrus, au moins celui de M^lle^ de Scudéry, ne consentirait jamais à passer avant Mandane. Cependant, comme ailleurs, nous avons fait tout au long l'histoire de cette princesse, malgré l'empire qu'elle garde sur nous, et quoique les grandes affections se complaisent à redire les mêmes choses, nous nous contenterons d'ajouter à nos anciennes peintures quelques traits nouveaux, et de faire surtout paraître le côté peu connu de sa vie que ce roman nous découvre, nous voulons dire la fidélité courageuse et vraiment magnanime dont elle n'a cessé d'être l'objet de la part de M^lle^ de Scudéry et de son frère : noble épisode, presque ignoré, et qui fait trop d'honneur aux lettres pour que nous n'entreprenions pas de le tirer de l'oubli.

Artamène ou le Grand Cyrus se compose de dix parties ou volumes, qui furent publiés successivement en quatre années, depuis le commencement de 1649 jusqu'à la fin de 1653. L'ouvrage est sous le nom de ' M. de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame de la Garde ' ; mais le véritable auteur est sa sœur, Madeleine de Scudéry. On la reconnaît partout à la politesse un peu molle, à l'abondance souvent prolixe et à l'agrément quelquefois un peu fade du style. Son frère Georges n'y est que pour les accessoires, la préface et les dédicaces où paraît un ton plus mâle, mais suffisant et avantageux, en parfait contraste avec tout le reste.

Le premier et le second volume ont été, comme dit le privilège, ' achevés d'imprimer le 7 janvier 1649.' Ils avaient donc été conçus et écrits dans l'année 1648, c'est-à-dire au moment le plus brillant de la carrière de Condé et de sa sœur, quand l'une, à son retour de Münster, était l'idole de la cour et de la ville, l'arbitre de l'élégance ; quand l'autre, dans les plaines de Lens, sauvait la France une seconde fois, comme, cinq ans auparavant, il l'avait fait à Rocroy, forçait l'Autriche à signer le traité de Westphalie et couvrait de sa gloire la royauté menacée.

Le *Cyrus* est dédié à M^me^ de Longueville. Le premier volume est orné de son portrait gravé par Regnesson, beau-frère de Nanteuil, dont le burin délicat et doux la représente avec le charme particulier que tous les contemporains, hommes et femmes, s'accordent à lui attribuer. Au-dessous, on lit ces vers trop pompeux et trop médiocres pour ne pas être de Georges de Scudéry :

> Moins d'éclat avoit dans les yeux
> Celle pour qui les Grecs firent dix ans de guerre ;
> Et vous n'avez, hommes et dieux,
> Ni rien de plus beau dans les cieux,
> Ni rien de si beau sur la terre.

La dédicace s'adresse en quelque sorte à toute la maison de Condé, Scudéry y célèbre la princesse douairière de Condé, qui vivait encore, Charlotte-Marguerite de Montmorency ; M. le Prince, qu'il appelle ' le preneur de villes et le gagneur de batailles ' ; son frère, le prince de Conti, ' pour qui Rome même n'a que des honneurs trop bas ' ; invitation évidente au jeune prince de quitter la carrière ecclésiastique et de ne se pas contenter du chapeau de cardinal qui lui était destiné. Scudéry n'oublie pas le duc de Longueville, dont il laisse achever l'éloge au ' fameux auteur de la *Pucelle*,' qui travaille à lui élever ' un monument éternel.' Pour M^me^ de Longueville, ce n'est plus un éloge, c'est un hymne. Scudéry ne sait de quelles couleurs peindre sa beauté, son esprit, sa raison, la grandeur de son âme ' qui est au-dessus des foudres et des orages, et demeure ferme et tranquille lorsque tout est en trouble et en agitation.'

Dans le roman même, sous le nom de Mandane, c'est M^me^

de Longueville qui occupe la première place. ' Mandane, dit notre clef, est Mme la duchesse de Longueville, où il se voit que l'idée de la beauté du corps et de l'esprit de l'héroïne est prise de cette princesse.' Cela est si vrai, que le nom de Mandane en était resté à la belle duchesse parmi ses amis, et qu'on la désigne souvent ainsi dans bien des lettres du temps qui ont passé sous nos yeux. On se peut convaincre, de la façon la plus solide à la fois et la plus agréable, que Mandane est bien en effet Mme de Longueville, en comparant la description fidèle et détaillée que Mme de Motteville fait de sa personne, à son retour de Münster et dans le début de la Fronde, en 1648, à l'âge de vingt-neuf ans, avec le portrait qu'en donne Mlle de Scudéry dans le *Cyrus*. Écoutons l'histoire : ' Elle possédoit au souverain degré ce que la langue espagnole exprime par les mots de *donayre*, *brio y bizarría* (bon air, air galant). Elle avoit la taille admirable, et l'air de sa personne avoit un agrément dont le pouvoir s'étendoit même sur notre sexe. Il étoit impossible de la voir sans l'aimer et sans désirer de lui plaire. Sa beauté néanmoins consistoit plus dans les contours de son visage que dans la perfection de ses traits. Ses yeux n'étoient pas grands, mais beaux, doux et brillants, et le bleu en étoit admirable ; il étoit pareil à celui des turquoises. Les poëtes ne pouvoient jamais comparer qu'aux lis et aux roses le blanc et l'incarnat qu'on voyoit sur son visage, et ses cheveux blonds et argentés, et qui accompagnoient tant de choses merveilleuses, faisoient qu'elle ressembloit beaucoup plus à un ange, tel que la foiblesse de notre nature nous les fait imaginer, que non pas à une femme.' Voici maintenant le roman, il devance l'histoire et n'est guère plus flatteur qu'elle. Le *Grand Cyrus*, t. i, livre II, p. 330 : ' Le voile de gaze d'argent que la princesse Mandane avoit sur la tête n'empêchoit pas que l'on ne vît mille anneaux d'or que faisoient ses beaux cheveux qui étoient du plus beau blond, ayant tout ce qu'il faut pour donner de l'éclat, sans ôter rien de la vivacité qui est une des parties nécessaires à la beauté parfaite. Elle étoit d'une taille très-noble et très-élégante, et elle marchoit avec une majesté si modeste qu'elle entraînoit après elle les cœurs de tous ceux qui la voyoient. Sa gorge étoit blanche, pleine et bien taillée. Elle avoit les yeux bleus, mais si doux, si brillants et si remplis de pudeur et de charme

qu'il étoit impossible de les voir sans respect et sans admiration. Elle avoit la bouche si incarnate, les dents si blanches, si égales et si bien rangées, le teint si éclatant, si lustré, si uni et si vermeil, que la fraîcheur et la beauté des plus rares fleurs du printemps ne sauroient donner qu'une idée imparfaite de ce que je vis et de ce que cette princesse possédoit. Elle avoit les plus belles mains et les plus beaux bras qu'il étoit possible de voir. . . . De toutes ces beautés, il résultoit un agrément en toutes ses actions si merveilleux que, soit qu'elle marchât ou qu'elle s'arrêtât, qu'elle parlât ou qu'elle se tût, qu'elle sourît ou qu'elle rêvât, elle étoit toujours charmante et toujours admirable.'

Il y a encore dans le *Cyrus* bien d'autres passages sur la beauté, l'esprit et le caractère de Mandane qui ne se peuvent rapporter qu'à M^me^ de Longueville.

Mandane est sans cesse occupée de sacrifices et de cérémonies religieuses ; quelquefois même elle se retire parmi les vierges voilées qui demeurent au temple de Diane. N'est-ce point une allusion manifeste à la piété si connue de M^me^ de Longueville et à ses fréquentes retraites chez les Carmélites ? Mandane, au milieu des plus grands succès des armées du roi son père et de son illustre amant, parle toujours contre la guerre et l'effusion du sang humain, comme au congrès de Münster M^me^ de Longueville, avec son mari et d'Avaux, était déclarée pour la paix, en opposition à la politique de Mazarin. Mandane est donnée dans l'habitude ordinaire de la vie pour la personne de l'humeur la plus tranquille et la plus douce, ainsi que tous les témoignages nous peignent M^me^ de Longueville avec une langueur charmante, et poussant même la douceur jusqu'à l'air de l'indifférence, quand la passion n'agitait pas son cœur. Le trait particulier de l'esprit et de la beauté de Mandane est précisément cette union merveilleuse de la modestie et de la grandeur qui imprimait à la fois du respect et de l'admiration à tous ceux qui approchaient de M^me^ de Longueville. *Le Grand Cyrus*, t. i, liv. I, p. 598 : ' Quelque douceur qu'eût Mandane, elle conservoit quelque chose de si majestueux, de si modeste et de si grand sur le visage, que mon maître (c'est un serviteur de Cyrus qui parle) m'a dit souvent que, lorsqu'il étoit auprès d'elle, il n'osoit quasi songer à sa passion, bien loin de l'en entretenir, et que s'il eût

pu s'en séparer, il l'eût presque souhaité, tant il est vrai qu'elle se faisoit autant craindre comme elle se faisoit aimer.'

Ajoutez que Mandane, malgré sa piété, sa modestie et sa douceur, n'en sème pas moins autour d'elle, comme Mme de Longueville, les plus effroyables querelles. Partout où le sort la jette, sa beauté et sa bonne grâce lui suscitent des adorateurs qui se la disputent le fer à la main. Si Guise et Coligny se sont battus pour Mme de Longueville, combien de duels terribles Cyrus ne soutint-il pas pour Mandane! Mme de Longueville avait troublé bien des cœurs, depuis le petit-fils de Coligny, depuis le beau et vaillant Phœbus, comte de Miossens, le futur maréchal d'Albret, jusqu'au bon et grand Turenne, sans parler de bien d'autres en des rangs divers ; de même Mandane égare la raison de rois, de princes, de guerriers qui, pour la conquérir, jouent leur couronne et leur honneur, et se jettent dans les plus tragiques aventures.

Enfin, ce qui rapproche Mandane de Mme de Longueville d'une façon bien plus particulière et bien autrement touchante, Mandane charme les femmes aussi bien que les hommes, les petits comme les grands, les étrangers comme les compatriotes, dans le malheur et dans les fers comme dans l'éclat des cours et sur les marches d'un trône.

Il n'y a pas même jusqu'au langage de la sœur de Condé, ce langage d'une distinction si haute et en même temps d'une si exquise politesse et d'une adorable négligence, que Mlle de Scudéry n'ait tenté d'imiter autant qu'il était en elle, autant qu'une femme de sa condition, quel que fût son esprit, pouvait prendre le ton de la cour et celui d'une princesse du sang de France. Il y a répandus çà et là dans le *Cyrus* des monologues, des lettres, des conversations de Mandane où nous retrouvons quelque ombre du style de Mme de Longueville. Voilà bien ses longues phrases un peu embarrassées, la grandeur et aussi la subtilité de ses sentiments, sa délicatesse raffinée, son agrément infini, excepté ses incorrections de grande dame, excepté surtout cet accent énergique et fier dans les occasions que tout le talent du monde ne peut feindre, et qu'il faut tirer de son propre cœur.

Convenons qu'il n'était pas désagréable de voir une telle peinture de soi courir le monde. Aussi Mme de Longueville, qui, par-dessus toutes ses grandes qualités, avait l'ambition de

plaire et ne laissait pas d'être un peu coquette et glorieuse, dut-elle être bien touchée lorsque, dans les premiers jours de 1649, parurent les deux beaux volumes qui ajoutaient encore à l'éclat dont elle était environnée. Mais combien ne fut-elle pas touchée davantage de voir ces gracieuses flatteries survivre à la prospérité qui les avait pu inspirer ! En effet, la troisième partie du *Cyrus* fut publiée à la fin de 1649, au milieu des fatales brouilleries qui se mirent entre Mazarin et Condé ; la quatrième en mars 1650, au moment où Condé venait d'être arrêté avec son frère et son beau-frère, et quand M^me^ de Longueville, ayant en vain tenté de soulever la Normandie, était réduite à se sauver en Hollande à travers les plus extrêmes dangers ; et la cinquième au mois d'octobre de cette même année, après la fin de la guerre de Guyenne, quand la cause des princes semblait désespérée, et que M^me^ de Longueville à Stenay, avec Turenne et Bouteville, depuis le maréchal de Luxembourg, balançait seule la fortune de Mazarin, deux mois avant la bataille de Réthel où Turenne fut battu et Bouteville fait prisonnier. Cependant les trois nouveaux volumes lui étaient encore dédiés ; les mêmes éloges lui étaient prodigués ainsi qu'à son frère, et le cinquième volume avait en tête une fort bonne gravure de Boulanger portant le chiffre de M^me^ de Longueville, et représentant une Muse avec ce vers :

Pour ce nom seulement doivent chanter les Muses.

Pour relever la noble conduite de M^lle^ de Scudéry, nous devons dire qu'elle n'était pas frondeuse le moins du monde, qu'elle détestait les troubles et les désordres qu'elle avait eus sous les yeux en 1648 et 1649, et qu'elle se montre sincèrement et sérieusement attachée à la cause de la monarchie dans une correspondance tout à fait confidentielle qu'elle entretint pendant l'année 1650 avec un de ses amis particuliers, Godeau, alors éloigné de Paris et résidant dans son évêché de Grasse en Provence. Cette correspondance, malheureusement trop courte, fait bien de l'honneur à l'auteur du *Cyrus*. M^lle^ de Scudéry y fait paraître des sentiments assez semblables à ceux de Mathieu Molé. Elle couvre de ses malédictions ceux qui veulent transporter en France la révolution d'Angleterre, et jouer parmi nous les rôles de Fairfax et de Cromwell. Elle s'en prend particulièrement au duc de Beaufort, qu'elle appelle le héros

de la place Maubert. D'un autre côté, elle n'est pas fort Mazarine, ou du moins nous ne trouvons dans ses lettres aucun éloge du cardinal. Elle n'aime que la France et la royauté, et, comme elle le dit sans aucune affectation, ' l'amour de la patrie est bien avant dans son cœur.' Elle considère Condé comme le seul homme qui, ayant déjà plusieurs fois sauvé la monarchie, peut la sauver encore. Elle met en lui tout son espoir, et recueille avec un soin pieux tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit dans sa prison. ' M. le Prince, écrit-elle le 22 février 1650, quelques jours après son arrestation, s'est trouvé l'âme plus grande que son infortune. Depuis qu'il est prisonnier, il n'a pas dit une parole indigne de ce même cœur qui lui a fait gagner quatre batailles et acquérir tant de gloire. Après avoir entendu la messe, il s'occupe la moitié du jour à lire, et il partage l'autre à converser avec M. son frère, à jouer aux échecs avec lui, à railler avec ses gardes, et même, pour faire exercice, à jouer au volant avec eux.' Quand on transporta les princes de Vincennes à Marcoussis, Mlle de Scudéry s'empressa d'aller visiter la prison où pendant six mois avait été renfermé Condé. ' On peut dire (lettre du 8 septembre) que M. le Prince tire de la gloire de tout ce qui lui arrive ; car vous saurez que, depuis qu'on l'a mené à Marcoussis, le donjon de Vincennes est devenu l'objet de la curiosité universelle. En mon particulier, j'y vis hier plus de deux cents personnes de qualité à qui on montre le lieu où il dormoit, celui où il mangeoit, l'endroit où il avoit planté des œillets qu'il arrosoit tous les jours, et un cabinet où il rêvoit quelquefois et où il lisoit souvent. On va voir cela comme à Rome les endroits où César passa autrefois en triomphe.' Mlle de Scudéry ne put se défendre d'une émotion particulière devant le petit banc de pierre où Condé mettait des œillets qu'il arrosait chaque jour avec soin, seul divertissement qui lui fût permis dans sa longue solitude : et elle improvisa ces jolis vers qu'elle grava elle-même sur la pierre (lettre d'octobre 1650) :

> En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
> Arrosoit de la main qui gagna des batailles,
> Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
> Et ne t'étonne pas de voir Mars jardinier.

Transfère-t-on les princes de Marcoussis au Havre, l'indigna-

tion de M^lle de Scudéry éclate : ' Je vous avoue (lettre du 18 novembre) que quand je vois ce gagneur de batailles et ce preneur de villes, qui a sauvé trois fois l'État, aller de prison en prison, j'en ai une compassion étrange. Il a reçu cette nouvelle avec sa constance ordinaire ; il fit même une raillerie délicate sur ce que c'est M. le comte d'Harcourt qui les escorte avec mille hommes de pied et cinquante chevaux. A dire vrai, cet emploi est bien étrange ; car enfin il a présentement le gouvernement d'un des princes qu'il mène (la Normandie qui était le gouvernement de M. de Longueville). Je n'aurois pas aimé d'avoir cette conformité avec les bourreaux qui ont la dépouille de ceux qu'ils font mourir.'

Ce que dit ici M^lle de Scudéry de la raillerie de Condé sur le comte d'Harcourt donne une autorité nouvelle au bruit populaire qui attribue au vainqueur de Rocroy le couplet si connu :

Cet homme gros et court,
Si fameux dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
Est maintenant recors de Jules Mazarin.

M^lle de Scudéry gémit aussi sur les tristes aventures de M^me de Longueville en Normandie. 'On ne sait pas en quel lieu est M^me de Longueville. Depuis le jour qu'elle se sauva du château de Dieppe, avec deux de ses filles seulement et quatre gentilshommes, l'un desquels est le sieur Saint-Ibalt et l'autre Tracy, l'on n'a pu encore découvrir précisément quelle a été sa route ni quel est son asile. Il y a du moins apparence que Dieu sera son protecteur, car on m'écrit de Normandie qu'après qu'elle eut pensé tomber dans la mer, et qu'une de ses filles a aussi failli être noyée, elle se confessa, et monta à cheval un moment après, se préparant à ce funeste voyage comme si elle eût dû mourir... On m'assure qu'il y a quatre jours elle s'est embarquée pour la Hollande.' M^me de Motteville confirme pleinement ce récit, mais elle entre dans bien d'autres détails qui semblent romanesques et sont pourtant d'une parfaite exactitude : ' M^me de Longueville, se voyant mal reçue à Rouen, résolut de s'en aller à Dieppe. Il ne resta auprès

d'elle de personnes importantes et de qualité que Saint-Ibalt, Tracy et Barrière, avec un certain Saint-André, fort habile pour les fortifications ... La reine envoya commander à Mme de Longueville de quitter Dieppe et de se retirer à Coulommiers; mais cette princesse avoit le cœur trop ulcéré contre ses ennemis pour obéir à cet ordre ... Elle se sentoit capable des plus grandes entreprises, et elle jugea qu'il valoit mieux se réserver à quelque chose de plus utile à son parti. Elle fit donc semblant d'être malade et promit d'obéir aussitôt qu'elle seroit en santé. Le Plessis Bellière fut commandé pour aller à Dieppe avec quelques troupes. Comme elle vit qu'elles s'approchoient, elle fit son possible pour gagner le gouverneur de cette place, lui voulant persuader de tenir bon contre les forces royales. M. de Montigny lui représenta la difficulté de l'entreprise, et lui fit voir qu'il ne pouvoit pas lui seul, sans argent et sans troupes, faire ce qu'elle souhaitoit. La conclusion fut de lui conseiller de fuir par mer, et de s'en aller en Flandre attendre quelque meilleure saison. Mme de Longueville, qui savoit que le plus grand service qu'elle pût rendre aux princes étoit de leur conserver la Normandie, ne se rendit point à ce dernier coup : elle voulut essayer si elle pourroit engager dans son parti les bourgeois, les officiers et le menu peuple de la ville. Elle leur parla vigoureusement, elle usa de prières douces et humbles, et n'oublia rien à leur dire de tout ce qui pouvoit les animer à prendre sa défense. Eux qui aimoient leur repos, déclarèrent à cette princesse que leur résolution étoit d'envoyer vers Leurs Majestés les assurer de leur fidélité, et mandèrent au Roi qu'il seroit toujours le maître de leur ville quand il lui plairoit d'y venir. Mme de Longueville se trouvant sans ressources, vit toutes ses espérances évanouies ; mais son grand cœur ne l'ayant pas abandonnée, elle pensa tout de bon à se sauver. Elle fit alors une confession générale qui parut avoir toutes les marques d'une véritable contrition ; et quoiqu'elle conservât le dessein de faire la guerre, elle n'en eut point assez de scrupule, parce qu'elle crut alors, en flattant sa passion, que la défense étoit permise. Quand cette princesse se vit pressée par Le Plessis Bellière qui la menaçoit d'assiéger le château où elle étoit, elle sortit par une petite porte de derrière qui n'étoit pas gardée. Elle fut suivie de ses femmes, de celles qui eurent le courage de ne

la pas quitter, et de quelques gentilshommes. Elle alla deux lieues à pied pour gagner un petit port, où elle ne trouva que deux barques de pêcheurs. Elle voulut s'embarquer en ce lieu, contre l'avis des mariniers. Le vent se trouva si grand et la marée si forte, que le marinier qui l'avoit prise entre ses bras pour la porter dans la chaloupe, ne pouvant résister à l'un et à l'autre, la laissa tomber dans la mer. Elle pensa se noyer ; mais enfin elle fut reprise et tirée de ce péril, plus touchée de ses malheurs qu'elle n'étoit abattue de cet accident. Ayant repris ses forces et ranimé son courage, elle voulut tenter de nouveau de se remettre dans le péril. Le vent, qui augmentoit à tous moments, l'en empêcha, et la fit résoudre de prendre des chevaux et de se mettre en croupe, ce que firent aussi les femmes de sa suite. Elle marcha dans cet état le reste de la nuit, et arriva chez un gentilhomme du pays de Caux, qui la reçut et la cacha avec beaucoup d'affection et de bonté. De là elle envoya un des siens pour faire venir le navire qui l'attendoit côtoyer le lieu où elle étoit ; mais on découvrit que le patron avoit été gagné par les deniers du ministère, et qu'elle eût été arrêtée si elle eût voulu s'en servir. Ensuite de cette aventure, elle demeura environ quinze jours, se cachant de lieu en autre, selon les avis qu'elle avoit ; enfin elle envoya au Havre où elle gagna le capitaine d'un navire anglois. Elle y fut reçue sous le nom d'un gentilhomme qui s'étoit battu en duel ; et cet homme ayant été bien payé, ne s'en informa pas davantage, et la vint trouver à quelque petit port particulier. Ce vaisseau la passa en Hollande, puis elle s'en alla à Stenay.'

Dès que le quatrième volume du *Cyrus* avait paru en mars 1650, quelque mal vu qu'on fût de la cour et du ministère d'oser donner quelque marque d'intérêt à l'illustre prisonnier, Georges de Scudéry s'était empressé de lui adresser ce volume à Vincennes, par l'intermédiaire officiel de M. de Bar, chargé de la surveillance des princes, brave officier, mais geôlier sévère ; et après la translation de Condé au Havre il lui avait fait parvenir le cinquième volume tout aussi ouvertement. Mlle de Scudéry tint la même conduite à l'égard de Mme de Longueville. Elle lui fit remettre le cinquième volume qui venait de paraître au mois d'octobre, pendant son séjour à Stenay, lorsque, enfermée dans cette place de guerre, elle y

maintenait avec des peines infinies et de continuels dangers le drapeau des princes. Jamais la situation n'avait été plus critique, et jamais aussi Mme de Longueville ne déploya plus de constance, de courage, d'habileté. Bordeaux s'était rendu. Sa belle-sœur, la princesse de Condé, son neveu le duc d'Enghien, le duc de Bouillon et La Rochefoucauld avaient été forcés de traiter avec Mazarin, de reconnaître l'autorité de la reine, et d'abandonner la Guyenne. Il ne restait plus à la cause des princes que Stenay, et l'armée royale marchait contre cette place, ayant à sa tête un chef expérimenté, le maréchal du Plessis Praslin, auquel Mazarin, libre du côté de Bordeaux, amenait en personne des renforts considérables. Mme de Longueville avait avec elle, il est vrai, Turenne, La Moussaye et Bouteville. La Moussaye commandait la place, Turenne l'armée, et Bouteville l'avant-garde. Mais La Moussaye mourut à la fin de novembre des suites de ses blessures ; et Turenne et Bouteville ne s'entendaient pas. Imbu des maximes de son général, le futur vainqueur de Nerwinde, alors âgé de vingt-deux ans comme Condé à Rocroy, voulait que, sans donner à l'armée royale le temps de recevoir des secours, on l'attaquât faible encore, et qu'on poussât toute la cavalerie sur Paris, où les Princes avaient un parti puissant, pour soulever cette ville, enlever Condé qui était encore à Vincennes, et finir la guerre d'un seul coup. Ce n'était pas l'avis de Turenne, qui d'ailleurs n'était pas maître absolu de ses troupes. Une grande partie était composée de régiments espagnols sous la conduite du comte de Fuensaldagne, et celui-ci avait l'ordre de nourrir la guerre civile pour épuiser la France, et non pas de fournir à Mme de Longueville les moyens d'y mettre un terme. Turenne, retenu ou par Fuensaldagne ou par un excès de prudence, ne seconda pas le chef de l'avant-garde qui fit pourtant une pointe audacieuse sur Paris, et s'avança jusqu'à Senlis, balayant devant lui tout ce qui s'opposait à son passage. Turenne le rappela, et quelque temps après commit l'immense imprudence de livrer le 15 décembre, sans la moindre chance de succès, la bataille de Réthel, où Bouteville, accablé par le nombre, fut pris l'épée à la main, et où lui-même ne dut son salut qu'à des prodiges de valeur et à un hasard heureux. Mme de Longueville allait donc se voir assiégée par une armée victorieuse. Elle était aussi en proie à d'autres

chagrins plus cruels encore pour une âme telle que la sienne. Elle venait de perdre à Stenay sa dernière fille âgée de quatre ans et elle y reçut l'affreuse nouvelle que sa mère, qu'elle aimait tant, était morte à Chantilly le 4 décembre, succombant à l'excès de sa douleur et à la ruine de sa maison. Avant de fermer les yeux, Charlotte-Marguerite de Montmorency avait dit à son lit de mort, à M^me de Brienne : ' Ma chère amie, mandez à cette pauvre misérable qui est à Stenay l'état où vous me voyez, afin qu'elle apprenne à mourir.' Ainsi à la fin de décembre 1650, M^me de Longueville souffrait de tous les genres de souffrances qui pouvaient atteindre ce cœur superbe et tendre. Elle ne savait pas si en restant à Stenay elle ne tomberait point entre les mains de ses ennemis, ni où elle pourrait aller chercher un asile. C'est au milieu de ces tristes circonstances qu'elle reçut le nouveau volume de M^lle de Scudéry. Elle ne pouvait manquer d'y être fort sensible. M^lle de Scudéry, délicate et discrète jusque dans la fidélité la plus généreuse, ne voulant pas importuner la princesse, avait écrit seulement à un personnage de son ordre, à un bel esprit de sa connaissance, le Voiture du Marais, un des habitués et des oracles des fameux *Samedi*, le futur *Amilcar* de la *Clélie*, Sarrasin, auteur de tant de jolis vers et en même temps de deux excellents morceaux d'histoire, *le Siège de Dunkerque* et la *Conjuration de Walstein*. Attaché à la maison de Condé, et secrétaire des commandements du prince de Conti, il avait suivi à Stenay M^me de Longueville. Celle-ci le chargea de faire à M^lle de Scudéry la réponse la plus gracieuse, bien entendu dans le style usité parmi les beaux esprits et les bas-bleus de leur société. Sarrasin la satisfit à merveille, et tout le *Samedi* dut être ravi lorsque M^lle de Scudéry y lut une lettre telle que la suivante, qui méritait bien en effet d'être conservée dans les archives de la compagnie d'où nous la tirons et la mettons au jour pour la première fois :

' Du 30 décembre 1650.

' N'attendez pas que je vous rende une lettre bien écrite pour celle que vous m'avez envoyée et qui ne le sçauroit être mieux. Rien n'est si contraire au bel esprit que la guerre civile, et je vous supplie de croire que MM. Brook et Rukling, avec qui nous sommes tous les jours de conférence, ne sont pas des gens de l'Académie. De plus, vous sçavez, Mademoi-

selle, vous qui sçavez tout ce qui se peut sçavoir des Muses, que ces honnêtes filles chantent bien les combats, mais qu'elles ne suivent pas les armées ; que lorsque les dieux et celui même qui leur préside vinrent à la charge devant Troyes, elles demeurèrent sur le Parnasse, et qu'enfin elles n'ont eu guère de démêlés que celui des Piérides pour des chansons, ni guère pris de parti qu'entre Apollon et Marsyas pour la lyre contre la flûte. Une personne donc d'aussi peu d'école que je suis ne doit pas, ce me semble, prétendre à rien dire de beau ni s'efforcer inutilement à rendre les choses plus agréables. Ce sera assez qu'elles le soient par elles-mêmes, et vous vous contenterez, s'il vous plaît, que je vous envoye une bonne lettre au lieu d'une belle. De cette sorte je suis fort assuré que ma réponse vous plaira, et que, pourvu que je vous mande que votre esprit et votre zèle ont touché Son Altesse, et qu'elle est infiniment satisfaite de votre passion et de votre respect, vous n'irez pas vous plaindre que je vous l'ai dit grossièrement, et ne souhaiterez pas d'ornement où la simple naïveté a si bonne grâce. Que si le soin de votre héros vous touche autant que le vôtre propre, et que vous vouliez sçavoir s'il est autant estimé en cette cour qu'il le fut autrefois de toutes celles de l'Asie, j'ai bien encore de quoi vous plaire, et vous devez être contente de ce que jamais aucun des héros de sa sorte n'a mieux été reçu de la divine personne à qui monsieur votre frère l'a dédié. Le peu de temps que l'accablement de ses affaires et la nécessité de ses grandes occupations lui laissent est employé à sa conversation ; et, depuis huit jours qu'on a apporté ici la cinquième partie de ses aventures, il ne s'en est point passé qu'on n'ait donné audience à Phérénice, à Orsane ou à l'historien de Belesis. Ces personnes ont toujours été du petit coucher, et tant qu'elles ont eu quelque chose à y dire, on ne les a interrompues que par des acclamations et des louanges. N'est-ce pas là vous dire tout ce que vous sçauriez désirer de moi ? Car, pour la continuation de mon amitié, dont vous me faites la grâce de témoigner trop de joye, j'espère que Son Altesse aura bien la bonté de vous informer un jour si vos intérêts me sont chers et si je sçais bien estimer votre mérite. Vous avez sans doute beaucoup de raison de souhaiter que ce jour arrive bientôt, et vous devez vous intéresser plus que je ne sçaurois dire à voir cesser la per-

sécution de cette illustre affligée. Si le ciel est juste, il préviendra les souhaits que nous en faisons ; et, comme ce seroit impiété d'en douter, il faut croire que ce bonheur est proche et l'attendre avec tranquillité. Car enfin je ne sçaurois penser que ni cette excellente princesse, ni ce héros, pour qui vous avez une si légitime passion, étant innocents, soient persécutés davantage ; en un mot, cela me semble autant impossible qu'à moi de cesser de vous honorer. — Je suis en vérité bien affligé de la mort de M^lle Paulet, et si je juge de votre douleur par votre amitié, je suis assuré qu'elle est extrême. Je vous demande de transmettre beaucoup de compliments et de civilités de ma part à mesdames vos hôtesses, et si j'étois encore assez bien parmi vos amis, je vous supplierois d'assurer M^lle Arragonets, M^lle Robineau et M^lle Boquet de mes très-humbles services.'

Mais M^me de Longueville était à la fois trop bonne et trop habile pour s'en tenir là. La conduite de M^lle de Scudéry et de son frère parlait vivement à son cœur ; et elle connaissait trop la puissance de l'esprit en France pour ne pas être attentive à ménager et à caresser tous ceux qui par leur conversation ou leurs écrits pouvaient exercer quelque influence sur l'opinion, et servir la cause des princes dans les salons de Paris ou la presse émancipée par la Fronde. La princesse du sang n'hésite donc pas à ajouter de sa propre main à la lettre de Sarrasin quelques lignes où elle remercie affectueusement M^lle de Scudéry, et recommande son souvenir aux personnes de sa société. Elle n'a pas besoin de se faire grande violence pour se mettre à l'unisson du style à la mode, comme on le peut juger par ce billet négligé à la fois et passablement maniéré, mais où paraît toujours je ne sais quel ineffaçable cachet de distinction :

' C'est être bien hardie que d'écrire à une personne dont on a vu une lettre comme celle que vous avez écrite depuis peu ; et c'est l'être tout autant que de placer son compliment dans une autre faite comme celle dans laquelle je vous écris. Mais, comme je préfère la réputation d'être reconnoissante à celle de bien écrire, j'abandonne de bon cœur la dernière pour n'être pas tout à fait indigne de l'autre, comme je le serois sans doute si je pouvois sçavoir les constantes bontés de monsieur votre frère et de vous sans vous témoigner com-

bien j'en suis touchée. Je le suis encore si fort de vos ouvrages, et ils adoucissent si agréablement l'ennui de ma vie présente que je vous dois quasi d'aussi grands remercîments là-dessus que sur la solide obligation que je vous ai de n'avoir pas changé pour moi avec la fortune, et d'avoir bien voulu soulager les maux qu'elle m'a faits par les biens que donne la continuation d'une amitié comme la vôtre. Celle de vos hôtesses m'est si considérable, que l'assurance que vous me donnez qu'elles en conservent toujours un peu pour moi m'a causé une véritable satisfaction. Je vous conjure de leur dire, de ma part, qu'elles n'en peuvent avoir pour personne qui les estime et qui les aime plus que je fais.'

Le sixième et le septième volume du *Cyrus* virent le jour sous de plus favorables auspices, dans l'année 1651, où les princes sortirent du Havre et Mme de Longueville revint à Paris triomphante, grâce à une puissante intrigue ourdie entre Mme de Longueville, la princesse Palatine et Mme de Chevreuse, et dont le nœud secret était le double mariage du prince de Conti avec Mlle de Chevreuse, et du jeune duc d'Enghien avec une des filles du duc d'Orléans ; habile combinaison qui eut rassemblé et uni toutes les forces du parti, et permis peut-être de fonder un gouvernement solide sur l'alliance durable des d'Orléans, des Condé, des Guise, des Vendôme, de la haute aristocratie et du parlement. Le duc d'Orléans à la cour, auprès de la reine, Condé, Bouillon et Turenne à la tête des armées; Chateauneuf dans le cabinet, Molé dans le parlement, Beaufort sur la place publique, et derrière la scène Mme de Chevreuse, la Palatine et Mme de Longueville les dirigeant et les unissant tous : c'était assurément là un plan qui fait le plus grand honneur aux trois fermes esprits qui l'avaient conçu, et il méritait d'être essayé. Qui le fit échouer ? Il semble bien que ce ne fut pas Condé, car Mlle de Scudéry écrit à Godeau, le 2 mars 1651 : ' M. le Prince fut, il y a trois jours, demander permission à la Reine de marier son fils et monsieur son frère, le premier à une des filles de M. le duc d'Orléans, et l'autre à Mlle de Chevreuse: et, comme cette princesse n'est en état de rien refuser, elle accorda ce qu'on lui demandoit.' Mais, ces projets de mariage ayant avorté, et outrageusement pour Mme de Chevreuse, celle-ci, désespérant de Condé, sachant bien qu'on ne pouvait compter

sur le duc d'Orléans, voyant le parlement fatigué, n'apercevant plus d'appui certain à la Fronde, brouillée de plus en plus avec Retz et habilement ménagée par Mazarin, se retira peu à peu, ainsi que la Palatine et Molé, d'un parti qu'elle n'avait pu discipliner et conduire, et se tourna secrètement d'abord, puis ouvertement, du côté de la Reine, son ancienne amie, et de Mazarin, qui savait au moins très nettement ce qu'il voulait, et qui venait de donner des preuves non équivoques de constance comme d'habileté. Condé, au contraire, tout en ayant toujours voulu se rapprocher de la Reine et même de son ministre, n'osant pas suivre sa pente intérieure et son vrai génie, entouré de mauvais conseils, prêtant l'oreille à Retz et tristement fidèle à la parole donnée à l'incertain duc d'Orléans de ne jamais traiter sans lui, se trouva successivement engagé dans le plus épais de la Fronde, qu'il détestait et méprisait, finit par se précipiter dans la guerre civile, souleva la Guyenne, dont il était gouverneur, et fit de Bordeaux le chef-lieu d'une insurrection formidable. Il s'y rendit à la fin de 1651 et y appela le prince de Conti et sa sœur, dont la belle conduite à Stenay l'avait vivement touché. M^me de Longueville alla donc rejoindre Condé, escortée par le duc de Nemours ; voyage de bien peu de jours, qui semble avoir été l'écueil de sa gloire, ou, pour parler un langage plus digne d'elle, qui a été la source de sa gloire véritable, puisque l'amère mélancolie qu'il lui laissa dans le cœur, fécondée par des malheurs toujours croissants, enfanta peu à peu sa conversion, la tourna vers Celui qui seul ne trompe pas, et fit de l'héroïque aventurière de la Fronde, de la rivale de la Palatine et de M^me de Chevreuse, l'humble et sublime disciple du Carmel et de Port-Royal. Cependant Condé, ayant appris à Bordeaux que l'armée de la Fronde, qu'il avait laissée autour de Paris entre les mains des ducs de Nemours et de Beaufort, courait risque d'être battue par l'armée royale sous les ordres de Turenne et du maréchal d'Hocquincourt, partit en secret de Bordeaux et traversa presque toute la France à cheval pour venir prendre lui-même le commandement des troupes. Il laissa en Guyenne le prince de Conti et M^me de Longueville, avec deux hommes qui avaient toute sa confiance, un de ses meilleurs lieutenants, le comte de Marsin, pour les choses de la guerre, et l'habile Lenet pour la politique. M^me de Longue-

ville montra à Bordeaux son intelligence et son activité accoutumées. Mais, outre qu'elle avait dans le cœur un grand chagrin, sa capacité était entravée par les folies de son jeune frère, le prince de Conti, que jusqu'alors elle avait gouverné, et qui lui échappait entièrement pour suivre les conseils de ses flatteurs et se jeter dans les plus tristes désordres. Au milieu de ces funestes divisions, le parti de Mazarin ne s'endormait pas, semait contre elle toutes les calomnies, lui enlevait successivement tous ses appuis dans le parlement et la bourgeoisie, et la réduisait, pour se soutenir, à ménager, à fomenter même les passions de la populace, fort aisée à soulever, très difficile à conduire. Elle recevait coup sur coup les plus sinistres nouvelles: le duc de Nemours venait de périr, dans un duel affreux, de la main de son beau-frère, le duc de Beaufort; La Rochefoucauld lui était devenu un implacable ennemi, et Condé avait pensé être tué au combat de la rue Saint-Antoine, le 1er juillet 1652. Dévorée de soucis, tombée un moment malade, et l'abandon commençant autour d'elle, elle reçut un billet d'un intime ami de Mlle de Scudéry, Chapelain, qui, tout dépendant qu'il était du ministère, n'oubliant pas que les Longueville lui faisaient une assez forte pension pour travailler à la *Pucelle*, avait adressé à la princesse de respectueux compliments de condoléance sur sa maladie. Mme de Longueville, en remerciant Chapelain, lui demanda la huitième partie du *Cyrus*, qui paraissait alors. Chapelain se hâta de la lui envoyer, et Mme de Longueville ne fut pas médiocrement surprise, quand on l'apporta, de voir que ce nouveau volume lui était dédié au milieu de ses adversités, comme les premiers l'avaient été dans les jours de son plus grand éclat. Il portait toujours l'A couronné, Anne de Bourbon, soutenu par un aigle et un Jupiter armé, avec cette légende, fidèle jusqu'à la témérité :

Qui ne l'honore pas est digne de la foudre.

Mme de Longueville témoigna avec effusion sa reconnaissance d'un aussi noble procédé dans cette réponse à Chapelain, du 29 août 1652 : ' Vous jugerez par l'empressement que j'avois de vous demander la huitième partie de *Cyrus* avec combien de joye je l'ai reçue. Je vous avoue pourtant que ce n'est pas sans honte que je considère la continuation de la générosité de M. et de Mlle de Scudéry : car, quoiqu'il y ait beau-

coup de plaisir à en être l'objet, il y en a si peu à laisser croire au monde qu'on ne mérite pas de l'être, que cette dernière chose empêche tout à fait la satisfaction que la première donneroit. Je m'assure que vous serez ma caution là-dessus, et que, si je suis jamais en état de faire paroître ma reconnoissance à ces deux généreuses personnes, je le ferai avec une joie extrême. Témoignez-leur de ma part, je vous en conjure, et leur dites que je vous quitte pour les aller entretenir. C'est par là que je prétends leur prouver que leur présent a été fort agréablement reçu, car il faut que j'estime fort Cyrus et Mandane pour préférer le plaisir de leur conversation à celui que j'ai en vous donnant des marques de mon souvenir et de mon amitié.'

L'année 1653 mit à une plus rude épreuve encore l'attachement de Scudéry et de sa sœur. C'en était fait de la Fronde. Ses stériles agitations avaient fatigué et tourné contre elle tous les bons esprits, tristement déçus dans leur espoir de réformes utiles. Molé, la Palatine, M^me^ de Chevreuse, étaient au service de la Reine. Le duc d'Orléans était relégué à Blois, et sa fille dans ses terres, Retz était prisonnier à Vincennes. Les Vendôme s'étaient ralliés; le duc de Mercœur avait épousé une nièce de Mazarin, et celui-ci avait fait sa rentrée dans Paris et logeait au Louvre. Condé s'était retiré dans les Pays-Bas avec ses propres régiments et quelques amis fidèles. Bordeaux était la seule ville de France où flottât encore le drapeau de la Fronde. Mais Bordeaux, vivement pressé par le duc de Vendôme et par le duc d'Épernon, était impatient de se rendre. En vain, suivant les ordres de Condé, M^me^ de Longueville, étant allée jusqu'à s'unir à la faction populaire de l'Ormée, n'avait fait qu'irriter davantage les classes élevées, et accroître le vœu général pour le retour de l'ordre et de la paix sous les auspices de l'autorité royale. Le comte du Dognon, qui commandait dans la rivière de Bordeaux, s'était accommodé avec le duc de Vendôme pour un bâton de maréchal de France. Le prince de Conti, par le conseil de son aumônier Cosnac, traitait avec la cour, et déjà on parlait de son mariage avec une autre des nièces du cardinal, la douce et belle Martinozzi. Marsin et Lenet pensèrent qu'il était temps de songer à eux, et allèrent rejoindre Condé. M^me^ de Longueville fit comme tout le monde, avec cette différence, que le premier intérêt dont elle prit soin fut celui de son honneur.

Elle ne demanda pas grâce, elle n'implora pas l'amnistie ; elle se borna à laisser agir M. de Longueville, depuis assez longtemps réconcilié avec Mazarin, et ses deux amies de tous les temps, Mme de Sablé et la Palatine. Elle quitta Bordeaux et se rendit à Montreuil-Bellay, terre que son mari possédait en Anjou, près de Saumur. Elle y était dans les premiers jours d'octobre 1653, l'âme confusément remplie des sentiments qui devaient bientôt lui inspirer un autre genre d'héroïsme, méditant de dire adieu à tout ce qui jusqu'alors avait fait battre son cœur, à la gloire, à l'ambition, au bonheur de plaire et d'être aimée, prête à rentrer pour toujours sous le gouvernement de son vieux mari et à disparaître à trente-quatre ans de la scène du monde, troublée et déjà pénitente devant Dieu, mais fière et dédaigneuse à l'égard des hommes, affichant bien haut son inviolable fidélité à son frère, et ne voulant faire du côté de la cour que ce qu'exigerait M. de Longueville dans l'intérêt de leurs enfants. Elle écrit ainsi à Lenet, dans un billet daté de Montreuil-Bellay, le 25 octobre 1653 :

'Les nouvelles de vos quartiers (les Pays-Bas) sont les seules qui me touchent le cœur, n'ayant nul véritable attachement que celui que j'ai pour monsieur mon frère. Je serai trop heureuse s'il en est persuadé, ce que j'attends de sa justice. Je pense qu'il a été informé du commencement de ma conduite depuis mon départ de Bordeaux, et qu'il sçait que je n'ai point envoyé à la cour pour demander l'amnistie. Aussi ne me l'a-t-elle pas donnée jusqu'ici, quoi que M. de Longueville ait pu faire ... Il me mande qu'il est nécessaire à ses intérêts que j'écrive à la cour, c'est-à-dire au Roi, à la Reine et au cardinal ; mais, comme je veux faire mon devoir jusqu'au bout, et conserver le bonheur que j'ai eu de n'être pas soupçonnée par mes propres ennemis d'y avoir manqué, j'ai répondu à M. de Longueville pour le supplier de trouver bon que je n'envoye point un des miens à la cour, puisque je n'en désirois rien, tant que mon frère seroit dans l'état où il est : qu'ainsi, la chose ne regardant que lui, il étoit juste que lui seul la ménageât ; que je lui enverrois donc mes lettres ouvertes, puisque cela lui étoit nécessaire, mais que je le suppliois que ce fût un des siens qui les portât, afin qu'un visage à moi ne parût point en un lieu où je ne pouvois avoir aucun commerce ; que je lui demandois aussi de n'envoyer point ma lettre au cardinal, si cela

n'étoit pas entièrement nécessaire pour lui. Voilà tout ce que j'ai pu ménager. Je vous envoye les lettres que j'ai écrites, afin que vous jugiez si celle au cardinal pouvoit être plus mesurée.'

Le premier signe de vie que M^me de Longueville reçut de la cour fut un ordre sévère de demeurer à Montreuil-Bellay jusqu'à ce que la Reine eût décidé de son sort. Jamais Mandane n'avait été réduite à une pire extrémité lorsqu'elle était tombée entre les mains de Thomyris, et qu'elle se croyait à jamais séparée de Cyrus. Dans sa détresse, d'où vinrent à M^me de Longueville les consolations les plus douces à son cœur? De la part de deux pauvres gens de lettres, qui étaient à Paris sous la main du ministère et en dépendaient de toute manière. Georges de Scudéry n'avait d'autre fortune, avec le médiocre profit de ses ouvrages et de ceux de sa sœur, que la place ou plutôt la sinécure de gouverneur de Notre-Dame de la Garde à Marseille: et d'un mot Mazarin la lui pouvait ôter. M^lle de Scudéry, de son côté, était encore, s'il était possible, plus dépourvue que son frère, avec lequel elle vivait. Songez encore que Condé et M^me de Longueville avaient été condamnés par arrêt solennel du parlement, ainsi que tous leurs adhérents ; et tant que dura la guerre, leurs partisans étaient recherchés avec soin et punis avec rigueur. Comme nous l'avons déjà dit, M^lle de Scudéry n'aimait pas du tout la Fronde; nul esprit de parti ne la poussait donc vers M^me de Longueville et Condé; mais elle les connaissait, elle était touchée d'admiration pour la grandeur de leur courage et de compassion pour leur infortune. Le malheur et le danger devinrent en quelque sorte au frère et à la sœur une séduction irrésistible ; et jamais tous deux ne se montrèrent plus dévoués à Condé et à M^me de Longueville que dans les deux derniers volumes du *Cyrus*, qui virent le jour au commencement et à la fin de l'année 1653. Le tome neuvième est du mois de février, pendant que M^me de Longueville était encore à Bordeaux, mais déjà perdue sans ressource. Le volume lui était toujours dédié. La gravure placée en tête représente un esquif battu par la tempête, et la Fortune sur sa roue, avec ces deux vers :

> Ce nom étant célèbre et sa gloire éclatante,
> Contre lui vainement je serais inconstante.

C'est enfin au plus fort de leurs misères, lorsque Condé en Flandre gâtait ses anciennes victoires par de nouveaux exploits

inutiles et coupables, et que Mme de Longueville attendait à Montreuil-Bellay les ordres de la cour, ne sachant pas où le lendemain elle irait reposer sa tête, que Scudéry et sa sœur publièrent, le 15 septembre 1653, le dixième et dernier volume du *Grand Cyrus*, dédié encore à Mme de Longueville, mais cette fois avec un redoublement et une sorte de recherche de fidélité. Le charmant portrait qui ornait le premier volume reparut en ce dernier, accompagné d'une dédicace nouvelle qui soutenait et relevait de sa constance généreuse les vivacités suspectes de l'ancienne dédicace de 1649, et dont le mauvais style fanfaron ne doit pas ternir à nos yeux la délicatesse hardie.

' Madame, Cyrus veut finir comme il a commencé, et vous rendre ses derniers devoirs comme il vous a rendu ses premiers hommages. Votre Altesse sçait que, dans la plus grande chaleur de la guerre, et durant les plus aigres animosités des partis, l'on a toujours vu vos chiffres, vos armes, votre nom, vos livrées, et des inscriptions à votre gloire sur ses drapeaux ; qu'il n'a pas craint la rupture entre les couronnes, et qu'il vous a été trouver en des lieux où il ne lui étoit pas possible d'aller sans être obligé de faire voir de quelle couleur étoit son écharpe, et sans qu'on lui demande *qui vive !* Si bien, Madame, qu'après avoir passé à travers des armées royales pour s'acquitter de ce qu'il vous devoit, il n'a garde d'être moins exact en un temps où les choses ont aucunement changé de face, et où l'on ne peut l'arrêter sans violer le droit des gens aussi bien que l'amnistie. Il s'en va donc vous donner de nouveaux témoignages de la haute estime qu'il a pour votre mérite, et, au lieu de porter ses trophées à Persépolis et à Ecbatane, il va les porter à Montreuil-Bellay, afin qu'ils y soient à la fois des marques de sa servitude et de ses victoires. Comme je l'ai engagé dans vos intérêts, je n'ai garde de condamner ce que je ferois moi-même, et si vous honorer et être libre étoient des choses incompatibles, ce seroit de la bataille que je vous dirois que je suis et veux toujours être, Madame, de Votre Altesse, le très humble, très obéissant et très passionné serviteur, De Scudéry.'

Cette fidélité hautaine ne pouvait manquer de déplaire à un pouvoir encore trop mal assuré pour être indulgent. Aussi,

tout victorieux qu'il était, et malgré l'habile amnistie dont il s'était empressé de couronner et de fortifier ses succès, Mazarin, qui redoutait M^me^ de Longueville presque à l'égal de son frère, et ne voulut pas même lui permettre pendant cinq ou six années de passer par Paris et encore moins d'y séjourner, la persécuta dans son intrépide serviteur : il eut la petitesse d'ôter à Scudéry le gouvernement de Notre-Dame de la Garde. M^me^ de Rambouillet, qui autrefois, au commencement de la régence et par l'entremise de M. l'évêque de Lisieux, Cospéan, avait fait avoir à Scudéry cet emploi médiocre et peu lucratif, eut bien de la peine à le lui conserver, probablement grâce au crédit de son gendre, Montausier. Mais dans le premier moment on maltraita fort Scudéry, et, accusé de cabaler pour M. le Prince, il fut forcé de quitter Paris et de se réfugier en Normandie ; en sorte que M^lle^ de Scudéry, demeurée seule, se trouva réduite à demander toutes ses ressources à sa plume féconde et à un talent aimé du public.

Jugez quels furent les sentiments de M^me^ de Longueville lorsqu'à Montreuil-Bellay elle reçut le dernier volume du *Cyrus* avec la nouvelle et altière dédicace. Émue, attendrie, mais ayant tout perdu, ne possédant plus que son portrait, entouré d'un cercle de diamants qui pouvaient valoir douze cents écus, elle l'envoya à M. et M^lle^ de Scudéry, comme quelque chose d'elle-même pour ainsi dire, et le seul gage particulier d'amitié qui fût digne d'une amitié telle que la leur !

Ainsi, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'ouvrage, sous le nom de Mandane comme sous son propre nom, M^me^ de Longueville, absente ou présente, dans la prospérité et dans l'infortune, anime toujours et remplit le *Cyrus*.

Mais que dis-je ? Le *Cyrus* ne termine pas le long dévouement de Scudéry et de sa sœur. Tant que M^me^ de Longueville resta en Normandie auprès de son mari redevenu gouverneur de la province, et tant que Condé continua de faire la guerre dans les Pays-Bas, M^lle^ de Scudéry partagea leurs mauvais jours : elle lutta contre le besoin avec une résignation exemplaire, et Georges demeura en exil dans le désert qu'il s'était fait en Normandie, pauvre et fier, ne signant plus que 'l'homme du désert,' avec son emphase accoutumée, mais ne descendant à aucune démarche honteuse, ne désavouant rien, ne demandant rien, et attendant des temps meil-

leurs. Aussi Mme de Longueville ne cessait de lui donner des marques de sa reconnaissante affection. Elle mettait à sa disposition le peu de crédit qui lui restait, et ménageait au pauvre proscrit, dès qu'il quittait pour quelque temps son désert, un séjour honorable et agréable dans toutes les villes de Normandie, où s'étendait le pouvoir de son mari, ainsi qu'on le voit dans ce bout de billet non daté et écrit à la hâte : 'A monsieur de Scudéry. Si par quelque espèce de négligence j'avois manqué de vous faire réponse, je crois que la honte que j'en aurois m'empêcheroit éternellement de vous la faire ; mais comme je n'ai retardé mon soin que pour le rendre plus utile, je pense que vous ne m'en sçaurez pas mauvais gré. Je suis si touchée de vos peines que je ne puis avoir une plus grande joie que de trouver une occasion de les soulager. Voici une lettre de M. de Longueville pour le sieur de la Motte qui commande à Caen en l'absence du sieur de Chambois, par où il lui ordonne de vous y recevoir. Je lui écris pour lui donner le même ordre ... Je vous ai envoyé une lettre pour M. de Gaucourt ... Anne de Bourbon.'

Enfin, en 1660, le traité des Pyrénées vint mettre un terme à leurs communs malheurs et tirer de disgrâce Cyrus et Mandane et leurs deux fidèles historiens. Condé et Scudéry revirent Paris presque en même temps. Et quel est le premier usage que fera le poète de sa liberté ? A peine arrivé à Paris, il y publia un ouvrage composé, dit-il, au désert, durant les derniers jours de son exil de six années ; et cet ouvrage est une *Ode sur le retour de Monseigneur le Prince*, avec une petite dédicace qui rappelle la dernière du *Cyrus* par la noblesse des sentiments comme aussi par l'exagération du langage. Il veut ' faire voir à toute la terre, qu'en l'une et l'autre fortune il a toujours été son serviteur, et qu'après lui avoir donné des marques de son dévouement dans ses malheurs, il lui en donne encore dans sa gloire.' L'ode en elle-même n'est pas dépourvue d'une certaine verve, de mouvement et de force; mais l'art, le goût, l'harmonie manquent entièrement. Scudéry se met de pair avec Condé, et dit aux Muses, c'est-à-dire aux siennes:

Revenez, belles fugitives,
Que l'on exile comme lui,
Et sur ces bienheureuses rives
Faites-vous revoir aujourd'hui !

Il remercie et loue le Roi, la Reine mère et Mazarin sans abaisser Condé. Il revient sur ses anciennes victoires, et parle même très noblement de ses dernières campagnes dans les Pays-Bas ; il rappelle la belle lettre de Condé à don Louis de Haro, où le vainqueur de Rocroy, se retrouvant tout entier, consent à être oublié dans le traité, pourvu que la France soit satisfaite. Scudéry suppose qu'il aperçoit dans un tableau tracé par la Muse de l'histoire l'arrivée de Condé, la gracieuse réception que lui font le Roi et la Reine ainsi que Mazarin ; il y aperçoit aussi la princesse de Condé, Clémence de Maillé, et le jeune duc d'Enghien ; et, comme on le pense bien, il n'oublie pas sa noble héroïne, celle qui l'avait consolé lui-même en son exil, et qui venait de prendre une part si considérable au retour de son frère :

Je la vois cette Anne adorable,
Du grand Condé l'illustre sœur,
Cette princesse incomparable
En courage ainsi qu'en douceur . . .
Par l'effort d'une main savante,
Elle me parle, elle est vivante ;
Les Grâces volent à l'entour :
Et dans ce tableau plein de charmes
On voit couler les belles larmes
Qu'elle verse pour son retour.
O digne sœur du noble frère
Que le ciel va rendre à tes vœux,
Enfin la fortune contraire
S'apaise et fait ce que tu veux, etc.

Nous sommes désolé d'être forcé de convenir que ces vers ne sont pas merveilleux. Oui, nous l'avouons, Georges de Scudéry est un poète médiocre, et il avait bien des ridicules, mais c'était un homme de cœur ; sa sœur Madeleine n'avait pas de moins nobles sentiments, avec tout autrement d'esprit et de goût ; et c'est l'union si rare de tant de qualités solides et aimables, mêlées d'ombres bien légères, qui la faisait rechercher de la meilleure compagnie, et qui, se réfléchissant de sa personne en ses ouvrages, lui ont mérité l'estime de son siècle et l'indulgence de la postérité.

CHAPITRE II

CONDÉ

Son vrai portrait. — L'homme et l'amant dans Condé.

' Cyrus, dit notre clef, est M. le Prince, comme la description d'une partie de ses grandes actions le fait voir dans la suite de l'ouvrage, lorsqu'il étoit général des armées du roi de France.' Prenez garde aussi à ce titre : *Artamène ou le Grand Cyrus*. D'abord pourquoi le Grand Cyrus et non pas seulement Cyrus ? Assurément, l'histoire ne dément point le titre donné ici au guerrier persan ; mais elle ne l'imposait point. Il est l'ouvrage de M^lle^ de Scudéry, et semble inventé pour rappeler celui que de bonne heure l'admiration des contemporains décerna spontanément à Condé comme à Corneille. Et puis cette distinction d'Artamène et de Cyrus n'est pas indifférente. Cyrus commence à se faire connaître sous le nom d'Artamène, comme Condé s'illustra plusieurs années sous le nom de duc d'Enghien, avant que la mort de son père lui permît de s'appeler M. le Prince. Aussi n'est-ce pas moins le duc d'Enghien que M. le Prince, que M^lle^ de Scudéry nous représente dans le cours du roman, et particulièrement dans les portraits qu'elle trace de la personne de son héros.

On s'est accoutumé à ne voir Condé que dans le portrait célèbre de Nanteuil, mille et mille fois reproduit sous toutes les formes ; et c'est bien là en effet une assez fidèle image de ce qui restait du grand Condé lorsque Nanteuil le dessina et le grava. On y reconnaît encore ses yeux naguère si brillants, mais alors un peu éteints, et le nez fortement aquilin qui donnait à sa figure l'aspect de l'aigle, comme toute sa personne exprimait la force et l'agilité du lion. Mais on n'a pas songé que le portrait de Nanteuil est de l'année 1662, lorsque Condé avait quarante et un ans, et qu'il revenait de l'exil, triste, fatigué, mécontent de lui-même et des autres, et n'ayant pas encore reparu à la tête des armées. Ce n'est pas là du tout le héros de Lens, de Nortlingen, de Fribourg et de Rocroy. Pour

connaître Condé de vingt-deux ans à trente ans, pour voir le duc d'Enghien, il faut le chercher dans Grégoire Huret et dans Michel Lasne. Jetez les yeux sur cette gravure d'Huret, où le jeune duc est représenté, en 1643, après la victoire de Rocroy, et après la prise de Thionville qu'on aperçoit dans le fond, d'une main tenant la foudre, de l'autre soutenant les fleurs de lis, et foulant à ses pieds un lion terrassé, tandis que la Renommée le couronne, et de sa trompette chante *le Prince illustre*. La force est empreinte dans tous les traits de ce jeune visage. Sa taille est moyenne, mais très bien prise, et sur ses épaules flotte en désordre l'abondante chevelure qui trahit aisément le frère de M^me^ de Longueville. Considérez aussi le grand cartouche de Michel Lasne, avec la tête du lion dans le haut, et dans le bas l'écusson des Condé : ce noble portrait, avec cette mine martiale, ces grands yeux, ces longs cheveux pendants, est si naturel, si peu flatté qu'il doit être de la plus parfaite ressemblance, comme d'ailleurs tous les portraits de ce grand artiste.

Mademoiselle peint Condé, presque dix ans après, tel qu'elle l'avait vu avant son exil, pendant la Fronde, au retour d'un combat, dit-elle, évidemment après le combat de Saint-Antoine, du 1^er^ juillet 1652 : ' Sa taille n'est ni grande ni petite, mais des mieux faites et des plus agréables, fort mince, étant maigre ; les jambes belles et bien faites ; la plus belle tête du monde ; ses cheveux ne sont pas tout à fait noirs, mais il en a en grande quantité et bien frisés. Sa mine est haute, ses yeux fiers et vifs, un grand nez, la bouche et les dents pas belles ; mais à tout prendre, il n'est pas laid, et cet air relevé qu'il a, sied bien mieux à un homme que la délicatesse des traits.' Remarquez que Mademoiselle avertit elle-même qu'elle dira complètement la vérité, que Condé n'est plus très jeune, et que déjà il se négligeait. M^me^ de Motteville le représente à peu près de la même façon que Mademoiselle : ' Il avoit les yeux bleus et vifs, et dans son regard se trouvoit de la fierté. Son nez étoit aquilin ; sa bouche étoit désagréable à cause qu'elle étoit grande et ses dents trop sorties; mais dans toute sa physionomie il y avoit quelque chose de grand et de fier, tirant à la ressemblance de l'aigle. Il n'étoit pas des plus grands, mais sa taille en soi étoit toute parfaite. Il dansoit bien et avoit l'air agréable, la mine haute, et la tête

fort belle ; l'ajustement, la frisure et la poudre lui étoient nécessaires pour paroître tel, etc.' Voici maintenant le portrait qu'en donne M^lle de Scudéry à la fin de l'année 1649 : il est sans doute un peu flatté, mais tout aussi vrai que celui de Mademoiselle et de M^me de Motteville, et il rappelle admirablement les portraits d'Huret et de Michel Lasne.

Le grand Cyrus, t. iii, livre II, p. 598 : ' Cyrus avoit ce jour-là dans les yeux je ne sais quelle noble fierté qui sembloit être d'un heureux présage ; et il eût été difficile de s'imaginer, en le voyant, qu'il eût pu être vaincu, tant sa physionomie étoit grande et heureuse ! Ce prince étoit d'une taille très-avantageuse et très-bien faite ; il avoit la tête très-belle, et tout l'art que les Mèdes apportent à leurs cheveux n'approchoit pas de ce que la nature toute seule faisoit aux siens, qui, étant du plus beau brun du monde, faisoient mille boucles agréablement négligées qui lui pendoient jusque sur les épaules. Son teint étoit vif ; ses yeux noirs, pleins d'esprit, de douceur et de majesté ; il avoit la bouche agréable et souriante, le nez un peu aquilin, le tour du visage admirable, et l'action si noble et la mine si haute, que l'on peut dire assurément qu'il n'y eut jamais d'homme mieux fait au monde que l'étoit Cyrus.'

La clef prend soin de nous recommander elle-même un autre portrait de Condé : ' On peut voir M. le Prince fidèlement peint comme quand il va combattre, lorsque Cyrus quitte Araminte.' Ouvrons donc le tome V du *Grand Cyrus*, livre II, page 478 : ' On voyoit sur le visage de Cyrus cette noble fierté qui paroissoit dans ses yeux dès qu'il avoit pris les armes et qu'il étoit à cheval. En effet, ce prince étoit si dissemblable à lui-même dès qu'il s'agissoit de combattre ou seulement de donner des ordres militaires, qu'il n'arrivoit pas un plus grand changement au visage de la Pythie lorsqu'elle rendoit des oracles que celui que l'on voyoit en Cyrus dès qu'il avoit les armes à la main. On eût dit qu'un nouvel esprit l'animoit et qu'il devenoit lui-même le dieu de la guerre : son teint en devenoit plus vif, ses yeux plus brillants, sa mine plus haute et plus fière, son action plus libre, sa voix plus éclatante, et toute sa personne plus majestueuse ; de sorte qu'au moindre commandement qu'il faisoit il portoit la terreur dans l'âme de tous ceux qui l'environnoient. Il paroissoit pourtant toujours de la tranquillité dans son âme, malgré cette

agitation héroïque. Sa présence avoit quelque chose de si divin et de si terrible tout ensemble, que l'on peut dire que quand il étoit à la tête de son armée il ne faisoit pas moins trembler ses amis que ses ennemis. Il est vrai que ce sentiment faisoit des effets bien différents dans le cœur des uns et des autres ; car les derniers, par la crainte qu'ils avoient de lui, en prenoient bien souvent la fuite, et les premiers, par celle qu'ils avoient de lui déplaire, étoient incomparablement plus vaillants, étant certains que le feu divin qui échauffoit son cœur et qui brilloit dans ses yeux se communiquoit à toute son armée, et lui donnoit une ardeur de combattre qui n'étoit pas une des moindres causes de ses victoires. Voilà quel étoit Cyrus lorsqu'il avoit les armes à la main.'

Dans ces diverses peintures, le trait commun qui nous frappe c'est le regard de Condé, ce regard de feu, présage de la victoire, qui enflammait ses soldats et épouvantait l'ennemi. M^lle de Scudéry y revient à plusieurs reprises, particulièrement aut, x. liv. I^er, p. 494 : ' Il y avoit je ne sais quoi de si noble et de si grand en son action, et une activité si pénétrante dans ses regards, que, ne les pouvant soutenir, on étoit contraint de baisser les yeux, tant la colère le faisoit paroître redoutable ! '

Toutes ces fortes expressions devancent de plus de trente-cinq années ce grand coup de pinceau de Bossuet dans l'Oraison funèbre de Condé : ' Ce jeune prince du sang qui portoit la victoire dans ses yeux.' Certes, Bossuet n'a point imité M^lle de Scudéry, mais il a pu s'en souvenir sans s'en rendre compte, comme il est permis de conjecturer qu'en comparant avec tant d'éclat Condé à Cyrus, le grand orateur cédait à son insu à l'empire de la tradition populaire et universelle qui, depuis l'immense succès du roman de M^lle de Scudéry, ne séparait plus les noms du héros persan et du héros français.

Il faudrait copier tout le *Cyrus* pour donner une idée de toutes les grandes qualités d'esprit et de cœur que M^lle de Scudéry relève dans Condé ; elle s'applique surtout à mettre en lumière sa libéralité, son mépris de l'argent, sa modestie, son zèle à servir ses amis. Cyrus est constamment représenté avec cette passion de la libéralité, qualité requise au XVII^e siècle de l'honnête homme et du héros. Ainsi au t. ii, liv. I^er, p. 516, après une victoire, Cyrus abandonne tout le butin aux soldats

et aux officiers, comme Condé après Rocroy, ' ne se réservant en particulier que la liberté de pouvoir donner plus ou moins selon qu'il connoissoit que les capitaines en étoient dignes.' Au t. iii, liv. II, Cyrus prodigue l'argent, soigne les soldats et les officiers, civil et affable avec tout le monde, obligeant envers ses amis, et intercédant vivement pour eux, comme Condé, qui se plaisait à partager sa gloire avec ses compagnons d'armes, pour lesquels il demandait sans cesse, avec un zèle souvent impérieux que Mlle de Scudéry exprime aussi en l'adoucissant. C'est encore évidemment à l'admirable modestie de Condé qu'elle fait allusion en nous montrant partout Cyrus ne parlant jamais de ce qu'il a fait, et supportant impatiemment tout éloge, comme si déjà elle avait lu ce que diront plus tard deux hommes fort peu enclins à l'enthousiasme, qui ne sont assurément pas les complaisants et les flatteurs de Condé, et qui avaient assez longtemps servi sous lui pour le bien connaître. ' Personne, dit Bussy, n'a jamais fait si peu de cas de la fausse gloire.' Saint-Évremond lui rend le même témoignage dans son *Parallèle de M. le Prince et de M. de Turenne :* ' M. le Prince s'anime avec ardeur aux grandes choses, jouit de sa gloire sans vanité, reçoit la flatterie avec dégoût.'

Mais c'est particulièrement le héros de roman dans Condé, ses mœurs chevaleresques et galantes que Mlle de Scudéry s'est proposé de peindre. Et ici, n'en déplaise à Boileau, qui ne savait rien des hommes et des choses du milieu du XVIIe siècle, Mlle de Scudéry n'avait pas besoin de beaucoup inventer, et elle a pu puiser abondamment dans l'histoire. Il faut avertir seulement que le tendre et amoureux Cyrus, qui choque tant Boileau, n'est pas M. le Prince, mais le duc d'Enghien, que l'auteur des *Satires* n'a point connu.

Le duc d'Enghien n'avait pas seulement reçu de la main de son père la plus forte éducation militaire, mais sa mère, la belle Montmorency, le forma aux belles manières et à la plus noble galanterie. Lenet, le véritable historien des Condé, nous l'apprend : ' Mme sa mère, Marguerite de Montmorency, qui avoit été la beauté, la bonne grâce et la majesté de son siècle, et qui l'a été proportionnément à son âge jusqu'à sa mort, avoit toujours un cercle de dames les plus qualifiées et les plus spirituelles de la cour. Là se trouvoit tout ce qu'il y avoit de plus galant, de plus honnête, et de plus relevé par

la naissance et par le mérite. Le jeune prince commença à s'y plaire ; il s'y rendit autant assidu qu'il le put, et y prit les premières teintures de cette honnête et galante civilité qu'il a toujours eue et qu'il conserve encore pour les dames.' De bonne heure le jeune duc accompagna sa mère et sa sœur à l'hôtel de Rambouillet, et s'y pénétra des maximes de l'héroïsme chevaleresque, tel qu'on l'entendait dans la rue Saint-Thomas du Louvre, tel que l'exprimaient et l'inspiraient les vers de Corneille. Ailleurs nous nous sommes complu à raconter ses premières et chastes amours avec M^lle du Vigean qui durèrent trois ou quatre ans, de 1641 ou 1642 jusqu'au milieu de 1645. A la suite de cette passion si noble et si touchante, qui finit par conduire M^lle du Vigean dans un cloître, Condé résolut de rompre avec un si dangereux sentiment et de ne plus songer qu'à la gloire : il se négligea même et affecta de vivre en soldat. Cependant en 1647, avant son départ pour la Catalogne, son cœur ressentit une nouvelle atteinte, mais bien moins vive et bien plus passagère, pour la belle M^lle de Toussy, qui éluda ses poursuites, demeura irréprochable, et devint la maréchale de La Mothe-Houdancourt. C'est M^me de Motteville qui nous a conservé cet épisode peu connu de la vie intime de Condé. 'Le prince de Condé, dit-elle, voyant le mois de mars avancé (en 1647), voulut penser à son départ de Catalogne. Quand il partit, il y avoit quelque petite émotion qui troubloit le repos de son cœur : il l'avoit laissé surprendre à la beauté de M^lle de Toussy, et cette foiblesse s'étoit glissée dans son âme, lorsque, malgré sa jeunesse, il faisoit déjà une haute profession de mépriser cette folle passion pour se donner entièrement à celle de la gloire. Il faisoit le fanfaron contre la galanterie, et disoit souvent qu'il y renonçoit, et même au bal, quoique ce fût le lieu où sa personne paroissoit davantage... Il se négligeoit infiniment... cette négligence étoit causée par la perte qu'il avoit faite de M^lle du Vigean, et depuis sa retraite aux Carmélites il étoit demeuré dans une entière indifférence. Dans cet état, M^lle de Toussy vint réveiller en lui le désir de plaire... Un soir, peu de jours avant qu'il s'en allât, nous le trouvâmes, M^lle de Beaumont et moi, dans le jardin de Renard. Comme il s'approchoit de nous pour nous faire civilité, après avoir quelque temps parlé de son voyage, M^lle de Beaumont lui demanda s'il partoit content ;

il lui répondit sérieusement que *cela dépendoit entièrement de l'état de l'âme*; et, sans s'expliquer davantage, il nous laissa deviner qu'il quittoit Paris avec quelque regret. Mlle de Toussy avoit plus de beauté que d'esprit, mais en cette occasion elle parut avoir du jugement ; car elle ne vouloit alors de galant, et comme elle avoit dessein de se bien marier, cette flamme de toutes façons fut si mal nourrie qu'elle s'éteignit quasi aussitôt qu'elle s'alluma.' Depuis, comme fatigué d'aimer en vain des beautés vertueuses, il se jeta dans des succès faciles et compromit sa renommée. L'âge, la Fronde, la vie des camps, surtout celle de l'exil, gâtèrent un peu les mœurs de Condé, mais il est certain qu'à son début il y avait en lui quelque chose du héros de roman.

Le *Cyrus* semble exprimer les nobles tendresses du duc d'Enghien pour Mlle du Vigean, dans les jours de sa brillante jeunesse et de sa haute galanterie. Artamène, comme le duc d'Enghien, partage son cœur entre l'amour et la gloire. Il prend la défense de l'amour qu'on avait devant lui traité de faiblesse ; il fait profession de penser, t. i, liv. II, p. 692, ' que cette foiblesse est glorieuse, et qu'il faut avoir l'âme grande pour en être capable.' De son côté, Marthe du Vigean n'était pas seulement une jeune fille d'une figure charmante, elle avait aussi les sentiments les plus élevés ; c'était une élève de l'hôtel de Rambouillet où sa mère était assidue, et une précieuse du meilleur temps, un moment célèbre sous le nom de Valérie. Quelle riche matière entre les mains de Mlle de Scudéry ! Ainsi envisagées, que de scènes du *Cyrus* paraissent naturelles ! Combien de conversations entre Artamène et Mandane, en apparence empruntées à l'*Astrée*, semblent alors un écho de celles que purent avoir ensemble Mlle du Vigean et le duc d'Enghien, au début de leurs amours ! Nul doute que le jeune duc n'ait adoré l'aimable fille au point de vouloir rompre pour elle, à la mort de Richelieu, le mariage qui lui avait été imposé avec Clémence de Maillé ; nul doute aussi que la tendre affection que laissa paraître Mlle du Vigean n'ait toujours été renfermée dans les bornes de la plus pure modestie. Représentons-nous le duc d'Enghien, revenant de l'armée couvert de lauriers et après avoir échappé à mille périls, s'entretenant avec Mlle du Vigean, soit dans une allée de Chantilly, soit dans les beaux jardins de la Barre, auprès de Montmo-

rency, soit dans ceux de l'hôtel de M^me du Vigean, rue Saint-Thomas du Louvre, à quelques pas de l'hôtel de Rambouillet ; tout pleins l'un et l'autre de leur passion naissante, des maximes et des mœurs de l'illustre hôtel, et le cœur encore tout ému des scènes héroïques et galantes de Rodrigue et de Chimène, que la veille peut-être ils avaient entendues ensemble ; ici le duc d'Enghien sachant bien qu'il ne peut épouser M^lle du Vigean, que ce titre de prince du sang est un obstacle à son bonheur, et ne demandant à genoux que la permission d'aimer et de le dire ; là M^lle du Vigean, l'*Aurore* de Voiture, en ayant la fraîcheur, la pureté et l'innocent éclat, essayant de se défendre du sentiment nouveau qu'elle éprouve, y résistant et y cédant, trouvant un plaisir ineffable à voir le trouble, à entendre les ardents propos du jeune capitaine, et en même temps s'effrayant d'elle-même et déjà rêvant au couvent des Carmélites. Nous demandons s'ils auraient pu avoir une conversation plus pure, plus délicate que celle-ci où Artamène fait à Mandane sa première déclaration.

Cyrus, déguisé sous le nom d'Artamène, a sauvé la couronne et la vie du roi Cyaxare, père de Mandane ; il l'a sauvée elle-même d'une conspiration tramée pour l'enlever. Il a pensé périr dans un combat terrible, on l'a cru mort, et Mandane l'a pleuré ; il l'a su, et s'en est prévalu pour montrer un peu ses sentiments. Mandane les partage, mais elle se les cache à elle-même, et elle évite avec soin de rencontrer Artamène. Cependant un jour, Artamène étant avec elle et le roi Cyaxare dans les jardins du palais, le roi est tout à coup forcé de se retirer, et Artamène se disposant à le suivre : 'Non (*le Grand Cyrus*, t. ii, liv. I^er, p. 212, etc.), lui dit Cyaxare, je veux que vous entreteniez ma fille, et que vous demeuriez pour la divertir dans la solitude où je la laisse. — Ravi de ce commandement, Artamène y obéit avec joie ; et la princesse, surprise de cette aventure, n'eut pas le loisir de trouver un prétexte pour l'empêcher. Elle regarda alors en diligence si Martésie (sa dame d'honneur) n'étoit pas auprès d'elle ; mais elle ne la vit point... elle dit alors qu'elle se vouloit retirer, et voulut commencer de parler afin d'en ôter les moyens à Artamène qui, emporté par sa passion et tenté par une occasion si favorable, l'interrompit et lui dit avec beaucoup de respect : Si le peu de services que j'ai eu le bonheur de rendre au Roi vous a en quelque

sorte obligée, comme vous m'avez fait l'honneur de me le dire diverses fois, je vous supplie très-humblement, madame, de ne vous pas retirer si tôt, et de me donner la liberté de vous entretenir une heure. — Si c'est, répondit la princesse, pour me demander quelque chose qui dépende du roi mon père, j'y consens avec joie ; mais si cela n'est pas, je ne crois point que vous puissiez avoir d'affaire dont vous deviez m'entretenir en secret. — Elle rougit en prononçant ces dernières paroles ; et Artamène qu'une si belle crainte rendit plus hardi, continuant de lui parler bas : ce que je désire de vous, lui dit-il, est encore plus aisé que vous ne pensez, puisque enfin vous en pouvez disposer absolument, sans employer le crédit du roi. Mais, madame, ajouta-t-il, que craignez-vous d'Artamène ? et pourquoi ne voulez-vous pas l'entendre ? — Je crains, lui répliqua-t-elle, qu'il ne me connoisse pas bien, et qu'il ne désire des choses que je ne puisse lui accorder : c'est pourquoi, s'il croit mon conseil, il ne s'exposera pas légèrement à être refusé. — Non, madame, reprit Artamène, aux termes où est mon esprit, la chose ne peut plus aller ainsi . . . (il faut se rappeler qu'Artamène venait d'être laissé pour mort sur un champ de bataille, qu'il sortait à peine d'une maladie très-dangereuse, et bien comprendre que ce n'est pas ici un berger ou un poète langoureux qui parle, mais un guerrier encore en présence de la mort). Je ne veux rien savoir de vous, sinon s'il me sera permis d'espérer de votre bonté quelques témoignages de compassion, lorsque je serai mort par votre rigueur, comme vous m'en avez accordé lorsque vous m'avez cru mort par la main de vos ennemis. C'est, madame, toute la grâce que j'ai à vous demander, et tout ce que je veux présentement de l'illustre Mandane. — La princesse surprise de ce discours crut qu'il n'y falloit pas répondre en tumulte, et que dans le dessein qu'elle avoit de satisfaire sa vertu, sans choquer directement l'amitié qu'elle avoit pour Artamène, il falloit un peu plus de temps. C'est pourquoi, ayant vu un siège de gazon assez près d'elle, elle s'y assit ; et Artamène demeura debout, se baissant à demi pour l'entendre. Comme il voulut reprendre son discours, elle l'en empêcha, et lui dit : Je vois bien que Féraulas (aide de camp d'Artamène) a trouvé mes larmes assez précieuses pour ne vous les cacher pas, et que la compassion que j'ai eue pour Artamène mort fait la hardiesse d'Artamène vivant.

Mais, Artamène, après la bonté que j'ai eue pour vous, et celle que j'ai encore aujourd'hui, il faut se repentir, et il faut se corriger. — S'il faut se repentir de vous avoir aimée, répondit Artamène, vous n'avez qu'à prononcer l'arrêt de ma mort, sans différer davantage; car, madame, c'est ce que je ne ferai jamais, et c'est ce que je ne saurois faire. — Repentez-vous du moins, répliqua la princesse, de me l'avoir dit, et résolvez-vous de ne me le dire plus. — Quand je vous l'aurai dit une fois, répondit Artamène, si vous continuez de me défendre de parler, je ne doute pas que je ne vous obéisse, et que la mort ne m'empêche en peu de jours de vous importuner de ma passion. Mais, madame, il faut que je vous la die une fois seulement ; il faut que vous connoissiez mon amour tel qu'il est, puisqu'il se peut enfin que vous ne le connoissiez pas. Je vous conjure donc de ne me refuser point. Souvenez-vous que vous venez de me dire que celui qui vous parle a eu le bonheur d'être pleuré de vous, et pleuré de vous après avoir eu la hardiesse de vous écrire qu'il vous aimoit. — Il est vrai, reprit la princesse toute confuse ; mais, ce fut principalement parce que vous ne me l'aviez jamais dit, que j'eus de la tendresse et de la pitié ; demeurez donc dans les mêmes termes où vous avez vécu, et je demeurerai dans la même disposition où j'étois. — Mais, madame, répondit Artamène, je ne puis plus faire que je ne vous l'aie écrit. — Il est vrai, reprit Mandane, mais vous pouvez ne me le dire plus. — Quand cela seroit possible, répliqua Artamène, mes yeux et mes actions vous le diroient pour moi. Au reste, ne pensez pas que je me sois rendu sans combattre : je vous ai résisté autant que j'ai pu, et j'ai peut-être des raisons plus fortes que vous ne pensez qui m'ont obligé d'en user ainsi. Je vous vis, et je vous aimai, quoique je fisse tous mes efforts pour ne vous aimer point ; du moins il me le sembla. Toutefois, quoique je pusse faire, je ne pus jamais rompre mes chaînes, et je les ai toujours portées avec autant de patience que de respect. Depuis cela, j'ai servi le Roi, ou plutôt je vous ai servie, puisqu'il est vrai que je n'ai songé qu'à vous, et que, si les armes de Cappadoce ont été heureuses entre mes mains, il en faut attribuer tout le bonheur à l'ambition que j'avois de me rendre digne de l'amour que j'avois dans l'âme. Vous savez comme j'ai vécu ; vous savez que je ne vous ai jamais dit une seule parole qui vous pût

déplaire, et que je n'ai parlé que lorsque j'ai cru ne devoir jamais plus parler. Je vous ai caché mon amour jusques à la mort, et il est certain que, si je ne vous l'eusse dit au bord du tombeau, je ne vous en aurois jamais donné nulle connoissance par mes paroles. Mais, madame, puisque vos larmes m'ont ressuscité, puisque les dieux ont voulu faire cesser le déplaisir que vous aviez de ma perte, en me redonnant la vie, pourquoi me voulez-vous repousser cruellement dans le cercueil ? et pourquoi ne voulez-vous pas avoir quelque pitié d'un prince malheureux, après avoir eu quelque compassion d'un prince mort ? — Artamène, lui dit Mandane avec un visage fort sérieux je vous avoue que je vous estime et que je vous ai de l'obligation, et que votre mort prétendue m'a donné une véritable douleur ; mais en même temps je vous déclare aussi que j'aime la gloire beaucoup plus que je n'estime Artamène, quoique je l'estime beaucoup, et que, quand j'aurois pour vous toute la tendresse imaginable, je la combattrois et je la vaincrois plutôt que de consentir que vous m'entretinssiez d'une passion qui me doit être suspecte. — Ah ! madame, s'écria Artamène, que vous connoissez mal l'amour que vous avez fait naître en mon cœur, et que vous savez peu de quelle façon je vous aime ! Sachez que la pureté de ma passion égale la pureté de votre âme. Oui, divine princesse, je vous aime d'une manière si respectueuse que je désavouerois mon propre cœur s'il avoit souffert un injuste désir. J'aime la gloire de Mandane autant que ma propre gloire, et si je m'étois surpris dans une pensée criminelle, je n'aurois jamais eu la hardiesse de lui parler de mon amour. Ne croyez pas, s'il vous plaît, que je vous aie si mal connue que mon cœur vous ait soupçonnée d'une faiblesse. Non, j'ai espéré seulement que la princesse Mandane souffriroit ma passion, puisqu'elle ne s'oppose point à sa vertu. Car je ne veux rien de vous que la permission de vous aimer et de vous le dire. — Vous en demandez trop de la moitié, répondit la princesse en rougissant, et je serois indigne de cette innocente passion que vous m'assurez avoir pour moi, si je souffrois que vous me disiez plus d'une fois ce que tout autre que vous ne m'auroit jamais dit sans être haï. — Cette exception m'est bien glorieuse, madame, répliqua Artamène, mais cette défense m'est aussi bien rigoureuse, car enfin la chose en est arrivée aux termes que je ne saurois vivre sans vous aimer, ni vous aimer

sans vous le dire, ni me taire sans mourir. — La princesse fut alors un moment sans parler ; puis, reprenant la parole : J'avoue, Artamène, lui dit-elle, que vous me mettez en une fâcheuse extrémité. Je vous estime, je vous suis obligée, et ce ne seroit pas sans peine que je me résoudrois à vous bannir. Songez donc, je vous en conjure, à régler vos sentiments, s'il est possible. Estimez Mandane, comme elle le doit être, elle ne s'en offensera pas ; au contraire, comme elle est satisfaite du témoignage secret de la pureté de son âme, elle vous avoue ingénument qu'elle a quelque joie qu'Artamène la considère, et peut-être qu'Artamène l'aime ; mais elle veut que cette affection ait des bornes.'

Il nous semble que c'est bien à peu près ainsi que M^lle du Vigean a dû parler au duc d'Enghien en 1643, lorsqu'elle cherchait à se défendre contre les premières atteintes du sentiment qui entrait dans son cœur ; et c'est à elle aussi qu'ont pu être adressées ces paroles d'Artamène, t. i, liv. II, p. 714 : 'Qu'avez-vous fait pour Artamène que n'ait point approuvé l'innocence ? Vous m'avez fui opiniâtrément ; vous vous êtes combattue vous-même ; vous m'avez caché une partie de votre bienveillance, et vous ne m'en avez presque jamais donné d'autres preuves que celles que j'ai pu tirer par de foibles conjectures. Il a fallu que j'aie pénétré dans votre cœur par des voies détournées. Vous m'avez dérobé jusqu'à vos regards ; vous avez ménagé jusqu'à vos moindres paroles, etc.'

Voici encore une autre conversation de Cyrus et de Mandane qui mérite bien d'être citée (t. vii, liv. III, p. 1016). Les deux amants se retrouvent après une longue séparation pendant laquelle Cyrus s'est couvert de gloire, a sauvé Mandane et son père, et a fait agréer à celui-ci ses sentiments pour sa fille.

' Après cela Cyrus entra dans la chambre de Mandane, qu'il trouva sans avoir personne auprès d'elle que deux des femmes que le prince de Cumes lui avoit données pour la servir. Elle ne le vit pas plutôt que, se levant pour le saluer, elle le reçut avec toute la civilité que méritoit le vainqueur de l'Asie, et avec toute la joie que lui devoit donner la vue d'un amant aussi fidèle, et d'un amant encore qui étoit son libérateur. Comme il n'y avoit alors personne qui pût observer ses actions, elle permit à ses yeux de faire voir à Cyrus toute la satisfaction

de son âme ; ce fut toutefois avec tant de modestie, que ce prince sentit quelque crainte en l'abordant qui se mêla au plaisir qu'il avoit d'être auprès d'elle, après en avoir été si longtemps et si cruellement séparé ; car, comme il n'avoit jamais eu la permission absolue de lui parler ouvertement de son amour, et que, lorsqu'il étoit parti pour s'en aller vers Thomiris, il n'avoit pu obtenir autre chose de Mandane, sinon que, s'il ne trouvoit les moyens de se faire connoître à Cyaxare et de s'en faire agréer, il faudroit qu'il s'éloignât pour toujours, il appréhendoit encore. C'est pourquoi, pour lui faire voir que cet obstacle étoit levé, après la première civilité passée, il eut dessein de lui parler de Cyaxare, afin de lui faire savoir qu'il étoit fort bien avec ce prince. Mais Mandane, qui vouloit régler ses sentiments selon ceux du roi son père, et qui avoit une envie extrême d'apprendre comment Cyrus étoit avec lui, afin de savoir si elle pouvoit sans crainte de lui déplaire suivre son inclination, en parla la première.—De grâce, lui dit-elle, avant que de me raconter tout ce qui vous est arrivé, dites-moi si vous êtes content du roi mon père, et s'il a bien reçu de votre main tous les lauriers dont vous l'avez couronné.—J'en suis si satisfait, Madame, répliqua Cyrus, et il m'a dit des choses si obligeantes et m'a fait des promesses si glorieuses pour moi, que, pourvu que vous les veuilliez tenir et que vous me les confirmiez, je suis le plus heureux de tous les hommes.—Vous pouvez juger, dit-elle en rougissant, si, m'étant toujours résolue à lui obéir, même dans les choses les plus contraires à mon inclination et qui vous étoient les moins favorables, je ne le ferai pas à celles qui vous seront avantageuses et qui me seront agréables. Mais quoique je ne doute point de vos paroles, ajouta-t-elle, vous voudrez pourtant bien que je ne vous promette rien, que je ne sache de sa bouche ce qu'il vous a promis, et que je me contente de vous assurer que, s'il est aussi reconnoissant que moi, vous aurez sujet d'être satisfait.—Quoique ce que vous me dites paroisse fort obligeant, répliqua Cyrus, je pourrois y trouver quelque sujet de plainte ; mais, comme vous m'avez toujours accoutumé à une sévérité extrême, je veux me contenter de ce qui vous plaît, pourvu que vous enduriez, Madame, que je vous raconte toutes mes souffrances.—Comme je serois injuste, reprit-elle, de ne vouloir pas entendre les maux que je vous ai causés pendant une aussi longue guerre,

je serai ravie que vous m'appreniez toutes les peines que vous eûtes en Arménie, toutes les fatigues que vous souffrîtes au siège de Babylone, toutes celles que vous avez endurées à celui de Sardis et à celui de Cumes, sans en oublier une seule.—Ah ! Madame, s'écria Cyrus, ce n'est pas de celles-là dont je vous veux entretenir . . . mais de douleurs d'une bien autre nature, dans l'espérance que, jugeant de la grandeur de mon amour par la grandeur de mes souffrances, vous viendrez à le connoître mieux que vous ne le connoissez.—Il paroît bien, reprit la princesse Mandane en souriant modestement, qu'il y a longtemps que nous sommes séparés, puisqu'il ne vous souvient pas qu'encore que je souffrisse que vous m'aimassiez, je ne pouvois endurer qu'avec peine que vous me parlassiez de votre amour. — Mais, Madame, reprit Cyrus, mon amour étoit alors un mystère ; à peine le saviez-vous ; à peine même m'osois-je dire que je vous aimois, et je ne croyois pas alors l'oser jamais avouer à personne. Mais aujourd'hui que toute la terre sait que je vous adore, et que Cyaxare l'approuve, il n'est pas juste que vous soyez seule qui ne sachiez pas combien je vous aime. Car enfin, divine princesse, il n'y a pas un soldat dans l'armée du roi votre père qui ne sache qu'il n'a combattu que pour vous. On a dû me consoler de toutes les victoires que j'ai gagnées, parce que je ne vous avois pas délivrée en les gagnant. Je parle même de la passion que j'ai pour vous à mes rivaux ; Mazare m'en plaint quelquefois, et vous voudriez être seule en tout l'univers à qui on n'en parlât point ! Ah ! Madame, cela ne seroit pas juste. — Parlez-en donc, lui dit-elle, puisque je ne vous en puis empêcher : mais souffrez aussi après cela que je vous raconte toutes mes douleurs. — Je crains bien, Madame, reprit-il, qu'elles ne soient extrêmement différentes des miennes ; car il me semble déjà que je vous entends exagérer votre désespoir de vous voir enlevée et exposée à tant de fâcheuses aventures, sans me donner nulle part à vos peines. Cependant je vous avoue que, pour me combler de gloire et de plaisir, il faudroit que j'eusse été la cause de votre plus grande douleur. Mais, hélas, je m'aperçois bien que vous n'aurez garde de me dire une chose si obligeante ni de me permettre de la penser. — Je vous assurerai pourtant, répliqua-t-elle, que la crainte que j'avois que vous ne succombassiez à quelques-uns des périls où vous vous exposiez

pour l'amour de moi, et que ma liberté ne vous coûtât la vie, a été un de mes plus grands chagrins.—Ce que vous me dites, Madame, répliqua-t-il, est bien obligeant ; mais, comme c'est un sentiment que la seule générosité peut vous avoir donné, ce n'est pas encore de cette espèce de douleur dont je voudrois avoir été la cause. Car enfin, si vous saviez aimer, vous connoîtriez que la seule absence de ce qu'on aime est un supplice effroyable ; mais puisque les dieux ne vous ont faite que pour être aimée, et qu'ils ont mis assez d'amour dans mon cœur pour me rendre capable d'endurer cette modeste froideur qui s'oppose toujours dans votre esprit à ma félicité, je veux bien ne murmurer point de ne vous voir pas plus sensible à mon ardente passion ; je veux même croire, pour me consoler, que votre modestie me cache quelques-uns de vos sentiments, et que je ne vois pas dans votre cœur tout ce qui m'est avantageux.—Ayant autant de vertu que vous en avez, reprit Mandane en rougissant, et me connoissant comme vous me connoissez, je ne fais nulle difficulté de vous permettre de croire que j'ai pour vous tous les sentiments d'estime, de reconnoissance et de tendresse que raisonnablement je dois avoir pour un prince à qui le roi mon père doit la vie et plusieurs victoires, et à qui je dois la liberté et quelque chose de plus. Mais après cela, ne me demandez rien davantage : car, quelque accoutumé que vous soyez à remporter des victoires, vous ne me vaincriez pas.—A ces mots, Cyrus rendit mille grâces à Mandane de la permission qu'elle lui donnoit ; en suite de quoi ils se racontèrent en peu de paroles tout ce qui leur étoit arrivé ; mais ils se le racontèrent d'une manière différente. Car Cyrus sentoit tant d'amour dans son cœur, qu'il craignoit toujours de n'en dire pas assez pour bien dépeindre sa passion ; et Mandane sentoit dans son âme tant de tendresse pour Cyrus qu'elle appréhendoit d'en dire trop. Aussi Cyrus cherchoit, pour exprimer ses sentiments, les termes les plus forts et les plus passionnés, et Mandane au contraire essayoit de trouver certaines paroles qui ne fussent ni trop ni trop peu obligeantes, et qui, sans trahir la tendresse de ses sentiments, conservassent cette exacte et sévère modestie dont elle faisoit profession. Cette conversation ne laissa pourtant pas d'être fort douce et fort agréable à Cyrus : car, comme Mandane n'étoit pas aussi absolument maîtresse de ses regards que de ses paroles, ce

prince, qui connoissoit tous les mouvements de ses yeux, y reconnut, malgré qu'elle en eût, quelque chose de si obligeant pour lui, et qui lui marquoit si bien qu'elle n'avoit pas le cœur tout à fait insensible, qu'il y eut des instants où, l'excès de sa joie lui imposant silence, il la regarda sans pouvoir parler ; et il y en eut d'autres aussi où il fit des exclamations si pleines de transport qu'il étoit aisé de connoître que l'amour étoit plus fort que sa raison.—De grâce, Madame, lui dit-il, s'apercevant bien lui-même du dérèglement de son esprit, pardonnez-moi si je ne suis pas maître de la joie qui me possède ; elle est si grande que plus je la considère, plus je trouve que j'ai raison d'y abandonner mon cœur. Car être auprès de la divine Mandane, après en avoir été si longemps éloigné, après l'avoir crue perdue, et après l'avoir pleurée comme morte, est une joie si excessive que je suis presque criminel de n'en mourir pas. Quand je me souviens, ajoutait-il, du malheureux état où j'étois lorsque je vous aimois à Sinope, et que je le compare à celui où je me trouve présentement, oh dieux ! que j'y vois une différence avantageuse ! Je vous étois alors inconnu, j'étois ce que je n'osois dire de peur d'être haï, quoique je susse bien que je ne pouvois être aimé sans être connu. J'avois un rival maître d'un grand royaume ; j'en avois un autre à la tête d'une puissante armée, et je ne voyois rien qui ne me fût contraire. Mais aujourd'hui, je vois le roi votre père pour moi ; je vois le roi de Pont sans royaume, sans armée et sans asile ; je vois le prince Mazare mon ami au lieu d'être mon rival, et je vois le roi d'Assyrie prisonnier. Jugez après cela, si je ne suis pas excusable d'avoir une joie un peu déréglée.—Comme je suis encore loin d'Ecbatane, reprit-elle, j'avoue que j'ai la foiblesse de ne m'assurer pas tant que vous, au bonheur dont je jouis, et de craindre qu'il ne soit troublé par quelque chose que je ne prévois pas. Cependant, comme il est juste de ne se faire pas des malheurs imaginaires, je veux espérer que notre bonheur sera durable, et que la fortune sera aussi constante à nous favoriser qu'elle a été opiniâtre à nous nuire.—Après cela, Mandane faisant apercevoir à Cyrus qu'il étoit fort tard, ce prince se retira . . . etc.'

Il y a sans doute encore dans ces nobles pages et dans ce style aimable plus de longueurs et de fadeurs que n'en pourrait supporter le goût de notre temps ; mais il faut songer à

celui du XVIIe siècle. C'est en lisant de semblables endroits, très nombreux dans le *Cyrus*, que Tallemant, tout sévère qu'il est, ne peut s'empêcher d'avouer ' qu'il y a de la belle morale dans les romans de Mlle de Scudéry et que les passions y sont bien touchées.' Il ajoute même qu'il ' n'en voit pas de mieux écrits, hors quelques affectations.'

Expliquons-nous. Il y a trois moments, trois degrés bien marqués dans l'histoire du roman au XVIIe siècle. D'abord d'Urfé crée le genre et y imprime le caractère essentiel qu'il gardera en bien et en mal. Puis Mlle de Scudéry éclaircit et tempère le sublime vaporeux de d'Urfé. Enfin Mme de La Fayette, sur le même fond, abrège, dégage, épure, et porte l'art à une perfection qui accomplit et ferme le cycle des romans du XVIIe siècle. Et Mme de La Fayette n'est pas arrivée là du premier coup : elle a commencé dans *Zayde* par retenir, en les adoucissant beaucoup sans doute, les défauts que lui transmettait son ingénieuse devancière, les aventures bizarres et forcées, surtout ces conversations si agréables mais bien longues encore, visiblement imitées de celles du *Cyrus* ou du moins inspirées par le même génie qui les dicta à Mlle de Scudéry. Il faudra, après *Zayde* qui est de 1670, huit ans de nouvelles et de conseils secrets, bien supérieurs à ceux de Segrais, pour qu'en 1678 la *Princesse de Clèves* fasse disparaître les dernières traces des défauts du *Cyrus*, et nous offre en un style adorable, exempt de toute fadeur et pourtant d'une délicatesse exquise, la peinture à la fois et l'analyse des sentiments héroïques et tendres, la naissance, le progrès, le charme suprême, les luttes touchantes, les vertueux sacrifices du plus noble amour. Voilà l'idéal que poursuivit Mlle de Scudéry, il est vrai, sans l'atteindre ; mais enfin le genre est le même, et, nous n'hésitons pas à le dire : qui ne se plaît pas à certaines parties du *Cyrus* est incapable de sentir et de comprendre *Zayde* et la *Princesse de Clèves*.

Cyrus, dit-on, parle souvent comme Céladon. Oui, lorsqu'il se plaint de l'absence de sa maîtresse, ou lorsqu'il la quitte, ou lorsqu'il la retrouve ; mais c'est qu'alors dans tous les hommes l'amour s'exprime à peu près de même, et que cet immortel sentiment tire de tous les cœurs, de celui du héros comme de celui du pâtre, les mêmes désirs, les mêmes soupirs, les mêmes souffrances, les mêmes joies, et presque le même langage.

Écoute Bérénice, cette sœur de la princesse de Clèves ; elle dit à Titus, comme Marie de Mancini au jeune Louis XIV :

> Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez !

Et que lui répond Titus, le vainqueur de la Judée, le maître du monde ? Il lui répond, comme très vraisemblablement Louis XIV à l'aimable Marie :

> Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
> Je frémis...

Et le Cid et Chimène, ce sont de bien grands cœurs, et pourtant que de tendres folies ne se disent-ils pas ? De même Cyrus a beau être un grand conquérant, comme il est sincèrement amoureux, dès qu'il est auprès de Mandane, le guerrier intrépide devient le plus timide des hommes. Quelque passionné qu'il soit pour la guerre, dès qu'il faut quitter Mandane pour aller à l'armée, il se trouble et soupire. Quelle honte ! va s'écrier Boileau. O sage Boileau ! ne vous hâtez pas de vous mettre en colère, et lisez plutôt ce passage irrécusable des *Mémoires* de Mademoiselle : 'Quand le duc d'Enghien, dit-elle, partoit pour l'armée, le désir de la gloire ne l'empêchoit pas de sentir la douleur de la séparation, et il ne pouvoit dire adieu à M^lle du Vigean qu'il ne répandît des larmes ; et lorsqu'il partit pour ce dernier voyage d'Allemagne (où il remporta la victoire de Nordlingen) il s'évanouit en la quittant.' Si tel était Condé, pourquoi Cyrus jeune et amoureux n'aurait il pas été comme lui ? Et cela, non pas quoiqu'il fût Cyrus, mais bien parce qu'il l'était, et que les nobles amours se forment et s'allument au même foyer d'où sort l'héroïsme. C'était du moins la doctrine du XVII^e siècle, celle de Corneille et de Pascal comme de M^lle de Scudéry.

CHAPITRE III

CONDÉ

Le Général dans Condé. — Siège de Dunkerque.

Sicelides Musae, paulo maiora canamus. Après l'homme et l'amant, considérons le général dans Condé ; c'est par là qu'il est grand dans l'histoire, et que le *Cyrus* va nous devenir un ouvrage historique du plus haut prix.

Déjà les divers portraits de Condé que nous avons cités retracent admirablement son génie pour la guerre ; le changement qui se faisait dans toute sa personne, dans son ton, dans son air, surtout dans ses yeux, dès qu'il s'agissait de combattre ; l'ascendant de sa présence ; la confiance qui paraissait sur son visage et qui passait de là dans le cœur de tous ses soldats.

C'était principalement cette confiance que Condé s'appliquait à inspirer à ses troupes, sachant bien que l'espérance de vaincre anime et soutient merveilleusement l'ardeur de combattre. Sans doute, sa tranquillité au milieu des plus grands périls y contribuait puissamment, mais il ne négligeait aucun autre moyen : il parlait aux uns et aux autres pour les encourager et les bien instruire de ce qu'ils avaient à faire ; il était partout présent et il commandait avec la dernière précision. *Le Grand Cyrus*, t. v, liv. II, p. 478, etc. : ' Cyrus changeoit continuellement de lieu, afin d'être partout et de donner ordre à tout ; et certes il le faisoit avec tant de prudence que jamais on n'a pu lui reprocher qu'il eût fait un commandement mal à propos. Aussi étoit-il obéi avec une diligence extrême et une obéissance aveugle. Dès qu'il parloit, on commençoit de se disposer à faire ce qu'il vouloit qu'on fît.' *Ibid.*, p. 572 : ' Ses soldats agissoient comme les matelots conduits par un fameux pilote qui ne s'étonnent que lorsqu'ils le voyent étonné. De même, les troupes de Cyrus, sans s'informer de rien, ne consultoient que le visage de ce prince pour bien augurer de la victoire. De sorte qu'y voyant toujours de la tranquillité, même au milieu des plus grands périls, ils combattoient comme des

soldats qui croyoient que leur général ne pouvoit ni faire de fautes ni être vaincu . . .' T. ix, liv. II, p 813 : ' Afin d'entretenir dans le cœur des chefs et des soldats cette noble ardeur qui leur avoit fait remporter de si illustres victoires, il parloit tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et inspiroit à tous ceux à qui il parloit une partie de l'ardeur héroïque qu'il avoit dans l'âme.'

Le militaire dominait tout en lui. Quelles que fussent ses pensées intimes, l'état de son cœur, ses souffrances et ses joies, il ne perdait jamais de vue la guerre ; sans cesse il étudiait ce que nous appellerions aujourd'hui ses états de situation, la force de ses différentes troupes, la composition de son armée, les capacités diverses des chefs et des régiments, afin de les employer selon leur juste aptitude. T. v, liv. III, p. 1216 : ' Cependant, ce grand et merveilleux esprit, qui étoit capable de tant de choses à la fois, au milieu de toutes ses souffrances amoureuses, ne laissoit pas d'avoir toute la vigilance d'un jeune ambitieux et toute la prudence d'un vieux capitaine. Il savoit non-seulement combien il avoit de troupes, de munitions et de machines, mais il savoit encore précisément quelles étoient les troupes à qui il se devoit confier en une expédition dangereuse ; il savoit la capacité des capitaines et jusqu'où pouvoit aller la valeur de leurs soldats. De sorte que, lorsqu'il rangeoit son armée, on étoit assuré que chacun étoit à la place qu'il devoit le mieux occuper.'

Condé n'épargnait aucun soin, et il n'y avait pas d'emploi qu'il dédaignât pour assurer le succès d'une affaire. T. i, liv. II, p. 656 : ' Artamène ne se fioit qu'à lui-même de toutes les choses importantes, et exerçoit successivement, s'il est permis de parler ainsi, toutes les charges de l'armée, tant il étoit vigilant et capable de toutes choses ! '

Il avait pour maxime, t. vi, fin du liv. II, p. 1261 : ' Que la prudence veut qu'on fasse plutôt cent choses inutiles que de manquer à en faire une nécessaire.' T. vii, liv. II, pp. 648-9 : ' Les soins de grande importance ne l'occupoient pas seulement, les plus petites choses trouvoient encore leur place dans son esprit. Il se trouvoit lui-même deux fois tous les jours au lieu où l'on débarquoit les vivres, afin que le partage en fût juste, que personne ne souffrît et n'eût sujet de se plaindre. Aussi avoit-il accoutumé de dire que les grandes entreprises ne pouvoient jamais s'exécuter heureusement, si ceux

qui les faisoient n'avoient soin de tout et n'étoient partout. Mais ce qu'il y avoit de merveilleux étoit de voir qu'au milieu de tant d'occupations différentes ce prince avoit une liberté d'esprit admirable et une tranquillité dans les yeux qui inspiroit de la joye à toute son armée.'

Cyrus est représenté, non seulement comme un vaillant guerrier, mais comme un général prudent qui veille sans cesse à la subsistance de l'armée, ménage les troupes, établit de bonnes gardes. Par exemple, t. ii, à la fin du Ier livre, quand même il s'efforce de terminer promptement la guerre par des coups d'éclat, il suppose qu'elle peut durer, et prend toutes les précautions, étudie la carte, s'informe, consulte. T. iv, liv. III, p. 1123: 'Cependant, et quoiqu'il y eût apparence que, par cette voye, on pourroit éviter une longue guerre, il ne laissoit pas d'agir toujours comme s'il eût été assuré qu'elle devoit durer très-longtemps. Il s'informoit par les prisonniers des passages des rivières, des lieux propres à camper, des postes avantageux, des fortifications de leurs places et de plusieurs autres choses ; et tout savant qu'il étoit, il ne croyoit pas encore en savoir assez ; de sorte qu'il consultoit sans orgueil les vieux capitaines de son armée et ne rejetoit pas même quelquefois les avis d'un simple soldat, quoique, à parler raisonnablement, il instruisît bien plutôt ceux à qui il demandoit conseil qu'il n'étoit instruit par eux.'

Il avait vraie passion pour l'ordre et la discipline. Il n'y souffrait pas la moindre infraction, la réprimait ou la punissait avec une sévérité inflexible. Quelque faute de ce genre avait-elle été commise par quelque officier ou quelque général d'ailleurs recommandable, il ne tolérait pas la faute, en s'appliquant à ménager la fierté du coupable. Voici un trait délicat cité par Mlle de Scudéry et qui a bien l'air de n'être pas une invention romanesque, mais un fait vrai, bien qu'aucun historien n'en fasse mention, et on y reconnaît la modestie, l'esprit et la fermeté de Condé. *Le Grand Cyrus*, t. i, liv. II, p. 642: 'Un vieux capitaine cappadocien, qui avoit son quartier dans la Galatie, fit quelque désordre dans un logement, dont les habitants se vinrent plaindre. Artamène, sachant que c'étoit un homme de service et qui avoit vieilli sous les armes, voulut lui faire une réprimande qui le corrigeât sans l'irriter, lui semblant qu'il devoit ce respect pour un officier qui avoit porté

les armes si longtemps devant lui. Il lui manda donc, dans un billet, *qu'il le conjuroit de ne forcer pas un jeune soldat d'avoir l'audace de reprendre et de châtier un vieux capitaine.*'

Condé mettait un soin particulier à bien donner ses ordres et à les bien faire comprendre, expliquant à chacun sa tâche, dans le plus petit détail, avec une patience extraordinaire, s'appliquant enfin, comme dit Bossuet, à ne rien laisser à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance. T. v, liv. III, pp. 1218–9: 'Avant le combat, Cyrus fit venir presque tous les officiers de son armée et leur donna à chacun un ordre si particulier de ce qu'ils avoient à faire qu'ils n'avoient simplement qu'à obéir pour se bien acquitter de leurs charges. C'est à vous, dit-il aux capitaines, à enfermer toujours les moins bons de vos soldats entre les meilleurs, afin que la valeur de ceux qui sont devant donne exemple de bien faire à ceux du milieu, et que le courage de ceux qui sont derrière empêche les autres de fuir. Il leur commanda encore que, quelque confiance qu'ils eussent en leurs soldats, ils ne laissassent pas de les exhorter à faire leur devoir, et qu'ils ne manquassent pas non plus de châtier les lâches, leur disant que le moyen de rendre les soldats invincibles étoit de faire en sorte qu'ils craignissent autant leurs capitaines que leurs ennemis. Ensuite, il donna tous les ordres nécessaires pour faire marcher les machines, et même pour les bagages aussi bien que pour les chariots de guerre ; il destina des troupes pour être auprès des uns et auprès des autres ; il songea même à faire que personne ne se plaignît du lieu qu'il occuperoit. Il pensa aussi à donner les ordres aux archers qui devoient être montés sur des chameaux ; et, assignant précisément le rang de tous ceux qui composoient cette grande armée, il parut qu'il avoit l'esprit d'une si merveilleuse étendue qu'il eût pu gouverner tout l'univers avec plus de facilité que les autres ne gouvernent une petite famille. Mais une des choses qu'il recommanda le plus à tous les chefs fut de se tenir aussi prêts à combattre, quand même ils seroient à l'arrière-garde, que s'ils étoient au front de la bataille.'

Il n'était pas de ces généraux qui, enivrés de leurs succès et méprisant l'ennemi, ne font pas entrer dans leurs calculs la possibilité d'une défaite, et s'ôtent par là les moyens de faire face aux revers qui, par des causes au-dessus de toute prévoyance, peuvent surprendre les plus grands génies. T. vi, liv. III,

p. 1269 : ' Il donna tous les ordres qu'il devoit donner, comme s'il eût été assuré que l'entreprise lui succéderoit, et il donna aussi tous ceux qui étoient nécessaires en cas qu'elle manquât.'

Mais après avoir pesé le pour et le contre avec toute la prudence imaginable, il prenait son parti résolument, convaincu qu'à la guerre il n'y a pas de succès infaillible, et que dans ce jeu terrible il reste toujours quelque mauvaise chance, une part de hasard qu'il faut braver et dont l'énergie seule peut triompher. Aussi dans les conseils faisait-il prévaloir son avis par la force de ses raisons et au besoin par l'ascendant de son caractère. T. vi, p. 1266 : ' Comme Cyrus avoit l'esprit d'une grande étendue, il voyoit en un moment toutes les choses qui pouvoient rendre une entreprise faisable ou impossible... et il savoit encore mieux que dans toutes les grandes entreprises de la guerre il falloit donner quelque chose au hasard.' T. v, liv. III, p. 1218 : ' Il tint conseil de guerre sur toutes les choses qui pouvoient tomber en contestation ; il n'y en avoit pourtant guère aux lieux où étoit Cyrus, car il appuyoit toujours son avis de si puissantes raisons que rien ne s'y pouvoit opposer.'

Telle est en quelque sorte la peinture générale du génie militaire de Condé : nulle autre ne surpasse celle-là pour la vérité, la justesse et l'étendue. Mais il faut la voir en action, et suivre Condé en sa brillante carrière. Malheureusement la clef dont nous faisons usage ne nous promet pas de nous retracer toute cette carrière : elle ne promet que ' la description d'une partie des grandes actions de M. le Prince.' Et sans doute le *Cyrus*, publié pendant le cours de la Fronde, ne pouvait contenir que les exploits de Condé antérieurs à cette époque ; mais ces exploits n'y sont même pas tous : il n'y en a qu'une partie, comme dit la clef. Avant la Fronde, Condé avait gagné quatre grandes batailles : Rocroy en 1643, Fribourg en 1644, Nordlingen en 1645, Lens en 1648, et on y peut ajouter le combat de Charenton au début de l'année 1649. Or, la clef indique seulement la bataille de Lens, qui dans le *Cyrus* est la bataille de Thybarra, racontée, il est vrai, dans le plus grand détail ; elle indique aussi l'affaire de Charenton pendant le siège de Paris. Des autres batailles, pas un mot. Malgré ce silence étrange, nous établirons que la formidable bataille que Cyrus livre aux Massagètes est certainement celle

de Rocroy. Mais, nous n'avons pu retrouver dans le *Cyrus* ni les trois grands combats de Fribourg où l'audace, l'opiniâtreté, et les savantes manœuvres de Condé forcèrent Mercy d'abandonner une position qui semblait inexpugnable, ni la terrible journée de Nordlingen, le chef-d'œuvre peut-être de l'audace judicieuse qui caractérise Condé, gagnée contre toutes les règles ordinaires, mais selon le vrai génie de la guerre, au jugement souverain de Napoléon. De même parmi les sièges nombreux qui remplissent le *Cyrus*, la clef en éclaire un seul, celui de Cumes où elle nous montre le fameux siège de Dunkerque ; elle ne s'explique pas sur ceux de Sardis, de Babylone, etc. ; et nous avouons encore n'avoir pu y reconnaître avec une pleine évidence aucun des sièges si connus de Condé dans la campagne de 1643 ou dans celle de 1646, les sièges de Thionville, de Phillippsbourg, de Mardick, etc. ; en sorte que, nous défendant soigneusement de toute conjecture, nous nous en tiendrons ici à un seul siège, celui de Dunkerque, entrepris et accompli dans l'automne de 1646.

' Le siège de Cumes, dit notre clef, est le siège de Dunkerque exactement décrit selon la vérité.' La clef a raison ; car la description que donne le *Cyrus* est évidemment faite, non seulement d'après le récit officiel inséré dans le Moniteur du temps, la *Gazette*, au mois d'octobre 1646, sous ce titre : *Journal du siége de Dunkerque*, mais d'après deux autres relations contemporaines, bien supérieures à celle-là et tout aussi authentiques, composées et publiées par deux amis de M^lle de Scudéry.

L'une d'elles, aujourd'hui presque inconnue, est l'ouvrage d'un homme alors célèbre comme militaire et comme bel esprit, que nous retrouverons dans la suite de ces études, et qui prit une part considérable au siège de Dunkerque, Isaac Arnauld de Corbeville, de l'illustre famille des Arnauld, maréchal de camp, colonel général des carabiniers de France, et en même temps un des meilleurs disciples de Voiture à l'hôtel de Rambouillet, très lié avec M^lle de Scudéry, et dont elle a fait ailleurs dans le *Cyrus* un si remarquable éloge. Arnauld imprima dans les premiers jours de 1647 une *Relation de ce qui s'est passé en Flandre durant la campagne de* 1646. Il n'y a pas de nom d'auteur, mais on le devine aisément quand on lit dans Tallemant que ' à la fin de 1646 Arnauld fit une relation qui est imprimée de la campagne de cette année-là.' Il s'y trahit

plus d'une fois en se mettant en scène. On sait qu'au siège de Mardick, Condé fut blessé au bras et eut le visage comme brûlé de l'éclat d'une grenade ou d'un sac de poudre. Personne ne fait mention d'Arnauld en cette occasion ; la *Relation* seule dit : ' Arnauld, qui étoit ce jour-là de garde, fut aussi blessé du même coup auprès de lui.' Ce détail doit venir d'Arnauld lui-même. Toute cette *Relation* est bien écrite, comme en convient Tallemant, d'un style simple, sans nul ornement, mais d'une netteté parfaite, qui sent bien l'officier, et un officier instruit et cultivé. Elle embrasse et parcourt rapidement toute la campagne de 1646, et consacre une quinzaine de pages au siège de Dunkerque, dont elle marque les points essentiels avec une précision toute militaire.

L'*Histoire du siége de Dunkerque*, par Sarrasin, est une composition d'un ordre plus relevé. Le récit, bien plus ample et plus développé que celui d'Arnauld, suit l'affaire dans toutes ses vicissitudes, et raconte même ses plus intéressants épisodes, par exemple, la mort du jeune et brillant marquis de Laval qui, malgré toute sa bravoure, regretta un peu la vie, et celle de l'intrépide Chabot qui la quitta avec un mépris stoïque ; tout cela semé de rares et solides réflexions, et constamment écrit avec une sobre élégance et une dignité simple qui font de cet ouvrage et de la *Conjuration de Walstein*, malheureusement inachevée, les meilleures pages d'histoire sorties d'une plume française au XVII^e^ siècle. Pour l'exactitude, on s'y peut fier entièrement; car Sarrasin, comme déjà nous l'avons dit, était un des serviteurs des Condé, et qui devait bientôt succéder à Montreuil dans l'emploi de secrétaire des commandements du jeune prince de Conti. Il a dû travailler sur des documents fournis par la maison de Condé ; et il est même vraisemblable qu'avant de voir le jour son écrit aura passé sous les yeux de M. le Prince. Il parut d'abord à part en 1649. Sarrasin dut l'envoyer à M^lle^ de Scudéry dont il recherchait et cultivait l'amitié, et nul doute que celle-ci n'eût devant elle cette *Histoire* et la *Relation* lorsqu'elle écrivait en 1651 le siège de Cumes dans le tome septième du *Cyrus*. Elle se sert en effet de l'une et de l'autre avec une juste liberté et une intelligence rare, et son récit véridique est à l'abri de toute critique si on a soin de le dégager des éléments romanesques qui s'y mêlent inévitablement.

M^lle de Scudéry avait bien compris qu'elle n'aurait pas donné une suffisante idée du génie de Condé pour la guerre si elle ne faisait une part considérable à son talent pour l'attaque et la défense des places, et ne relevait sa renommée de preneur de villes à l'égal de celle de gagneur de batailles. De bonne heure, Condé s'était sérieusement occupé de la fortification, et il était le premier ingénieur français de son temps. Il a fait plus d'un siège difficile, et débuta avec éclat par celui de Thionville en 1643. Mais le plus célèbre de tous est incomparablement le siège de Dunkerque. On peut dire que c'est l'opération la plus considérable en ce genre de tout le XVII^e siècle. Rien n'y manque : la parfaite convenance politique et militaire de l'entreprise, ses immenses difficultés, la hardiesse à la fois et la prudence de la conduite, enfin la promptitude vraiment étonnante du succès.

Depuis longtemps Condé méditait la prise de Dunkerque. Ce n'était pas seulement un nid de pirates qui infestaient cette partie de l'Océan, et selon les occasions se répandaient sur nos côtes de Flandre et de Normandie, pouvaient bloquer Dieppe et le Havre, et trouvaient au besoin une retraite assurée dans une assez grande ville, très bien fortifiée du côté de la terre, avec un port admirable d'où pouvait s'élancer une flotte nombreuse ; c'était surtout la principale route par où l'Espagne envoyait incessamment des troupes, des munitions, de l'argent dans les Pays-Bas. Le plus grand coup qu'on pouvait porter à l'Espagne était donc de lui couper cette route et de lui enlever Dunkerque. La campagne de 1646, sous le commandement du duc d'Orléans, après des sièges meurtriers, où nous avions perdu un sang précieux, allait se terminer à la prise de quelques forteresses d'assez médiocre importance, qu'il n'était pas même facile de garder, devant la nombreuse armée de l'ennemi ; et il était fort à craindre, comme en effet on le vit plus tard, qu'après que l'armée française se serait éloignée pour aller prendre ses quartiers d'hiver au commencement de septembre, les Espagnols, conduits par des généraux habiles et entreprenants, ne reprissent aisément ce qui nous avait coûté si cher. En s'emparant de Dunkerque, on finissait la campagne par un coup de foudre, ce qui ne déplaisait pas à Condé ; on donnait un puissant appui à nos garnisons de Furnes, de Mardick, de Bergues, de Courtray ; adossé à toutes ces places

fortes bien reliées entre elles, on pouvait regarder devant so et s'apprêter à frapper les Pays-Bas à la tête et au cœur. Voilà les raisons qu'après le départ du duc d'Orléans Condé fit valoir au gouvernement français, c'est-à-dire à Mazarin, bien capable de les apprécier. Il est vrai que les difficultés étaient grandes. D'abord la ville de Dunkerque était admirablement fortifiée, remplie d'une population guerrière et d'une vaillante garnison, et elle était défendue par le premier ingénieur de l'Espagne, celui qui venait de sauver Maëstricht aux applaudissements de tous les connaisseurs, le célèbre marquis de Leyde. Puis, dans le voisinage, une armée ennemie, plus considérable et mieux pourvue que la nôtre, pouvait, ou nous livrer bataille en nous plaçant entre deux feux, ici ses propres attaques de front, là les sorties d'une garnison égale à une armée, ou nous envelopper dans notre camp, nous tenir assiégés entre elle et Dunkerque, nous affamer en interceptant nos convois et nous détruire en détail, ou même se porter sur nos derrières et reprendre sous nos yeux Courtray et Furnes, ou nous contraindre pour les défendre d'y mettre de solides garnisons, et par là d'affaiblir et de réduire à rien l'armée française. Faire le siège d'une grande place de guerre, en présence d'une armée nombreuse et dans un pays ennemi, c'était là un problème qu'un général expérimenté, n'eût-il que vingt-cinq ans, et un ministre tel que Mazarin, ne pouvaient envisager sans une juste crainte. C'est là aussi le problème que la France a rencontré tout récemment et glorieusement résolu en Crimée. Dunkerque passait pour imprenable comme Sébastopol, et le général Totleben s'appelait alors le marquis de Leyde. Pour achever le parallèle, représentons-nous l'horrible état des lieux, des campements dans l'eau et dans la boue ou dans un sable mouvant, au milieu de tempêtes continuelles, surtout les approches de la mauvaise saison, bien plus redoutée en ce temps qu'aujourd'hui. La guerre alors se faisait l'été ; la campagne finissait avec le mois d'août, et Condé lui-même, en entreprenant une campagne d'automne, ne croyait pas qu'il fût possible de faire une campagne d'hiver, et de tenir devant Dunkerque au delà du mois d'octobre. Il fallait donc de toute nécessité, en commençant cette nouvelle campagne au 1er septembre, la terminer et vaincre en deux mois au plus : Condé vainquit plus vite, après treize jours seulement de tranchée.

Ce succès si rapide, qui ajoute tant à la gloire de cette grande opération, l'a voilée en quelque sorte à des yeux inattentifs en faisant illusion sur ses difficultés. Mais quand on considère bien et qu'on pèse ces difficultés, on reconnaît que le succès n'est dû qu'à des prodiges de génie, d'activité et de valeur, à la profonde prévoyance du général, qui, dès le premier jour, conçut un plan judicieusement hardi, et le poursuivit avec sa constance et sa vigueur accoutumées, servi par d'admirables lieutenants, obéi avec amour, compris, deviné par cette incomparable armée française, dont un grand général fait tout ce qu'il veut en lui communiquant et lui soufflant son âme. Condé l'avait trouvée dans le plus déplorable état. Décimée, fatiguée, ennuyée par une longue campagne assez languissamment conduite par le duc d'Orléans, elle était impatiente d'aller prendre ses quartiers d'hiver, et on la retenait pour un siège qui devait être bien autrement meurtrier que celui de Mardick. Elle s'éteignait et s'en allait pour ainsi dire chaque jour en lambeaux. C'était là le plus grand souci de Condé ; et, avant de quitter Furnes et de marcher sur Dunkerque, il s'appliqua à ranimer et à raffermir ses troupes. Il y réussit par un moyen qui ne manque guère son effet, en vivant constamment avec elles, la nuit et le jour, en travaillant autant que le dernier de ses soldats, et en s'exposant davantage ; en même temps toujours calme et serein, portant sur son visage l'intrépidité et la confiance qui étaient dans son cœur, et les répandant autour de lui. Une fois sûr de son armée, il ne balança point, et, comme l'eût fait, dit-on, le maréchal Saint-Arnaud, si la mort ne l'eût prévenu, il marcha sur Dunkerque, l'assiégea immédiatement, et ne tarda pas à ouvrir la tranchée : elle s'ouvrit le 19 septembre, et le 11 octobre Dunkerque se rendait.

Il faut voir dans Arnauld et dans Sarrasin la suite des mesures qui amenèrent si promptement ce grand résultat, qui, disons-le, aurait demandé à tout autre que Condé de longs mois et peut-être toute une année. On les peut résumer ainsi : 1° Avant d'avoir reçu la réponse de son gouvernement, Condé agit comme si une réponse favorable était arrivée ; il releva et augmenta les fortifications de Furnes, remplit cette ville de toute espèce de munitions et de fourrages, en sorte que l'armée ennemie qui tenait la campagne ne pût prendre Furnes

d'un coup de main, et que Furnes, abondamment pourvue, ravitaillât sans cesse le camp français. 2° Il envoya en Hollande deux officiers du plus grand mérite et dont il était bien sûr, Tourville, le père du grand amiral, pour obtenir que les Hollandais fissent une diversion utile en s'avançant dans les Pays-Bas, et le maréchal de Gramont, avec un petit corps français, pour stimuler et soutenir l'armée hollandaise. 3° Il donna l'ordre à l'amiral hollandais, l'intrépide Tromp, qui l'admirait et l'aimait, de venir avec sa flotte s'ancrer dans le port de Dunkerque, et rendre impossible tout secours par mer; en même temps il commanda à l'un de nos meilleurs officiers de marine, Andonville, de prendre à Boulogne et à Dieppe des frégates et des bateaux, afin d'apporter par mer des vivres en notre camp, et aussi afin de seconder Tromp, et en se plaçant le plus près possible du rivage, entre Dunkerque et Nieuport, où était le quartier général de l'ennemi, l'empêcher de profiter des mouvements divers de la mer pour jeter du monde dans la place assiégée à travers les dunes et le sable resté quelque temps à sec. 4° Il sépara fortement Dunkerque de l'armée espagnole, et au lieu d'aller chercher celle-ci et par là de ralentir le travail du siège, il se contenta de lui montrer un front imposant et de se tenir prêt à recevoir la bataille dans ses lignes, contenant ainsi l'ennemi dans la campagne, sans cesser de poursuivre le siège un seul jour, multipliant le temps par l'activité, suppléant au nombre par l'énergie, osant beaucoup pour atteindre un grand but, mais soutenant et réparant en quelque sorte l'audace des conceptions par la vigueur et la sagesse de l'exécution. Voilà comment Condé parvint à achever le 11 octobre un siège commencé le 19 septembre, et qu'il lui eût fallu abandonner en novembre dans un tel pays et avec les habitudes militaires du temps. Assurément le maréchal Pélissier, le maréchal Canrobert, le maréchal Bosquet n'avaient pas lu le siège de Dunkerque ; ils n'avaient pas cherché à imiter Condé, mais ils en avaient quelque chose en eux-mêmes, celui-ci dans la trempe de son caractère, dans sa résolution inébranlable, à l'épreuve de tous les accidents de la guerre ; celui-là dans sa sollicitude infatigable pour ses soldats et son mépris du danger pour lui-même ; celui-là encore par l'irrésistible impétuosité de ses mouvements et la hardiesse inattendue de ses manœuvres. Heureux nous-même si nous pouvions inspirer à de tels hommes

la curiosité de lire ce qu'ils ont fait pour ainsi dire il y a deux siècles, dans *l'Histoire du siège de Dunkerque*.

Le récit de M^lle de Scudéry est d'une parfaite exactitude, et l'on y peut retrouver les divers moments et tout le progrès de cette grande entreprise. Malheureusement le style n'a pas la précision et la vigueur militaire; du moins il est simple et sans faux ornements, et la narration qu'on va lire ne contient rien qui ne soit dans la *Gazette* ou dans Arnauld ou dans Sarrasin.

Voici le commencement de l'affaire. Condé en reconnaît toutes les difficultés, et s'apprête à y faire face. Il demande l'autorisation de la Reine et de Mazarin, l'obtient, avertit Tromp et Andonville, fortifie Furnes et s'avance vers Dunkerque.

Le *Grand Cyrus*, t. vii, liv. II, p. 609 : ' Cyrus apprit que la ligue qui se formoit contre lui avoit une armée qui commençoit d'être extrêmement forte, et il voyoit la sienne affoiblie par les soldats débandés, et par les garnisons qu'il falloit qu'il laissât à toutes les places conquises... Il savoit qu'il faudroit qu'une grande partie de son armée campât sur des sables mouvants, qui l'incommoderoient extrêmement, et l'autre en des lieux marécageux, et parmi des eaux croupies et des terres bourbeuses. Il savoit encore qu'à l'entour de Cumes on ne trouvoit rien de tout ce qui est nécessaire pour le campement d'une armée, que la stérilité du lieu feroit que les soldats qui n'auroient point de tentes n'auroient ni bois ni aucune chose pour se faire des huttes; que la cavalerie n'auroit nul logement commode ni aucun fourrage; et de la façon dont on lui représentoit les choses, on eût dit que son armée ne pourroit être trois jours devant Cumes sans y périr. La difficulté d'avoir des vivres sembloit encore rendre ce dessein-là impossible ; car il n'en pouvoit venir par terre que d'un côté que la mer inondoit quelquefois ; et pour la voie de la mer, elle n'avoit rien d'assuré, à cause que la plage étoit sans port, et que durant la tempête on ne pouvoit aborder Ainsi ce grand prince voyoit que, si la tourmente venoit et duroit seulement trois jours, il faudroit lever le siège. Outre toutes ces considérations, il voyoit encore qu'il n'y avoit nulle espérance de prendre Cumes, si ce n'étoit en bouchant le port... Cependant il craignoit étrangement qu'en la saison où il étoit les vaisseaux qu'il avoit ne pussent tenir la mer si près de la terre sans faire naufrage, à

cause des vents qui soufflent d'ordinaire à la fin de l'automne. De plus, la place étoit d'elle-même extrêmement forte ; la garnison l'étoit aussi ; et comme en toutes les villes maritimes les peuples sont plus aguerris qu'aux autres lieux, celui de Cumes l'étoit extrêmement. Tous les habitants étoient munis ; les magasins publics étoient pleins ; et, ce qui étoit le plus considérable, il y avoit là un homme (le marquis de Leyde) qui avoit soutenu un siège (le siège de Maëstricht) avec une valeur inouïe, et qui savoit si admirablement tout ce que l'art militaire enseigne pour garder les places, qu'il avoit osé se vanter qu'il arrêteroit les conquêtes du vainqueur de l'Asie, et qu'il auroit l'avantage d'empêcher de vaincre celui à qui rien n'avoit pu résister et qui ne pouvoit compter le nombre de ses combats sans compter celui de ses victoires ... Mais après tout, quand ce prince eut bien considéré tous ces inconvénients, il se résolut d'y apporter tous les remèdes qui s'y pourroient apporter. Il donna ordre, pour la subsistance de son armée, que l'on pourvût toutes les places qu'il tenoit, c'est-à-dire celles qui étoient le plus proche de Cumes. Il disposa ses troupes de façon que, faisant plusieurs petits corps qu'il détacha, il cachoit son dessein aux ennemis, et étoit pourtant toujours en état de les pouvoir rassembler facilement quand il voudroit, selon les besoins qu'il en pourroit avoir. Et pour assurer Thybarra (Furnes), il se résolut, en attendant qu'il eût des nouvelles de Thrasybule (l'amiral Tromp) en qui il se fioit plus qu'en aucun autre pour lui envoyer des vaisseaux, de la faire fortifier. Ce dessein ne fut pas plus tôt pris, qu'il l'exécuta avec une capacité et une diligence si prodigieuses qu'on peut dire que les fortifications de Thybarra furent plus tôt achevées par Cyrus, qu'un autre n'en eût pu régler le dessein. Il choisit lui-même tous ceux qu'il destina à ce travail; et pour l'avancer davantage, il voulut que les soldats y servissent. Il ordonna qu'en chaque quartier il y eût un homme de commandement, qui eût l'œil sur ceux qui travailloient ; et pour ne perdre point de temps, la cavalerie alla couper du bois pour faire des pieux, afin de soutenir la terre qu'on remuoit; et pour ménager encore mieux les heures et les moments, il commanda que durant qu'on fortifieroit la ville on la pourvût de munitions. Pour cet effet tous les paysans des environs de Thybarra eurent ordre d'y apporter du fourrage et des vivres ; il choisit

des gens pour les faire conduire, d'autres pour en tenir compte, et d'autres encore pour les mettre dans des magasins publics. Jamais on n'a vu tant de diligence ni tant d'ordre ; car on voyoit en un même temps une grande armée, une ville tout entière et presque tout un pays agir pour une même chose et suivre les volontés d'un seul homme, mais avec tant d'exactitude et tant de régularité que jamais on n'a ouï parler d'une telle chose. Il est vrai que Cyrus y étoit lui-même présent, conduisant les travaux avec une capacité merveilleuse: aussi fut-il si bien obéi qu'en quatorze jours Thybarra fut fortifiée et munie de toutes choses, et ce prince prêt à marcher dès qu'il auroit la réponse de Cyaxare (la cour de France) et des vaisseaux. L'impatience qu'il avoit d'achever une entreprise qui devoit le couvrir de gloire si elle réussissoit, faisoit que les heures lui sembloient des siècles ; il n'attendit pourtant que huit jours les nouvelles qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur ; car il reçut en un même jour les ordres de Cyaxare, qui ne lui prescrivant rien positivement, sembloient laisser toute cette entreprise à sa conduite; et il reçut aussi les assurances que Thrasybule (l'amiral Tromp) lui donnoit qu'il iroit en personne avec dix vaisseaux s'ancrer dans le canal de Cumes, à un jour qu'il lui marquoit, l'assurant que ce nombre suffisoit pour en fermer le port . . . Mais comme Cyrus craignoit que ce nombre de vaisseaux que Thrasybule lui donnoit ne suffit pas pour empêcher que le roi de Pont ne pût faire sortir Mandane de Cumes, en faisant couler la nuit quelque barque le long de la terre, il donna ordre qu'on eût plusieurs petits vaisseaux des ports les plus proches dont il étoit maître. Et en effet les soins qu'il en prit firent qu'il en eut douze d'un côté, deux d'un autre et un d'un autre encore ; faisant aussi rassembler le plus de barques qu'il put ; de sorte que faisant une assez grande flotte de tous ces petits vaisseaux, il l'envoya joindre Thrasybule, ordonnant que Léontidas (Andonville) la commandât sous le prince de Milet (Thrasybule, l'amiral Tromp). Après cela Cyrus, ne faisant plus un secret de son dessein, tint conseil de guerre, où tous ceux qui avoient accoutumé d'en être se trouvèrent : pas un n'osa insister sur la difficulté de l'entreprise, voyant que c'étoit une chose résolue et que Cyrus souhaitoit avec tant d'ardeur. De sorte qu'ayant seulement tenu conseil sur les moyens de la faire réussir, tout le monde eut ordre

de se tenir prêt à partir dans un jour, durant lequel il arriva une chose à Cyrus qui lui fut d'un heureux présage. Car le vaillant Mégabate (Montausier) et le généreux Cléarque (Arnauld de Corbeville), poussés d'un violent désir de gloire, étant partis de Phénicie dès qu'ils sçurent que Cyrus devoit bientôt se mettre en campagne, arrivèrent au camp, voulant partager les périls où un si grand prince devoit s'exposer, afin d'avoir aussi quelque part à l'honneur qu'il acquerroit . . .'

Dunkerque est investi. Condé prend le poste le plus important : il se place entre Dunkerque et Nieuport, faisant face à l'armée espagnole, et ayant sous lui, plus près de Dunkerque, le maréchal de Gassion.

' Cyrus apprit que l'armée ennemie se préparoit à secourir Cumes, lorsque le siège se formeroit, et que Paccias (Piccolomini ou le marquis de Caracène) et un appelé Lycambe (le général Beck) la commandoient . . . Il trouva à propos de diviser la sienne en trois corps, avec intention d'occuper plus de pays et d'investir d'autant plus tôt Cumes, réglant sa marche de façon que les vaisseaux de Thrasybule eussent bouché le port de cette ville devant qu'il y fût. Ainsi par ce moyen sa marche se faisoit avec plus de facilité, plus de diligence et plus d'ordre, ces trois corps pouvant arriver presque en même temps devant la place et l'investir en un instant. Cyrus voulut prendre le côté de la mer comme celui où il y avoit le plus de péril, parce que c'étoit vers cet endroit que les ennemis étoient campés. Il avoit de son côté les troupes persanes, médoises, cappadociennes et tous les Homotimes ; la cavalerie hircanienne étoit aussi auprès de lui, ce prince ayant forcé Cléarque (Arnauld) d'en commander une partie à la place d'un capitaine qui étoit mort de maladie ; car pour Mégabate (Montausier), il voulut combattre comme volontaire et s'attacha à la personne de Cyrus. Comme toutes ces troupes qu'il avoit choisies avoient courageusement et fidèlement servi sous lui à toutes les conquêtes qu'il avoit faites, il y avoit une extrême confiance. L'autre corps, commandé par le prince Mazare (le maréchal de Gassion), qui fut à la gauche de Cyrus, étoit composé de troupes assyriennes, arméniennes et égyptiennes. Le troisième, commandé par le prince Artamas (vraisemblablement Villequier, depuis le maréchal d'Aumont, qui commandait de l'autre côté de Dunkerque), étoit formé de troupes

ciliciennes, de celles de la Susiane, et de toutes celles qu'on avoit levées aux pays nouvellement conquis. Pour les machines, elles étoient conduites par Persode (le comte de Cossé ou Saint-Martin). La marche de ces trois corps fut si égale et si juste, qu'ils arrivèrent presque en même temps à la vue de Cumes, dont la situation étoit fort particulière. En effet, cette fameuse ville étoit située entre de grands bancs de sable qui s'élevoient au bord de la mer, et qui sembloient des montagnes couvertes de neige à ceux qui les voyoient de loin (les Dunes). A l'orient elle regardoit Thybarra (Furnes) ; elle avoit Milet (Hondscoot) au midi, Xante (Bergues) au couchant, et la mer la bornoit et l'enfermoit du côté du nord, son terroir n'étant pas d'une grande étendue : aussi l'abondance et la commodité de Cumes lui venoit-elle de la mer. Cette ville étoit même séparée en deux, les habitants la distinguant sous les noms de vieille et de nouvelle ville. Mais ce qui la rendoit plus considérable étoit qu'elle avoit un port et un canal capable de contenir un si grand nombre de vaisseaux, qu'une grande armée navale y pouvoit être en sûreté ; et c'étoit principalement par là que cette ville s'étoit rendue redoutable à tous ses voisins . . . Cyrus n'oubliant rien de tout ce qui lui pouvoit faire remporter la victoire, distribua les quartiers à son armée ; mais ce fut avec tant de jugement que selon les apparences les ennemis ne pouvoient ni secourir la ville ni forcer son camp, demeurant même en état de gagner une bataille durant qu'il feroit un siège. Ayant soigneusement reconnu tous les environs de Cumes, et remarqué qu'il y avoit des endroits qui se défendoient d'eux-mêmes, et d'autres qui étoient de très difficile garde, il donna tous les ordres nécessaires pour fortifier par art les lieux que la nature n'avoit point fortifiés. Il fit en même temps construire un pont sur un canal qui se rencontroit dans l'enceinte du camp, afin de faciliter la communication des quartiers et pour faire passer des vivres plus commodément, de sorte que les vaisseaux de Thrasybule fermant déjà le port, Cumes se vit assiégée en un instant. Le lendemain Cyrus fit commencer la circonvallation, où tous les soldats travaillèrent avec une ardeur incroyable ; la présence de ce prince les animant de telle sorte qu'ils travailloient même sans se lasser. Mais afin que l'ouvrage fût plus ferme, il fit gazonner le bord des lignes, et par ce moyen il empêcha que le sable ne s'éboulât.

Il voulut même qu'il y eût une seconde ligne qui fortifiât l'autre ; mais comme les bancs de sable qui se trouvoient en ce lieu-là étoient de hauteur inégale, et qu'il y en avoit même le long des lignes qui pouvoient incommoder le camp, parce qu'ils le commandoient, il fit occuper toutes ces hauteurs et fut forcé par cette raison d'étendre ses travaux fort loin. Il se rencontra même qu'il y avoit une de ces collines sablonneuses au quartier de Mazare (Gassion), qui, étant beaucoup plus haute que les autres, pouvoit aussi incommoder davantage le camp si les ennemis s'en fussent emparés ; c'est pourquoi ce prince s'en saisit, et Mazare, par ses ordres, fit faire un fort sur la cime de cette colline, et l'environna de deux lignes qui joignirent celle de la circonvallation. Mais après tous ces travaux, le rivage de la mer n'étoit pas encore fortifié, et il étoit d'autant plus important qu'il le fût, que tous les autres endroits étoient inutiles, si celui-là ne l'étoit pas. Cependant le sable étant plus mouvant en ce lieu-là que partout ailleurs, on ne savoit comment faire, car il arrivoit même qu'encore que cette mer n'ait ni flux ni reflux comme l'Océan, elle s'avançoit pourtant plus ou moins, selon les vents qui soufflοient, y en ayant qui la poussoient quelquefois si impétueusement contre le rivage, qu'on ne pouvoit pas songer à y remuer le sable sans l'appuyer par quelque chose de solide. C'est pourquoi Cyrus, à qui rien n'étoit impossible, s'avisa de faire planter des pieux pour fermer le passage aux ennemis, les faisant mettre aussi près qu'il falloit pour résister à leur effort et pour les empêcher de passer, mais non pas aussi de telle sorte que les vagues ne pussent s'y faire un passage sans les ébranler, lorsque la mer passoit ses bornes ordinaires. Ce ne fut pourtant pas encore là le plus difficile à faire, car ceux de Cumes s'avisèrent de couper un assez grand rocher qui bornoit la mer à l'extrémité de leur ville, dans l'espérance que, lui donnant un passage, elle couvriroit entièrement les chemins par où l'armée de Cyrus pouvoit avoir des vivres ; et en effet, comme la terre avoit sa pente de ce côté-là, leur dessein avoit réussi, et l'armée se fût toujours vue en nécessité de vivres, si Cyrus n'eût remédié à cet inconvénient en faisant enfoncer encore des pieux, en faisant rouler de grandes et grosses pierres pour les appuyer, et en y faisant porter tant de terre qu'enfin il donna une nouvelle barrière aux vagues qui s'épanchoient de ce côté-là, fai-

sant une chose qui semble ne pouvoir être faite sans une puissance surnaturelle, qui est de donner des bornes à la mer. Ces soins de grande importance n'occupoient pas seulement ce prince ; les plus petites choses trouvoient encore leur place dans son esprit : il se trouvoit lui-même deux fois tous les jours au lieu où l'on débarquoit les vivres, afin que le partage en fût juste, que personne ne souffrît et n'eût sujet de se plaindre. Aussi avoit-il accoutumé de dire que les grandes entreprises ne pouvoient jamais s'exécuter heureusement, si ceux qui les faisoient n'avoient soin de tout et n'étoient partout. Mais ce qu'il y avoit de merveilleux étoit de voir qu'au milieu de tant d'occupations différentes ce prince avoit une liberté d'esprit admirable et une tranquillité dans les yeux qui inspiroit de la joie à toute son armée, et qui donnoit en effet une telle vigueur à ceux qui travailloient, qu'en quatre jours, malgré la pluie et le vent, les lignes furent achevées, le rivage de la mer fortifié, l'inondation des vagues arrêtée, et tous ces bancs de sable mis en défense, comme si c'eussent été des forts bâtis exprès pour fortifier le camp. Enfin on n'a jamais vu de si grands travaux en si peu de temps.'

Le complet investissement de Dunkerque étant terminé, Condé prend le parti de commencer immédiatement les attaques, et d'abréger le siège à tout prix. En lisant le passage suivant de Sarrasin, on croit assister aux grandes délibérations qui ont eu lieu en Crimée au commencement de l'été de 1856, entre les trois illustres maréchaux, surtout dans l'âme de notre général en chef, et on voit naître la mâle pensée qui a décidé la première attaque de Malakoff, si injustement critiquée, comme si, pour n'avoir pas réussi du premier coup, le 18 juin, la résolution d'emporter la place de vive force n'était pas en soi la mesure la plus sage comme la plus héroïque, et qui devait quelques mois après nous rendre maîtres de Sébastopol !

' Condé, dit Sarrasin, se résolut d'emporter Dunkerque de vive force, parce qu'étant souverainement prévoyant, il jugeoit la seule longueur du siège capable de ruiner son dessein. Les vivres venoient à peine au camp, la mer s'élevoit furieuse et grosse . . . la pluie tombant sans relâche pourrissoit l'équipage des soldats, le vent les morfondoit ; ils n'avoient pas de feu suffisamment pour se sécher ; le sable piquant et menu, poussé par le vent, corrompoit le peu qu'ils apprêtoient pour

vivre, et les aveugloit avec douleur ; leurs huttes étoient mal faites ; une partie couchoit dans la boue. Parmi tant de difficultés, outre les fonctions militaires du travail, des tranchées et de la garde du camp, il falloit réparer ce que la force de l'Océan ruinoit à l'estacade ou aux écluses, et creuser continuellement les fossés des lignes que le vent combloit de sable. Les fatigues étoient redoublées ; les nuits froides, sans repos ; les chevaux, mal établés et mal nourris, pâtissoient ; les maladies commençoient à travailler les hommes et les animaux de l'armée. Ces grandes incommodités n'étonnoient pas le prince, à qui elles avoient été présentes dès le moment qu'il avoit formé son dessein, et qui avoit dès lors si bien pris ses mesures que, par sa diligence et par ses extrêmes soins, son armée pouvoit les supporter plus de temps qu'il n'avoit jugé lui être nécessaire pour prendre Dunkerque par force. Mais comme il y avoit à craindre, si l'on attaquoit la place avec les sûretés que l'on cherche aux autres sièges, qu'après un long temps employé sans avantage l'hiver qui approchoit ne rendît tant de précautions inutiles, et que la mortalité ne détruisît l'armée, il se confirmoit entièrement dans sa première résolution, de tenter la promptitude de l'exécution par la voie des armes, et pensoit judicieusement que c'étoit conserver les soldats d'en hasarder un petit nombre en des occasions glorieuses, pour le salut de tous les autres. Par là encore il ménageoit le temps dont la perte est irréparable ; il satisfaisoit au désir de toute l'armée, impatiente de sortir de ces incommodités, et faisoit réussir cette fameuse entreprise, malgré les obstacles des hommes et de la nature.'

Mlle de Scudéry parle ici comme Sarrasin ; elle le répète, elle l'abrège, elle ne l'affaiblit pas.

' Et certes, dit-elle, ce ne fut pas sans raison que Cyrus prit cette résolution ; car l'incommodité des vivres étoit grande, et les barques qui en apportoient se brisoient bien souvent en abordant, tant la mer étoit furieuse De plus, la pluie étant continuelle et l'hiver commençant déjà de venir, les soldats souffroient beaucoup. L'impétuosité du vent, poussant quelquefois une nuée de sable sur tout le camp, les aveugloit : leurs huttes et leurs tentes en étoient même abattues, et une partie des soldats couchoient dans la fange. Outre toutes les fonctions de la guerre, il falloit continuellement travailler, ou à

réparer ce que la mer gâtoit aux travaux, ou à refaire de nouveaux fossés, parce que le vent combloit les lignes de sable en divers endroits ; de sorte que la faim, le mauvais temps et le travail excessif commençoient déjà de mettre diverses maladies dans le camp. Cyrus, sans s'étonner de tant de fâcheux obstacles, parce qu'il les avoit prévus, ne songea qu'à les surmonter, en prenant la résolution d'attaquer Cumes par force et d'accourcir par ce moyen la fatigue de son armée. Il jugea fort prudemment qu'il perdroit moins de soldats en les hasardant au combat qu'en les laissant mourir par les incommodités d'un long siège ; si bien que cette résolution étant prise, Cyrus ne songea plus qu'à l'exécuter.'

Piccolomini tente en vain de secourir Dunkerque par mer, au moyen de bateaux du pays qui, rasant la côte sablonneuse à une assez grande distance de la flotte hollandaise, faisaient effort pour s'introduire dans la ville. Il fait mine aussi de vouloir forcer nos lignes, en nous pressant entre une garnison composée de deux mille cinq cents hommes d'infanterie, de huit cents chevaux, de deux mille matelots et trois mille bourgeois aguerris, et une armée forte de douze mille hommes de pied et d'une très nombreuse cavalerie, tandis que Condé n'avait en tout que dix mille fantassins et cinq mille chevaux. Après quelques fausses démonstrations, Piccolomini se décida à abandonner Dunkerque pour conserver la seule armée qui restait à l'Espagne dans les Pays-Bas. Condé presse alors plus vivement ses attaques. Nous ne suivrons pas dans ces détails M^lle de Scudéry, qui suit à la trace Arnauld et Sarrasin, en s'appliquant à mettre en scène ses deux amis Arnauld et Montausier, sans dire un mot de Laval et de Chabot, les deux victimes les plus illustres de ce siège. Pour Condé, il était partout, le jour et la nuit, dirigeant ou soutenant ou surveillant toutes les opérations, faisant tous les métiers, comptant avec anxiété les jours et les heures, et marchant à son but à travers tous les périls. Il manqua souvent d'être tué. M^lle de Scudéry cite les deux traits suivants :

' Cyrus, infatigable à toutes les peines qui pouvoient lui faire délivrer Mandane, étant allé visiter les nouveaux travaux, comme il donnoit ses ordres à un ingénieur, cet homme fut tué d'un coup de trait à ses pieds. Mais, comme si ce jour eût été fatal à Cyrus et qu'il y eût eu quelque constellation maligne

qui eût voulu faire périr le plus grand prince du monde, comme il s'en retournoit le soir à son quartier, il lui prit envie d'aller donner encore quelques ordres à un lieu où il crut qu'ils étoient nécessaires. A peine fut-il dans la tranchée que les ennemis, se servant d'une espèce de machine qui poussoit des pierres avec une impétuosité à laquelle rien ne pouvoit résister, il y eut un esclave de Cyrus qui le suivoit qui en eut la tête emportée. Cet effroyable coup passa si près de celle du prince, que le crâne de cet esclave, se brisant en divers éclats, le blessa au visage et au col en cinq ou six endroits ; de sorte que Cyrus se vit tout couvert de son propre sang et de celui de ce malheureux. Cependant, dans un péril si grand, il demeura avec une tranquillité sur le visage qui rassura tous les siens et qui fit bien voir qu'il avoit un courage que rien ne pouvoit ébranler. Mégabate (Montausier) et Persode (ici Persode est Brion, le futur duc d'Anville) eurent leur part de ce glorieux péril, car ils étoient fort près de lui.'

Mlle de Scudéry décrit l'effet d'une mine creusée sous un ouvrage à cornes, qui était à peu près la dernière ressource des assiégés. La spirituelle romancière ne paraît pas tout à fait à son aise dans cette description plus étendue que celle d'Arnauld et même celle de Sarrasin, à cause des équivalents et des périphrases qu'elle est forcée d'employer pour peindre une mine et son explosion au temps de Cyrus. ' Cyrus voyant l'opiniâtre résistance du roi de Pont et du prince de Cumes, qui ne perdoient pas un pied de terre sans le disputer avec une valeur extraordinaire ; voyant, dis-je, que toutes les machines ne pouvoient le mettre en état de donner un assaut décisif qui pût lui faire emporter la ville, parce qu'il n'y avoit point de brèche raisonnable, s'avisa d'une chose que l'amour seulement pouvoit lui faire inventer. Il fut averti qu'en un endroit du fossé qui regardoit le logement le plus proche de la ville il y avoit une grande caverne dont ceux de Cumes avoient bouché l'ouverture, qui par plusieurs détours s'étendoit fort avant sous terre, de sorte qu'en cet endroit les murailles et les fortifications portoient sur cette caverne. Cyrus n'eut pas plus tôt sçu cela, qu'il résolut de faire un grand effort pour traverser le fossé, et pour se loger au pied des murailles et justement à l'embouchure de cette caverne, et en effet la chose lui réussit. Ce logement ne fut pas plus tôt en défense, que Cyrus, faisant

déboucher la caverne, y fit entrer en une nuit quantité d'ouvriers, avec des instruments propres à tailler et à creuser la pierre du haut de cette grotte souterraine qui soutenoit une partie de la ville : si bien que les faisant tous travailler avec une ardeur incroyable, ils vinrent enfin à découvrir les premières pierres des murailles de Cumes. Mais de peur qu'elles ne s'ébranlassent trop tôt, et qu'eux-mêmes ne fussent accablés dans la caverne, ils n'avoient pas plus tôt découvert une pierre du fondement de ces murs qu'ils mettoient un pilotis dessous pour la soutenir : ainsi mettant autant de pilotis qu'ils découvroient de pierres, la muraille de la ville demeuroit ferme, quoi qu'ils ôtassent ce qui en soutenoit les fondements. Mais afin que le bruit que faisoient les ouvriers ne fût pas bien entendu ni bien distingué par ceux de la ville, Cyrus fit donner un assaut du côté opposé avec intention d'y attirer et d'y occuper les assiégés, commandant aux troupes qui étoient du côté où l'on travailloit de faire souvent comme s'ils eussent eu de fausses alarmes, c'est-à-dire de jeter de grands cris et de faire le plus de bruit qu'ils pourroient. Mais enfin après qu'on eut assez découvert des fondements des murailles pour espérer d'en faire une brèche raisonnable par la voie que Cyrus avoit imaginée, et qu'on les eut appuyés avec autant de pilotis qu'il étoit nécessaire pour les soutenir, ce prince fit mettre une fort grande quantité de combustibles au pied de ces pilotis qui étoient de bois fort sec, et qu'on avoit encore rendus plus capables d'être aisés à s'embraser par diverses gommes dont on les avoit frottés. De sorte que, lorsque l'heure de l'exécution fut venue, que les ouvriers se furent retirés, et que toutes choses furent en état, Cyrus, environ à deux heures après midi, fit mettre le feu à ce grand amas de choses combustibles qu'il avoit fait placer au pied de ces pilotis, si bien que le feu prenant tout d'un coup à tout ce qui étoit capable de brûler dans cette caverne, et les pilotis venant à être consommés tous en un même temps, les fondements des murailles n'étant plus soutenus s'entr'ouvrirent ; et le poids des murs qu'ils ne pouvoient plus soutenir achevant de les ébranler, on vit en un moment le plus terrible objet du monde. Car enfin on voyoit sortir de l'ouverture de la caverne un tourbillon de flammes de diverses couleurs, où une épaisse fumée se mêloit ; mais ce qu'il y eut de plus épouvantable fut de voir, lorsque les pilotis

et les fondements des murailles manquèrent, l'horrible bouleversement qui se fit en un instant et des murs qui croulèrent tout d'un coup, et des remparts qui s'entr'ouvrirent et qui s'éboulèrent, et des soldats ensevelis sous ces ruines. Ainsi l'on vit en un moment mille flammes ondoyantes s'élever en air, mille éclats de pierre faire un bruit terrible, et la muraille tomber avec ceux qui la défendoient, les créneaux en roulant même en quelques endroits avec tant d'impétuosité qu'ils en furent jetés jusque dans la mer. La poussière que fit cette muraille en tombant fit qu'on fut quelque temps sans pouvoir voir si la brèche étoit raisonnable ou non ; mais le vent qui souffloit alors ayant un peu dissipé cette poussière, on vit que cette brèche étoit telle qu'on la pouvoit souhaiter. De sorte que Cyrus, faisant donner tout d'un coup, et n'y trouvant point de résistance, parce que cette prodigieuse invention avoit étonné les ennemis, on commença d'y faire un logement. Mais s'étant enfin reconnus, et le roi de Pont étant venu en cet endroit, ils repoussèrent courageusement les troupes de Cyrus et les empêchèrent d'achever le logement qu'elles avoient commencé. Le combat fut fort opiniâtre et fort sanglant. Cependant quoique la muraille, en tombant à l'embouchure de la caverne, eût étouffé le feu qui en sortoit, il y avoit pourtant quelques ouvertures à ce grand monceau de ruines par lesquelles il sortit tout d'un coup une fumée si épaisse qu'elle déroba le jour et la connoissance aux combattants. Si bien que les soldats de Cyrus et ceux du roi de Pont, sans savoir ce qu'ils faisoient, tombèrent dans une telle confusion que ceux de Cyrus crurent que les assiégés avoient l'avantage, et que ceux de la ville crurent aussi que les assiégeants l'avoient : de sorte que dans cette erreur et dans ce désordre ils se retirèrent chacun de leur côté et laissèrent le logement abandonné. Néanmoins la fumée s'étant enfin dissipée, les troupes de Cyrus furent les premières à se reconnoître et à retourner au combat, qui leur réussit si heureusement qu'elles achevèrent le logement et le conservèrent. Mais durant qu'on remportoit cet avantage de ce côté-là, Cléarque (Arnauld) en remportoit un autre à l'attaque où il combattoit ; et il se signala de telle sorte pendant ce siège, qu'il mérita de recevoir mille louanges de Cyrus, aussi bien que tous les volontaires, principalement le généreux Mégabate (Montausier).'

Condé victorieux crut qu'il pouvait obtenir du marquis de Leyde la reddition volontaire de Dunkerque en évitant un dernier assaut général qui eût fait couler des torrents de sang. Ici encore M^lle de Scudéry n'avance pas un mot qui ne soit de tout point conforme à l'histoire. Vient enfin la reddition de la place, et alors tout ce qu'il y avait de grand et d'important ayant été raconté avec une exactitude scrupuleuse, le roman reprend ses droits et les aventures fabuleuses recommencent. Mais il est impossible de méconnaître que jusque-là le roman avait servi d'interprète fidèle à l'histoire ; et si les deux écrits d'Arnauld et de Sarrasin ne nous avaient pas été conservés, le *Cyrus* nous en tiendrait lieu, et nous donnerait une idée juste et complète du plus grand siège du XVII^e siècle, de ce siège dont Corneille parlait ainsi, en une prose digne de ses vers, en dédiant à Condé *Rodogune* dans les premiers jours de 1647 : ' Dispensez-moi de vous parler de Dunkerque. J'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires. Tous nos havres en étoient comme assiégés ; il n'en pouvoit échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages, et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports d'où ils venoient de faire voile. Et maintenant par la conquête d'une seule ville, je vois d'un côté nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la ruine de nos maux coupée ; d'un autre côté la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir ; et ce que je vois n'est encore rien au prix de ce que je prévois aussitôt que Votre Altesse y reportera la terreur de ses armes.' Paroles vraiment prophétiques qui, dès les premiers jours de 1647, annonçaient les triomphes de l'année 1648, et cette victoire de Lens qui devait achever celle de Rocroy.

CHAPITRE IV

CONDÉ

Lens. — Rocroy. — Charenton.

Arrivons aux batailles de Condé, où son génie ne se marque pas mieux que dans le siège de Dunkerque, mais qui ont jeté encore plus d'éclat. Nous nous bornerons, avec Mlle de Scudéry, aux deux plus célèbres, celles de Lens et de Rocroy, ainsi qu'au combat de Charenton, pendant le siège de Paris ; et nous ferons voir que sur ces trois grandes affaires, comme pour le siège de Dunkerque, les récits du *Cyrus* sont d'une exactitude qui défie la critique la plus sévère.

La bataille de Thybarra racontée dans le *Cyrus*, t. v, liv. III, est incontestablement celle de Lens. La clef que nous possédons le témoigne, et nous fournit de précieux renseignements.

' La bataille de Thybarra est une vraie description de celle de Lens que l'armée du Roi gagna sur les Espagnols, commandée pour lors par M. le Prince. Et voici tous ceux qui servirent sous lui et les chefs des ennemis :

' Lens, Thybarra.
' L'archiduc Léopold, Crésus, roi de Lydie.
' Le comte de Fuensaldagne, le roi de Pont.
' Le général Bec, Arinaspe.
' Le comte de Buquoi, Myrsile.
' Le prince de Ligne, Pactias.
' Le prince de Salm, le prince de Mysie.
' Le comte de Ligneville, Artibe.
' Les Cravattes, les Mariandins.
' Les Lorrains, les Égyptiens.

' Le maréchal de Grammont, Mazare.
' Le maréchal d'Aumont, le roi d'Assyrie.
' Le maréchal de La Ferté Seneterre, Gobrias.
' Le duc de Châtillon, Hidaspe.
' Le marquis de Noirmoutier, Artabase.

' Erlac, le roi de Phrygie.
' Le marquis de la Moussaye, Tigrane.
' Le Plessis-Bellière, Chrysante.
' M. de Rohan, Feraulas.
' Le comte de Lillebonne, Phraarte.
' Le comte de Cossé, Abradate.
' Le marquis de Saint-Maigrin, Adusius.
' Le marquis de Faur, Artabane.
' Le comte de Brancas, Anaxaris.
' Barbantane, Gadate.'

Voilà bien des deux côtés les principaux personnages précisément indiqués. D'ailleurs toute incertitude est impossible devant le récit même de la bataille : il est d'une fidélité saisissante. Il rappelle trait pour trait, et il égale au moins, toutes les relations de la bataille de Lens, anciennes et modernes. Il a même cela de particulier et de bien extraordinaire qu'il donne de la manœuvre hardie qui engagea toute l'affaire et prépara la victoire, une explication qu'on chercherait en vain dans la narration officielle de la *Gazette*, et qui dans le temps a pu sembler une invention de M^lle de Scudéry et de son frère, qui se piquait d'être militaire. Aujourd'hui que nous possédons une relation de la bataille de Lens émanée de l'hôtel de Condé, et qui a été revue et corrigée par Condé lui-même, le secret du grand capitaine est divulgué ; mais cette relation n'a vu le jour qu'en 1748, dans la troisième édition de la très médiocre histoire de Condé par Coste ; auparavant, nul ouvrage, nul mémoire contemporain ne mettait sur la trace de la vérité.

La bataille de Lens est du petit nombre de ces batailles illustres qui ont leur place dans l'histoire universelle. Politiquement, elle a décidé le traité de Westphalie et elle a arrêté, pour un moment du moins, la première furie de la Fronde déjà maîtresse de la capitale ; militairement, elle a achevé ce qu'avait commencé Rocroy, la destruction de l'infanterie espagnole ; surtout elle a mis dans une lumière éclatante cette vérité que la guerre est par-dessus tout une œuvre d'art, et qu'il y faut infiniment d'esprit, bien entendu avec une valeur à toute épreuve. Cette bataille mérite donc à tous égards d'être sérieusement étudiée et bien comprise.

Mais d'abord entendons-nous sur ce qu'il faut appeler l'étude et l'intelligence d'une bataille. Ce n'est pas seulement la découverte et le rassemblement, d'ailleurs très nécessaires, et si difficiles au bout de deux siècles, des différentes pièces que le chef d'état-major de l'armée devait avoir entre les mains le jour de l'affaire, et qui, pour le temps présent, sont fidèlement conservées dans le dépôt du ministère de la guerre : par exemple, la connaissance des divisions et même des régiments qui ont pris part à l'action, les noms des généraux et même des colonels, le nombre effectif des soldats présents sous les armes, la position des troupes sur les divers points du terrain, leurs diverses évolutions sur le champ de bataille, les vicissitudes du combat, enfin ses résultats, à savoir la perte ou l'occupation d'un territoire, les drapeaux conquis ou perdus, le nombre précis des morts, des blessés, des prisonniers ; et de plus ces mêmes pièces, ces mêmes renseignements pour l'armée ennemie. C'est là, en quelque sorte, l'extérieur d'une affaire ; et le jour même du combat, un spectateur, placé dans une situation favorable et armé d'une bonne lunette, aurait pu voir tout cela; mais il serait possible aussi d'avoir vu tout cela sans avoir rien compris à la bataille. Il ne suffit pas en effet de savoir que telle division ou tel régiment a reçu l'ordre d'exécuter tel mouvement, et que ce mouvement a été exécuté avec plus ou moins de succès ; il faut savoir pourquoi le général en chef a ordonné ce mouvement, sans quoi on ne connaît que les faits accomplis, on n'en connaît pas les raisons et les causes. Or, ce sont ces raisons et ces causes qui, seules, contiennent le véritable sens de la bataille. Dans la vérité des choses, la pensée du général est en première ligne ; la stratégie est au service de cette pensée, et la tactique au service de la stratégie. Au contraire, au dépôt du ministère de la guerre, tous les documents relatifs à la tactique surabondent ; on trouve assez peu de choses sur la stratégie, et presque toujours la pensée est absente. Et elle doit l'être, car la pensée, qui est l'âme de la stratégie, était dans une seule tête, celle du général qui ne l'a pas toujours exposée à son conseil; en sorte que bien souvent les commandants des divisions n'ont pas connu le but auquel ils concouraient et ne peuvent rendre compte que de ce qui s'est passé sur le point où ils étaient, et que le chef d'état-major lui-même, qui a transmis tous les ordres, prescrit tous

les mouvements, recueilli tous les renseignements, est rarement en état de donner une bonne relation de la bataille. De là tant de relations détaillées et minutieuses, où le numéro d'aucun régiment n'est omis, où les plus petits mouvements sont indiqués, et où pourtant l'ensemble de l'affaire échappe, parce que la pensée qui a présidé à tout n'y est point. Nous croyons pouvoir poser en principe que toute description de bataille qui est très longue est par cela même obscure, quand tous les détails en seraient vrais. Mais donnez à César et surtout à Napoléon huit ou dix pages, et elles lui suffiront pour faire connaître, en quelques traits nets et précis, les positions essentielles sur lesquelles le plan de bataille a été fait, ce plan, le but qu'on s'est proposé, les combinaisons stratégiques d'avance arrêtées pour l'atteindre, comment ces combinaisons ont été secondées ou contrariées ou sont restées plus ou moins longtemps incertaines par la constance ou l'intrépidité ou par les défauts contraires de lieutenants commis à leur exécution, les changements que souvent il a fallu y apporter en raison des circonstances nouvelles qu'il était impossible de prévoir, comme la mort de tel ou tel officier d'élite qu'on ne peut pas toujours remplacer dignement, ou à cause de prodiges inattendus de talent et de courage de la part de l'ennemi ; d'où les péripéties pleines d'anxiété de ce drame terrible qui touche parce qu'on le comprend, que l'on suit avec un intérêt douloureux parce qu'on sait à quel point est attachée la fortune de toute la journée, et que ce point fatal on le voit tour à tour chanceler, reculer, s'approcher, et enfin tout à fait manqué ou atteint avec gloire. Dans l'histoire militaire, comme dans l'histoire politique, comme dans celle de la philosophie, la qualité suprême de l'historien est l'intelligence, ainsi que le dit M. Thiers, donnant à la fois et le précepte et l'exemple.

Si, pour comprendre la bataille de Lens, il suffisait d'avoir sous les yeux les documents les plus nombreux, quelques jours après cette glorieuse affaire on eût pu l'écrire définitivement pour la postérité, car la bataille est du 19 et du 20 août 1648, et le 22 août la *Gazette* en donnait un premier rapport très général, et le 28 août une relation longue et détaillée, qui vient évidemment, non de Condé lui-même qui avait alors autre chose à faire qu'à écrire, mais de son état-major. Cette relation a trente et une pages in-4°, en assez petit texte ; elle ne laisse

à désirer aucun renseignement nouveau ; elle retrace tous les mouvements des deux armées, les ordres de Condé, les diverses positions des troupes, les noms de tous ceux qui se sont distingués, avec une liste des officiers morts, blessés ou prisonniers, et une autre liste des prisonniers espagnols de marque, en descendant même jusqu'à des grades inférieurs, et régiment par régiment. Eh bien, malgré tous ces détails, ou peut-être à cause de tous ces détails, la bataille demeure à peu près inintelligible. On voit bien la succession des mouvements, et on connaît ceux qui y ont pris part, mais il est impossible de comprendre pourquoi ces mouvements ont eu lieu et non pas d'autres ; on assiste à une mêlée où divers corps opposés se poussent en quelque sorte l'un contre l'autre, reculent ou avancent, sans qu'on y discerne autre chose que le plus ou moins de vaillance ou de bonheur des combattants. On sait tout et on ne sait rien, et une telle lecture n'apporte à l'esprit aucune lumière et ne fait même aucun plaisir.

Il y a plus : le premier mouvement de l'armée française qui a entraîné tout le reste, ce mouvement est attribué dans la relation officielle à des motifs si légers, qu'il fait l'effet d'un emportement de courage digne d'un brillant colonel et non d'un sérieux capitaine. Pour justifier une pareille assertion, il est indispensable d'entrer dans quelques développements.

Au mois d'août 1648, la France était dans la situation la plus critique. La Fronde commençait, excitée, fomentée, soutenue par l'étranger qui mettait en elle ses plus grandes espérances. L'Autriche et la Bavière, que la victoire de Nortlingen en 1645 avait épouvantées, et qui, menacées par les projets bien connus de Condé jusque dans leurs capitales, étaient prêtes à signer à Münster une paix particulière, hésitaient de nouveau et prêtaient l'oreille aux suggestions de l'Espagne qui les conjurait d'attendre, leur montrant la perte assurée de la France dans les progrès croissants de la Fronde. L'armée du Rhin, travaillée à la fois par les intrigues des Frondeurs et par celles de l'Espagne, semblait d'une fidélité bien douteuse, sous un chef plus attaché aux intérêts de sa maison qu'à ceux de la monarchie, et plus docile aux conseils de son frère aîné, le duc de Bouillon, qu'aux ordres du gouvernement de la reine. Cette reine était comme assiégée au Palais-Royal. Mazarin, que l'Espagne redoutait à l'égal de son grand prédécesseur, as-

sailli de toutes parts par l'aristocratie et par les parlements, voyait les rênes de l'État lui échapper, et toute sa fortune suspendue à un fil en apparence bien léger, l'affection d'une femme. Il ne restait à la royauté et à la France qu'une armée, celle de Flandre, depuis longtemps mal payée, mal vêtue, et où se trouvait plus d'un ami des Frondeurs, mais qui était commandée par le vainqueur de Nortlingen. Une grande bataille, une grande victoire, était nécessaire pour contenir Paris, et contraindre l'Autriche et la Bavière à tenir la parole donnée et à signer la paix. Condé aussi sentait le besoin d'une grande bataille ; elle était dans tous ses instincts, et dans la nouvelle manière de faire la guerre qu'il avait tirée de la nature de son génie. Au lieu de remporter successivement de petits avantages, de prendre une place, puis une autre, en disséminant ses forces, et de s'avancer lentement et par degrés, sa méthode était de rassembler ses troupes, de les tenir sous sa main à l'abri de toute attaque, de ne hasarder aucun engagement particulier, et de chercher, soit autour de lui, soit au loin, un terrain favorable où il pût attirer l'ennemi, et le combattre à sa façon, c'est-à-dire en employant des manœuvres inattendues, dont lui seul avait le secret. Il frappait ainsi un grand coup et finissait la campagne en un jour. Voyant l'armée ennemie bien plus nombreuse que la sienne et plusieurs de nos places fortes succomber successivement, il avait rappelé à lui la plupart des garnisons, tous les détachements épars, et pressé l'arrivée de l'excellente division du général d'Erlac ; pendant quelque temps il avait travaillé et formé son armée ; il l'avait rendue à la fois souple et disciplinée, obéissante et hardie, et, ce qui était plus difficile, il lui avait appris à joindre à la furie française la constance, par confiance en elle-même et en son général. Les Espagnols, qui avaient compté le détruire en détail en multipliant les petits engagements, ne le rencontrant jamais et le voyant se dérober à toutes les tentations qu'ils avaient semées avec art sous ses pas, s'étaient avisés, pour l'exciter et pousser à bout sa patience, de faire mettre dans le journal d'Anvers, qu'on était prié de vouloir bien donner des nouvelles de l'armée française, parce qu'on ne la voyait plus, et qu'on la cherchait inutilement. Ces bravades calculées, répandues à dessein parmi nos troupes, les transportaient d'indignation et leur faisaient appeler à grands cris une bataille. Condé laissait croître cette ardeur géné-

reuse, et les exerçait à tout supporter comme à tout oser. Il partageait leurs fatigues, leurs privations; et pour se délasser, reprendre haleine et croire au succès, il leur suffisait, comme au milieu des pénibles travaux du siège de Dunkerque, de regarder le visage calme et serein de leur jeune général.

Enfin, ayant appris que les Espagnols étaient allés faire le siège de la petite place forte de Lens, il reconnut dans les grandes plaines voisines de cette place le champ de bataille qui lui convenait, et il forma le dessein d'y amener les ennemis. Il y réussit en les laissant entasser leurs forces autour de la place qu'ils voulaient prendre, et le 18 du mois d'août il se présenta tout à coup devant eux.

La plaine de Lens est un immense terrain situé entre Lens et La Bassée, parfaitement propre et par son étendue et par la variété de ses accidents et de ses ondulations à servir de théâtre à une grande bataille entre deux fortes armées. L'armée espagnole était plus nombreuse que la nôtre d'environ quatre mille hommes (18,000 contre 14,000). Elle occupait les hauteurs de Lens. Sa droite, composée des dernières vieilles bandes espagnoles, s'appuyait à la ville même, et elle était couverte sur son front de ravins et de chemins creux. Son centre occupait plusieurs bois et hameaux bien retranchés. A sa gauche, la fameuse cavalerie croate et lorraine était postée sur une éminence à laquelle on ne pouvait arriver que par des défilés très étroits. Elle était commandée en chef par l'archiduc Léopold, qui n'était pas un grand général, mais un militaire brave et expérimenté, familier avec la manière de combattre de Condé, et très décidé à ne pas prêter le flanc à ses manœuvres accoutumées. Son plan avait été de rechercher toutes sortes d'engagements particuliers, où la supériorité du nombre de ses troupes et son artillerie lui auraient donné l'avantage, et d'éviter toute affaire générale. Il avait avec lui le comte de Fuensaldagne, habile général et politique plus habile encore, ainsi que le général Beck vieilli dans les camps, et qui connaissait parfaitement le terrain. Ils attendaient tranquillement Condé dans cette position formidable, qui avait plus d'une analogie avec celle de Mercy et de l'armée impériale à Nortlingen.

Le 19 au matin, Condé parut à l'autre extrémité de la plaine; mais lui qui, à Nortlingen, malgré l'avis de son conseil, avait attaqué Mercy, reconnut que cette fois la même attaque se-

rait une faute immense. A Nortlingen un échec ne compromettait que sa gloire ; la France était loin et elle avait d'autres armées : ici elle n'en avait plus qu'une ; Condé tenait dans ses mains la dernière ressource de la monarchie ; son devoir était donc de ne la pas risquer témérairement. Il passa toute la journée du 19 à escarmoucher dans la plaine, et fit tout au monde pour engager l'archiduc à descendre de ses hauteurs dans l'espoir d'écraser facilement la petite armée française. L'archiduc ne remua pas. Il était bien pourvu de vivres et de munitions, tandis que nous manquions de tout. Le bout de la plaine que nous occupions était stérile et sans eau. Les chevaux commençaient à s'épuiser faute de fourrages, et les soldats souffraient beaucoup de la soif. Le soir du 19, voyant tous ses efforts inutiles, Condé prit le parti de quitter sa position et de gagner la petite ville de Neus, sur le chemin de La Bassée, où il devait trouver en abondance tous les secours nécessaires, et d'où il pourrait surveiller l'ennemi. Rien n'était plus raisonnable ; mais pour opérer ce changement de position, il était raisonnable aussi de profiter de la nuit, afin de dérober son mouvement aux Espagnols et de parvenir impunément à une position plus convenable. Or Condé ne suivit pas ce conseil de la prudence la plus vulgaire, et pour exécuter ce périlleux déplacement il choisit précisément le lendemain matin 20 août, et se mit à défiler en plein jour à la vue de l'archiduc.

Cependant s'il est à la guerre une règle certaine et qu'il suffit d'énoncer, c'est qu'il ne faut pas entreprendre un changement considérable de position devant l'ennemi, à plus forte raison une longue marche de flanc, surtout quand l'ennemi a beaucoup d'artillerie et beaucoup de cavalerie. Condé n'était nullement forcé d'exécuter de jour cette opération difficile. Quel motif a donc pu le porter à violer ainsi un des premiers principes de la guerre ? Ouvrez la *Gazette* : qu'y trouvez-vous sur ce point décisif ? Presque rien, sinon que Condé voulait montrer aux ennemis qu'il n'avait pas peur d'eux : 'Comme il leur vouloit faire voir le désir qu'il avoit de les combattre, il ne voulut marcher qu'il ne fît grand jour.' Comment ! risquer une déroute pour montrer qu'on n'a pas peur, hasarder le sort de la dernière armée de la France pour une bravade de jeune homme ! Et imputer une telle conduite au capitaine qui venait de lever le siège de Lerida, de reculer de-

vant l'armée espagnole jusqu'à la frontière de France, et qui avait coutume de répondre à ceux que son courage extraordinaire frappait d'admiration : ' Je n'ai jamais montré de courage que quand il l'a fallu.' Il est impossible que Condé n'ait pas eu, pour se conduire comme il l'a fait, quelque raison, ignorée ou mal comprise de l'officier d'état-major auteur de la relation de la *Gazette*.

L'homme qui, avec le duc de Châtillon, se distingua le plus à la bataille de Lens est assurément le maréchal de Grammont. Il fit des merveilles à la tête de l'aile gauche qu'il commandait, et la part qu'il prit à cette affaire est son meilleur titre auprès de la postérité. Le maréchal avait écrit des notes sur les diverses parties de sa carrière, que son fils a rédigées en forme de *Mémoires* publiés en 1676. On n'y trouve sur le point en question qu'une répétition de la phrase insignifiante de la *Gazette :* ' Comme il vouloit leur faire voir le désir qu'il avoit de les combattre, et qu'il ne les craignoit pas, il ne décampa de devant eux qu'en plein jour.'

Consultez les *Mémoires* de Montglat, officier médiocre, mais écrivain militaire distingué, qui n'était pas à Lens, mais qui devait connaître bien des officiers qui s'y étaient trouvés ; on est confondu d'y voir indiqué en une ligne le mouvement de Condé sans la moindre remarque : ' Alors voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, puisque Lens étoit rendu, et qu'il n'étoit pas si fort que l'archiduc, il fit faire demi-tour à droite à toute son armée pour se retirer.'

Il n'y a point d'autres documents contemporains à nous connus, et voilà tout ce que nous apprend l'histoire au XVII^e^ siècle sur une des actions les plus étranges de Condé, sur une action qui engagea une des plus grandes batailles, et qui, en vérité, si elle n'a pas eu d'autres motifs qu'une vaine gloriole, mériterait d'être sévèrement blâmée. Non, la conduite de Condé lui fut dictée par un plus sérieux motif ; et ce motif, c'est le roman, et le roman seul, qui le fait connaître ; il a échappé à la *Gazette*, à Grammont, à Montglat, et pendant tout le XVII^e^ siècle on ne le trouve que dans *le Grand Cyrus*.

Évidemment M^lle^ de Scudéry et son frère ne s'étaient pas contentés du récit de la *Gazette* ; ils avaient entendu raconter cette grande journée à l'hôtel de Condé ou à Chantilly, et même ils avaient demandé à quelque secrétaire ou aide de

camp du prince, ou au prince lui-même, des notes sur les parties de la bataille que laissait dans l'ombre la narration officielle ; car c'est Condé lui-même qu'enfin on va entendre pour la première fois par la bouche de M^lle de Scudéry. La preuve en est que le récit du *Grand Cyrus* est entièrement conforme, sur tous les points essentiels, à la relation qu'un siècle plus tard Coste emprunta aux archives de la maison de Condé.

Voici ce qui détermina Condé à se conduire avec la témérité que lui prête l'histoire : une victoire était nécessaire à la France, et il croyait la pouvoir remporter, s'il parvenait à entraîner l'archiduc dans les plaines de Lens ; tel est l'objet principal que se proposait Condé, et auquel il a tout subordonné. S'il avait été ce présomptueux officier qui, par pure ostentation de courage, opère une retraite assez longue devant une armée plus nombreuse que la sienne pendant le jour, pouvant le faire la nuit, la même présomption l'aurait poussé à attaquer l'archiduc Léopold dans sa forte position, par exemple par le centre, un peu plus découvert et abordable que les deux ailes, comme il l'avait fait à Nortlingen ; cependant il ne le fit pas, et la *Gazette* et Grammont célèbrent en cela sa prudence. Ils ne sont donc pas reçus à lui prêter un moment après une inconcevable imprudence sur le plus futile de tous les motifs. Encore une fois, si Condé a opéré cette fameuse retraite en plein jour, ç'a été l'effet, non d'une saillie de courage, mais d'un calcul militaire, calcul habile, mais il est vrai toujours un peu incertain, comme ceux des plus grands capitaines qui ont toujours besoin d'être soutenus dans l'exécution par une constance et une valeur extraordinaire. A peu près sûr de vaincre s'il attirait l'ennemi dans la plaine, Condé risqua tout pour l'y attirer. La veille, il avait employé tous les artifices, toutes les provocations, toutes les demi-attaques, et l'archiduc était demeuré immobile. Il ne lui restait d'autre ressource que l'apparence d'une imprudence. Nous disons que Condé n'avait pas d'autre ressource. En effet, arrivé heureusement à Neus pendant la nuit, il se fût trouvé en meilleur état sans doute, mais là encore, moins que dans sa première position, il pouvait se flatter d'attirer l'archiduc au combat qui lui était nécessaire. Tournez et retournez en tous sens la situation de Condé, même après la retraite la plus pru-

dente et la plus heureuse, il n'eût pas été plus avancé qu'auparavant, et il eût toujours été réduit, ou à aller chercher l'archiduc dans ses retranchements, ou à l'attendre en vain. Il ne pouvait le séduire qu'en lui présentant l'amorce d'une grande imprudence. Beck, malgré sa vieille expérience, entraîné par ses instincts et son ambition, ne put pas résister à l'habile séduction exercée sur son courage. En voyant défiler devant lui toute l'armée française, il prit pour une retraite désespérée ou follement audacieuse ce qui n'était qu'une manœuvre ; il crut le moment venu d'écraser le jeune et téméraire général ; il lança sur lui la redoutable cavalerie croate et lorraine, et peu après s'engagea la bataille tant désirée. Nul doute que telle n'ait été l'intention de Condé dans un mouvement qui, en toute autre circonstance et sans le grand objet qu'il se proposait, et encore sans les précautions profondes et savantes qu'il prit, eût été une absurde témérité.

Il est vraisemblable qu'en choisissant le jour pour opérer sa retraite, Condé, ne voulant pas livrer son secret à ses soldats, c'est-à-dire aux espions de l'ennemi, et ayant d'ailleurs besoin de soutenir et même d'exalter les courages, jeta quelques mots de bravade qui convenaient bien à sa grande âme et allaient à celle d'une armée française. Mais tandis qu'il parlait en paladin, il renfermait en lui les desseins d'un général. L'histoire officielle a recueilli les paroles prononcées, les bruits de l'état-major ; elle n'a pas connu le secret du grand capitaine ; M^lle^ de Scudéry nous le révèle :

Le Grand Cyrus, t. v, liv. III, p. 1245: ' La difficulté étoit de résoudre si Cyrus décamperoit de jour ou de nuit ; la prudence vouloit que ce fût de nuit, mais le grand cœur de Cyrus n'y pouvoit consentir et n'y consentit pas en effet. *Il est vrai qu'une des raisons qui l'obligèrent à suivre plutôt en cette occasion les mouvements de son courage que les conseils de la prudence ordinaire fut qu'il espéra que peut-être Crésus et le roi de Pont* (l'archiduc Léopold et le comte de Fuensaldagne) *voudroient-ils du moins faire semblant de le suivre, et que, profitant de cette occasion, il tourneroit tête et les forceroit à combattre.* De sorte qu'encore qu'il connût bien qu'il y avoit un danger évident à faire ce qu'il prétendoit, et que le bon succès en étoit douteux, il ne laissa pas d'entreprendre de se retirer à la vue d'une armée beaucoup plus forte que la sienne et commandée par des princes

qui savoient admirablement la guerre, et qui, par conséquent, devoient vraisemblablement prendre la résolution de faire en sorte que la retraite de Cyrus se changeât en fuite, et que sa fuite fût suivie de sa défaite entière.'

Voilà enfin une explication sérieuse et militaire, et cette explication, encore une fois, nous ne la devons ni à la relation officielle du gouvernement français, ni au maréchal de Grammont, ni au lieutenant général Montglat ; nous la devons à M^lle de Scudéry. Cette explication est seule dans toute l'étendue du XVII^e siècle, elle paraît ici en 1650, deux ans après l'affaire même ; et pour la rencontrer dans un livre d'histoire il faut attendre jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, jusqu'à la relation empruntée par Coste aux archives de Condé, et où se lisent les lignes suivantes : *Histoire de Louis de Bourbon*, etc., 3^e édition, La Haye, 1748, t. I^er, p. 110. ' La résolution prise de décamper, il délibéra s'il partiroit de nuit ou de jour. Il prit ce dernier parti, quoique l'autre fût plus sûr, espérant qu'en se retirant de jour il engageroit les ennemis à le suivre, et qu'il les engageroit au combat.' Depuis, Desormeaux, *Histoire de Louis de Bourbon*, etc., 1766, t. II, p. 66, qui avait sous les yeux les manuscrits de l'hôtel de Condé, renouvelle cette explication ; mais il ne faut pas oublier qu'on la trouve pour la première fois dans *le Grand Cyrus*.

Tout le reste du récit de la bataille de Lens, dans M^lle de Scudéry, n'est pas moins remarquable par l'intelligence et l'exactitude. On y voit clairement l'ensemble de l'affaire, ses parties principales, les divers mouvements des divisions et des régiments engagés, les vicissitudes du combat, les noms de tous les généraux et officiers qui y prirent part, avec les grands résultats obtenus ; en sorte que, désormais, quiconque voudra étudier cette mémorable journée devra s'appuyer sur la relation du *Cyrus* tout autant que sur celle de Coste, parce que ces deux relations, dans leur ressemblance, trahissent la même source et viennent également de Condé.

Nous en disons autant de la bataille de Rocroy. La clef, que nous avons trouvée et que nous suivons, ne donne, il est vrai, le nom de Rocroy à aucune des batailles racontées dans le *Cyrus* ; mais une fois mis sur la voie, nous avons aisément reconnu cette bataille de Rocroy, la première en importance

comme en date de toutes les batailles de Condé, et qui n'a pas de supérieure et très peu d'égales dans toute l'histoire militaire de la France. C'est évidemment, comme nous l'avons déjà dit, la bataille que Cyrus remporte sur les Massagètes et l'armée de Thomiris, au livre IIIe du ixe volume, et qui n'y occupe guère moins de cent pages. L'étude spéciale que nous avons ailleurs consacrée à l'affaire de Rocroy nous permet d'affirmer que nulle part il ne s'en trouve une relation plus étendue, plus détaillée, plus exacte, où tous les points importants soient marqués avec plus de précision : le dessein bien arrêté de Condé de combattre dans les plaines de Rocroy comme plus tard il le fit dans celles de Lens ; la politique qui lui fait garder pour lui seul la nouvelle de la mort du Roi ; l'habileté avec laquelle, sans rompre en visière au maréchal de L'Hopital qui lui avait été donné pour le gouverner et qui voulait éviter toute grande bataille, il l'engage et le fait avancer peu à peu sous le prétexte de jeter du secours dans la ville et la place de Rocroy ; puis, arrivé au lieu qu'il a marqué pour vaincre ou pour périr, déclarant sa résolution, prenant le ton du commandement, imposant silence à toutes les résistances, et gagnant la grande et belle plaine par un sentier périlleux, action hardie comparable au défilé en plein jour à Lens, et qui réussit pourtant parce que Condé sut couvrir l'apparente témérité de la conception par la promptitude et la vigueur incomparable de l'exécution ; la sérénité et le calme du jeune capitaine, la veille de la bataille, le triste début de cette bataille, les mérites et les fautes des divers généraux, le malheur de L'Hopital, la fougue ambitieuse de La Ferté, la vaillance de Sirot et de Gassion, le coup d'œil supérieur de Condé, et en quelque sorte son omniprésence ; enfin, la manœuvre extraordinaire qui décida la victoire, la belle résistance de l'infanterie espagnole, la mort glorieuse du vieux comte de Fontaine : tout cela est exposé dans son ordre avec autant d'exactitude que d'éclat, et il est impossible de méconnaître qu'ici une main plus exercée que celle de Mlle de Scudéry a conduit sa plume. Comme le récit de la bataille de Thybarra au tome Ve du *Cyrus* a été fait évidemment sur la relation corrigée par Condé lui-même, et qui longtemps après a été communiquée à Coste ; ainsi nous retrouvons, dans le IIIe livre du tome ix du *Cyrus*, le récit de la bataille de Rocroy, justement attribué à La Moussaye qui, à

cette bataille, servit de premier aide de camp à Condé, ne le quitta pas un moment, connaissait tous ses desseins, et nous peut tenir lieu de son général. Si on compare avec soin le récit de La Moussaye et celui de M^lle de Scudéry, leur ressemblance éclate ; il est manifeste que les deux auteurs ont puisé à la même source, et on demeure convaincu qu'on possède, en ces deux récits presque identiques, celui de Condé lui-même.

L'espace nous manque pour examiner en détail la description de la bataille de Rocroy par M^lle de Scudéry ; nous n'y voulons signaler qu'un seul point, d'une suprême importance, et encore aujourd'hui controversé : nous voulons parler de la manœuvre célèbre qui assura la victoire.

On sait qu'à Rocroy, pendant que l'aile droite française, commandée par Condé, qui avait sous lui Gassion, avait enfoncé l'aile gauche espagnole, et la poursuivait l'épée dans les reins jusque vers les dernières lignes de l'armée ennemie, notre aile gauche, sous le maréchal de L'Hopital et le lieutenant général de La Ferté-Seneterre, plia, se renversa sur notre centre qu'elle mit en désordre, et qu'ainsi la bataille se trouvait en très grand péril, si l'ennemi n'était promptement et énergiquement arrêté : de là l'ordre donné à la réserve commandée par Sirot de marcher au secours du centre et de l'aile gauche, et l'étonnante résolution prise par Condé, dès qu'il connut le danger, de passer par-dessus la ligne ennemie et d'aller tomber sur les derrières de l'aile droite espagnole victorieuse. Cette grande résolution a-t-elle été une inspiration personnelle de Condé, ou ne fit-il que suivre le conseil de Gassion qui, dans ce cas, devrait avoir tout l'honneur de cette manœuvre ? C'est là une question qui n'en a jamais été une au XVII^e siècle, et qui, si on la veut poser à toute force, est selon nous bien facile à résoudre, du moins selon les règles connues de la critique historique.

Un écrivain distingué, le spirituel et brillant auteur de la dernière histoire de France, M. Henri Martin, racontant la bataille de Rocroy, et arrivé à son moment critique, s'exprime ainsi, *Histoire de France*, t. XIV, p. 10 : ' En ce moment, les chances semblaient parfaitement égales ; mais, des deux ailes droites victorieuses, c'était la française qui avait conservé le plus d'ordre dans le succès. Gassion, qui avait rejoint Enghien, lui fit voir ce qui se passait à l'aile gauche, et, selon toute ap-

parence, lui montra tout à la fois le mal et le remède. Enghien, passant derrière l'infanterie ennemie, qu'il laissait à moitié rompue, alla prendre en queue la cavalerie de Mello, qui avait en tête la réserve française. Cette belle manœuvre eut un plein succès, etc. . . .' *Selon toute apparence!* ne semble-t-il pas que, pour parler ainsi, l'honorable écrivain a des raisons très fortes, ou le plus grand nombre de témoignages, ou des témoignages dont le poids l'emporte sur tous les autres ? Quels sont donc les témoignages qu'on peut invoquer ici ? D'abord la *Gazette*; mais la *Gazette* mentionne la manœuvre sans la rapporter le moins du monde à Gassion. L'*Histoire du maréchal de Gassion*, qui décrit seulement les actions personnelles de son héros, ne dit rien de cette manœuvre, parce que Gassion n'y était point. Lenet, qui déclare avoir consulté bien des officiers présents à l'affaire avant de prendre la plume, et qui se fonde sur une dépêche envoyée du champ de bataille au père de Condé, fait exécuter la fameuse charge au jeune prince, sans dire un seul mot de Gassion, du moins en cet endroit. Enfin, La Moussaye indique avec précision la manœuvre de Condé, et la lui fait entreprendre après avoir donné l'ordre à Gassion de poursuivre les restes de l'aile gauche des ennemis qu'ils avaient culbutée ensemble et de s'opposer à l'arrivée du général Beck, mission importante et difficile. Ni la *Gazette*, ni Lenet, ni La Moussaye ne disent que Gassion prit part à la charge inattendue qui vint écraser l'aile droite espagnole. Gassion était sur un tout autre point du champ de bataille ; cela n'est pas douteux, car lorsque Condé eut forcé l'aile droite espagnole de lâcher sa proie, de faire volte-face, de se défendre au lieu d'attaquer, et bientôt de prendre la fuite vers le fond du champ de bataille, Gassion, qui y était encore, la reçut et l'acheva. S'il eût conseillé une manœuvre nécessaire, mais hasardeuse, il eût certes voulu partager au moins les périls de l'exécution ; tandis qu'il est incontestable que Condé seul les prit tous sur lui, ce qui d'ailleurs était dans son caractère, et ce qu'il fit constamment à Fribourg, à Nortlingen, à Lens, comme à Rocroy. Aussi le récit de La Moussaye, conforme à celui de Lenet, et qu'aucun des autres témoignages précités ne contredit, a fait foi, et il a été suivi par Coste et par Desormeaux.

Cet ensemble de témoignages est décisif. Un seul écrivain

militaire du XVII^e siècle donne une version contraire; cet écrivain est Montglat. Monglat n'était pas plus à Rocroy qu'à Lens. Il a écrit sur des ouï-dire, et sa description de la bataille est très-souvent défectueuse. Elle est en pleine contradiction, sur la conduite de la réserve, avec Sirot, qui la commandait, et dont ici le récit est irrécusable. Elle n'a donc aucune autorité. Or c'est juste cette relation-là, et celle-là seule, que M. Henri Martin a suivie, négligeant pour elle tous les autres témoignages. Et encore il l'a suivie à sa guise, comme nous allons voir. Montglat ne dit pas seulement, avec tout le monde, que Gassion concourut avec Condé, à la tête de l'aile droite française, à renverser l'aile gauche de l'ennemi au commencement de la bataille ; il fait à Gassion seul tout l'honneur de ce premier succès, où ne paraît pas Condé ; puis dans son récit Gassion, de son autorité privée, change de front, tourne à droite et se jette sur les derrières de l'aile droite espagnole, sans qu'encore ici il soit question de Condé ; celui-ci ne se montre un moment que pour venir dire à Sirot d'avancer, ce que Sirot refuse de faire, engageant le jeune duc à prendre patience et à attendre que Gassion ait achevé d'exécuter sa brillante manœuvre. Autant eût-il valu dire que Condé assista à la bataille sans y prendre part. Le passage vaut la peine d'être cité : ' De l'autre côté Gassion ayant renversé les premiers escadrons espagnols, les poussa dans la seconde ligne, qu'il mit en déroute ; et lors, les poussant avec vigueur, il les força de tourner le dos et de prendre la fuite ; mais, au lieu de les poursuivre, il les laissa sauver, et fut, bride en main, ralliant toutes ses troupes et les remettant en bataille, parce qu'il aperçut le désordre des siens dans l'autre aile, et les Espagnols victorieux, qui, n'ayant pas la même précaution qu'il avoit, pilloient le bagage comme s'ils n'eussent plus rien à craindre. Alors il fit faire demi-tour à droite et marcha pour les prendre par derrière. Cependant le duc d'Enghien manda à Sirot, qui commandoit le corps de réserve, de donner et de secourir le maréchal de l'Hopital ; mais il répondit qu'il n'étoit pas temps ; et le duc arrivant là-dessus, il (Sirot) lui fit voir l'état des choses, et comme Gassion, après avoir battu l'aile gauche des Espagnols, alloit attaquer l'autre par derrière, qu'il falloit avoir un peu de patience, ce que le duc trouva bon. Et aussitôt que Gassion chargea d'un côté, Sirot en fit autant de l'autre, etc. . . .' Il n'y a qu'un seul dé-

faut à toutes ces belles inventions, c'est que Sirot dans ses *Mémoires* ne dit pas un seul mot de ce que lui fait dire Monglat, qu'il dit précisément le contraire, qu'il ne parle pas même de Gassion, qu'enfin, comme il ne sait que ce qui s'est passé où il était, il ne mentionne pas la manœuvre en question. Toute cette partie du récit de Montglat est une fable ridicule : le reste est à l'avenant. Les témoignages sont unanimes pour affirmer que Gassion n'accompagna pas même Condé dans son attaque sur l'aile droite espagnole, bien loin qu'il l'ait exécutée de son chef. Incontestablement Gassion devrait être à l'autre extrémité du champ de bataille, pour poursuivre la cavalerie d'Albuquerque, rompue mais non défaite, et pour surveiller et empêcher l'arrivée du général Beck. Nous croyons avoir ailleurs démontré en détail que toutes ces assertions de Monglat ne résistent pas au moindre examen, qu'elles sont même fort peu dignes d'être examinées. Voilà pourtant l'unique témoignage sur lequel paraît s'appuyer M. H. Martin. Du moins fallait-il le prendre tout entier et tel qu'il est. Montglat ne dit pas que Gassion *qui avait rejoint Enghien* (car jusque-là ils n'avaient pas été séparés et tous deux avaient chargé Albuquerque à la tête de l'aile droite française) *lui fit voir ce qui se passait à l'aile gauche* (car le duc le pouvait bien voir comme lui) ; *et selon toute apparence* (entendez : contre tous les témoignages) *lui montra tout à la fois le mal et le remède*. Non; Montglat assure que Gassion tourna lui-même à gauche, et fut, bride en main, réparer le désordre des siens dans l'aile gauche, tandis que M. Henri Martin laisse au moins à Condé l'honneur de l'exécution de cette belle manœuvre, et ne donne à Gassion que le mérite d'ailleurs immense d'un conseil. Mais cette division est tout à fait arbitraire ; c'est une pure conjecture, débris des conjectures de Monglat ; et l'idée d'un simple conseil donné par Gassion, sans aucune participation de sa part à l'exécution, est une imagination exclusivement propre à M. H. Martin. A toutes ces hypothèses des deux graves historiens, nous préférons le récit de l'ingénieuse romancière qui nous inspire une entière confiance, parce que cette romancière a eu le bon sens de puiser à des sources certaines, et très vraisemblablement de se procurer la relation même de La Moussaye, alors manuscrite, et de la suivre pas à pas, en se bornant à la développer et à l'éclaircir en quelques

endroits. Nous prenons le récit de M^lle de Scudéry au moment où Cyrus, avec Mazare, qui représente Gassion, a mis en fuite, à la tête de l'aile droite française, la cavalerie d'Octomazade (le duc d'Albuquerque).

Le Grand Cyrus, t. ix, liv. III, p. 1234, etc.: ' Mais comme ce vaillant prince savoit bien que des ennemis qui fuient sont déjà vaincus, il ne s'amusa point à les suivre; et voulant donner une plus noble matière à sa valeur, il se contenta d'ordonner à Mazare (Gassion) d'achever de vaincre la cavalerie qu'il avoit déjà rompue, de peur qu'elle ne se ralliât ; il fut droit à l'infanterie ennemie, contre qui il fit des miracles de sa personne. Mais durant qu'il faisoit fuir tous les ennemis qu'il avoit en tête, l'aile gauche de son armée ne combattit pas si heureusement ; car comme Crésus (le maréchal de L'Hopital) avoit mené ses troupes à la charge avec un peu trop de précipitation, elles furent rompues d'abord : ce n'est pas qu'il ne se signalât en cette occasion et qu'il ne témoignât avoir beaucoup de cœur, mais enfin après avoir eu le bras droit considérablement blessé, et avoir été mis hors de combat, il eut la douleur de voir l'aile qu'il commandoit entièrement mise en fuite, plusieurs bataillons de son infanterie taillés en pièces, presque toutes les machines de son parti gagnées par les Massagètes (Espagnols), et de voir enfin qu'ils eussent fait périr tous les siens, si le corps de réserve ne se fût avancé pour servir de barrière à ceux qui poursuivoient les vaincus. Ainsi on pouvoit dire alors que la victoire étoit dans les deux partis, et voloit sur les deux armées; car l'aile droite de Cyrus, où il étoit en personne, avoit mis en déroute l'aile gauche de Thomiris (D. Francisco de Mélos), et l'aile droite de Thomiris, où Ariante (le comte d'Isembourg) combattoit, avoit rompu la gauche de Cyrus. Mais pendant que cette double victoire se remportoit dans chaque parti, et à l'aile gauche et à l'aile droite, l'infanterie n'étoit pas oisive, et celle de Cyrus avoit avancé contre celle des Massagètes. Il y avoit même eu quelques bataillons qui avoient commencé le combat ; mais comme Aglatidas (d'Espenan, qui commandoit le centre, où étoit l'infanterie et l'artillerie) vit le désordre de l'aile gauche, et qu'il remarqua que l'infanterie des Massagètes paroissoit plus ferme que la sienne et attendoit le choc d'une contenance plus fière, il crut fort sagement qu'il étoit à propos de voir ce que la fortune décideroit du destin des deux cava-

leries, avant que de rien entreprendre : c'est pourquoi il se contenta de faire de continuelles escarmouches, jusques à ce que l'occasion lui parût plus favorable. Mais enfin Cyrus, après avoir entièrement défait l'aile gauche des ennemis, comme je l'ai déjà dit, attaqua l'infanterie des Massagètes, et l'attaqua avec tant d'ordre et tant de vigueur, que sans qu'aucun de ses corps fût rompu, il renversa l'infanterie des Callipides, celle des Issédons, et mit entièrement en déroute celle des Scythes royaux (l'infanterie allemande, wallonne et italienne). Mais lorsqu'il étoit en ce glorieux état où il lui étoit permis de croire qu'il seroit bientôt vainqueur, il vit tout d'un coup les pitoyables termes où étoit son aile gauche ; ainsi il connut avec certitude que ce gain de la bataille dépendoit absolument des troupes qu'il avoit auprès de lui. De sorte que, sans perdre de temps et sans s'opiniâtrer à achever de vaincre ceux qu'il avoit déjà rompus, il songea à vaincre les vainqueurs des siens, et il espéra même que leur victoire seroit la cause de la sienne. Car comme les Massagètes n'avoient pu vaincre sans se mettre en quelque désordre, et que ce qu'il avoit de troupes étoient aussi serrées dans leur rang que si elles n'eussent point combattu, il attendit un heureux succès du dessein qu'il prenoit d'aller combattre cette aile victorieuse. Si bien qu'après avoir, par ses regards seulement, fait reprendre un nouveau cœur aux siens, il abandonna sa nouvelle victoire, et fut sans précipitation, pour conserver l'ordre dans ses troupes, par le derrière de l'armée de Thomiris, afin d'attaquer cette cavalerie, qui venoit de rompre la sienne. De sorte que la trouvant encore tout ébranlée, et dans cette négligence que la victoire donne à ceux qui ne sçavent pas tout à fait bien l'art de vaincre, il la défit entièrement sans beaucoup de peine. Il délivra même par cette victoire le roi d'Hircanie (La Ferté-Seneterre), qui avoit été fait prisonnier, lorsque l'aile où il étoit avoit été rompue ; et il fut trouvé blessé en plusieurs endroits. Il arriva encore que ceux qui échappèrent à la victoire de Cyrus en s'enfuyant rencontrèrent Mazare (Gassion), qui acheva de les vaincre ; de sorte que l'illustre Cyrus eut la gloire d'avoir vaincu les vainqueurs des siens, d'avoir entièrement défait les deux ailes de l'armée ennemie, et d'avoir même vaincu une grande partie des gens de pied de Thomiris.'

A cette description claire et précise de la manœuvre qui a

décidé la victoire, qu'il nous soit permis d'ajouter une dernière citation, celle du passage où M^lle de Scudéry peint la fin de la bataille, la résistance opiniâtre de l'infanterie espagnole, la glorieuse mort du comte de Fontaine, et la noble et généreuse conduite par laquelle le jeune héros met en quelque sorte le sceau à sa gloire, en couronnant la victoire par la clémence et la piété. Tout le monde sait par cœur les belles pages de Bossuet sur ce grand sujet ; mais après l'éloquence, l'exactitude a encore son prix, et nous ne connaissons pas de récit plus exact que celui que nous allons mettre sous les yeux du lecteur. Il est de tout point conforme à la savante narration de La Moussaye, fondement de celle de Bossuet, comme nous l'avons montré ailleurs ; mais la relation de La Moussaye n'a été publiée qu'en 1673 par M. de Bessé, tandis que le tableau tracé par M^lle de Scudéry est de l'année 1653. Et comme ce tableau est incomparablement supérieur pour la netteté, l'ordre et l'agrément, à la relation officielle de la *Gazette*, on peut dire que *le Cyrus* est le premier ouvrage qui ait donné une juste idée de toute la bataille de Rocroy, de l'habile stratégie qui l'a préparée, de la manœuvre hardie qui l'a gagnée, et particulièrement des dernières scènes de cette héroïque journée.

' Il ne restoit donc plus à combattre qu'un grand corps d'infanterie, qui, n'étant composé que de Massagètes (les Espagnols), s'étoit posté auprès des machines de leur armée, et qui paroissoit en une posture si fière, qu'il étoit aisé de voir que ces Massagètes vouloient défendre leur vie et leur liberté jusques à la dernière goutte de leur sang. Le vaillant Térez (le comte de Fontaine) commandoit ce corps ; mais parce qu'il étoit fort incommodé à cause des blessures qu'il avoit eues autrefois, il ne pouvoit monter à cheval, et il alloit toujours à la guerre dans un petit char (une chaise à porteur). Cet expérimenté capitaine étant donc à la tête de ces vaillants Massagètes, Cyrus n'hésita point à les attaquer ; et il se résolut d'autant plus tôt à se hâter de les vaincre, qu'il avoit sçu, par des prisonniers qu'il avoit fait, que le prince Aripithe (le général Beck) avançoit avec un puissant secours de Sauromates, et qu'il étoit déjà dans les bois. Joint qu'appréhendant que Mazare (Gassion), qui suivoit ceux qu'il avoit mis en déroute, ne rencontrât Aripithe et n'en fût vaincu, il croyoit qu'il falloit promptement se hâter de se défaire de ce reste d'ennemis.

Il avoit pourtant peu de cavalerie auprès de lui, parce qu'après cette dernière victoire elle s'étoit amusée à piller. Néanmoins, sans attendre son gros de réserve, il fut courageusement à la charge, à la tête de son infanterie, quoiqu'il eût peu de cavalerie pour la soutenir ... Cependant Térez, voyant venir Cyrus à lui, avec toute la fierté d'un homme qui n'avoit jamais été vaincu ne s'ébranla point, et commanda aux siens de ne tirer point leurs flèches que leurs ennemis ne fussent à la juste portée du trait. Et en effet, Cyrus avança toujours avec les siens, sans que les Massagètes tirassent. Mais lorsqu'il fut à la distance que Térez leur avoit marquée, ce vaillant capitaine fit ouvrir ses bataillons et fit faire une si furieuse décharge de toutes les machines de l'armée de Thomiris et de toutes les flèches de son infanterie, que l'air en fut obscurci, et que toutes les troupes de Cyrus en furent non-seulement couvertes, mais épouvantées. Et si l'extrême valeur de ce grand prince n'eût rassuré ses soldats, ceux qui avoient vaincu partout ailleurs eussent été vaincus en cet endroit. Mais comme, par bonheur, Térez n'avoit point de cavalerie pour pouvoir les pousser et profiter de leur désordre, ils ne se reculèrent pas fort loin ; et Cyrus sçut si bien les rassurer, qu'il les ramena au combat. Il est vrai que, comme Térez avoit eu le loisir de faire préparer de nouveau ses machines, cette seconde attaque eut le même succès de la première ; et jusques à trois fois le vainqueur de l'Asie attaqua ces fiers ennemis sans les pouvoir rompre, quoiqu'il y fît des choses prodigieuses, et que les princes qui le suivoient se signalassent par mille actions de courage. Cette opiniâtre valeur de ces vaillants Massagètes leur fut pourtant inutile : car Cyrus, ayant fait avancer son gros de réserve, et quelques autres troupes que ce prince avoit envoyées après ceux qu'il avoit rompus étant arrivées, il fit envelopper cette vaillante infanterie de tous les côtés. De sorte que, ne restant plus rien à faire à ces courageux Massagètes qu'à se rendre, puisqu'ils le pouvoient faire avec gloire, ils firent les signes qu'on a accoutumé de faire lorsqu'on veut demander quartier ; si bien que l'illustre Cyrus, qui ne cherchoit qu'à pouvoir sauver la vie à de si braves gens, s'avança pour leur donner sa parole et recevoir la leur. Mais comme il s'avança sans leur faire aucun signe qui leur pût faire connoître qu'il leur faisoit grâce, ils crurent qu'au contraire il alloit encore les attaquer ; de sorte

que, faisant une nouvelle décharge de leurs machines et tirant toutes leurs flèches, tous ceux qui suivoient Cyrus virent ce prince en si grand danger que, poussés par l'amour qu'ils avoient pour lui, ils allèrent attaquer ces vaillants Massagètes, quoiqu'ils n'en eussent point reçu d'ordre ; et ils les attaquèrent par tant d'endroits à la fois qu'ils les rompirent de partout et pénétrèrent leurs bataillons de part en part. Cependant Cyrus, qui fut véritablement touché d'une généreuse compassion de voir de si vaillants soldats en état de périr, fit une action aussi glorieuse en voulant leur sauver la vie, que celle qu'il avoit faite le même jour en donnant la mort à tant d'autres ; car il se jeta, malgré le tumulte et la confusion, au milieu des vaincus et des vainqueurs, criant aux siens, avec une voix éclatante qui imprimoit du respect à ceux qui l'oyoient, qu'il vouloit absolument qu'on donnât quartier aux Massagètes, menaçant même avec une fierté héroïque ceux qui lui venoient d'aider à remporter la victoire, s'ils ne pardonnoient aux vaincus et s'ils ne lui obéissoient. Mais à peine ce commandement eut-il été entendu, qu'en un même temps les soldats de Cyrus cessèrent de tuer ; et les Massagètes, charmés de la clémence de leur vainqueur, posèrent les armes, et s'amassèrent en foule et avec précipitation à l'entour de lui, regardant alors comme leur protecteur celui qu'un moment auparavant ils avoient combattu comme leur ennemi. En effet, il n'y eut officier qui ne voulût avoir l'honneur de s'être rendu à ce prince, et il n'y eut pas un simple soldat qui ne fît du moins ce qu'il put pour s'en approcher. Il y eut même deux prisonniers considérables qui eurent la gloire d'être pris de la plus illustre main du monde, puisqu'ils le furent de celle de Cyrus ...

'Comme Cyrus sçavoit qu'il ne faut jamais que les vainqueurs s'endorment entre les bras de la victoire, dès qu'il eut sauvé la vie à ces vaillants Massagètes, qu'il eut donné ordre à la sûreté des prisonniers, et qu'il eut commandé qu'on prît soin du corps du vaillant Térez qui fut tué en cette occasion, il pensa diligemment à rallier ses troupes victorieuses, afin qu'elles fussent en état de soutenir Mazare (Gassion), s'il étoit poussé par Aripithe (Beck), et d'aller même attaquer ce prince des Sauromates, s'il osoit sortir du bois et s'avancer dans la plaine. Mais comme il étoit occupé à ce ralliement, Mazare (Gassion), qui venoit de donner la chasse aux ennemis, arriva, qui apprit à

Cyrus qu'Aripithe, n'ayant osé s'engager dans la plaine, avoit toujours été dans le bois, où il avoit reçu dans le défilé les troupes qu'il avoit rompues ; ajoutant que cela n'avoit pas empêché qu'on ne les eût poursuivies ardemment ; et qu'il avoit sçu par des prisonniers qu'il avoit fait assez avant dans le bois, que les troupes d'Aripithe qui n'avoient point combattu se retiroient avec tant de confusion, qu'on ne les pouvoit presque discerner d'avec celles qui avoient été défaites. Cyrus loua Mazare en peu de mots de tout ce qu'il avoit fait de grand dans cette journée ... Et voulant enseigner par son exemple à tous les siens, que toutes les grâces ne viennent que du ciel, (Cyrus) se mit à genoux : et se tournant vers le soleil qui étoit le dieu des Persans, il le remercia d'avoir éclairé sa victoire. Ainsi on vit le victorieux, au milieu d'un champ de bataille tout couvert de morts et de mourants, rendre hommage de sa valeur au dieu qu'il adoroit. Toutes ses troupes à son exemple firent la même chose ; chacun à l'usage de son pays rendit grâces aux dieux d'une victoire si signalée.

' En effet, il n'en fut jamais une plus complète : toute l'armée ennemie avoit été vaincue partie à partie, et presque escadron à escadron, tant la déroute fut grande. Il s'en fallut peu que tous les officiers de cette armée ne fussent tués ou prisonniers: le vaillant Térez (le comte de Fontaine) mourut à la tête de cette courageuse infanterie qui combattit la dernière ; et son corps fut trouvé auprès du char dont il se servoit à la guerre, depuis qu'il avoit été estropié. Toutes les machines des ennemis furent prises : toutes leurs enseignes servirent à élever un trophée à leur vainqueur ; tout leur bagage enrichit tous les soldats de l'armée de Cyrus ; et pour mieux marquer la victoire de ce grand conquérant, il campa dans le camp de ses ennemis. Mais ce qui la lui rendit plus glorieuse, étoit que Myrsile, Artamas, Intapherne, Atergatis, Gobrias, Gadate, Indathirse, et tous ceux qui s'étoient trouvés à cette grande journée, publioient tout haut que Cyrus tout seul avoit gagné la bataille. En effet, on peut assurer sans flatterie que la prudence avec laquelle il conduisit sa valeur la lui fit effectivement gagner, étant certain que s'il n'eût retenu l'impétuosité de son courage et celle de ses troupes, lorsqu'il eut rompu l'aile gauche des Massagètes, il n'eût peut-être pas vaincu ; mais comme il ne s'emporta point à les poursuivre et

qu'il tourna tout court ses escadrons contre l'infanterie, sans que pas un des siens sortît de son rang, il se trouva en pouvoir d'aller par le derrière de l'armée de Thomiris attaquer avantageusement cette aile victorieuse qui avoit mis Crésus (le maréchal de L'Hopital) en déroute, *ce qui fut en effet le point décisif de la bataille.*'

Le combat de Charenton pendant le siège de Paris n'a pas assurément l'importance militaire des batailles de Rocroy et de Lens ; mais il est très considérable par ses résultats : il jeta le trouble et le découragement dans l'âme des frondeurs, ranima les espérances des gens de bien, enhardit le parlement à faire paraître ses vrais sentiments, à entamer et à poursuivre les négociations de Ruel, rendit à la royauté son ascendant légitime, et peu à peu amena la fin de ce premier acte du triste drame de la Fronde. Il en sort cette grande leçon, depuis fort peu comprise, qu'il n'est pas nécessaire d'être dans Paris pour y vaincre une insurrection, et qu'on peut très bien en venir à bout du dehors en laissant l'esprit de désordre se déshonorer et s'épuiser par ses effets inévitables, et en sachant à propos frapper des coups décisifs. Après avoir investi Paris, Condé pensa, dans les premiers jours de février 1649, que le moment était venu de lui faire un peu sentir la pointe de son épée, et d'apprendre aux chefs militaires de la Fronde qui avaient servi sous lui qu'ils n'étaient pas encore de force à lutter contre leur ancien général. Il resserra le blocus et résolut de s'emparer d'une des clefs de Paris, Charenton, alors place forte, dominant la Marne et la Seine, et par où entrait l'approvisionnement principal de la ville. Il fit donc attaquer Charenton le 8 février 1649 par un détachement de l'armée royale composé de régiments solides, dont il donna le commandement à l'un de ses plus valeureux lieutenants, un des héros de Lens, le duc de Châtillon, déjà lieutenant général et auquel était promis le bâton de maréchal de France. La défense de la place avait été confiée par les frondeurs au marquis de Clanleu, officier malheureux, mais d'une intrépidité à toute épreuve, et qui se battit avec son obstination accoutumée. Près de cinquante mille hommes de milice bourgeoise et de troupes régulières sortirent de Paris, et débouchèrent dans la plaine pour venir au secours de la garnison menacée et de son vaillant

chef. Condé, adossé à Vincennes dont lui répondait un officier dévoué à Mazarin, le comte de Broglie, occupa tout l'intervalle entre Vincennes et Charenton, et fit monter de l'artillerie sur les hauteurs qui couronnent la plaine, ne laissant ainsi d'autre alternative à l'armée de la Fronde que de venir lui livrer bataille dans cette forte position, ou de rester spectatrice immobile de la prise de la place. Charenton fut pris en effet à la vue de l'armée sortie de Paris ; mais il y eut des pertes cruelles des deux côtés. Les deux généraux qui commandaient l'attaque et la défense, Châtillon et Clanleu, furent tués, laissant chacun dans leur parti de vifs regrets, surtout Châtillon, le mari de la belle duchesse, le beau-frère de Bouteville, le dernier des Coligny, destiné à relever ce grand nom et à donner à la France un capitaine de plus. Sa mort fut amèrement pleurée par Condé, qui montra en cette occasion de quelle amitié il était capable. En vain la *Gazette*, alors aux mains des frondeurs, s'appliqua-t-elle à diminuer l'importance de cet évènement ; il fit de toutes parts une impression profonde ; il en courut plus d'un récit populaire en prose et en vers. Celui de M^lle^ de Scudéry est un peu court, mais en général fort exact, et nous le préférons de beaucoup à l'article de la *Gazette* insignifiant à dessein. Les détails dans lesquels entre M^lle^ de Scudéry, et qui au premier coup d'œil semblent romanesques, se retrouvent dans les *Mémoires* les plus authentiques publiés longtemps après.

La clef nous le dit : ' Le château (sur le bord de l'Araxe) est Charenton, que M. le Prince prit à la vue de cinquante mille hommes qui n'osèrent l'attaquer à la vallée de Fécamp où il s'étoit posté, et rentrèrent honteusement dans la ville. Toute cette grande action est purement écrite selon la vérité. Le prince Artibie blessé à mort étoit feu M. le duc de Châtillon que M. le Prince aida à porter de ses propres mains, ainsi que le fait Cyrus.'

Le Grand Cyrus, t. iii, liv. II, p. 611 : ' La grande ville d'Artaxate (Paris) étoit située dans une plaine très-fertile au bord de l'Araxe (la Seine). Cette ville n'étoit commandée que de fort peu d'endroits ; mais ses murailles étoient si foibles et même en quelques lieux si détruites, que sa force ne consistoit qu'en la multitude de ses habitants.' Auparavant l'auteur a déjà parlé du fort de Charenton, ' château qui n'est

qu'à cinquante stades d'Artaxate et qui est bâti sur le bord d'une petite rivière (la Marne), laquelle se jette en ce lieu-là dans l'Araxe, qui passe dans Artaxate ... Cyrus fut reconnoître en personne la situation de ce bourg où étoit le château qu'il vouloit prendre... Après avoir assemblé ses troupes proche d'un petit bois (le bois de Vincennes), et choisi celles qu'il destinoit à l'attaque du bourg et du château, quoiqu'il fût averti que toute la ville d'Artaxate étoit en armes, et que tous les bourgeois se préparoient à sortir contre lui, ce grand cœur ne s'ébranla point : au contraire, prenant de nouvelles forces par la grandeur du péril, il choisit une petite éminence qui étoit entre la ville et ce château, et après avoir rangé huit mille hommes en bataille sur cette hauteur, et y avoir placé six de ces terribles machines qui servoient à lancer des boulets de pierre, pour s'opposer au secours que l'ennemi vouloit y donner, il fut avec les quatre mille autres attaquer le bourg dans lequel on avoit jeté trois mille soldats qui s'y étoient retranchés quelques jours auparavant que Cyrus arrivât à la vue d'Artaxate. Cette attaque se fit par trois endroits à la fois, après que quatre béliers eurent abattu la barricade et la muraille, mais avec tant de vigueur que les ennemis en furent épouvantés ... La première barricade fut emportée du côté qu'étoit Cyrus, et ceux qui la défendoient, fuyant avec précipitation jusques à la seconde, y furent tués, et servirent encore à faire forcer les autres par l'effroi que leur défaite leur donna. Les soldats, encore animés par l'exemple de leur chef, plantèrent des échelles contre les murs dont les béliers avoient déjà abattu une partie ; de sorte que tout d'un coup les soldats et les habitants se virent enveloppés de toutes parts, et contraints de fuir pour sauver leur vie. Les uns jettent leurs armes et se rendent, les autres fuient en tumulte et en désordre ; quelques-uns, pour éviter l'épée de l'ennemi qui les poursuit, trouvant le pont trop étroit et trop embarrassé pour tant de monde, se jettent en la rivière qui passe en ce lieu, et s'y noient misérablement. Quelques-uns tâchent de se défendre encore à ce pont ; mais comme la valeur de Cyrus ne s'arrêtoit jamais qu'après la victoire, il les poursuit, il les force, il tue tout ce qui lui résiste, et pardonne à tout ce qui lui cède. Celui qui commandoit les gens de guerre qui étoient en ce lieu-là, et qui étoit un homme de cœur, y fut tué de divers coups, n'ayant

pas voulu demander quartier ; et des trois mille hommes que l'on avoit mis dans ce bourg, il en échappa fort peu qui ne fussent ou blessés ou prisonniers. Bien est-il vrai que du côté de Cyrus, le prince Artibie (Châtillon) reçut deux blessures mortelles, ce qui affligea extraordinairement Cyrus . . . Il rencontra quelques soldats et quelques capitaines qui portoient dans ce château le prince Artibie blessé, afin de l'y faire panser plus commodément. Comme Cyrus le vit en cet état, et qu'il remarqua que ceux qui le soutenoient étoient trop foibles et l'incommodoient en le portant, quelque pressé qu'il fût et quelque douleur qu'il eût en l'âme, il aida de sa propre main à porter cet illustre ami jusques à une chambre basse où il fut mis sur un lit . . . Après cela Cyrus monta à cheval . . . A chaque pas qu'il faisoit, il recevoit avis sur avis de troupes qui sortoient d'Artaxate ; mais quelque grand qu'on lui représentât ce péril, il fut se mettre à la tête des siennes, résolu de combattre, quand même il seroit attaqué par cent mille hommes. En effet, si le roi d'Arménie l'eût entrepris, il n'y en eût eu guères moins ; car depuis une petite vallée (la vallée de Fécamp) qui s'abaisse presque imperceptiblement, et qui est au-dessous de l'éminence où Cyrus s'étoit posté, jusques à Artaxate, toute la campagne étoit couverte de troupes ennemies, qui firent même semblant d'avoir intention de combattre. Le roi d'Arménie tint conseil de guerre pour cela, hors des murailles de la ville, et s'avança jusques à un village où il fit halte, qui est fort proche de ce petit vallon qui séparoit les deux armées. Cependant Cyrus demeura ferme en son poste, regardant toujours fièrement cette multitude innombrable d'ennemis qui n'osoient l'attaquer. Il conduisit même cette grande action avec tant de valeur et tant de prudence, qu'il y avoit plus de six heures que ce château étoit pris que ceux d'Artaxate ne le savoient pas encore. Enfin après avoir bien consulté, le roi d'Arménie conclut qu'il ne falloit point attaquer un prince accoutumé de combattre comme un lion et de vaincre tout ce qui lui résistoit. Le prince Phraate, qui étoit assez brave, vouloit hasarder la chose à quelque prix que ce fût ; mais son opinion n'étant pas suivie, parce qu'un chef expérimenté soutint qu'il n'y avoit nulle apparence d'aller choquer, avec des troupes nouvelles et des bourgeois, des troupes aguerries et le plus grand capitaine du monde posté avec quelque avantage,

Cyrus eut la satisfaction d'avoir pris ce qu'il vouloit prendre à la vue de ses ennemis, et de leur avoir présenté la bataille, depuis le matin jusques à la nuit, sans qu'ils eussent osé l'accepter, quoiqu'ils fussent vingt fois plus que lui. La nuit tombant tout d'un coup cacha une partie de la honte qu'avoient tous les habitants d'Artaxate de rentrer dans leur ville après avoir seulement vu prendre un château qui leur étoit considérable à cause de l'Araxe qui y passe . . .'

On le voit : la narration de M^lle de Scudéry est d'une vérité frappante. On peut juger avec quel empressement elle dut être accueillie lorsqu'elle vit le jour à la fin de cette même année 1649 ! Paris commençait depuis peu de temps à respirer des périls et des ennuis du siège qu'il venait de soutenir. Les esprits et les cœurs étaient encore tout émus des souvenirs de la guerre à peine terminée, et ses diverses aventures, les faits d'armes de l'un et de l'autre parti étaient l'entretien de tout le monde, de la bourgeoisie aussi bien que de la magistrature et de la noblesse, parce que la bourgeoisie y avait joué un rôle sinon brillant, du moins considérable. Après avoir été si étroitement renfermé dans les murailles de Paris, c'était comme un plaisir nouveau d'en sortir, d'aller visiter les lieux où s'était livré plus d'un combat sanglant :

. iuvat ire et Dorica castra
Desertosque videre locos . . .
. hic acie certare solebant.

Les moindres détails que racontait M^lle de Scudéry avaient un intérêt palpitant. On les recherchait avec passion. Il en devait être à peu près de même des récits du siège de Dunkerque et des batailles de Rocroy et de Lens. La plupart de ceux qui s'y étaient distingués vivaient encore. Eux et leurs familles, disséminés dans toutes les provinces, se faisaient un orgueilleux plaisir de reporter leurs regards sur ces flatteuses et véridiques peintures. Il n'y avait pas de château où on ne voulût les avoir. Ces brillants faits d'armes, entremêlés d'aventures d'amour et de conversations délicates et spirituelles, amusaient les longs loisirs, polissaient les esprits, élevaient les cœurs, entretenaient et répandaient dans tous les rangs, et particulièrement dans la jeune noblesse, la tradition française de l'esprit de galanterie et de l'esprit militaire.

CHAPITRE V

HÔTEL DE RAMBOUILLET

La Marquise de Rambouillet et ses deux filles Julie et Angélique d'Angennes.

L'HÔTEL de Rambouillet, où Mlle de Scudéry va nous introduire, nous est une transition naturelle du monde de l'aristocratie à celui de la bourgeoisie instruite et lettrée. Car si les personnes du plus haut rang, et jusqu'à des princes et des princesses de sang royal, fréquentaient la maison de Mme de Rambouillet, la spirituelle marquise considérait encore plus le mérite que la naissance ; elle ne demandait point de quartiers de noblesse de ceux qui recherchaient sa société, et on était parfaitement reçu chez elle dès qu'on y apportait de l'esprit et du talent, accompagnés de bonnes manières. Les illustrations les plus diverses s'y mêlaient et y vivaient fort bien ensemble. Tout le monde gagnait à ce commerce, la noblesse s'y polissait, y prenait le goût et le respect des choses de l'esprit, et les gens de lettres sentaient s'élever leur intelligence avec leurs mœurs.

Personne n'a plus connu l'illustre hôtel que Mlle de Scudéry. Elle le fréquenta de bonne heure ; elle fut le témoin de son plus grand éclat et aussi de sa décadence, quand la maîtresse de la maison commença à ressentir les atteintes de la vieillesse, quand ses deux filles durent suivre leurs maris en province, et que le temps emporta ou dispersa toute la brillante compagnie. Aussi la description qu'elle nous a donnée de ce sanctuaire de la société polie au XVIIe siècle, est-elle la plus complète, la plus fidèle comme aussi la plus agréable qui soit parvenue jusqu'à nous.

Catherine de Vivonne était fille unique de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, ambassadeur de France à Rome, et de Julia Savelli, grande dame romaine. Elle naquit à Rome pendant l'ambassade de son père, en l'année 1588, et fut mariée en 1600, à l'âge de douze ans, à Charles d'Angennes, marquis de

Rambouillet, alors vidame du Mans, capitaine d'une des compagnies de cent gentilshommes de la maison du Roi, qui devint successivement maître de la garde-robe, chevalier des ordres, colonel général de l'infanterie italienne, maréchal de camp, ambassadeur extraordinaire en Piémont en 1620, puis en Espagne en 1627 ; personnage, à tous égards, très-considérable, qui avait été bien avec le maréchal d'Ancre et fut encore mieux avec le cardinal de Richelieu, de beaucoup d'esprit, d'une assez grande fierté, de peu d'ordre en ses affaires, et dépensant fort noblement sa fortune. A la mort de son père en 1611, il prit le titre et le rang de marquis de Rambouillet. Mais dès 1606 l'hôtel qui portait alors ce nom, et qui était la demeure de la famille, avait été vendu ; et c'est des mains du nouveau propriétaire qu'en 1624 Richelieu l'acheta pour le démolir et bâtir sur son emplacement le fameux Palais-Cardinal.

Parmi les biens que Catherine de Vivonne avait apportés à son mari était l'hôtel Pisani, l'ancien hôtel d'O et de Noirmoutiers, rue Saint-Thomas-du-Louvre. La jeune marquise, qui avait pris en Italie le goût des belles choses, ne trouvant pas cet hôtel assez beau, le fit mettre à bas, et, nul architecte ne lui proposant de plan à son gré, elle s'érigea elle-même en architecte, et fit construire un hôtel nouveau sur des dessins tracés de sa propre main. La principale nouveauté de ce bâtiment consistait dans la place de l'escalier ; d'ordinaire on le mettait au milieu, avec des salles d'un côté et de l'autre, ce qui donnait divers appartements, chacun de médiocre étendue ; M^lle de Rambouillet mit l'escalier de côté, à l'un des coins, en sorte qu'on avait des appartements considérables et une enfilade de chambres toutes de plain-pied, arrangement favorable à de grandes réceptions. Au rez-de-chaussée, du côté du jardin, des fenêtres régnant de haut en bas, depuis le plafond jusqu'au plancher, laissaient entrer abondamment l'air et la lumière, et, lorsqu'elles s'ouvraient, agrandissaient, pour ainsi dire, les appartements en les unissant aux vastes jardins qui s'étendaient, sur les derrières de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, jusqu'au Carrousel et aux Tuileries. Ce nouvel hôtel de Rambouillet, placé entre celui de Chevreuse et les Quinze-Vingts, avec son élégante architecture, sa distribution spacieuse et commode, et le riche ameublement que Catherine de Vivonne se plut à y rassembler, excita l'admiration générale

et donna naissance à bien des imitations. On met la date de sa construction au temps du maréchal d'Ancre, c'est-à-dire de 1610 à 1617.

A peu près vers cette époque, dès l'âge de vingt ans, dit-on, Mme de Rambouillet commença à trouver tant de fatigue et d'ennui aux bruyantes assemblées du Louvre, qu'elle prit la résolution de n'y plus aller et de rester chez elle. Cette résolution dut être bien secondée par l'agrément et la beauté de l'habitation qu'elle se donnait ; et, sans prétendre ici à des précisions qui nous échappent, il nous semble que c'est vers 1617 ou 1618, et très-certainement avant 1620, qu'on doit placer les commencements de la célèbre société de Rambouillet. Née avant 1620, elle jette le plus grand éclat pendant trente années, jusqu'à ce qu'à la fin surviennent presque coup sur coup le mariage de Julie en 1645, la Fronde en 1648, la mort de M. de Rambouillet en 1652, la vieillesse et les infirmités de la noble femme qui l'avait créée et si longtemps soutenue.

Nous avons ailleurs rappelé les qualités diverses et peu communes, nécessaires pour rassembler et retenir autour de soi une compagnie d'élite : Mme de Rambouillet présente toutes ces qualités dans leur harmonie à la fois et leur perfection.

Il faut en effet que ç'ait été une personne d'un mérite bien extraordinaire pour avoir réuni les suffrages de tous ceux qui l'ont approchée, quels que fussent leurs opinions, leurs intérêts, leur rang, leur caractère. Nous avons en vain cherché sur son compte, ce qui ne manque d'ordinaire à aucune destinée un peu brillante, quelque calomnie ou quelque médisance, un mot équivoque, l'épigramme la plus légère : partout nous n'avons trouvé qu'un concert d'éloges vivement sentis qui traversent plusieurs générations. Il n'y a pas jusqu'aux gens de lettres, race peu portée à l'enthousiasme, habile et prompte à saisir tous les ridicules, qui, divisés sur tout le reste et prêts à se déchirer entre eux, ne s'accordent d'une façon merveilleuse dès qu'il est question de la marquise de Rambouillet. Elle a désarmé Tallemant lui-même. Lui, le caricaturier du XVIIe siècle, qui recherche avec passion et ramasse avec complaisance les bavardages du plus bas étage pour en salir les renommées les plus pures ou les plus dignes d'indulgence, qui partout où il entrevoit quelque faiblesse imagine une bassesse ou une ordure, reçu on ne sait comment à l'hôtel de Ram-

bouillet, assez tard, à ce qu'il semble, et sans y avoir été fort remarqué, puisque son nom ne se trouve pas même une seule fois dans les lettres de Voiture, impitoyable sur tous les habitués de l'illustre maison, en épargne la maîtresse, ou plutôt la loue avec une effusion bien touchante, venant d'un pareil personnage. Il la fait connaître avec un soin particulier, raconte sa vie, celle de son mari, de son fils et de ses filles, de son gendre Montausier, et de ses principaux amis. On comprend donc que la bienveillante et reconnaissante M^lle de Scudéry, qui avait fait partie des beaux jours de l'hôtel de Rambouillet, n'est pas restée au-dessous de Tallemant. Elle en répète en effet tous les éloges, ou plutôt elle les devance, car Tallemant écrivait cette partie de ses Mémoires en 1657, et le tome VII du *Grand Cyrus* est de novembre 1651. Elle fait plus : elle nous fournit quelques détails nouveaux sur un point qui n'est pas sans importance.

Comment ne nous reste-t-il aucun portrait authentique, peint ou gravé, d'une personne d'une telle renommée ? Le fait est étrange, mais il est certain. Pour des portraits gravés, il paraît qu'il n'y en a jamais eu, ou, du moins, la *Bibliothèque historique de la France* n'en indique aucun. Cependant il est hors de doute qu'il y avait, au XVII^e siècle, bien des portraits de la célèbre marquise, de la main des meilleurs peintres. Scudéry nous apprend qu'il en possédait deux, l'un de Ducayer, où elle était peinte en Romaine, sous les traits de Porcie ou de Lucrèce, par conséquent, selon toute vraisemblance, au temps de sa jeunesse ; l'autre où Van Moll l'avait représentée regardant le corps de son fils, le marquis de Pisani, tué à Nortlingen, en 1645, à l'âge de trente ans ; sa mère, née en 1588, avait alors cinquante-sept ans. Ainsi le seul cabinet de Scudéry avait deux portraits de M^me de Rambouillet à deux époques différentes de sa vie. Est-il possible de supposer que ses deux filles, M^me de Grignan et M^me de Montausier, n'avaient pas un portrait de leur mère, et que le marquis de Rambouillet, qui adorait sa femme, n'en eût pas aussi quelque portrait digne de sa tendresse et de sa fortune ? Mademoiselle, dans *la Princesse de Paphlagonie*, décrivant la chambre de M^me de Rambouillet, la plus riche de l'hôtel, dit que la maîtresse de la maison y avait placé les portraits de tous ceux qu'elle aimait : celui de la noble mère de famille pouvait-il ne s'y pas trouver ? Ce

nous serait du moins une sorte de compensation, si Mademoiselle avait mis Mme de Rambouillet dans ses *Divers portraits* : nous posséderions alors une description assez détaillée de cette illustre dame, pour la pouvoir reconnaître dans l'occasion parmi tant de toiles charmantes du XVIIe siècle qui sont parvenues jusqu'à nous et qu'on rencontre çà et là sans la désignation des personnages qu'elles représentent. Mais ni Mademoiselle ni nul autre auteur contemporain n'ont décrit Mme de Rambouillet; en sorte qu'aujourd'hui, si nous nous trouvions devant son portrait véritable sans y lire le nom de l'original, il nous serait impossible de l'y mettre, dans le manque absolu de toutes données caractéristiques. A ce silence extraordinaire, on pourrait croire que Mme de Rambouillet n'était pas belle. Mais Tallemant dit positivement qu'elle l'était. Il dit aussi qu'elle avait le teint beau et la peau délicate. Tout cela est du dernier vague ; et, à l'heure qu'il est, nous n'aurions pas la moindre idée de ce qu'était Mme de Rambouillet, si notre clef du *Grand Cyrus* ne nous apprenait que l'hôtel de Cléomire, dans la ville de Tyr, est l'hôtel de la rue Saint-Thomas-du Louvre, que Cléomire, née à Athènes et demeurant à Tyr, n'est autre que Mme de Rambouillet, née à Rome et l'ornement de Paris, et si Mme de Scudéry ne nous traçait de Cléomire un portrait bien insuffisant encore, mais qui, du moins, contient quelques traits précis. Elle néglige de nous dire si Cléomire était brune ou blonde, si elle avait des yeux bleus ou noirs, les deux points essentiels de tout portrait de femme. Au moins, elle affirme qu'elle était grande, d'une très belle taille, d'une figure régulière, sereine et tranquille comme son âme ; que toute sa personne était pleine à la fois de majesté et d'agrément; et, à l'éloge qu'elle fait de l'éclat particulier de ses yeux, on pourrait conjecturer qu'ils n'étaient ni bleus ni noirs, mais d'une nuance délicate difficile à bien exprimer. Voici cette description, où on aimerait sans doute à trouver, au lieu d'emphatiques louanges, des indications mieux marquées, mais qui est encore le portrait le moins imparfait que nous connaissions de Mme de Rambouillet.

Le Grand Cyrus, t. vii, liv. Ier, p. 489 : ' Imaginez-vous la beauté même, si vous voulez concevoir celle de cette admirable personne. Je ne vous dis point que vous vous figuriez celle que nos peintres donnent à Vénus, pour comprendre la sienne,

car elle ne seroit pas assez modeste ; ni celle de Pallas, parce qu'elle seroit trop fière ; ni celle de Junon, qui ne seroit pas assez charmante ; ni celle de Diane, qui seroit un peu trop sauvage ; mais je vous dirai que, pour représenter Cléomire, il faudroit prendre de toutes les figures qu'on donne à ces déesses ce qu'elles ont de beau, et l'on en feroit peut-être une passable peinture. Cléomire est grande et bien faite : tous les traits de son visage sont admirables ; la délicatesse de son teint ne se peut exprimer ; la majesté de toute sa personne est digne d'admiration, et il sort je ne sais quel éclat de ses yeux qui imprime le respect dans l'âme de tous ceux qui la regardent ; et pour moi, je vous avoue que je n'ai jamais pu approcher Cléomire sans sentir dans mon cœur je ne sçais quelle crainte respectueuse, qui m'a obligé de songer plus à moi, étant auprès d'elle, qu'en nul autre lieu du monde où j'aie jamais été. Au reste, les yeux de Cléomire sont si admirablement beaux, qu'on ne les a jamais pu bien représenter: ce sont pourtant des yeux qui, en donnant de l'admiration, n'ont pas produit ce que les autres beaux yeux ont accoutumé de produire dans le cœur de ceux qui les voient ; car enfin, en donnant de l'amour, ils ont toujours donné en même temps de la crainte et du respect, et, par un privilège particulier, ils ont purifié tous les cœurs qu'ils ont embrasés. Il y a même parmi leur éclat et parmi leur douceur une modestie si grande, qu'elle se communique à ceux qui la voient, et je suis fortement persuadé qu'il n'y a point d'homme au monde qui eût l'audace d'avoir une pensée criminelle en la présence de Cléomire. Sa physionomie est la plus belle et la plus noble que je vis jamais, et il paroît une tranquillité sur son visage qui fait voir clairement quelle est celle de son âme. On voit même que toutes ses passions sont soumises à sa raison et ne font point de guerre intestine dans son cœur ; en effet, je ne pense point que l'incarnat qu'on voit sur les joues ait jamais passé ses limites et se soit épanché sur tout son visage, si ce n'a été par la chaleur de l'été ou par la pudeur, mais jamais par la colère ni par aucun déréglement de l'âme : ainsi Cléomire, étant toujours également tranquille, est toujours également belle. Enfin, si on voulait donner un corps à la Chasteté pour la faire adorer par toute la terre, je voudrois représenter Cléomire ; si on en vouloit donner un à la Gloire pour la faire aimer par tout le monde,

je voudrois encore faire sa peinture, et, si l'on en donnoit un à la Vertu, je voudrois aussi la représenter.'

Même en ôtant quelque chose à ce portrait aimable, il reste toujours que la marquise de Rambouillet était fort belle, et cet avantage, joint à celui de la naissance et de la fortune, ne dut pas peu contribuer à lui donner d'abord une cour brillante et nombreuse, avant même que ses filles vinssent augmenter l'éclat et l'agrément de la maison. Mais Catherine de Vivonne avait deux autres qualités bien puissantes pour attirer et conserver une société choisie : elle était la vertu et la raison mêmes. Pleine de considération et d'affection pour un mari qui l'aima toujours comme un amant, une honnêteté simple et sans pédanterie la mit bien vite à l'abri et au-dessus de toute prétention particulière, et nulle galanterie ne troubla ni sa vie ni son salon. Accueillante pour tout le monde, sans humeur, sans caprice, on la trouvait toujours la même. Sur ce fond uni et solide brillaient impunément les plus heureux dons, beaucoup d'esprit naturel, une culture très-variée, de rares connaissances en toutes choses, une assez grande lecture dans les littératures italienne et espagnole, alors à la mode ; sans parler des qualités de son âme, qui relevaient merveilleusement celles de son esprit et de sa personne, la modestie, le désintéressement, la bonté, la constance en tous ses attachements. Le portrait suivant comprend et résume les éloges épars dans les différents auteurs contemporains, et particulièrement dans Segrais et dans Tallemant.

Le Grand Cyrus, *ibid.*, p. 492 : ' Au reste, l'esprit et l'âme de cette merveilleuse personne surpassent de beaucoup sa beauté : le premier n'a point de bornes dans son étendue, et l'autre n'a point d'égale en générosité, en constance, en bonté, en justice et en pureté. L'esprit de Cléomire n'est pas un de ces esprits qui n'ont de lumière que celle que la nature leur donne, car elle l'a cultivé soigneusement ; et je pense pouvoir dire qu'il n'est point de belles connoissances qu'elle n'ait acquises. Elle sçait diverses langues, et n'ignore presque rien de ce qui mérite d'être sçu ; mais elle le sçait sans faire semblant de le sçavoir, et on diroit, à l'entendre parler, tant elle est modeste, qu'elle ne parle de toutes choses admirablement, comme elle fait, que par le simple sens commun et par le seul usage du monde. Cependant elle se connoît à tout : les

sciences les plus élevées ne passent pas sa connoissance; les arts les plus difficiles sont connus d'elle parfaitement . . . Jamais personne n'a eu une connoissance si délicate qu'elle pour les beaux ouvrages de prose ni pour les vers ; elle en juge pourtant avec une modération merveilleuse, ne quittant jamais la bienséance de son sexe, quoiqu'elle soit beaucoup au-dessus. . . Il n'y a personne en toute la cour, qui ait quelque esprit et quelque vertu, qui n'aille chez elle. Rien n'est trouvé beau, si elle ne l'a approuvé : il ne vient pas même un étranger qui ne veuille voir Cléomire et lui rendre hommage ; et il n'est pas jusqu'aux excellents artisans qui ne veuillent que leurs ouvrages aient la gloire d'avoir son approbation. Tout ce qu'il y a de gens qui écrivent en Phénicie ont chanté ses louanges ; et elle possède si merveilleusement l'estime de tout le monde, qu'il ne s'est jamais trouvé personne qui l'ait pu voir, sans dire d'elle mille choses avantageuses, sans être également charmé de sa beauté, de son esprit, de sa douceur et de sa générosité.'

A tant de qualités joignez encore celle-ci, sans laquelle il eût été absolument impossible de maintenir une société quelconque, à travers les perpétuelles agitations de ces temps orageux : nous voulons dire l'indépendance. ' Elle ne sçavoit, dit Segrais, ce que c'étoit que prendre parti.' Et elle le fit bien voir au temps de la toute-puissance de Richelieu. Le cardinal avait beaucoup de considération pour elle ; mais, entouré de sourdes inimitiés et même de tragiques complots, il étendait partout l'œil de sa police, et aurait bien voulu savoir ce qui se passait et ce qu'on disait de lui dans une compagnie telle que celle de l'hôtel de Rambouillet. Un de ses émissaires en toucha quelque chose à la marquise, qui se tira de ce mauvais pas avec sa dignité accoutumée. Segrais et Tallemant racontent tous deux cette anecdote un peu diversement, mais d'une manière également honorable à Mme de Rambouillet. Selon Segrais, l'émissaire de Richelieu aurait été Boisrobert ; il aurait dit à la marquise ' que le cardinal la prioit en amie de lui donner avis de ceux qui parloient de lui dans les assemblées qui se tenoient chez elle. Elle répondit qu'ils étoient si fortement persuadés de la considération et de l'amitié qu'elle avoit pour Son Éminence, qu'il n'y en avoit pas un seul qui eût la hardiesse de parler mal de lui en sa présence, et ainsi qu'elle

n'auroit jamais occasion de lui donner de semblables avis.' Dans Tallemant, il s'agirait du cardinal de La Valette et de la princesse de Condé, très-assidus à l'hôtel de Rambouillet, et dont le soupçonneux cardinal aurait désiré connaître les véritables relations ; et, pour cela, il aurait envoyé le P. Joseph à Mme de Rambouillet pendant que son mari était ambassadeur en Espagne. ' Celui-ci, sans faire semblant de rien, dit Tallemant, la mit sur le discours de cette ambassade, et après lui dit que M. son mari étant employé à une négociation importante, M. le cardinal pouvoit prendre son temps pour faire quelque chose de considérable pour lui, mais qu'il falloit qu'elle y contribuât de son côté et qu'elle donnât à Son Éminence une petite satisfaction qu'il désiroit d'elle ; qu'un premier ministre ne pouvoit prendre trop de précautions ; en un mot, que M. le cardinal souhaitoit de savoir par son moyen les intrigues de Mme la Princesse et de M. le cardinal de La Valette. Mon père, lui dit-elle, je ne crois point que Mme la Princesse et M. le cardinal de La Valette aient aucunes intrigues ; mais, quand ils en auroient, je ne serois pas trop propre à faire le métier d'espion.'

Un autre trait du caractère de Mme de Rambouillet, c'est qu'avec toute sa vertu et toute sa sagesse elle était d'une humeur enjouée, qu'elle aimait fort à s'amuser, et qu'elle garda ce goût jusque dans la vieillesse. ' Mme de Rambouillet, écrit Tallemant en 1657, est encore présentement d'humeur à se divertir de tout.' Comment sans cela expliquer la vie ordinaire de l'hôtel de Rambouillet, le perpétuel amusement qu'on y trouvait, les inventions souvent bouffonnes de Voiture, et tout l'esprit qui s'y dépensait en divertissements de toute sorte ? Voilà pourquoi l'hôtel de Rambouillet était si recherché de tout ce qui aimait les plaisirs de l'esprit. L'apprêt en était banni ; on y était à son aise ; tout y était mis sous un air de plaisanterie, et jamais rien ne différa davantage que la société naturelle et agréable de ces premières et illustres Précieuses et les pédantesques réunions des Précieuses qui vinrent après et soulevèrent la verve railleuse de Molière.

Imaginez maintenant une pareille compagnie, libre, spirituelle, enjouée, dans le plus charmant hôtel, que Mme de Rambouillet avait fait bâtir pour elle-même et à l'usage du monde élégant qu'elle y voulait rassembler, d'une médiocre étendue,

mais où l'espace avait été habilement ménagé, et où régnaient une opulence et un luxe dirigés par le meilleur goût.

' Cléomire, dit M^lle de Scudéry, s'est fait faire un palais de son dessin, qui est un des mieux entendus du monde, et elle a trouvé l'art de faire en une place d'une médiocre grandeur un palais d'une vaste étendue. L'ordre, la régularité et la propreté sont dans tous ses appartements et à tous ses meubles; tout y est magnifique chez elle, et même particulier ; les lampes y sont différentes des autres lieux ; ses cabinets sont pleins de mille raretés qui font voir le jugement de celle qui les a choisies ; l'air est toujours parfumé dans son palais ; diverses corbeilles magnifiques pleines de fleurs font un printemps continuel dans sa chambre ; et le lieu où on la voit d'ordinaire est si agréable et si bien imaginé, qu'on croit être dans un enchantement lorsqu'on y est auprès d'elle . . .'

Cette description, qui parut en 1651, est le point de départ et le modèle de toutes celles qui ont été données de l'hôtel de Rambouillet au XVII^e siècle. Mademoiselle, en 1659, dans la *Princesse de Paphlagonie*, en parlant du lieu où on voyait d'ordinaire M^me de Rambouillet, désignée sous le nom symbolique de la déesse d'Athènes, reproduit les principaux traits de la description de M^lle de Scudéry, et indique aussi deux gracieux ornements de la chambre de la marquise, bien faits pour attirer l'attention de M^lle de Scudéry, si elle les avait vus en 1651, des portraits et une bibliothèque: ' L'antre de la déesse d'Athènes est entouré de grands vases de cristal, pleins des plus belles fleurs du printemps, qui durent toujours dans les jardins qui sont auprès de son temple pour lui produire ce qui lui est agréable. Autour d'elle il y a force tableaux de toutes les personnes qu'elle aime: ses regards sur ces portraits portent toute bénédiction aux originaux ; il y a aussi force livres sur des tablettes qui sont dans cette grotte : on peut juger qu'ils ne traitent de rien de commun.' Tallemant nous apprend que M^me de Rambouillet fut la première qui s'avisa ' de faire peindre une chambre d'autre couleur que de rouge ou de tanné ' ; et Voiture célèbre souvent la grande chambre bleue, ainsi appelée, dit Sauval, parce qu'elle était parée d'une tenture de velours bleu rehaussée d'or et d'argent. M^me de Rambouillet se complaisait dans cette demeure charmante. Dès vingt ans, comme nous l'avons dit, elle avait renoncé aux plaisirs bruyants,

aux bals et aux assemblées de la cour, et s'était réservée pour le cercle choisi qui se réunissait chez elle. Bientôt elle dut s'y réduire par suite d'une incommodité toute particulière et fort étrange. Environ à l'âge de trente-cinq ans, elle s'aperçut que le feu lui échauffait le sang. Quelque temps après, le soleil produisit sur elle le même effet. Elle eut bien de la peine à ne plus se chauffer et surtout à fuir le soleil ; ' car, dit Tallemant, personne n'a jamais tant aimé à se promener et à considérer les beaux endroits du paysage de Paris. Cependant il fallut y renoncer au moins pendant le soleil ; car, une fois qu'elle voulut aller à Saint-Cloud, elle n'étoit pas encore à l'entrée du cours qu'elle s'évanouit, et on lui voyoit bouillir le sang dans les veines, car elle a la peau fort délicate. Avec l'âge son incommodité s'augmenta. La voilà donc réduite à demeurer presque toujours chez elle et à ne se chauffer jamais. La nécessité lui fit emprunter des Espagnols l'invention des *alcôves*, qui sont aujourd'hui si fort en vogue à Paris.' Mademoiselle fait allusion à cette incommodité de M^me^ de Rambouillet avec une délicatesse qui, dans le temps, était facile à comprendre : ' Je la crois voir dans cet enfoncement où le soleil ne pénètre point et d'où la lumière n'est pas tout à fait bannie.' M^lle^ de Scudéry s'explique un peu plus clairement : ' Cléomire, parmi tant d'avantages qu'elle a reçus des dieux, a le malheur d'avoir une santé délicate que la moindre chose altère ; ayant cela de commun avec certaines fleurs qui, pour conserver leur fraîcheur, ne veulent être ni toujours au soleil ni toujours à l'ombre, et qui ont besoin que ceux qui les cultivent leur fassent une saison particulière, qui, sans être froide ni chaude, conserve leur beauté par un juste mélange de ces deux qualités. Cléomire, ayant donc besoin de se conserver, sort beaucoup moins souvent de chez elle que les autres dames de Tyr . . .'

Au moment où Catherine de Vivonne commençait à ressentir les plus fâcheux effets de cette indisposition bizarre et les premières atteintes de l'âge, la bonne étoile de l'hôtel de Rambouillet ou plutôt celle de la société française voulut qu'elle trouvât dans sa propre famille la personne au monde la mieux faite pour la seconder, pour continuer et accroître la renommée des assemblées de la rue Saint-Thomas-du-Louvre.

La marquise de Rambouillet avait eu de son mariage sept

enfants, deux garçons et cinq filles. Le plus jeune des garçons, qu'elle eut en 1624, et qui prit le premier titre de son père, celui de vidame du Mans, mourut de la peste à l'âge de sept ans. L'aîné, Léon Pompée d'Angennes, marquis de Pisani, né en 1615, avait de l'esprit et du cœur ; compagnon et un peu disciple de Voiture, il contribuait fort bien de son côté au mouvement et à la vie de la maison ; mais, ayant toujours voulu suivre le duc d'Enghien à la guerre, il périt à Nortlingen, en 1645, à l'âge de trente ans ; noble trépas, pleuré et célébré par toutes les Muses de l'hôtel de Rambouillet. Sur les cinq filles, trois furent religieuses : deux, successivement abbesses du couvent d'Hières, à quelques lieues de Paris ; la troisième, plus distinguée et qui avait quelque chose des éminentes qualités de sa famille, devint supérieure de l'abbaye de Saint-Étienne de Reims. Les deux autres filles, destinées au monde, étaient la fameuse Julie-Lucie d'Angennes, depuis duchesse de Montausier, gouvernante du dauphin, et première dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse ; et Angélique-Clarisse d'Angennes, qui fut la première femme d'Adhémar de Monteil, comte de Grignan, le futur gendre de M^me de Sévigné; toutes deux très-aimables et très-spirituelles, et les dignes héritières de M^me de Rambouillet.

Angélique d'Angennes était de beaucoup la plus jeune. Il paraît qu'elle était la filleule de la fameuse Angélique Paulet, qui lui donna, dit Tallemant, et son nom et quelque chose du blond très-ardent de ses cheveux. Elle avait de sa mère sa belle taille, et aurait pu être assez belle, si la petite vérole ne lui eût un peu gâté le visage. Elle ne se maria qu'en 1658, et on l'appelait ordinairement M^lle de Rambouillet. Voici ce qu'en dit l'implacable Tallemant : ' Elle a de l'esprit, et dit quelquefois de fort plaisantes choses ; mais elle est maligne et n'a garde d'être civile comme sa sœur. On dit pourtant qu'elle est bonne amie.' On peut retrouver ces différents traits, adoucis ou par la vérité ou par une flatterie de bon goût, dans le portrait d'Anacrise, une des deux filles de Cléomire qui l'aidaient si bien à faire les honneurs de son palais.

Le Grand Cyrus, t. vii, liv. I^er, p. 499 : 'Anacrise n'est pas si grande que sa sœur, quoiqu'elle soit de fort belle taille, mais l'éclat de son teint est si surprenant et la délicatesse en est s extraordinaire que, si elle n'avoit pas les yeux entièrement

beaux et merveilleusement fins, on en feroit mille exclamations et on lui donneroit mille louanges. Mais il est vrai que, quoique la personne d'Anacrise soit toute belle et toute aimable, il est pourtant certain qu'il y a je ne sçais quoi dans sa physionomie de spirituel, de délicat, de fin, de fier, de malicieux et de doux tout ensemble, qui arrête les yeux agréablement et qui la fait craindre et aimer en même temps. Et certes ce n'est pas sans raison, si elle inspire ces deux sentiments à la fois : car elle est tout ensemble une des plus aimables et une des plus redoutables personnes de toute la Phénicie. Ce n'est pas qu'elle ne soit généreuse, et qu'elle n'ait même de la bonté ; mais sa bonté n'étant pas de celles qui font scrupule de faire la guerre à leurs amis, Anacrise est sans doute fort à craindre ; car je ne crois pas qu'il y ait une personne au monde qui ait une raillerie si fine ni si particulière que la sienne. Il y a tout ensemble de la naïveté et un si grand feu d'imagination aux choses agréables et malicieuses qu'elle dit, et elle les dit si facilement, elle les cherche si peu et les dit même d'une façon si négligée, qu'on pourroit douter si elle y a pensé, si on ne la connoissoit pas. Cependant elle ne dit jamais que ce qu'elle veut dire, et elle sçait si parfaitement la véritable signification des mots dont elle se sert en raillant, et sçait encore si bien conduire le son de sa voix et les mouvements de son visage, selon que plus ou moins elle a dessein qu'on sente ce qu'elle dit, qu'elle ne manque jamais de faire l'effet qu'elle veut.'

Mais le principal ornement de l'hôtel de Rambouillet était Julie, l'aînée des deux sœurs. Mme de Rambouillet a mérité de donner son nom à la société qu'elle a su former autour d'elle : Julie demeurera le type le plus accompli de cette société. L'une avait dans le caractère quelque chose de plus élevé ; mais l'autre était l'amabilité même.

Julie d'Angennes était la quatrième fille de Mme de Rambouillet, qui l'eut vers 1607. Avec son esprit naturel et les leçons de sa mère, elle prit part de bonne heure aux assemblées de l'illustre hôtel ; et elle ne cessa de les animer pendant plus de vingt années, jusqu'en 1645 où elle se maria, après s'en être longtemps défendue, par pure déférence aux instances de tout le monde et au désir de sa famille, comme si elle eût senti qu'elle était le génie de l'hôtel de Rambouillet, que sa

destinée s'y devait accomplir, et qu'elle était faite pour être l'âme d'une société d'élite, et non pour paraître à la cour et y suivre la carrière des honneurs aux dépens de ses plus nobles facultés !

' Après Hélène, dit Tallemant, il n'y a guère eu de personne dont la beauté ait été plus généralement chantée. Cependant ce n'a jamais été une beauté. A la vérité elle a toujours la taille fort avantageuse. On dit qu'en sa jeunesse elle n'étoit point trop maigre et qu'elle avoit le teint beau. Je veux croire, cela étant ainsi, que, dansant admirablement comme elle faisoit, avec l'esprit et la grâce qu'elle a toujours eus, c'étoit une fort aimable personne. Ses portraits feront foi de ce que je viens de dire.' Mais Tallemant en parlait à son aise ; pour nous, comment en juger, aucun des portraits de Julie n'étant parvenu jusqu'à nous ? Il paraît bien que la taille et le port faisaient la plus grande beauté de la fille comme de la mère ; car c'est là ce que signale particulièrement Scudéry, qui avait sous les yeux, outre les deux portraits de M^me de Rambouillet dont nous avons parlé, celui de *M^me la marquise de Montausier, peinte sur marbre, en habillement de Pallas*, par Stella. M. Waagen a rencontré en Angleterre, dans la fameuse galerie d'Althorp, appartenant à lord Spencer, un portrait qui passe pour celui de Julie d'Angennes, duchesse de Montausier, et qui est attribué à Mignard ; mais il se contente de remarquer que ce portrait est un des plus soignés et des plus agréables qu'il ait vus du peintre français ; il ne nous dit pas s'il y a une inscription qui désigne positivement Julie, et sur quels motifs on donne cette toile à Mignard. Assurément rien ne s'y oppose, et, si Mignard, presque en sortant de l'école de Vouet, a quitté la France, et n'y est revenu que vers 1660, et par conséquent n'a pu peindre Julie lorsqu'elle était jeune encore, il est assez vraisemblable que, de 1660 à 1671, lui, dont toutes les belles dames de la cour se disputaient le pinceau, aura fait le portrait de la marquise de Montausier, devenue duchesse, bien que Monville, dans sa vie de Mignard, énumérant les portraits les plus illustres sortis de sa main, ne fasse pas mention de celui-là. D'ailleurs, M. Waagen ne donne pas le moindre détail sur la personne représentée dans le tableau de la galerie d'Althorp, si elle a les cheveux bruns ou blonds, les yeux bleus ou noirs, les traits réguliers et le port majestueux.

Ainsi nous n'en savons guère plus sur la beauté de Mme de Montausier que sur celle de Mme de Rambouillet. Nous savons seulement que c'étaient des beautés de même ordre, dont le trait principal était la grandeur et la perfection de la taille, avec des agréments et des grâces de toute sorte répandus sur toute leur personne.

Mais, en retour, nous connaissons à merveille l'esprit, le caractère, les mœurs et toutes les habitudes de Julie d'Angennes et de la marquise et duchesse de Montausier. Les contemporains lui ont prodigué des éloges qui peuvent paraître excessifs à la légèreté et à l'esprit de dénigrement, mais qu'une longue étude de sa vie justifie pleinement à nos yeux. Environnée d'hommages dès le berceau, recherchée et adorée par tout ce qu'il y avait de plus illustre et de plus aimable, de l'humeur la plus libre et la plus enjouée, et, ainsi que Mme de Rambouillet, exempte de toute pruderie, jamais aussi le moindre soupçon ne l'atteignit ; à l'hôtel de Rambouillet ou à la cour la plus galante, sa vertu demeura sans tache, et elle soutint avec éclat de son exemple, comme plusieurs autres belles dames du même temps, la sublime et périlleuse maxime de la marquise de Sablé, que les femmes, ornements de la terre, sont faites pour être adorées et répandre autour d'elles tous les grands sentiments, en accordant comme une assez digne récompense leur estime et leur amitié. Cette maxime, qui eût été ridicule sous le règne d'Henri IV, ne l'était pas sous celui du chaste amant d'Angélique de La Fayette et de Marie de Hautefort, et quand le vainqueur de Rocroy dédaignait toutes les beautés faciles pour un regard de la pure et vertueuse Mlle du Vigean. Jamais on n'excita tant de passions idéales et réelles que Julie d'Angennes ; sans les éteindre, le temps les adoucissait peu à peu et les tournait en amitiés tendres et solides. Comme son cœur n'était troublé par aucun sentiment particulier, elle suffisait et répondait à toutes les affections. Bonne, non-seulement accueillante comme sa mère, mais caressante et empressée, elle se faisait aimer des personnes les plus dissemblables, et des femmes aussi bien que des hommes. Mlle de Bourbon ne pouvait la quitter, et se plaisait à la voir et à l'entendre. La duchesse d'Aiguillon avait pour elle le ferme et sérieux attachement qui convenait à son caractère. Mme de Sablé l'aimait au point d'en donner du dépit à sa fière

et ombrageuse amie, M^lle d'Attichy, depuis la comtesse de Maure ; et elle disait que le plus grand bonheur qu'elle concevait dans la vie serait de la passer avec M^lle de Rambouillet. Sœur dévouée, quand son petit frère, le vidame du Mans, tomba malade de la peste dont il mourut, elle s'enferma dans la chambre du pauvre enfant, avec sa mère, sans craindre la contagion, et ne le quitta qu'après lui avoir fermé les yeux. M^lle de Bourdon prend-elle la petite vérole ; elle lui prodigue les soins les plus touchants. Avec cela, aimant à s'amuser comme sa mère, elle portait partout avec elle le mouvement et la joie, et elle se complaisait dans les fêtes et les grandes réceptions. Son esprit était de la qualité la plus rare, parfaitement naturel, comme il appartenait à son rang et à sa condition, avec une certaine pointe de vivacité contenue par une politesse exquise, ayant moins d'élévation et de fermeté que celui de M^me de Rambouillet, mais plus simple, s'abandonnant et risquant davantage, toujours négligé et toujours distingué. Où ne serait-elle pas parvenue, si elle avait fait le moindre effort, si elle eût eu Ménage et Rapin pour maîtres, si Segrais eût corrigé ce qu'elle faisait, si quelqu'un lui eût appris dans sa jeunesse, de 1625 à 1630, la nouvelle langue française qui commençait à se former, qu'on parlait déjà, mais que personne n'écrivait encore ! Tallemant, en regrettant qu'on ait perdu ses lettres à Voiture, sur lesquelles celui-ci se confond en exclamations, dit avoir vu quelques lettres d'elle à M^me la Princesse, écrites avant le siège de La Rochelle, ' qui est un temps, remarque-t-il, où l'on ne s'étoit pas encore avisé de bien écrire : il y a pourtant des choses dites avec beaucoup de délicatesse.' Nous aussi nous avons vu, et nous avons mis au jour, des lettres de Julie d'Angennes écrites en 1642 ou en 1643, où Tallemant, s'il les eût connues, n'eût pu s'empêcher de reconnaître encore bien de la délicatesse ; et nous en possédons d'autres d'une époque différente, lorsque Julie était devenue M^me de Montausier, qui nous paraissent fort agréables. Pour dire enfin toute notre pensée, nous tenons Julie d'Angennes comme un esprit très-rare, et au premier rang des femmes éminentes de la première moitié du XVII^e siècle.

Mais telle est la misère de la nature humaine, que nous portons dans nos meilleures qualités la source même de nos défauts. Julie d'Angennes était aimable, d'une humeur facile et ac-

commodante. Tant qu'elle resta à côté de sa mère, dans une société assez peu courtisanesque, où l'on pensait et parlait avec une juste liberté, cette heureuse facilité de caractère n'avait que de bons effets et servait à entretenir la concorde et la gaieté parmi les habitués de la noble maison. Mais, quand Montausier l'eut mise à la cour et en eut fait une gouvernante des enfants de France et la première dame d'honneur de la Reine, son indulgence dégénéra en une complaisance qui, en portant très-haut sa fortune, nuisit à sa considération; l'ancienne amie de Mme de Longueville s'accommoda aux faiblesses du Roi, et de marquise devint duchesse. Même auparavant, à partir de son mariage, elle avait successivement perdu la noble indépendance qui avait fait les beaux jours de l'hôtel de Rambouillet, et tant élevé sa mère dans l'estime publique. Nous adhérons donc bien à regret, mais avec une entière conviction. à cette sentence portée sur elle par Tallemant, qui dit, dès l'année 1657 : ' Je tiens que Mlle de Rambouillet valait mieux que Mme de Montausier. Elle est pourtant bonne et facile, mais il s'en faut bien que ce soit sa mère, car sa mère n'a pas comme elle les vices de la cour.' Mais, en 1651, Mme de Montausier ressemblait encore beaucoup à Julie d'Angennes, et Mlle de Scudéry nous l'a peinte un peu avant son mariage, lorsqu'avec sa sœur elle était la vie et la gloire de l'hôtel de Rambouillet. Le portrait suivant, tout flatteur qu'il est et devait être, et en faisant paraître toutes les grandes qualités que possédait en effet l'original, contient plus d'une réserve légère, ingénieusement déguisée mais qui ne devait pas échapper à l'œil exercé des contemporains.

Le Grand Cyrus, t. vii, liv. Ier : ' Philonide est une personne dont la naissance est des plus heureuses du monde ; car elle a tout ensemble beaucoup de beauté, beaucoup d'agrément, beaucoup d'esprit, et toutes les inclinations nobles et généreuses. Sa taille est des plus grandes et des mieux faites ; sa beauté est de bonne mine ; sa grâce est la plus naturelle qui sera jamais ; son esprit est le plus charmant, le plus aisé et le plus galant du monde ; elle écrit aussi bien qu'elle parle et elle parle aussi bien qu'on peut parler. Elle est merveilleusement éclairée en toutes les belles choses et n'ignore rien de tout ce qu'une personne de sa condition doit sçavoir, et elle danse bien jusques à donner de l'amour

quand même elle n'auroit rien d'aimable que cela. Mais, ce qu'il y a de merveilleux est qu'elle est tellement née pour le monde, pour les grandes fêtes et pour faire les honneurs d'une grande cour, qu'on ne peut pas l'être davantage. La parure lui sied si bien et l'embarrasse si peu, qu'on diroit qu'elle ne peut être autrement, et les plaisirs la cherchent de telle sorte que je ne pense pas qu'elle ait jamais été enrhumée en un jour où il y ait eu un divertissement à recevoir; et si je l'ai vue quelquefois malade, ç'a été en certains temps mélancoliques où il n'y avoit rien d'agréable à faire ; encore ne l'étoit-elle qu'autant qu'il le falloit être pour attirer toute la cour dans sa chambre et non pas assez pour se priver de la conversation. Au reste, elle a une multitude d'amies et d'amis si prodigieuse, pour ne rien dire de ses amants, qu'on est quelquefois épouvanté comment elle peut faire pour répondre à l'amitié de tant de personnes à la fois. Cependant elle ne laisse pas de les satisfaire toutes. Je suis pourtant persuadé, quoi qu'elle puisse dire, qu'il n'est pas possible qu'elle aime autant de gens qu'il y en a pour qui elle semble être obligée d'avoir de l'amitié, et je suis assuré qu'il faut qu'il y en ait un grand nombre pour qui elle n'a que de l'estime, de la civilité et quelque reconnaissance. Cependant on ne laisse pas d'être content d'elle et de l'aimer comme si elle aimoit effectivement. Ce n'est pas que je ne croie qu'elle a un petit nombre d'amis et d'amies qui sont assez avant dans son cœur ; mais ce nombre choisi n'est pas aisé à discerner d'avec les autres, et je crois qu'elle seule sçait positivement qui elle aime et combien elle aime. Elle a pourtant une tendresse générale pour tous ceux qui s'attachent à la voir, qui fait qu'elle est la plus officieuse du monde ; ayant encore un charme si particulier dans la conversation, pour peu que les gens qui sont avec elle lui plaisent, qu'il suffiroit, pour devenir amoureux de Philonide, de passer une après-dînée à sa ruelle, quand même on y seroit sans la voir, et en un de ces jours d'été où les dames font une nuit artificielle dans leurs chambres pour éviter la grande chaleur.'

Mademoiselle, en 1659, dans *La Princesse de Paphlagonie*, représente M^me^ de Montausier à peu près sous les mêmes traits, et en relevant particulièrement l'esprit accommodant qui était à la fois son plus grand attrait et son défaut : ' La princesse Aminte, fille de la déesse d'Athènes, avoit un esprit de pacifi-

cation, et portoit la paix partout où elle alloit. C'étoit une personne aimable et aimée de tout le monde, qui n'a jamais fait que du bien et qui a toujours empêché le mal autant qu'elle a pu. Elle avoit des charmes dans l'esprit qui se faisoient connoître à tous ceux qui l'approchoient, mais qui ne se peuvent exprimer. Jamais personne n'a mieux sçu qu'elle conserver l'affection de ceux qui étoient le plus mal ensemble, ni être si bien venue chez les ennemis des gens qu'elle venoit de quitter. Rien n'étoit bien sans elle : les maisons qu'elle ne vouloit pas honorer de ses visites étoient désertes et décriées. Enfin son approbation seule faisoit valoir ceux qu'elle en jugeoit dignes, et pour bien débuter dans le monde il falloit avoir l'honneur d'être connu d'elle.'

Pour achever de nous faire bien connaître Julie d'Angennes et sa sœur Angélique, qui, sous les auspices de leur mère, se partageaient la conduite de la maison, M^lle^ de Scudéry compare et oppose les deux sœurs l'une à l'autre, et ce contraste, présenté avec assez de liberté, nous initie au double esprit qui se pouvait discerner à l'hôtel de Rambouillet. La noble marquise, parmi toutes ses grandes qualités, avait une délicatesse que blessait toute grossièreté, surtout celle du langage, et qui repoussait de certains mots que Tallemant cite sans se gêner, et que cependant, depuis elle, on n'a plus prononcés devant des femmes dans la moindre compagnie bourgeoise un peu polie. Mais, en telle matière, il est aisé de passer la juste borne. M^me^ de Rambouillet ne poussa-t-elle pas un peu loin le scrupule ? Nous inclinons à le croire ; cependant ce scrupule, qui ne pouvait être excessif dans une femme d'une vertu si vraie et d'un esprit si juste et si fin, a été si utile à la société française qu'au lieu d'en faire un crime à la marquise de Rambouillet nous serions tentés bien plutôt de l'ajouter à ses autres mérites. Il paraît que sa jeune fille Angélique avait pris quelque chose de cette délicatesse un peu outrée, qu'elle l'avait encore exagérée, et que, s'il en faut croire Tallemant, l'aversion des mots la menait aisément à celle des personnes. Elle représente particulièrement le côté précieux de l'hôtel de Rambouillet ; et on en cite des traits qui, plus tard, auraient fort bien pu trouver leur place dans la bouche de Bélise et de Philaminte ; elle exigeait le langage correct, et la pauvre Martine eût été fort mal venue chez elle. ' Un gentilhomme dit

hautement qu'il n'iroit point voir M^me de Montausier tant que M^lle de Rambouillet y seroit, et qu'elle s'évanouissoit quand elle entendoit un méchant mot. Un autre, parlant à elle, hésita longtemps sur le mot d'avoine : de par tous les diables, dit-il, on ne sait comment parler céans.' Elle ne souffrait auprès d'elle que des beaux esprits et des gens de cour : et, dès que la société était un peu commune, elle avait des ennuis qu'elle ne prenait pas la peine de dissimuler. Ayant accompagné sa sœur et son beau-frère dans leur gouvernement de Saintonge et d'Angoumois, elle ne se put faire au ton de la province. ' Il y eut bien des gentilshommes mal satisfaits de M^lle de Rambouillet. Une fois elle dit tout haut à quelqu'un qui venoit de la cour : Je vous assure qu'on a grand besoin de quelques rafraîchissements, car sans cela on mourroit bientôt ici.' Nous pensons bien que Tallemant, qui rapporte ces anecdotes, et qui aimait le naturel jusqu'au cynisme, a un peu exagéré ; mais il est certain que M^lle de Rambouillet porta jusqu'à l'excès et jusqu'au désagrément la légère préciosité de sa mère, et qu'elle avait besoin de la société la plus raffinée, tandis que sa sœur aînée, avant comme après son mariage, passait, avec l'aisance la plus gracieuse, des plus hautes compagnies aux compagnies ordinaires, toujours charmante et caressante, capable à la fois de soutenir contre Voiture et les plus beaux esprits du temps les luttes les plus galantes dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre ou à l'hôtel de Condé, et de paraître contente, dans le fond d'une province, avec des gentilshommes médiocrement façonnés aux belles manières et au beau langage. Tallemant, qui n'est pas suspect, nous la peint, à Angoulême, réparant, à force de civilité et de bonne grâce, les brusqueries et les insupportables dédains de son mari et de sa sœur : ' M^me de Montausier, dit-il, dès qu'elle voyoit arriver un gentilhomme, s'informoit de son nom et de tout le reste, et, à table ou en causant, le nommoit par son nom, lui demandoit des nouvelles de sa famille : cela les charmoit.' Ce contraste entre les deux sœurs, au milieu de tant de rapports de goût et d'esprit, est déjà marqué avec tous les ménagements nécessaires, mais avec une clarté suffisante, dans ce passage de M^lle de Scudéry, écrit en 1651 :

Le Grand Cyrus, t. vii, liv. I^er : ' Il y a une différence entre Philonide et Anacrise, qui est considérable et qui en met beau-

coup en leur bonheur ; car la première ne s'ennuie presque jamais ; elle prend de tous les lieux où elle est ce qu'il y a d'agréable, sans se mettre en chagrin de ce qui ne l'est pas, et porte partout où elle va un esprit d'accommodement qui lui fait trouver du plaisir dans les provinces les plus éloignées de la cour. Mais, pour Anacrise, il y a si peu de choses qui la satisfassent, si peu de personnes qui lui plaisent, un si petit nombre de plaisirs qui touchent son inclination, qu'il n'est presque pas possible que les choses s'ajustent jamais si parfaitement qu'elle puisse passer un jour tout à fait heureuse en toute une année, tant elle a l'imagination délicate, le goût exquis et particulier et l'humeur difficile à contenter. Anacrise est pourtant si heureuse, que ses chagrins même sont divertissants : car, lorsqu'on lui entend exagérer la longueur d'un jour passé à la campagne, ou celle d'une après-dînée en mauvaise compagnie, elle le fait si agréablement et d'une manière si charmante qu'il n'est pas possible de ne l'admirer point, et de ne pardonner pas à une personne d'autant d'esprit que celle-là d'être plus difficile qu'une autre au choix des gens à qui elle veut donner son estime et accorder sa conversation.'

Avec toutes ces ressemblances et toutes ces différences qui unissaient et distinguaient Mme de Rambouillet et ses deux filles Julie et Angélique, on comprend aisément comment, ainsi que le dit Tallemant, l'hôtel de Rambouillet fut, de 1620 à 1650, ' le théâtre de tous les divertissements, le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus galant à la cour et de plus poli parmi les beaux esprits.' C'est là que se formèrent et Mme de Longueville et Mme de La Fayette, et tant d'autres femmes qui brillèrent plus tard dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Tous les soirs il y avait assemblée, et on se séparait assez tard. Mais, dit Mlle de Scudéry, 'pour comprendre la douceur de cette société, il faut faire un léger crayon de ceux qui la composoient, j'entends de ceux qui étoient amis particuliers, car il seroit trop long de parler de ce grand nombre d'honnêtes gens qui se rencontrent chaque jour au palais de Cléomire. Si je l'entreprenois, il faudroit que je vous fisse plus de portraits qu'il n'y a de statues d'or et d'argent dans les trésors de Crésus : de sorte que, me renfermant dans des bornes plus étroites, je vous ferai seulement la peinture de cinq ou six de ceux qu'on y estime le plus, et qui sont en effet les plus dignes d'être

estimés.' Ces cinq ou six amis particuliers sont Montausier, qui fut, pendant treize ans, le mourant de la belle Julie, et finit par être son mari ; Godeau, évêque de Grasse et de Vence, qu'à cause de sa petite taille on appelait, rue Saint-Thomas-du-Louvre, le *Nain de Julie*; Arnauld de Corbeville, homme d'esprit et homme de guerre renommé, que nous avons déjà rencontré au siège de Dunkerque ; Conrart, le premier secrétaire de l'Académie française ; le jeune et beau neveu de Malherbe, M. de Chandeville, qui mourut à la fleur de l'âge, ayant à peine eu le temps de donner d'assez grandes espérances ; enfin, le fameux Chapelain, un des plus honnêtes gens et des meilleurs esprits du XVII^e siècle, qui eût gardé aisément un rang élevé dans l'estime publique, s'il se fût contenté d'être un excellent critique, un juge accompli des ouvrages des autres, au lieu de viser à la gloire de poète épique, et par là de s'exposer à l'humeur et aux traits ineffaçables du grand satirique.

Nous ferons connaître successivement ces divers personnages, tels que M^lle de Scudéry les représente; mais il en est d'autres plus importants encore qu'il lui a plu de disperser à travers *le Cyrus*, et dont la véritable place est ici, parce que leurs noms sont attachés à celui de l'hôtel de Rambouillet : Voiture, par exemple, qu'on peut appeler le génie même du lieu; M^me de Sablé, l'amie particulière de M^me de Rambouillet, et qui l'a en quelque sorte continuée à la Place Royale et à Port-Royal ; et aussi cette aimable personne que M^me de Rambouillet traitait comme une fille ou plutôt comme une sœur, et qui a tant contribué à l'agrément et à la renommée de la maison par sa beauté, son esprit, ses talents de toute sorte, la célèbre M^lle Paulet. Elle a été le grand attachement de M^lle de Scudéry, qui l'a peinte avec amour dans le *Cyrus*, et elle mérite bien ici une mention particulière.

CHAPITRE VI

ANGÉLIQUE PAULET

La clef que nous employons à pénétrer les secrets du *Grand Cyrus* nous dit ' qu'Élise est M^lle^ Paulet' ; ajoutant cette remarque que ' presque toute l'histoire d'Élise est véritable.' Il semble donc que nous pouvons nous laisser conduire au fil de cette histoire avec assez de confiance et beaucoup de circonspection.

Angélique Paulet était fille de ce Charles Paulet, un des secrétaires du roi Henri IV, inventeur de l'impôt célèbre connu sous le nom de la *paulette*, qui consistait en une certaine somme que les membres des parlements, et en général les officiers de judicature et de finance, payaient annuellement à l'État, afin qu'après leur mort leurs charges fussent maintenues dans leurs familles et passassent à leurs héritiers ; sans quoi elles faisaient retour à l'État qui en pouvait disposer à son gré : impôt qui ne foulait pas le peuple et pesait seulement sur des gens riches, agréé avec empressement par Henri IV et par Sully, et établi en 1604 ; d'abord assez léger, mais qui plus tard s'accrut à tel point qu'il devint un des principaux griefs de la magistrature et des parlements pendant les troubles de la Fronde. L'inventeur de cet impôt en fut le premier fermier, y fit fortune, et devint un homme assez considérable. Angélique Paulet naquit vers 1591 ou 1592. Elle était donc à peu près de l'âge de M^me^ de Rambouillet. Sa beauté la fit remarquer de très-bonne heure ; et, toute jeune encore, elle eut les plus grands succès à la cour galante d'Henri IV. Son père, qui avait de l'ambition, releva encore les agréments de sa fille en lui donnant toutes sortes de maîtres qui développèrent ses moyens de plaire. Elle dansait et chantait à ravir, et touchait du luth avec un rare talent. De plus, elle avait beaucoup d'esprit, une vivacité et une ardeur dans les yeux, et un air de fierté qui, avec ses cheveux d'un blond un peu trop doré, la firent surnommer plus tard *la belle lionne*. Voici le portrait qu'en fait Tallemant, très peu porté, comme on sait, à l'ad-

miration : ' M^lle Paulet avoit beaucoup de vivacité, étoit jolie, avoit le teint admirable, la taille fine, dansoit bien, jouoit du luth et chantoit mieux que personne de son temps. On raconte que l'on trouva deux rossignols morts sur le bord d'une fontaine où elle avoit chanté tout le jour ; mais elle avoit les cheveux si dorés qu'ils pouvoient passer pour roux.' Il suffirait de ce portrait du moins flatteur et du plus dénigrant de tous les peintres pour nous faire juger qu'Angélique Paulet était charmante. M^lle de Scudéry va nous en faire une description moins jalouse et nous donner en même temps de curieux détails sur son éducation et ses premiers succès.

Elle commence par une peinture de l'état de la France, de Paris et de la cour sous Henri IV, pour mieux faire comprendre l'histoire qu'elle va raconter.

Le Grand Cyrus, t. vii, p. 216: 'Malgré tant de traverses de la fortune, le royaume de Phénicie (la France) a depuis quelque temps recouvré sa première splendeur... Comme il n'y a rien qui contribue tant à perfectionner les arts que la richesse, ni qui attire plus promptement tous les étrangers excellents en quelque chose que l'abondance, on peut dire qu'on trouve la Grèce en Phénicie, car il y a des ouvriers de toutes les villes célèbres ; de sorte que par ce moyen les palais sont non-seulement superbes à Tyr (Paris), mais régulièrement bâtis. Les peintres y sont bons, les sculpteurs excellents, et la musique presque aussi charmante que celle de Lydie. Les dames n'y sont pas seulement belles, mais magnifiques, propres, et adroites à tout ce qu'elles veulent entreprendre, n'y ayant pas même une femme parmi le peuple de Phénicie qui ne sache faire quelque ouvrage excellent, soit pour les ornements des femmes de qualité ou pour celui des temples. Pour ce qui est de la cour, je puis dire, sans croire dire trop, qu'elle est une des plus polies du monde. La forme de vie qu'on y mène est sans doute assez agréable parce que le mérite y donne plus de rang que la qualité. La conversation des dames y est permise, mais c'est avec une honnête liberté qui est également loin de la cérémonie et de l'incivilité. Le bal, la promenade, les jeux de prix et la musique sont les divertissements ordinaires de cette cour ; la conversation est la principale occupation de ceux qui ont quelque esprit, et principalement la conversation des dames chez qui ils se rencontrent tous les jours, et qui semblent être les

dispensatrices de la gloire et de la réputation des honnêtes gens : étant certain que quiconque n'a point l'approbation de quatre ou cinq dames, qui sont l'ornement de leur sexe comme de cette cour, ne peut prétendre à cette estime universelle que ceux qui sont possédés d'une ambition désintéressée désirent avec tant d'ardeur et que si peu de personnes méritent. Pour les hommes, on peut dire qu'il y en a de toutes les manières dont il y en peut avoir. En effet, on y voit des gens de grande qualité dont le mérite est infiniment au-dessus de leur condition, et l'on y en voit aussi qui n'ont rien de recommandable que leur qualité. Il y en a qui font consister la gloire en la magnificence de leur train et de leurs habillements; il y en a qui ne la mettent qu'en leur propre vertu. On y voit sans doute comme ailleurs des gens qui ont une fausse galanterie insupportable ; mais, à parler généralement, il y a je ne sais quel esprit de politesse qui règne dans cette cour qui la rend fort agréable, et qui fait qu'on y trouve un nombre incroyable d'hommes accomplis. Et ce qui les rend tels est que les gens de qualité de Phénicie ne font pas profession d'être dans une ignorance grossière de toute sorte de sciences, comme on en voit en quelques autres cours, où on s'imagine qu'un homme qui sait se servir d'une épée doit ignorer toutes les autres choses ; au contraire, il n'y a presque pas un homme de condition à notre cour qui ne sache juger assez délicatement des beaux ouvrages, et qui ne cherche du moins à se faire honneur en honorant ceux qui savent plus que lui. Voilà quelle étoit la cour de Phénicie, lorsque l'admirable fille dont j'ai à vous parler vint au monde, et voilà quelle elle est encore présentement.'

Au milieu de cette cour brille le roi Henri IV. *Ibid.*, p. 221 : ' Le feu roi de Phénicie étoit un prince qui, comme vous savez, a mérité de porter le nom de grand et de conquérant, s'étant signalé en cent occasions mémorables et ayant acquis une réputation de valeur extraordinaire. Mais il étoit né sous une constellation si amoureuse que jamais homme de sa condition ne l'a tant été ; aussi peut-on dire qu'il a toujours eu plus de joie des conquêtes qu'il a faites en amour que de celles qu'il a faites à la guerre. Il avoit une civilité universelle pour tout le sexe qui faisoit qu'il en étoit généralement aimé, et qui, ayant passé de son esprit dans celui de sa cour, fait encore que

tous les hommes qui ont vécu sous son règne ont une extrême vénération pour toutes les dames, et je pense pouvoir assurer que les dieux ne pouvoient jamais faire naître la personne dont j'ai à vous entretenir dans un siècle où il y eut plus de disposition à adorer sa beauté, à admirer son esprit et à révérer sa vertu.'

M^lle de Scudéry arrive ainsi à l'histoire d'Élise : ' Cette incomparable fille est d'une naissance fort noble; elle a même eu l'avantage d'être née dans l'abondance, étant certain que, lorsqu'elle vint au monde, son père, appelé Straton, étoit extrêmement riche. Cet homme avoit infiniment de l'esprit, mais de l'esprit du monde et de l'esprit ambitieux ; il étoit d'un naturel ardent et vif qui animoit tous les plaisirs, et qui n'étoit jamais content si sa maison n'étoit remplie de tout ce que la cour avoit de plus grand. Il tenoit table ouverte et magnifique : c'étoit chez lui que se faisoient toutes les parties de plaisir, soit de promenade, de musique ou de festins : de sorte qu'on peut dire qu'Élise est née dans la joie. La femme de Straton, nommée Barcé, étoit belle, mais capricieuse . . . Je ne m'amuserai point à vous dépeindre l'extraordinaire beauté de cet enfant dès les premiers jours qu'elle vit la lumière ; mais il faut néanmoins que vous enduriez que je commence l'histoire de sa vie presqu'au sortir du berceau ; car on parla à Tyr de la petite Élise comme d'une grande merveille, qu'elle n'avoit encore que cinq ou six ans. Ce ne fut pourtant pas seulement par ce prodigieux éclat de beauté que sa réputation remplit toute la cour, ce fut encore par un esprit admirable, par mille réponses spirituelles et surprenantes que tout le monde savoit ; ce fut, dis-je, par une grâce merveilleuse, par une facilité étrange à apprendre tout ce qu'on lui enseignoit, par une beauté qui charmoit les cœurs, par un enjouement qui divertissoit toute une grande compagnie, et par une fierté qui dans un âge si tendre lui donnoit la majesté d'une Reine. Outre tout ce que je viens de dire, elle avoit encore deux qualités qui contribuoient à la rendre plus aimable ; car elle étoit née avec une si belle voix et une telle disposition à la danse, que dès l'âge de cinq ans elle chantoit juste et dansoit en cadence, commençant même de toucher la lyre, mais avec tant de grâce qu'elle charmoit tous ceux qui la voyoient.. Élise étant donc telle que je vous la représente, et plus aimable encore que je

ne vous la puis représenter, il vous sera aisé de croire que son père l'aima tendrement, et il l'aima d'autant plus qu'il remarqua que sa femme ne l'aimoit pas trop, et que la beauté de sa fille, quoique ce ne fût qu'un enfant, la fâchoit. Aussi ne lui en laissa-t-il pas la conduite ; au contraire, il donna à la petite Élise un appartement séparé du sien, et mit auprès d'elle une gouvernante aussi vertueuse qu'elle étoit habile et capable de cultiver les belles et nobles inclinations de cette jeune personne. De sorte qu'ayant un aussi beau naturel qui fut cultivé avec un soin extrême, il ne faut pas s'étonner si cette rare fille fit plus de bruit dans le monde à neuf ans que les plus belles n'ont accoutumé d'en faire à dix-huit.'

Angélique Paulet eut pour maître de musique le célèbre Guédron, chef de musique de Henri IV et de Louis XIII, que le roman appelle Crysile.

Ibid., p. 226 : ' Un Tyrien appelé Crysile qui savoit la musique admirablement, et qui étoit allé voyager, revint à Tyr ; et comme c'étoit un fort honnête homme et connu de toute la cour, il fut chez Straton comme chez les autres : il fut si charmé de la jeune Élise qu'il voulut être son maître et lui enseigner pour la lyre et pour chanter tout ce qu'il avoit appris d'Arion avec qui il avoit fait amitié particulière.'

Le premier grand succès que Mlle Paulet eut à la cour fut dans ce fameux bal de l'hiver de 1609 que Malherbe nous fait connaître dans une de ses lettres, et dont la tradition a conservé plus d'une particularité. C'est à ce bal que Henri IV s'éprit plus que jamais de Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, qui était alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Mlle Paulet y brilla aussi dans le rôle d'Arion, et montée sur un dauphin elle ravit toute la cour, en chantant admirablement des vers de Lingendes qui commençaient ainsi :

Je suis cet Arion, etc.

Mlle de Scudéry va nous raconter à sa manière cette fête, la part qu'y prit Mlle Paulet, et l'effet merveilleux qu'elle y produisit par la douceur et la force de sa voix et les grâces de toute sa personne.

Le Grand Cyrus, *ibid.*, p. 229 : ' On choisit pour sujet de cette fête l'aventure d'Arion, parce qu'en effet cette aventure

donnoit lieu de faire de belles machines et une belle représentation. De sorte que, sans tarder davantage, les peintres, les sculpteurs, les ingénieurs et les musiciens commencèrent d'être employés ; car comme le Roi étoit amoureux d'une dame de sa cour, on peut dire que cette magnificence se fit bien autant pour elle que pour Neptune. Cependant les machinistes, les peintres et les sculpteurs, trouvoient bien invention de représenter la mer, de faire voir Neptune dans son char, et Amphitrite dans le sien, de faire paroître un vaisseau, de représenter les Tritons et les Néréides, et de faire voir un dauphin qui semblât nager ; mais ils n'imaginoient pas qui pourroit être Arion, alors jeune et beau, à ce que disoit Crysile ; car comme tous ceux qui chantoient bien alors n'étoient ni fort jeunes ni fort beaux, ils se trouvèrent un peu embarrassés. Mais à la fin Crysile, qui ne cherchoit que la gloire de la jeune Élise, proposa au Roi de commander à Straton de souffrir que sa fille représentât Arion ; ce qu'il ne pouvoit refuser, puisque la reine elle-même devoit représenter Amphitrite. L'avis de Crysile ne fut pas d'abord approuvé du Roi qui craignit que la jeune Élise ne s'étonnât et ne gâtât le plus bel endroit de la fête ; mais Crysile répondit si affirmativement au Roi de l'heureux succès de la chose, que ce prince qui vouloit fortement tout ce qu'il vouloit, qui ne songeoit pas moins à bien ordonner une belle fête lorsqu'il étoit amoureux qu'à bien ranger une armée lorsqu'il devoit donner une bataille, envoya tout à l'heure quérir Straton pour lui proposer ce qu'il souhaitoit. Mais afin de n'être pas refusé, il pria et commanda tout à la fois, et fit si bien connoître à Straton qu'il ne vouloit pas qu'il résistât, qu'il ne lui résista pas en effet. Ce prince fit même que la Reine envoya demander Élise à Barcé, afin que par son caprice elle ne fît pas obstacle à son dessein . . . Crysile apprit à la jeune Élise les mêmes paroles et le même air dont Arion s'étoit servi pour adoucir la cruauté de ceux qui le vouloient faire mourir, Crysile ayant trouvé moyen de les avoir de lui, quoiqu'il ne les donnât à personne ; et ce qu'il y eut de merveilleux fut qu'Élise les apprit si admirablement que Crysile en étoit lui-même étonné. Mais ce qu'il y eut encore de plus admirable fut de voir que la jeune Élise eut la hardiesse de faire ce qu'elle fit, sans s'étonner non plus que si elle eût été dans sa chambre sans autre témoin que sa gouvernante,

quoique ce fût en présence de toute la cour. Je ne m'amuserai point à vous dépeindre la magnificence de cette belle fête, il suffit que je vous dise que jamais il ne s'en fit une plus belle en Phénicie, et que je ne m'arrête qu'à ce qui touche la jeune Élise. Je ne vous dirai donc point que la mer fut représentée, qu'il y avoit lieu de craindre que ses vagues ne s'épanchassent sur la compagnie qui la regardoit, que le char de Neptune et celui d'Amphitrite étoient ornés de tout ce que la mer produit de plus riche, que les perles, le corail et la nacre faisoient la parure de ces deux divinités ; que celle des Néréides et des Tritons étoit d'algues, de coquilles et de joncs marins; que le vaisseau d'où Arion s'étoit jeté dans la mer paroissoit en éloignement comme s'il eût vogué pour rattraper le dauphin, et que toutes choses étoient enfin si parfaitement représentées qu'elles trompoient les yeux. Mais je vous dirai que, lorsque la jeune Élise parut sur le dauphin qui la portoit, toute l'assemblée fit un cri d'admiration qui au lieu de l'étonner l'enhardit, et fit que cette admiration qu'on avoit déjà pour elle redoubla. En effet, je ne pense pas qu'on puisse jamais rien voir de plus beau que l'étoit Élise sur ce dauphin, qui, nageant lentement et levant la tête hors de l'eau, comme étant tout glorieux d'une si belle charge, sembloit se vouloir faire voir tour à tour à tous ceux de l'assemblée ; car il nageoit tantôt en biaisant d'un côté et tantôt de l'autre. La jeune Élise, dont les cheveux étoient d'un blond tel qu'on représente ceux d'Apollon, les avoit rattachés avec beaucoup d'adresse afin qu'ils ne pendissent pas trop ; il y en avoit pourtant diverses boucles négligées qui lui tomboient sur les épaules. Son habillement étoit d'un tissu de diverses couleurs mêlées avec de l'or, ayant des brodequins qui laissoient voir en quelques endroits la blancheur de ses jambes et de ses pieds, qu'elle avoit les mieux faits du monde et qui paroissoient quelquefois par-dessous cette robe volante que le mouvement du dauphin agitoit selon les tournoiements qu'il faisoit en imitant la manière de nager de ces poissons. Mille diamants semés en divers endroits de son habillement jetoient un feu qui eût ébloui si on les eût regardés longtemps. Mais les yeux de la jeune Élise éclatoient de telle sorte qu'on ne s'amusoit guère à considérer les pierreries qui la paroient. Les manches de son habit étoient retroussées jusqu'au coude, et laissoient voir des bras et des

mains qui, ayant encore cet embonpoint particulier à l'enfance, ne laissoient pourtant pas de paroître bien formés. Comme il faisoit assez chaud, et que naturellement Élise avoit un bel incarnat sur le teint qui se mêloit au plus beau blanc qui sera jamais, sa beauté en augmenta encore et en parut plus vive et plus éclatante ; de sorte que joignant à tout ce que je viens de dire une bouche dont les lèvres ternissoient le corail dont Amphitrite étoit parée, des dents plus blanches que les perles qu'elle portoit, un nez le mieux fait qui sera jamais, un tour de visage le plus accompli et le plus agréable du monde, et les plus beaux yeux de la terre, il vous sera aisé de concevoir qu'il y avoit beaucoup de plaisir à voir la jeune Élise, qui, sans s'étonner ni du mouvement du dauphin qui la portoit, ni de celui des vagues qui étoient si bien représentées, ni de la présence du Roi ni de celle de la Reine, ni de cette prodigieuse quantité de monde qui la regardoit, tenoit sa lyre avec une grâce admirable, et chantoit avec une assurance et une justesse si merveilleuses que toute la cour en étoit et surprise et charmée. Crysile, qui s'y connoissoit mieux qu'un autre et qui s'y intéressoit étrangement, pensa en mourir de joie ; en effet c'étoit une chose étonnante, de voir que la voix d'une si jeune personne pût avoir assez d'étendue pour remplir un aussi grand lieu que celui-là, et pour le remplir d'une harmonie si charmante et si capable de toucher les cœurs. Aussi lorsqu'elle eut abordé à un cap qu'on avoit représenté comme étant le cap de Ténare, et que le dauphin l'eut mise sur le rivage, le Roi en fut si transporté d'admiration que, sans attendre la fin de la cérémonie, il fut l'embrasser et lui faire mille caresses, en suite de quoi il la mena à la Reine qui étoit sortie de son char, qui lui donna aussi mille louanges qu'elle reçut avec beaucoup de respect. Mais pour celles que tous les hommes de la cour lui donnèrent chacun à leur tour, elle les reçut avec la plus aimable fierté du monde, et comme une chose dont elle ne tiroit pas grande vanité.'

Angélique Paulet devient en grandissant une beauté accomplie qui plaît de plus en plus à toute la cour et au roi Henri ; et ici M^lle de Scudéry nous donne une description détaillée de sa personne ainsi que de son esprit et de son caractère ; et quand même on retrancherait quelque chose aux éloges de l'aimable romancière, il ne faudrait pas moins admettre que

l'original d'un semblable portrait devait être une créature ravissante.

Le Grand Cyrus, *ibid.*, p. 237 : ' Depuis cette fête, Élise fut souvent chez la Reine ; mais elle n'y fut jamais sans augmenter l'admiration de tous ceux qui l'avoient vue. Comme le Roi étoit alors engagé dans une des plus violentes passions qu'il ait jamais eues, et qu'Élise n'étoit en effet qu'une enfant, il ne la regarda sans doute en ce temps-là que comme un miracle. Il lui faisoit pourtant toujours mille caresses et lui donnoit mille louanges toutes les fois que l'occasion s'en présentoit ; il ne voyoit jamais Straton qu'il ne lui demandât des nouvelles de sa fille, et il n'y avoit jamais nul divertissement extraordinaire chez la Reine que la jeune Élise n'en fût. Cependant sa beauté croissant avec elle, et chaque printemps mettant plus de lys et de roses sur son teint qu'il n'en faisoit éclore dans nos jardins, elle fut à quatorze ans la plus belle chose qu'on eût jamais vue en Phénicie. En effet, je ne pense pas qu'on puisse jamais trouver une beauté plus accomplie ni une personne plus parfaite; car enfin, après vous avoir dépeint la beauté d'Élise lorsqu'elle n'étoit qu'une enfant, il faut que je vous la dépeigne telle qu'elle commença d'être à quatorze ans et telle qu'elle est présentement. Il faut aussi que je vous fasse connoître en même temps son cœur et son esprit, afin que, vous affectionnant à cette merveilleuse fille, vous écoutiez après cela ses aventures avec plus de plaisir et plus d'attention. Imaginez-vous donc une personne de la plus haute et de la plus noble taille du monde, si vous voulez concevoir celle d'Élise. Ce n'est pas une de ces personnes qui ne sont simplement que grandes et droites, et qui sont même quelquefois et trop droites et trop grandes ; au contraire, la taille d'Élise, quoiqu'elle soit beaucoup au-dessus de la médiocre, est si aisée et si bien faite, que l'imagination se porte d'elle-même à croire qu'elle a le corps aussi beau que le visage ; de plus, elle a le port si noble, si libre et pourtant si majestueux, qu'on n'a jamais vu personne ni marcher de meilleure grâce ni se tenir à une place avec une contenance plus modeste et plus assurée tout ensemble. Son action n'est pas moins agréable que sa taille est belle et que son port est majestueux : on n'y voit ni contrainte ni négligence ; elle regarde sans affectation, et regarde pourtant toujours comme il faut regarder pour paroître plus belle. Si elle

est devant son miroir à raccommoder quelque chose à sa coiffure, elle le fait de si bonne grâce et avec tant d'adresse qu'on diroit que ses cheveux obéissent avec plaisir aux belles mains qui les rangent. Si elle s'assied, c'est d'une manière agréable, et tout ce qu'elle fait plaît d'une telle sorte qu'on ne la sauroit voir sans l'aimer. La nature n'a jamais donné à personne d'aussi beaux yeux que les siens ; ils ne sont pas seulement grands et beaux, ils sont encore tout à la fois et fiers et doux et brillants, mais brillants d'un feu si vif qu'on n'a jamais pu définir leur véritable couleur, tant ils éblouissent ceux qui les regardent. Sa bouche n'est pas moins belle que ses yeux ; la blancheur de ses dents est digne de l'incarnat de ses lèvres, et son teint, où la jeunesse et la fraîcheur paroissent également, a un si grand éclat et un lustre si naturel et si surprenant, qu'on ne peut s'empêcher de la louer tout haut dès qu'on la voit. Il y a même une délicatesse en son teint qu'on ne sauroit exprimer, et pourtant une épaisseur de blanc admirable où un certain incarnat se mêle si agréablement, que celui qu'on voit à nos plus beaux jasmins ou au fond des plus belles roses blanches n'en approche pas. Son nez est le mieux fait qu'on ait jamais vu ; car, sans s'élever ni trop ni trop peu, il a tout ce qu'il faut pour faire que de tant de beaux traits ensemble il en résulte une beauté de bonne mine et une beauté parfaite. En effet, le tour de son visage, n'étant ni tout à fait rond ni tout à fait ovale, quoiqu'il penche un peu plus vers le dernier que vers l'autre, est un chef-d'œuvre de la nature qui, ramassant tant de merveilles ensemble, ne laisse rien à y désirer. Élise n'a pas la gorge moins belle que tout ce que je viens de dire, de sorte que les plus envieuses de sa beauté n'ont jamais pu y trouver rien à reprendre ; s'habillant même si bien et se coiffant si avantageusement qu'on ne peut pas l'être mieux. Vous pouvez donc juger qu'une fille telle que je vous présente celle-là, jouant de la lyre fort agréablement et chantant mieux que personne n'a jamais chanté, et dansant de meilleure grâce et avec plus de disposition que personne ne dansera jamais, étoit toute propre à gagner des cœurs. Je puis pourtant vous assurer que ce n'est pas encore par tout ce que je viens de dire qu'Élise est la plus louable, car enfin il faut que vous sachiez que son esprit a mille charmes et mille beautés, et qu'elle sait si bien l'art de mêler la gaieté et l'enjouement

avec la sagesse et la modestie que personne ne l'a jamais si bien su. Il y a même dans son humeur je ne sais quel fonds de joie qui réjouit toute une grande compagnie, quoique ce soit pourtant une des plus sérieuses personnes du monde ; et elle sait si bien ce qu'il faut dire à tous ceux qui la visitent, pour les divertir, pour leur plaire et pour les obliger, qu'ils sont tous infiniment satisfaits d'elle, de quelque humeur qu'ils soient. Comme elle a toujours vu tout ce qu'il y a eu d'honnêtes gens en Phénicie, on peut dire que leur conversation a fait qu'elle sait tout ce qu'ils savent ; aussi peut-on assurer qu'elle parle de toutes choses fort agréablement et fort à propos, quoiqu'elle parle de cent choses qu'elle n'a jamais apprises. Mais si elle est propre à une conversation générale, elle ne l'est pas moins à une particulière, étant certain qu'elle passe avec aussi peu d'ennui une après-dînée tout entière avec une de ses amies que si elle étoit à une grande fête. Elle aime sans doute la compagnie, mais elle ne s'ennuie pas dans la solitude ; et, alors qu'il le faut, elle se divertit aussi bien à la campagne, au bord d'un ruisseau et à écouter le chant des rossignols, que lorsque toute la cour est chez elle. Ce n'est pas qu'elle n'ait l'esprit fort délicat, mais c'est qu'elle ne l'a pas difficile et qu'au contraire elle l'a fort accommodant. Jamais personne n'a eu une civilité plus régulière ni plus exacte ; elle évite autant qu'elle peut à désobliger quelqu'un et cherche au contraire avec soin à obliger tout le monde. Mais son âme est bien encore plus grande que sa beauté et plus élevée que son esprit, et je pense pouvoir affirmer qu'on ne peut exprimer ce qu'elle est sans dire que la gloire anime son cœur, tant il est rempli de sentiments généreux et héroïques. Elle est fière, mais c'est d'une fierté qui ne l'empêche pas d'être douce, et s'il y a de la hauteur dans son âme, il y a de la tendresse dans son cœur. En effet, jamais personne n'a aimé ses amis avec plus de chaleur que celle-là, ni traité ses amants avec plus de rudesse; jamais ceux à qui elle a promis n'ont pu avoir le moindre sujet de se plaindre ; elle leur a toujours rendu toute sorte d'offices avec joie, même aux dépens de son bien et de sa santé, en prenant trop de soins pour leurs intérêts. Elle les a aimés absents, exilés, prisonniers, sans crédit, sans bien, et a même quelquefois porté son amitié jusqu'au delà du tombeau. La grandeur n'a jamais ébloui Élise ; elle a vu des princes et des rois à ses pieds, sans

se sentir l'âme atteinte de cette fausse gloire qui ne s'attache qu'aux apparences et qui séduit toutes les âmes foibles. L'intérêt des richesses ne l'a pas touchée davantage, comme vous le verrez par la suite de son histoire. Elle n'a pas même été capable d'envie, quoique presque toutes les belles soient envieuses ; au contraire, elle a toujours exagéré la beauté des autres, et un des plus grands plaisirs qu'elle ait est celui de faire valoir les bonnes qualités de ceux qui en ont. La vertu a pour elle des charmes inévitables, elle aime tout ce qui est digne d'être aimé, et hait le vice avec autant d'ardeur qu'elle aime la vertu. Elle a de la modestie, mais une modestie véritable qui n'est pas moins dans son cœur que sur son visage et qui ne trompe point ceux qui l'admirent. Au reste, elle a autant de prudence que d'esprit, quoiqu'elle soit incapable de ce qu'on appelle finesse, qui se trouve bien souvent jointe à cette vertu dans l'âme de plusieurs personnes. Mais, pour Élise, elle a de la sincérité autant qu'on en peut avoir, et est capable d'un secret inviolable et d'une fermeté qui a peu d'exemples parmi celles de son sexe ; enfin, Élise est une merveille . . .'

M^lle de Scudéry raconte ensuite comment, avec toutes ces perfections, M^lle Paulet eut, dès l'âge de quatorze ans, une multitude d'adorateurs dans tout ce qu'il y avait de mieux à la cour. Non-seulement les peintres qui faisaient son portrait tombaient amoureux d'elle, non-seulement elle tourna la tête à son maître de musique, mais elle vit à ses pieds trois illustres frères qui rivalisèrent entre eux dans le désir de lui plaire, et notre clef dit que ' ces frères rivaux sont MM. de Guise,' vraisemblablement les fils du Balafré, le duc et le chevalier de Guise et le duc de Chevreuse. Enfin le Roi lui-même prit pour elle une vive passion, qui parvint à le distraire de celle que lui avait inspirée la belle princesse de Condé. M^lle Paulet, selon M^lle de Scudéry, aurait été fort peu sensible à tant d'hommages, mais elle aurait été touchée des sentiments du roi Henri, toutefois sans les partager, sans les encourager, ou plutôt en faisant tout au monde pour les affaiblir et les réduire à une noble affection. Mais Tallemant, comme on le pense bien, ne prend pas la chose aussi platoniquement : où M^lle de Scudéry met des adorateurs, lui ne manque pas de voir des amants heureux ; il prétend que MM. de Guise furent les premiers

qui obtinrent les faveurs de la belle demoiselle, et il nous dit tout cela en des termes tels qu'il faudrait un autre Tallemant pour les citer. Il va sans dire que dans sa cynique historiette Henri IV n'est pas plus maltraité que MM. de Guise ; mais c'est se moquer du lecteur un peu instruit que de soutenir que le jour où le Roi fut assassiné il allait à un rendez-vous chez Mlle Paulet, et qu'il y menait son fils, le duc de Vendôme, pour se former à l'amour. Il n'y a pas jusqu'au chaste Louis XIII qui, étant encore dauphin, n'ait voulu, selon Tallemant, posséder la belle musicienne. En lisant toutes ces turpitudes, dont il n'y a pas le moindre indice dans aucun des Mémoires contemporains, on gémit de penser que c'est là, de nos jours, la triste source où l'on va puiser la connaissance des mœurs et de la société du XVIIe siècle. La nature humaine traîne assurément avec elle bien des corruptions, et la femme est fragile ; mais faut-il pour cela se faire l'écho de tous les bavardages, et semer à travers les siècles la diffamation ? L'histoire n'admet ni le mal ni le bien sans preuve. La preuve, voilà la règle unique et souveraine : où elle manque il n'y a que des conjectures bonnes tout au plus à amuser une malignité basse. Nous n'avons aucune raison particulière de nous faire le chevalier de la vertu de Mlle Paulet ; mais nulle part nous ne trouvons le moindre motif de n'y pas croire ; nous supposons bien que Mlle de Scudéry a ici un peu mêlé, selon son droit, la fiction à la vérité ; mais jusqu'à preuve contraire, nous inclinons à penser que la vérité domine dans son récit.

Ibid., p. 248 : ' A l'âge de quatorze ans, elle fit tant de conquêtes et assujettit tant de cœurs, que vous auriez peut-être peine à me croire si je vous en disois le nombre. Car enfin elle fut presque aimée de tout ce qui étoit capable d'aimer ; tout ce qu'il y avoit alors de princes à la cour furent ses esclaves ; on vit trois frères de cette condition rivaux en un même temps ; tous les gens un peu au-dessous de cette qualité reconnurent sa puissance ; et il ne fut pas même jusques à ses maîtres dont elle ne fût la maîtresse. Crysile en lui apprenant à chanter a pprit à soupirer pour elle, et il l'aima avec tant d'ardeur qu'il ne voulut jamais enseigner qu'à elle ce qu'il savoit à la musique, afinqu'elle fût seule à chanter parfaitement. Les peintres qui faisoient son portrait en brûloient d'amour, et il n'y avoit pas même jusques à ceux qui avoient perdu la raison qui ne connussent

qu'elle étoit aimable et qui ne l'aimassent en effet. Cependant Élise au milieu de tant de victoires demeuroit toujours elle-même, et par un noble orgueil qui la rendoit plus charmante elle ne faisoit aucune vanité de ses conquêtes, et l'on peut dire que Straton en avoit plus de joie qu'elle n'en avoit. Il n'en étoit pas de même de Barcé qui, ne pouvant souffrir la grande réputation de sa fille, la persécutoit continuellement de cent manières différentes. La jeune Élise enduroit tous ses caprices avec une patience admirable, et avec une complaisance aveugle pour toutes les volontés de son père. Aussi étoit-ce principalement pour lui plaire qu'elle étoit aussi exposée au grand monde qu'on l'y voyoit, étant certain qu'il l'aimoit beaucoup plus qu'elle. Mais pour achever d'honorer le triomphe de la beauté d'Élise, le roi de Phénicie, cet illustre conquérant, devint lui-même son esclave, mais son esclave d'une manière différente de celle dont il avoit accoutumé de l'être ; car comme son amour n'étoit pas pour l'ordinaire fort détaché des sens, il ne donnoit guère son cœur qu'il n'ôtât quelque chose de la réputation de celles à qui il le donnoit. Il n'en fut pas de même de la passion qu'il eut pour Élise ; car, excepté quelques envieuses de sa beauté, personne n'en a jamais rien dit ni rien pensé qui lui pût être désavantageux. Et certes ç'auroit été bien sans sujet, étant certain que je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une personne dont la vertu ait été plus pure ni qui ait été mise à de plus difficiles épreuves que celle d'Élise. Comme j'avois l'honneur d'être assez bien avec le Roi en ce temps-là, je fus le confident de sa passion et par conséquent le témoin de la vertu d'Élise. Ce n'est pas qu'elle ne m'ait avoué depuis qu'elle avoit eu d'abord quelque joie de voir à ses pieds un prince aimé de tous ses peuples, redouté de tous ses voisins, estimé de toute l'Asie ; mais elle cachoit si bien cette joie et recevoit toujours le Roi avec une civilité si indifférente que j'ai ouï dire plus de cent fois à ce prince qu'il ne l'abordoit jamais qu'en tremblant. Je sais bien que ceux qui ont voulu diminuer la gloire d'Élise ont dit qu'il n'étoit pas si difficile de résister à un prince qui n'étoit pas extrêmement bien fait de sa personne, qui avoit autant l'air d'un soldat que d'un Roi et qui n'étoit pas trop propre ; mais après tout, ce Roi étoit un des plus illustres rois du monde, et qui, dans la familiarité qu'il souffroit qu'on prît avec lui, avoit l'esprit

infiniment agréable et divertissant. Il railloit même de bonne grâce et agissoit avec tant de bonté qu'il gagnoit les cœurs de tout le monde. De plus, jamais amant n'a été si civil, si soigneux, ni si respectueux que celui-là ; et par conséquent on peut dire qu'Élise mérite une gloire infinie d'avoir pu résister à un si grand prince. Je ne m'arrêterai point à vous dire quels furent les soins qu'il lui rendit, quelles furent les fêtes qu'il fit à sa considération, et quelle assiduité il apporta à la voir, cela seroit trop long ; je vous dirai seulement qu'il fit pour elle seule autant qu'il avoit fait pour toutes les autres qu'il avoit aimées. Cependant Straton, qui étoit ambitieux, étoit bien aise de voir que le Roi étoit amoureux de sa fille ; mais il ne laissoit pourtant pas de dire toujours à Élise qu'il ne prétendoit que se servir de la faveur du Roi durant quelque temps, et non pas la sacrifier à sa fortune : pour cet effet il étoit bien aise de voir que le Roi lui faisoit l'honneur d'aller souvent chez lui, et de ce qu'il voyoit que tout le monde lui faisoit la cour. Pour Élise, elle se lassa bientôt de cette éclatante galanterie ; car, outre qu'elle la trouvoit un peu dangereuse pour sa réputation, c'est qu'elle lui ôta mille plaisirs et mille divertissements. Le respect qu'on avoit pour le Roi fit que tous les amants d'Élise cachèrent leurs chaînes ; il y en eut même qui firent semblant d'aimer ailleurs de peur d'être brouillés avec ce prince, et qui n'osèrent plus parler à Élise, qui s'en souvint bien, lorsqu'ils voulurent revenir à elle. Comme la vertu de cette personne étoit fort connue de la Reine, l'amour du Roi ne la mit point mal avec elle ; au contraire, lorsque ce prince avoit quelque chagrin dans l'esprit, la Reine cherchoit à faire naître quelque occasion de lui faire voir Élise. S'il étoit malade, elle la prioit de chanter auprès de lui pour charmer son mal, et ne lui donnoit guère moins de marques d'estime que le Roi lui en donnoit d'amour. Comme ce prince avoit une grande inclination à railler, Élise fut très-longtemps à recevoir les témoignages de sa passion, comme une chose qu'il faisoit simplement pour se divertir ; mais enfin cette passion augmentant, et ce prince assez violent de son naturel se lassant de ne recevoir nulle marque d'affection d'une personne qu'il aimoit si ardemment, elle se vit dans la nécessité de résoudre comment elle devoit agir avec lui quoiqu'elle s'y trouvât pourtant bien embarrassée. Si elle eût suivi

son inclination et la fierté de son naturel, elle auroit fait consister sa gloire à maltraiter le Roi comme le moindre de ses sujets ; mais elle n'ignoroit pas que son père ne le trouveroit pas bon; de sorte que, comme elle savoit que ce prince avoit naturellement l'âme assez légère et capable d'avoir même plus d'une passion à la fois, elle fit ce qu'elle put pour affoiblir celle qu'il avoit pour elle, en renouvelant dans son cœur l'amour qu'il avoit eu et qu'il avoit peut-être encore pour une personne admirable en beauté et en vertu, qu'il avoit quittée pour elle, lui semblant que, s'il ne la quittoit que pour celle-là, il n'iroit point de sa gloire, et qu'ainsi elle se trouveroit plus libre et plus en repos. Ayant donc pris cette résolution, elle ne chantoit jamais devant le Roi que des chansons qui avoient été faites pour cette illustre rivale qu'elle vouloit qui régnât seule dans l'esprit de ce prince, afin que l'en faisant souvenir avantageusement en lui chantant ses louanges il se rattachât à cette personne. Élise ne se contenta pas encore de se servir de mille semblables petits artifices, pour affoiblir la passion qu'il avoit pour elle ; car cette vertueuse fille sachant que j'avois quelque crédit sur son esprit m'en parla un jour . . . Télamis, me dit-elle, le Roi me fait le plus grand honneur du monde de me visiter, et de faire quelque distinction de moi à toutes les personnes de ma condition ; néanmoins, à vous dire la vérité, je voudrois bien que vous voulussiez me rendre un service auprès de lui, qui me seroit très-agréable ; mais je crains que vous ne veuillez pas . . . Je veux que vous fassiez que le Roi m'aime moins qu'il ne fait, et qu'il recommence d'aimer cette admirable personne qu'il a aimée si ardemment. Quoi, madame, lui dis-je, vous voulez que le Roi vous aime moins ? Oui, répliqua-t-elle, je le veux, et je le veux parce que j'aime la véritable gloire, et que je ne veux pas qu'on me mette un jour au rang de trois ou quatre personnes qu'il a aimées et que l'éclat d'une fausse gloire a éblouies. Je vous avoue, ajouta-t-elle, que si le Roi me quittoit par mépris j'aurois la faiblesse d'en être fâchée ; et je pense même que s'il m'abandonnoit pour je ne sais quelles personnes, dont elle me nomma quelques-unes, j'en aurois encore quelque dépit; mais, s'il ne me laisse que parce qu'il se repentira d'avoir fait infidélité à une dame aussi accomplie comme est celle qu'il a quittée pour moi, je vous assure que j'en aurai une extrême joie. C'est pourquoi je vous

conjure de lui parler le plus souvent de cette illustre rivale ; faites qu'il en voie des portraits, et rallumez enfin s'il est possible cette flamme qui a jeté un feu si éclatant. Car enfin, Télamis, le Roi n'est pas en état de me faire reine, je ne suis point de condition à l'être, et il ne seroit pas assez préoccupé pour en concevoir la pensée ; mais aussi vous puis-je assurer que j'ai le cœur trop haut et l'âme trop bien faite pour vouloir sacrifier ma réputation pour une vanité mal fondée : c'est pourquoi, Télamis, je vous conjure de ne me refuser pas. Je vous avoue que ce discours d'Élise me surprit ; d'abord je crus qu'elle avoit quelque inclination secrète qui faisoit peut-être une partie de sa vertu, ne pouvant m'imaginer qu'une personne aussi jeune qu'elle étoit pût être capable d'une résolution comme celle-là. Mais je fus bientôt désabusé, et je fus contraint d'admirer encore plus la vertu d'Élise que sa beauté . . . Il ne me fut pourtant pas possible de faire ce qu'elle vouloit ; si bien que, se résolvant de lui parler elle-même, elle le fit avec tant de hardiesse et de générosité, que ce prince l'en aima encore davantage, parce qu'il l'en estima beaucoup plus. Elle eut même tant de pouvoir sur lui qu'il lui protesta qu'il n'auroit jamais d'injustes desseins sur elle, et qu'il feroit même ce qu'il pourroit pour modérer une partie de la violence de sa passion.'

Après la mort du roi Henri, lorsque M^lle^ Paulet reparut à la cour en grand habit de deuil, on la trouva dans ce costume plus belle que jamais.

Ibid., p. 276 : ' Cet habillement noir et simple, ce grand voile tombant jusqu'à terre sur ses cheveux d'un blond si éclatant, cette gaze plissée à l'entour de sa gorge et rattachée avec divers rubans noirs, comme si c'eût été une écharpe, ces grandes manches retroussées qui laissoient voir la blancheur de ses bras, et tout cet habillement lugubre qui donnoit un nouvel éclat à ses yeux et un redoublement de blancheur à son teint, lui étoit si avantageux, que ses plus grands adorateurs avouoient ne l'avoir jamais vue plus belle.'

Parmi les adorateurs d'Élise étaient deux grands seigneurs que le roman appelle Polygène et Agénor, dans lesquels la clef nous fait voir le duc de Bellegarde, grand écuyer, maréchal de France, et son jeune frère le marquis de Termes. M^lle^ de

Scudéry nous trace un portrait agréable et vrai de ce Bellegarde si fameux dans les annales de la galanterie :

'Polygène pouvoit avoir trente-cinq ans lorsque le feu roi de Phénicie mourut, quoiqu'il ne parût pas en avoir plus de vingt-huit. Il étoit sans doute d'une naissance fort illustre et d'une maison plus éclatante que celle d'Élise. Il étoit extrêmement bien fait de sa personne, magnifique et propre en habillements; mais par où il étoit plus remarquable, c'est que jamais homme n'a eu plus de politesse dans l'esprit que celui-là. La galanterie est née avec lui, la civilité en est inséparable, et, quoiqu'il soit d'une humeur un peu sérieuse, sa conversation est fort agréable. Il est vrai qu'il est un peu particulier et qu'il ne parle jamais guère en ces conversations tumultueuses où il y a beaucoup de monde. S'il donne une collation, il la donne de si bonne grâce, avec tant d'ordre et si poliment, qu'on croit toujours qu'elle lui coûte plus de la moitié qu'elle ne fait ; joint aussi que, dans toutes les choses qu'il entreprend, soit de jeux de prix, de musique, de bal, de promenades et de festins, il y a toujours quelque chose de surprenant et d'extraordinaire ; de sorte que tout d'une voix on lui a donné la réputation d'être le plus poli de tous les hommes, et l'on peut dire que toute la jeunesse de la cour n'en approche pas.'

Voici maintenant le jeune frère de Bellegarde, le marquis de Termes: 'Quand le frère de Polygène revint à Tyr, il pouvoit avoir vingt-quatre ans, de sorte que, comme il y avoit assez de différence d'âge entre Polygène et lui, il le respectoit presque comme son père ; et en effet Polygène prit autant de soin d'Agénor que s'il eût été son fils. Il fut donc ravi de le voir aussi bien fait qu'il étoit et aussi agréable en toutes choses ; car enfin je puis vous assurer qu'on ne peut pas l'être davantage que l'étoit Agénor. Il n'étoit pas seulement beau et de bonne mine, il étoit encore infiniment adroit à tous les exercices du corps, mais particulièrement à la danse. De plus, il avoit infiniment de l'esprit, mais de l'esprit enjoué et de l'esprit divertissant qui occupoit toute une grande compagnie agréablement par sa seule conversation. Au reste, il étoit le plus propre de tous les hommes à faire des intrigues, à découvrir ceux des autres et à cacher les siens quand il le vouloit. Il est vrai que cette volonté ne lui duroit pas longtemps et même ne lui prenoit pas souvent, car il avoit une vanité qui

faisoit qu'il ne pouvoit être aimé sans désirer qu'on le sût. Il avoit pourtant les passions de l'âme fort violentes ; mais la vanité ne laissoit pas d'être presque toujours la plus forte dans son cœur. Et certes, si Agénor n'eût point eu ce défaut-là, il eût été bien plus aimable qu'il n'étoit pour celles qu'il aimoit ; car, pour les autres, excepté pour ses rivaux, c'étoit le plus doux et le plus civil des hommes, sa vanité étant toute renfermée en ses galanteries.'

A ces deux adorateurs de Mlle Paulet, Tallemant joint le maréchal de Montmorency ; mais le roman ne l'indique point ; en retour, il donne à la belle dame un autre soupirant d'une qualité bien moins haute, mais d'une humeur moins volage, qui, aimant passionnément Élise et étant de la même condition qu'elle, songeait sérieusement à obtenir sa main. Cet amant sérieux est appelé dans le roman Phocilion ; la clef le nomme Pontac ; et en effet Tallemant nous dit que ' un garçon de bon lieu de Bordeaux et à son aise, nommé Pontac, la vouloit, à ce qu'on dit, épouser.' Est-ce M. de Pontac de Bordeaux, qui épousa la sœur du malheureux de Thou, et devint par la suite premier président du parlement de cette ville ? Quoi qu'il en soit, il est évident que le récit de Mlle de Scudéry est vrai, puisqu'il est à peu près le même que celui de Tallemant. Mlle de Scudéry raconte avec beaucoup d'agrément les diverses façons dont les trois rivaux font la cour à la belle Élise, chacun suivant son caractère. La fin de l'aventure est un duel entre Agénor et Phocilion.

Partout Mlle de Scudéry représente la pureté, la fierté et la vertu d'Élise en des termes si forts et en quelque sorte si recherchés que, si la conduite de Mlle Paulet n'avait pas été irréprochable, Mlle de Scudéry n'eût pas osé parler de la sorte, ou qu'en le faisant elle eût bien mal servi son amie en soulevant contre elle la conscience des contemporains par un si choquant contraste entre le roman et la vérité.

Sur ces entrefaites, Mlle Paulet perdit son père, et avec lui sa fortune et son avenir ; et, quelque temps après ayant aussi perdu sa mère, ' elle se retira chez une dame de ses amies qui vivoit dans une retraite fort grande et dont la vertu étoit tout à fait extraordinaire.' Tallemant dit aussi que Mlle Paulet alla demeurer chez une honnête femme ' nommée Mme Du Jardin, qui étoit dévote, et se retira elle-même bientôt à la

Ville-l'Évêque où elle étoit comme en religion.' La belle Angélique vécut quelque temps chez cette dame, pauvre, mais toujours fière et fuyant les adorateurs.

'Afin qu'Élise pût faire paroître tout ce qu'elle avoit de grand et d'héroïque dans le cœur, les dieux voulurent abaisser sa fortune pour élever sa gloire par un chemin où beaucoup ont accoutumé de la perdre. Comme Straton avoit eu de grands emplois sous le feu roi de Phénicie, tous ceux qui avoient eu quelque chose à démêler avec lui inquiétèrent Élise et s'emparèrent même de tout son bien, mais avec tant de violence et tant d'injustice, qu'il s'en fallut peu qu'Élise ne fût aussi pauvre que belle. Cependant, quoiqu'elle se vît dans un embarras effroyable, son âme ne s'ébranla pas et elle sut supporter la mauvaise fortune avec autant de fermeté qu'elle avoit eu de modération dans la bonne. Elle n'en fut pas même moins fière ; et lorsque Polygène, Agénor et Phocilion furent guéris et voulurent la revoir, elle le leur défendit avec la même autorité que si elle eût été sur le trône et qu'ils eussent été ses sujets. Il sembloit encore qu'Élise affectât d'être plus sévère qu'auparavant, et qu'elle voulût faire voir qu'étant maîtresse de sa conduite elle vouloit suivre les règles les plus exactes de la bienséance et de la vertu.'

M^lle de Scudéry raconte ici une anecdote, vraie ou fausse, qui met en relief la générosité de M^lle Paulet. Un grand seigneur, nommé dans le roman Asiadate, tomba éperdument amoureux d'Élise, qui s'en vit fort importunée. Asiadate, selon notre clef, est le duc de Candale. Ce ne peut être le fils du duc Bernard d'Épernon, le frère de M^lle d'Épernon la carmélite, celui qu'on appelait le beau Candale, et qui a été l'amant de M^lle de La Rocheposay, la jolie M^me de Saint-Loup, car ce beau Candale est mort en 1658, n'ayant guère plus de trente ans. Pour trouver un contemporain de M^lle Paulet qui porte ce nom, nous ne voyons que le premier duc de Candale, le fils de Jean-Louis d'Épernon, le frère aîné du cardinal de La Valette et du duc Bernard d'Épernon, l'adorateur de la fameuse duchesse de Rohan qui l'enleva à sa famille, à sa carrière, à son Roi, à sa religion, personnage, en effet, ardent et violent, qui mourut en 1639, bien avant la belle Lionne.

'Asiadate, dit M^lle de Scudéry, est un homme de beaucoup d'esprit, mais d'un esprit violent et d'un naturel ardent, qui

fait qu'il veut tout ce qu'il veut avec une impétuosité qu'on ne sauroit exprimer. Vous pouvez donc juger qu'étant amoureux d'Élise il étoit capable de faire beaucoup de choses pour posséder ce qu'il aimoit, s'il en eût pu trouver les voies.

' Comme Élise ne recevoit plus de visites, si ce n'étoit de ses amies ou de ses amis très-particuliers et qu'on ne pouvoit soupçonner de galanterie, il ne la pouvoit voir chez la dame avec qui elle demeuroit, mais il la suivoit partout ailleurs. Il fit même à la fin amitié avec une personne de qualité qui étoit amie d'Élise ; et comme il y a peu d'hommes en Phénicie plus riches qu'Asiadate et qu'il savoit le désordre des affaires d'Élise, il crut qu'une fille dont l'âme étoit haute jusqu'à être superbe ne pourroit souffrir la pauvreté et que peut-être une libéralité excessive, faite avec toute l'adresse nécessaire à une personne glorieuse et qui avoit beaucoup de vertu, l'obligeroit à le souffrir comme son ami si elle ne le pouvoit endurer comme son amant. Il n'osa pourtant pas s'exposer à faire offrir des présents à Élise, avec aucune capitulation de donner son cœur pour toutes ses richesses ; mais il lui fit dire par cette amie, à qui il persuada que la générosité le faisoit autant agir que l'amour, que, ne pouvant souffrir de voir la vertu malheureuse, il lui offroit tout son bien, sans vouloir autre chose d'elle que la grâce de le recevoir ; mettant même une si prodigieuse quantité de pierreries entre les mains de cette dame pour les présenter à Élise, que toute autre qu'elle, en l'état qu'étoit sa fortune, en auroit peut-être été éblouie, car enfin Élise subsistoit alors par la seule générosité de la personne avec qui elle logeoit. Cependant quelque éloquence qu'eût celle qui s'étoit chargée de lui faire accepter cette libéralité, elle ne la persuada point ; ce n'est pas qu'elle ne conduisît son dessein avec beaucoup d'adresse ; car enfin, ayant sensiblement engagé Élise à l'aller voir, elle la fit entrer dans un cabinet où elle vit sur la table cette abondance de pierreries qu'Asiadate vouloit lui donner ; de sorte qu'Élise, sans savoir qu'elle y pût avoir nulle part, se mit à les regarder, à les trouver admirablement belles, et à demander à cette dame à qui elles étoient, sachant qu'elles n'étoient pas à elle. — Auparavant que de vous répondre, lui dit cette dangereuse amie, il faut que je vous demande ce que vous penseriez d'un homme qui voudroit donner tout ce que vous voyez de perles, de diamants, de rubis et d'éme-

raudes.— Je dirois, répliqua Élise, ou qu'il seroit bien amoureux, ou bien libéral, ou qu'il ne seroit guère sage; car je ne sache que cela que je puisse dire de lui.— Il y a pourtant quelque autre chose à dire, répliqua-t-elle, de celui qui veut faire ce présent ; car enfin, Élise, il faut avouer qu'Asiadate est le plus généreux des hommes et le plus véritable ami que j'aie jamais connu ; et pour vous le témoigner, poursuivit-elle, sachez qu'il est si charmé de votre vertu que, ne pouvant plus souffrir que la fortune vous traite avec tant d'injustice, il m'a chargée de vous conjurer qu'il fasse ce qu'elle ne fait point, et qu'il vous enrichisse de ce qu'elle lui a donné. Il croit, ajouta-t-elle, que le bien qu'il possède n'est point à lui tant que vous n'en aurez pas, et il est persuadé que vous avez droit sur celui de tous ceux qui en ont. Au reste, ne pensez pas qu'il ait nulle mauvaise intention : il ne vous verra point si vous le voulez, et il ne prétend pas faire un échange, mais une libéralité toute pure ; encore ne sais-je s'il approuveroit ce que je dis, et s'il ne croit point vous payer un tribut qui vous est dû, ou vous faire une restitution au lieu d'un présent. C'est pourquoi n'ayez point de scrupule de recevoir assistance d'un homme de cette vertu qui vous l'offre par moi, qui ne voudrois pas vous conseiller une chose qui vous pût être préjudiciable, et qui ne vous donnerois pas ce secours par autrui si j'étois en état de vous le donner par moi-même.— Tant que cette personne parla, Élise sentit ce qu'on ne sauroit exprimer ; tantôt la colère la faisoit rougir et regarder avec mépris celle qui lui parloit, tantôt la confusion lui faisoit baisser les yeux, et tantôt l'étonnement mettoit sur son visage ce que la crainte et l'effroi ont accoutumé de faire voir sur celui de ceux qui en sont capables. Mais à la fin, ne pouvant plus s'empêcher de parler : Je n'aurois jamais cru, lui dit-elle, que la fortune m'eût pu mettre en état que quelqu'un eût la hardiesse de me faire une telle proposition ; mais comme il est certaines personnes qui font du venin des choses les plus innocentes, je veux au contraire tirer de la gloire de la plus infâme chose du monde. Et pour faire que vous ne croyiez pas que je parle comme je fais par un sentiment de pauvreté arrogante, je veux bien vous rendre raison de ce que je pense. Sachez donc que je suis fortement persuadée que les biens de nos amis peuvent être les nôtres en certaines occasions ; mais je le suis encore davantage

qu'à moins que de se vouloir rendre infâme on ne doit jamais rien prendre ni rien accepter d'un amant.— J'ai pourtant toujours ouï dire, reprit cette amie intéressée, que la libéralité et l'amour doivent être inséparables.— Et j'ai toujours entendu assurer, répliqua Élise, qu'une femme qui reçoit des présents se donne, ou, pour mieux dire, se vend . . . Croyez donc, s'il vous plaît, que, quelque malheureuse que je sois, j'ai toujours le cœur plus haut que ma fortune n'est basse ; et quand je verrois la mort à mon choix, ou toutes les magnifiques pierreries que je vois, je la préférerois sans doute à ces perles et à ces diamants, aimant beaucoup mieux mourir avec gloire que de vivre avec honte. — Mais, reprit cette peu généreuse amie, Asiadate ne demande rien de vous.— Il me demande insolemment toutes choses, répliqua Élise, en me faisant offrir tant de richesses, et je suis fortement persuadée que jamais femme n'a reçu de présent un peu considérable d'un amant qu'il n'y ait eu plusieurs heures où cet amant, même dans le plus fort de sa passion, aura moins estimé celle qui aura accepté ce qu'il lui aura offert, et qui ne l'ait regardée comme étant à lui par le même droit que s'il avoit acheté une esclave. Dites donc, poursuivit-elle, à Asiadate que je le trouve peu judicieux d'avoir su se servir si mal à propos de l'inclination qu'il a sans doute à être libéral, puisqu'au lieu d'acquérir mon estime par cette vertu il acquiert mon aversion. Dites-lui encore que je le fuirai autant que la bienséance me le permettra, et que si je suivois mon inclination je me vengerois de lui avec plus de colère et plus de plaisir que s'il m'avoit dérobé toutes les richesses qu'il m'offre. Et pour vous, ajouta-t-elle à celle à qui elle parloit, je veux croire, pour ma propre gloire, que vous croyez les intentions d'Asiadate fort pures et fort innocentes ; mais puisqu'il a pu vous préoccuper jusques au point que vous l'êtes je ne dois pas continuer de voir une personne qui pourroit se laisser persuader encore quelque autre chose opposée à la justice et à la vertu.— En disant cela, elle se leva et sortit, malgré tout ce que cette dame lui put dire, la laissant avec une confusion si grande qu'elle n'osa jamais depuis voir Élise qui, de son côté, évita sa rencontre avec un soin étrange.'

M^lle^ Paulet parvint enfin à sortir de la gêne où elle était, et en s'occupant sérieusement de ses affaires elle retrouva une partie de sa fortune; en sorte que, lorsqu'elle perdit M^me^ Du

Jardin, elle put prendre une maison et vivre à sa guise dans une modeste aisance. Ici Tallemant et M^lle de Scudéry s'accordent parfaitement. 'Elle retira, dit Tallemant, environ vingt mille écus, avec quoi elle a fait de grandes charités. Elle nourrissoit une vieille parente chez elle.'—Écoutons M^lle de Scudéry : 'Élise agit si vigoureusement pour ses affaires et avec un tel succès, qu'elle retira une partie de son bien des mains de ceux qui l'avoient usurpé, et se vit en état de n'avoir plus besoin de personne et de vivre avec tout ce que la bienséance de sa condition demandoit. Elle ne demeura sans doute pas aussi riche qu'elle avoit cru l'être, mais l'étant assez pour se pouvoir passer de tout le monde, elle fut contente de sa fortune et ne songea plus qu'à régler la conduite de sa vie. Elle eut pourtant encore un déplaisir bien sensible, car elle perdit la dame chez qui elle logeoit ; après quoi elle résolut de demeurer tout à fait maîtresse d'elle-même et de jouir de la liberté tout entière le reste de ses jours. Comme c'étoit la plus sociable personne de la terre, elle songea à apporter autant de soin à se faire des amis et des amies qu'elle en apportoit à éviter d'avoir des amants ; et certes je ne pense pas que personne en ait jamais eu de plus illustres qu'Élise, ni que qui que ce soit ait jamais mené une vie plus douce ni plus agréable que celle qu'elle mena durant quelque temps.'

La beauté et les aventures de M^lle Paulet à la cour d'Henri IV, et dans les premières années de la régence de Marie de Médicis, n'avaient pas manqué d'élever sur son compte bien des bruits dont plus tard Tallemant s'est fait l'interprète. La vie régulière et réservée qu'elle mena depuis la mort de ses parents, quand elle jouit d'une entière liberté et qu'elle eut regagné une partie de sa fortune, dissipa tous les nuages, et la fit accueillir et même rechercher par les plus gens de bien et par les femmes les plus justement considérées. C'est alors qu'elle se lia avec une personne d'une vertu exemplaire et du caractère le plus aimable, la marquise de Clermont d'Entragues, la digne amie de M^me de Rambouillet, dont les deux charmantes filles, Louise et Marie de Balzac, étaient les compagnes de M^lle de Bourbon, de M^lle de Bouteville, de M^lles du Vigean et de M^lles de Rambouillet dans cette jeune société d'élite que nous avons ailleurs essayé de peindre et qui s'assemblait tour à tour pendant la belle saison à Chantilly ou à Mer-

lou chez la princesse de Condé, ou à Mézières chez Mme de Clermont, ou à La Barre, près Montmorency, chez Mme du Vigean, ou à Rambouillet chez l'illustre marquise. Mme de Clermont aimait tant Mlle Paulet qu'elle ne s'en pouvait passer et finit par obtenir qu'elle s'établît chez elle. Ce fut là qu'elle rencontra Godeau, depuis évêque de Grasse et de Vence, qui, étant de Dreux et l'habitant pendant sa première jeunesse, allait fréquemment en visite à Mézières, au château de Mme de Clermont. Celle-ci la présenta à Mme de Rambouillet, qui la prit aussi en grande affection et l'admit dans son cercle le plus intime. Depuis, Tallemant lui-même reconnaît que Mlle Paulet ' fut chérie et estimée de tout le monde. Elle ne laissa pas, dit-il, d'avoir des amants ; mais on n'a médit de pas un.' L'amour en effet était banni de l'hôtel de Rambouillet ; tous les contemporains sont unanimes sur ce point. Il y régnait seulement cette noble et gracieuse galanterie qui, sans rien coûter à la vertu, fait la douceur et le charme de la vie humaine. On y faisait la cour aux dames, mais une cour à la fois enjouée et respectueuse. De là bien des tendres amitiés et nulle intrigue. Pour une femme, être reçue chez Mme de Rambouillet était un brevet d'honneur ; et les hommes même qui n'étaient pas fort scrupuleux au dehors, dès qu'ils avaient franchi le seuil de la noble maison, se tenaient pour avertis d'en prendre le ton et les manières. Voiture seul s'y licenciait un peu, mais Voiture était sans conséquence, et sur ce pied-là on lui passait bien des bouffonneries. Cependant un jour, s'étant aventuré jusqu'à baiser les bras de la belle Julie, elle le regarda de façon à lui ôter l'envie d'y plus revenir. Les mémoires du temps disent à quel point Mlle Paulet était aimée et considérée dans les salons de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Il n'est pas facile de bien déterminer quand elle y entra ; mais ç'a été de fort bonne heure, puisqu'on trouve déjà son nom dans les plus anciennes lettres de Voiture. Par exemple, il parle d'elle dans une lettre adressée au cardinal de La Valette, au temps du siège et de la prise de La Rochelle, vers 1627 ou 1628, et il en parle en des termes qui témoignent d'une familiarité assez ancienne. Nous pensons donc qu'elle dut paraître à l'hôtel de Rambouillet à peu près vers l'année 1625 ou 1626. Elle avait alors un peu plus de trente ans, une douzaine d'années plus que Julie, et elle était dans tout l'éclat de sa beauté.

Voici, selon Tallemant, comment elle fut reçue, la première fois qu'elle vint au château de Rambouillet. Les plus jolies filles du lieu l'attendaient à l'entrée du village, ainsi que les demoiselles de la maison toutes couronnées de fleurs et fort élégamment vêtues. Une d'entre elles, plus parée que ses compagnes, lui présenta les clefs du château, et quand elle vint à passer sur le pont on tira deux petites pièces d'artillerie placées sur une des tours. Sa belle voix et son talent de musicienne lui faisaient un rôle à part dans les divertissements que se donnait sans cesse l'aimable compagnie, soit à la ville, soit à la campagne. L'abbé Arnauld, un des fils de M. d'Andilly, qui était alors militaire et servait dans le régiment des carabiniers de son oncle Arnauld de Corbeville, nous raconte qu'étant allé passer quelques jours à Rambouillet on y représenta la *Sophonisbe* de Mairet, et que dans les entr'actes 'M^lle Paulet, habillée en nymphe, chantoit avec son théorbe.' 'Et cette voix admirable, dit-il, ne nous faisoit point regretter la meilleure bande de violons qu'on emploie dans les intermèdes.'

Les lettres et les vers de Voiture parlent souvent de cette voix admirable :

Dans le fond d'un bois antique
Un rossignol disputa
Sur *ut re mi fa sol la*
Avec la belle Angélique.
Mais le rossignol perdit
Au doux son qu'elle épandit.

Tous les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet l'entouraient des plus galants hommages. Voiture essaya d'aller un peu plus loin. Elle avait beaucoup de goût pour son esprit, et il se forma entre eux une familiarité assez tendre, dans la mesure permise en la noble compagnie ; mais quand il s'avisa de vouloir passer cette mesure elle le ramena plus rudement encore que ne l'avait fait Julie. Godeau s'attacha si particulièrement à elle que l'abbé de la Victoire l'appelait Madame de Grasse ; mais l'affection qu'il lui voua jusqu'à la mort fut toujours aussi sainte que tendre, ainsi qu'on le voit dans les lettres qu'il lui adressait, où le ton de l'évêque domine celui du bel esprit galant, sans l'effacer tout à fait et en s'y mêlant quelquefois avec une préciosité qui n'est pas exempte de ridicule.

Chapelain fit pour elle le *Récit de M^lle^ Paulet au ballet des Dieux, représentant l'astre du Lion*, que Tallemant, sévère d'ordinaire jusqu'à l'injustice, s'avise de mettre parmi le peu de pièces ' fort raisonnables ' que Chapelain ait composées ; mais, selon nous, ces vers ne sont pas plus raisonnables que ceux de *Zirphé*, autre pièce de la même main et du même genre que loue aussi Tallemant dans un de ses rares moments d'indulgence. Chapelain a quelquefois de la noblesse et de la force, mais il est entièrement dépourvu de grâce, et lorsqu'il badine il est à la fois d'une lourdeur insupportable et du plus choquant mauvais goût. M^lle^ de Scudéry avait bien autrement d'esprit et d'agrément, et l'on a vu quel portrait gracieux et fidèle elle nous a donné de M^lle^ Paulet. Elle la suit à l'hôtel de Rambouillet, et s'arrête avec complaisance sur la joie qu'elle éprouva de rencontrer, après tant de traverses et d'agitations, un asile tel que celui-là. Elle nous la montre se faisant aimer de toute la maison, mais particulièrement de M^me^ de Rambouillet. M^lle^ Paulet lui rendit son amitié avec usure, et lui prodigua les attentions, les soins, toute l'affection d'une sœur et d'une fille, et mit à son service les divers talents dont elle était douée.

Le Grand Cyrus, *ibid.*, p. 487, etc. : ' Élise eut le bonheur d'être chèrement aimée d'une des personnes du monde la plus illustre en toutes choses, mais d'en être aimée avec estime et tendresse; de sorte que, depuis cela, Élise en fut inséparable.' *Ibid.*, p. 503 : ' Jugez quelle joie devoit avoir Élise d'avoir acquis l'amitié de Cléomire et de ses deux filles, qui ne se contentèrent pas de l'aimer, mais qui voulurent encore que tous leurs amis l'aimassent. Il est vrai qu'Élise étoit si aimable qu'il ne falloit que la connoître pour s'attacher à elle ; mais quand elle l'auroit été moins, la seule passion qu'elle avoit pour Cléomire l'auroit dû faire aimer, étant certain que je ne crois pas que qui que ce soit ait jamais tant aimé une autre qu'Élise aimoit Cléomire. Et certes elle le lui témoignoit bien par son assiduité, étant continuellement auprès d'elle, partageant tous ses plaisirs et tous ses divertissements et ne passant jamais un jour sans la voir. Elle cherchoit même avec soin quelque agréable invention de la divertir, tantôt par quelque sérénade qu'elle lui faisoit donner dans les jardins de son palais, ou qu'elle lui donnoit elle-même, tantôt par quelque

innocente tromperie ou par quelque déguisement agréable qu'elle faisoit avec quelques-unes de ses amies ; et comme il n'y avoit jamais rien de rare ou de beau à voir qu'on ne le vît au palais de Cléomire, Élise étoit en une joie continuelle. Mais la plus solide et la plus grande étoit sans doute que tous les soirs elle voyoit rassemblés chez Cléomire ses plus chers amis qui n'en sortoient que lorsque la bienséance et la nécessité de dormir vouloient qu'ils se retirassent . . .' *Ibid.*, p. 551 : 'Il faut encore que je vous fasse comprendre que tous les amis d'Élise n'ont pas pour elle une certaine amitié qui se contente d'être civile et exacte, et qui a si peu de chaleur qu'à peine ceux qui l'éprouvent s'en aperçoivent-ils ; au contraire, c'est une amitié ardente et soigneuse jusques à l'empressement, selon les occasions ; c'est même une amitié flatteuse et galante qui fait qu'on a dessein de lui plaire et de la divertir, et, à parler raisonnablement, je pense que cette sorte d'affection qu'on a pour Élise se pourroit nommer un amour sans désirs, étant certain qu'elle est beaucoup plus ardente que l'amitié ordinaire, quoiqu'elle n'ait aucune des inquiétudes de l'amour. Mais enfin, après ce que je viens de vous dire, vous comprenez bien sans doute qu'Élise étant tous les jours au palais de Cléomire, où elle voyoit tant d'honnêtes gens, et où l'on voyoit tout ce qu'il y avoit de digne d'être vu, menoit une vie fort douce ; car sa fierté s'étoit tellement mise au-dessus de tous ses amants qu'ils n'osoient plus l'importuner . . . Il est certain qu'il n'y a pas une personne au monde dont la vertu ait été mise à de plus difficiles épreuves. Cependant elle ne peut même souffrir les louanges qu'on lui en donne: elle dit qu'elle n'est que ce qu'elle est obligée d'être; et elle a si bien su accorder la fierté et la modestie dans son cœur, qu'il en résulte je ne sais quoi de grand et de divin dans tous ses sentiments qui la rend infiniment aimable.'

Malheureusement M^lle de Scudéry a cru devoir mêler à l'histoire des inventions extraordinaires pour relever la vertu de son héroïne et ne pas la faire mourir d'une façon vulgaire. Voici la nue vérité, par elle-même assez touchante. M^lle Paulet vécut assez longtemps à Paris honorée et aimée, se partageant entre M^me de Clermont et M^me de Rambouillet. Elle vit M^lles de Clermont s'établir, Marie de Balzac épouser M. d'Avaugour, le frère de M^lle de Vertus, et la plus jeune des

deux sœurs, Louise de Balzac, le plus illustre lieutenant de Condé, Marsin, homme de guerre consommé, dont le fils, bien inférieur à son père, est devenu maréchal. Elle vit aussi Montausier épouser Julie ; et quelque temps après, Mme de Clermont étant allée en Gascogne, elle s'y rendit pour lui tenir compagnie. Là elle tomba dangereusement malade. Godeau, qui était à son évêché de Grasse, vint de Provence pour assister son amie au moment suprême. Angélique Paulet mourut en des souffrances cruelles, qu'elle supporta avec un courage admirable, au milieu de l'année 1650, à l'âge de cinquante-neuf ans, ne paraissant pas en avoir quarante.

Le Grand Cyrus, ibid., p. 592 : ' Il est vrai que l'excessive douleur qu'il avoit (le mage de Sidon) de voir Élise en cet état ne lui permettoit pas d'avoir la raison bien libre, mais en échange celle de cette généreuse personne l'étoit tant qu'elle le consoloit et lui donnoit la force de lui dire des choses qu'il ne lui eût pu dire si elle ne les lui eût suggérées par sa constance et sa fermeté. Mais enfin, pourquoi allonger ce funeste discours ? Élise mourut comme elle avoit vécu, c'est-à-dire avec gloire, et mourut en envisageant la mort avec le même courage que les plus grands héros la peuvent regarder dans les occasions les plus dangereuses et les plus glorieuses tout ensemble . . . On regretta Élise comme une des plus aimables personnes de la terre, et il n'y a point de jour que tous ses amis ne s'assemblent pour célébrer son nom et pour mêler leurs larmes et leurs soupirs, cherchant à faire revivre leur illustre amie par leurs discours et par les éloges qu'ils lui donnent afin d'éterniser sa mémoire.'

Comme le dit si bien Mlle de Scudéry, tous ceux qui avaient connu cette belle et noble personne ressentirent cruellement sa perte. Godeau, qui l'avait plus particulièrement aimée, servit d'interprète à la douleur commune, en des vers aujourd'hui oubliés, mais qui, dans le temps, parurent touchants et presque beaux par la vérité des sentiments qu'ils expriment. Ils sont dédiés à Mme de Clermont d'Entragues. Godeau ne manqua pas de les envoyer à Mlle de Scudéry, qui s'empressa de lui répondre en ces termes : ' Il faut que je vous dise que les vers que vous avez adressés à Mme de Clermont m'ont fait verser plus de larmes qu'ils n'ont de syllabes. Il me semble qu'en vous dépeignant la douleur qu'ils ont excitée dans mon

cœur c'est en faire l'éloge. En effet, vous représentez si agréablement cette merveilleuse fille qu'on peut assurer que jamais portrait n'a si bien ressemblé que celui que vous avez fait d'elle. Vous touchez avec tant de délicatesse l'endroit où vous parlez de l'amitié que vous aviez pour elle et de celle qu'elle avoit pour vous, qu'il ne faut pas s'étonner si, ayant l'âme aussi tendre que je l'ai, j'en ai été extraordinairement satisfaite et si mon cœur s'en est attendri, car enfin vous dites cent choses que j'ai senties pour elle, mais que je n'eusse jamais pu si bien dire. En vérité, je ne me console pas de la perte de cette généreuse amie, et je trouve une si notable différence de l'amitié qu'elle avoit pour moi à celle qu'ont quelques autres personnes qui m'aiment pourtant autant qu'elles peuvent aimer, que, quand elle n'auroit eu qu'un médiocre mérite, je la regretterois toute ma vie. Jugez donc ce que je dois faire, vous qui savez mieux ce qu'elle valoit que qui que ce soit.'

Mais M^lle de Scudéry ne s'est point contentée d'épancher son admiration, sa tendresse et sa douleur en des lettres confidentielles ; elle a voulu les faire paraître au grand jour, et sauver, autant qu'il était en elle, la mémoire de son amie en lui donnant une place d'honneur dans ce tableau brillant et fidèle des personnes illustres du XVII^e siècle.

CHAPITRE VII

MONTAUSIER

Catherine de Vivonne, Julie et Angélique d'Angennes, Mlle Paulet, Mme de Sablé, Voiture, tel est le premier fond de l'hôtel de Rambouillet. Mais sur ce fond-là parurent de bonne heure et successivement se rencontrèrent d'autres personnages, venus des points les plus différents, de l'armée, de l'Église, de l'Académie, apportant avec eux dans les salons de la rue Saint-Thomas-du-Louvre une variété piquante, tempérée par le commun sentiment de l'élégance et du bon goût. Mlle de Scudéry, comme elle a pris soin de nous en avertir, s'arrête particulièrement à ceux qui composaient le cercle intime et de tous les jours ; elle néglige les rares et illustres visiteurs, Balzac et Corneille, le cardinal de La Valette et le maréchal de Grammont ; elle s'applique à faire connaître surtout ses amis, Montausier, Arnauld, Godeau, Conrart, Chapelain, et jusqu'au jeune Chandeville, obscur neveu d'un oncle illustre, le grand Malherbe. Ne critiquons pas ces préférences de l'amitié, acceptons de bonne grâce ce qu'on nous donne, et considérons d'abord les portraits de Montausier et d'Arnauld. Montausier est inséparable de sa femme Julie, et tient de toutes parts à l'histoire de l'hôtel de Rambouillet ; et Arnauld nous attire, parce qu'il a été, selon nous, un des hommes les plus spirituels de son temps, et qu'il nous semblerait équitable de relever sa réputation à l'égal de son mérite, tandis que celle de Montausier a besoin peut-être d'être un peu réduite et ramenée à une mesure plus vraie.

Charles de Sainte-Maure, d'une ancienne famille de Touraine, transplantée en partie dans la Guyenne au XVIe siècle, était le fils cadet de Léon de Sainte-Maure, troisième du nom, baron de Montausier, seigneur de Salles, etc., et de Marguerite de Châteaubriant. Il avait pour tante Catherine de Sainte-Maure qui succéda, en 1638, à Mme de Senecey dans la charge de première dame d'honneur de la reine Anne, 'dame de grand mérite, dit Mme de Motteville, savante, modeste, vertueuse,'

et dont le mari, le comte de Brassac, devint à peu près vers le même temps surintendant de la maison de la Reine, ainsi que gouverneur de Saintonge et d'Angoumois ; tous les deux dévoués à Richelieu, et qui remplirent à sa satisfaction les difficiles emplois qu'ils tenaient de sa confiance, sans blesser le cœur et sans avoir jamais cessé de mériter l'estime et même l'affection d'Anne d'Autriche. Charles de Sainte-Maure perdit son père de bonne heure, mais il trouva un guide et un modèle dans son frère aîné, Hector de Sainte-Maure, baron de Montausier, officier de la plus haute espérance et qui promettait d'être un véritable homme de guerre, se distingua sous le maréchal de Toiras, en 1630, dans les affaires d'Italie et à Casal, et servit si bien dans la Valteline sous le grand duc Henri de Rohan, qu'on lui envoyait le brevet de maréchal de camp à vingt-sept ans, lorsque, à l'attaque de Bormio, où il fit preuve d'une rare vigueur, il fut blessé, le 4 juillet 1635, d'un coup de pierre à la tête, dont il mourut quinze jours après, emportant les regrets de toute l'armée et l'estime de son général. Les services et la mort glorieuse du frère aîné profitèrent à son cadet. Charles de Sainte-Maure, né en 1610, et que du vivant de son frère on appelait M. de Salles, du nom d'une des seigneuries de leur maison, avait suivi de bonne heure Hector de Montausier à la guerre ; il fit avec lui la campagne d'Italie et celle de la Valteline, et, à sa mort, lui succéda dans son titre de baron de Montausier ; il lui eût également succédé dans le commandement de son régiment, que demanda pour lui le duc de Rohan, si, d'après le conseil de son oncle, M. de Brassac, le jeune officier n'avait mieux aimé rester dans l'arme de prédilection de la jeune noblesse, la cavalerie.

Mais son frère, en se faisant tuer à Bormio, lui rendit un bien autre service. Hector de Montausier, comme beaucoup d'autres jeunes gentilshommes d'esprit et de mérite, s'était fait présenter à l'hôtel de Rambouillet ; galant et bien fait, il s'était épris de la belle Julie ; il avait même été question de mariage entre eux ; mais, par un pronostic étrange, quand tout semblait lui sourire, il avait prédit que ce mariage n'aurait pas lieu ; et voyant son jeune frère amoureux aussi de la même personne, il annonça, en partant pour l'armée de la Valteline, qu'il n'en reviendrait pas et que son frère épouserait la belle demoiselle. Il paraît qu'en effet M. de Salles adora

Julie d'Angennes dès le premier moment qu'il la vit, et l'adora longtemps en silence avant de se déclarer. Devenu baron de Montausier, il alla servir en Lorraine et en Alsace, montra la plus brillante valeur sous le grand duc Bernard de Weimar, particulièrement au siège de Brissac et dans l'affaire de Cernay, où il prit trois étendards de cavalerie de sa propre main. Il fit ensuite la campagne d'Allemagne sous le maréchal de Guébriant, en la qualité de maréchal de camp, et fut chargé du commandement de la haute et basse Alsace. Après la mort du maréchal, il resta dans l'armée du Rhin, et se trouva à la désastreuse bataille de Tudelingen, le 25 novembre 1643, où Rantzau, vaillant soldat et général médiocre, devançant la faute que Turenne devait faire deux ans après à Mariendal, et ayant laissé ses divers quartiers s'établir, pour plus de commodité, trop loin les uns des autres, fut mis en pleine déroute par Charles IV, duc de Lorraine, et fait prisonnier lui et ses plus braves lieutenants, parmi lesquels était le baron de Montausier. Au sortir d'une courte captivité, celui-ci revint à Paris, excitant un assez grand intérêt par son courage et son malheur, et il brigua très-vivement la main de M^lle^ de Rambouillet.

Après la mort de son frère, il avait laissé paraître ses sentiments, et il les avait ouvertement déclarés, dès qu'il avait été maréchal de camp et gouverneur d'Alsace. Sa principale qualité, comme militaire et comme amant, était une constance opiniâtre, et cette qualité-là ne manque guère de réussir. La belle Julie eut beau dire qu'elle ne voulait pas se marier, l'amoureux et obstiné Montausier persévéra dans sa poursuite, et fit le siège de la dame selon toutes les règles, avec une ardeur à la fois habile et passionnée ; d'une part, intéressant tout le monde à son amour, gagnant successivement toutes les amies de la noble marquise, M^lle^ Paulet, M^me^ de Sablé, M^me^ d'Aiguillon, faisant parler en sa faveur, d'abord Richelieu, puis Mazarin, plus tard la Reine elle-même ; d'autre part, agissant sur le cœur de Julie par tous les beaux esprits de sa cour, se faisant bel esprit lui-même, composant des vers pour elle, en faisant composer par tous les poètes de sa connaissance, lui prodiguant les adorations publiques et privées et lui adressant enfin cette fameuse *Guirlande de Julie*, ' la plus illustre galanterie, dit Tallemant, qui ait jamais été faite.'

Elle est de l'année 1641. C'était, ou plutôt c'est encore

un bel in-folio relié en magnifique maroquin rouge et doublé de même, portant au dehors et au dedans le chiffre entrelacé de J. L., Julie-Lucine. Le frontispice est une guirlande avec ce titre: *La Guirlande de Julie: pour M^lle de Rambouillet, Julie Lucine d'Angennes.* Sur le premier feuillet est peint un zéphyr tenant dans la main droite une rose et dans la gauche une guirlande de fleurs, au nombre de vingt-neuf, qu'il souffle légèrement sur la terre. Puis viennent de nombreux feuillets qui contiennent séparément les vingt-neuf fleurs peintes de la main du fameux peintre de fleurs, Robert, chacune accompagnée d'un madrigal admirablement écrit par Jarry. La plupart de ces madrigaux sont de Montausier lui-même, les autres, des poètes de l'hôtel de Rambouillet, parmi lesquels ne se trouve pas Corneille, à qui, mal à propos depuis deux siècles, on attribue des vers de Conrart.

Cependant Julie ne se rendait pas et répétait toujours qu'elle ne voulait pas quitter sa mère. Du temps de Gustave-Adolphe, elle disait qu'elle n'agréait d'autre amant que ce héros, dont elle avait le portrait dans sa chambre. Peu à peu elle se prêta davantage aux hommages de Montausier, sans en être fort touchée. Elle n'était pas née pour l'amour, et n'en ressentait pas la plus légère atteinte pour son infatigable adorateur. Quand elle céda, ce fut de guerre lasse, ' pour ne pas fâcher sa mère,' dit Tallemant, et aussi, ajoute-t-il, parce que M^me d'Aiguillon eut l'art de faire briller à ses yeux la perspective qui la pouvait flatter le plus: M^me la comtesse de Brassac, tante de Montausier, ayant été première dame d'honneur de la Reine, la marquise de Montausier y pouvait très bien prétendre. ' Je remarque bien, dit Tallemant, que c'est ce qu'elle souhaiteroit le plus au monde, et il n'y a guère de femme qui y fût plus propre.' Tallemant parle ainsi en 1657, et alors il avait parfaitement raison ; mais auparavant la conjecture ne s'applique pas, et nulle part nous ne voyons la moindre preuve, le moindre indice de l'ambition que Tallemant lui prête. Elle avait bien en elle le germe de l'ambition, dans le désir inné de plaire et de réussir ; mais il fallut que Montausier développât ce germe. Julie se sentait faite pour l'hôtel de Rambouillet ; elle s'y voulait consacrer ; tout son cœur était là. Montausier ne lui inspirait que de l'estime, et elle ne pouvait parvenir à surmonter son aversion pour le mariage. Tal-

lemant avoue que ' la veille même elle étoit aussi éloignée du mariage que jamais.'

Enfin, en 1644, en revenant d'Allemagne, Montausier résolut de tenter un suprême effort. Pour complaire à la reine Anne, qui, comme on sait, était fort dévote, et la décider à faire une démarche toute-puissante en sa faveur, pour aplanir d'avance sa carrière, et ne laisser aux Rambouillet aucun prétexte de refus, il changea de religion, et de protestant se fit catholique, prétendant qu'on se peut sauver dans l'une et dans l'autre communion ; mais, selon Tallemant, il se conduisit dans toute cette affaire ' d'une façon qui sentoit bien l'intérêt.' De là les faveurs de la cour fort méritées, mais très multipliées. La baronnie de Montausier fut érigée en marquisat par lettres patentes du mois de mai 1644. Comme Montausier avait montré autant de prudence que de courage dans le commandement de l'Alsace, on y joignit le gouvernement de Saintonge et d'Angoumois, qui, des mains de son oncle, M. de Brassac, passa dans les siennes, sans qu'il lui en coûtât rien. Sa tante, M^me^ de Brassac, n'ayant pas d'enfants, il devint l'héritier présomptif de ses biens. Ainsi il réunissait sur sa tête ceux de toute sa maison. Le nouveau marquis était donc un parti fort considérable ; il avait trente-quatre ans, il était bien de sa personne, grand, d'une belle taille, d'assez bonne mine. Julie ne put résister plus longtemps, et à la fin de l'année 1644 elle consentit à épouser Montausier, mais en demandant encore que le mariage ne se fît que l'année suivante, après la campagne qui se préparait. La cour, qui voulait combler Montausier, l'avait destiné à commander sur le Rhin un corps séparé. Mais Turenne, qui devait commander en chef, s'opposa avec raison à cette division de l'armée et de l'autorité militaire; la chose en resta là, et Montausier demeura à Paris pour suivre son mariage ; il n'alla point à l'armée, et n'assista ni à la triste bataille de Mariendal perdue par Turenne, ni aux terribles représailles de Nordlingen et à la victoire sanglante de Condé. Ce fut son beau-frère, Pisani, qui, accompagnant Condé, selon sa coutume, se trouva à Nordlingen et y périt. On lui prête ces mots avant de partir : ' Montausier est si heureux que je ne manquerai pas de me faire tuer, puisqu'il va épouser ma sœur.'

Montausier était heureux, en effet : le juste refus de Tu-

renne de lui laisser un commandement particulier le sauva des chances périlleuses de deux grandes batailles ; la mort de son frère aîné l'avait délivré à propos d'un rival devant lequel il aurait dû se retirer, et celle de son futur beau-frère donnait à sa femme la principale partie de la fortune des Rambouillet. Cette fortune était un peu dérangée par les grandes dépenses de la maison ; mais il suffisait d'un peu d'ordre pour la rétablir, et, avec la persévérance, l'ordre était une des vertus de Montausier. Le mariage eut lieu le 13 juillet 1645, mariage fatal qui porta le premier coup à l'hôtel de Rambouillet, exila Julie en province, obscurcit ses grandes qualités par les défauts qu'il développa ou fit éclore, la précipita dans la cour et dans des honneurs chèrement achetés, où elle ne rendit aucun service réel à sa patrie, tandis qu'en demeurant auprès de sa mère, comme elle l'avait souhaité, elle aurait maintenu et accru dans la société française l'influence de l'hôtel de Rambouillet, l'empire des nobles goûts et des nobles mœurs.

Il faut le reconnaître : Montausier se montra digne des faveurs de la cour ; il demeura inébranlablement fidèle à la cause de la monarchie et de Mazarin ; il maintint l'autorité royale dans son gouvernement pendant la Fronde, résista aux propositions les plus flatteuses de Condé et de sa sœur, reçut même au combat de Montancé une blessure assez grave dont il garda la marque toute sa vie. Il en était à peu près là en 1651, quand M^lle de Scudéry fit son portrait. C'était, on peut le dire, le plus beau moment de la carrière de M. et de M^me de Montausier. La fidélité exemplaire du mari à une seule et même cause qui était la bonne, au milieu du perpétuel changement de tout le monde à cette triste époque, et en même temps la parfaite amabilité de sa femme dans leur gouvernement, les avaient élevés très-haut dans l'estime générale. Montausier ne montrait encore que les défauts de ses qualités, la brusquerie, la roideur, une franchise inexorable. Avec le temps, ces défauts parurent davantage, et en 1657 Tallemant le peint sous un aspect assez désagréable. Sans doute Tallemant exagère ici comme à l'ordinaire, mais sous ces exagérations est un fonds sensible de vérité : ' M. de Montausier, dit-il, est un homme tout d'une pièce ; M^me de Rambouillet dit qu'il est fou à force d'être sage. Jamais il n'y en eut un qui eût plus besoin de sacrifier aux Grâces. Il crie, il est rude ; il rompt

en visière ; et s'il gronde quelqu'un, il lui remet devant les yeux toutes ses iniquités passées. Jamais homme n'a tant servi à me guérir de l'humeur de disputer. Il vouloit qu'on fît deux citadelles à Paris, une en haut et une en bas de la rivière, et dit qu'un Roi, pourvu qu'il en use bien, ne sauroit être trop absolu, comme si ce *pourvu* étoit une chose infaillible ! A moins qu'il ne soit persuadé qu'il y va de la vie des gens, il ne leur gardera pas le secret. Sa femme lui sert furieusement dans la province. Sans elle la noblesse ne le visiteroit guère ; il n'a rien de populaire. Elle est tout au rebours de lui... Cependant il ne voulut point escroquer le bâton de maréchal de France ; aussi ne l'a-t-il pu avoir quand il l'a demandé. On disoit qu'il avoit dit : "Je ne pense point au brevet (de duc); ma femme a bonnes jambes, elle se tiendra bien debout." D'ailleurs il n'a qu'une fille.'

Mais qu'aurait dit Tallemant si dès lors on lui eût révélé l'avenir de Montausier, la fortune qu'il devait faire, les hautes dignités auxquelles il allait parvenir, et par quels degrés il y monterait ? Jamais, malgré tous ses efforts, Montausier ne put être maréchal de France. En 1660 la France regorgeait d'officiers généraux d'une bien autre portée que Montausier, qui était fort brave sans talent militaire. Mais il obtint en 1664 le brevet qu'il semblait dédaigner en 1657 : il fut fait duc et pair. Déjà en 1663, à la mort du duc de Longueville, il avait été chargé du gouvernement de la Normandie, en attendant que le jeune duc pût succéder à son père ; Mme de Montausier, nommée gouvernante du Dauphin en 1661, ne fit pas difficulté de prendre un peu plus tard la place de la vertueuse duchesse de Navailles, qui, malgré toute la protection de la reine mère, ses longs services et ceux de son mari le maréchal de Navailles, n'ayant pas voulu se prêter aux amours de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, pour avoir fermé au jeune roi l'entrée de la chambre des filles de la reine, venait d'être congédiée de la cour et reléguée dans ses terres. Mme de Montausier dut son élévation au poste de première dame d'honneur, non pas seulement à son mérite très-réel, mais à l'espoir qu'elle et son mari donnèrent à Louis XIV qu'ils seraient plus accommodants, et ils le furent.

Un jour que la reine mère avait reçu malgré elle Mlle de La Vallière, Mme de Montausier applaudit à cette con-

descendance forcée qui avait pénétré de douleur la reine Marie-Thérèse : ' Je ne puis en cet endroit, dit la bienveillante, mais véridique et très-bien informée M^me de Motteville, m'empêcher de dire une chose qui peut faire voir combien les gens de la cour, pour l'ordinaire, ont le cœur et l'esprit gâtés. Dans ce même moment que la Reine m'avoit commandé d'aller parler à la Reine sa mère, je rencontrai M^me de Montausier qui étoit ravie de ce dont la Reine étoit au désespoir. Elle me dit avec une exclamation de joie : "Voyez-vous, madame, la Reine mère a fait une action admirable d'avoir voulu voir La Vallière. Voilà le tour d'une très-habile femme et d'une bonne politique. Mais, ajouta cette dame, elle est si foible que nous ne pouvons pas espérer qu'elle soutienne cette action comme elle le devroit." Véritablement, je fus étonnée de voir dans la comédie de ce monde combien la différence des sentiments fait jouer de différents personnages, et ne voulant pas lui répondre je la quittai . . . Le duc de Montausier, qui étoit en réputation d'homme d'honneur, me donna quasi en même temps une pareille peine ; car en parlant du chagrin que la Reine mère avoit eu contre la comtesse de Brancas il me dit ces mots : ' Ah ! vraiment, la Reine est bien plaisante d'avoir trouvé mauvais que M^me de Brancas ait eu de la complaisance pour le Roi en tenant compagnie à M^lle de La Vallière. Si elle étoit habile et sage, elle devroit être bien aise que le Roi fût amoureux de M^lle de Brancas ; car étant fille d'un homme qui est à elle (le comte de Brancas était chevalier d'honneur de la Reine mère) et son premier domestique, lui, sa femme et sa fille lui rendroient de bons offices auprès du Roi." '

Quand vinrent les amours de Louis XIV avec M^me de Montespan, M^me de Montausier ne fut pas plus sévère. C'est maintenant à Mademoiselle à parler : ' M^me de Montespan s'en alloit demeurer dans la chambre qui étoit l'appartement de M^me de Montausier, proche de celle du Roi ; et l'on avoit remarqué que l'on avoit ôté une sentinelle que l'on avoit mise jusque-là dans un degré qui avoit communication du logement du Roi à celui de M^me de Montespan . . . On me mande, dit la Reine, que c'est M^me de Montausier qui conduit cette intrigue, qu'elle me trompe, que le Roi ne bougeoit d'avec M^me de Montespan chez elle . . . M^me de Montausier dit à la

Reine : Puisqu'on a voulu faire savoir à Votre Majesté que je donne des maîtresses au Roi, que ne peut-on faire contre tout le monde ? La Reine lui répondit en termes équivoques : J'en sais plus qu'on ne croit ; je ne suis la dupe de personne, quoi qu'on en puisse imaginer . . . Villacerf me dit le lendemain que les intentions de la Reine en cette conversation avoient rapport à Mme de Montausier.' Nous ne croyons pas le moins du monde que Mme de Montausier donnât des maîtresses au Roi, mais tout indique qu'elle ferma les yeux sur bien des choses. Aussi M. de Montespan, qui avait le mauvais esprit de très-mal prendre l'honneur que le Roi faisait à sa femme, fit à Mme de Montausier une scène des plus désagréables. Mme de Montausier s'en plaignit au Roi, qui fit chercher Montespan pour le mettre en prison. Mademoiselle : ' M. de Montespan, qui est un homme fort extravagant et peu content de sa femme, se déchaînant extrêmement sur l'amitié que le Roi avoit pour elle, alloit par toutes les maisons faire des contes ridicules. Un jour, il s'avisa de m'en parler. Je lui lavai la tête . . . je lui fis comprendre qu'il manquoit de conduite par ses harangues dans lesquelles il mêloit le Roi avec des citations de la Sainte-Écriture et des Pères. Il a de l'esprit et peu de jugement. Il disoit quantité de sottises et les disoit agréablement : il vouloit faire entendre au Roi qu'au jugement de Dieu il lui seroit reproché de lui avoir ôté sa femme. Le lendemain, étant sur la terrasse avec la Reine, j'appelai Mme de Montespan pour lui dire que j'avois vu son mari, qui étoit plus fou que jamais, que je lui avois fait une violente correction. Elle me répondit : Il est ici qui fait des relations épouvantables dans lesquelles il mêle Mme de Montausier . . . Elle s'en alla trouver Mme de Montausier, je la suivis d'assez près pour m'être trouvée en tiers, lorsque celle-ci lui conta que son mari étoit venu lui dire mille injures, dont elle paroissoit si outrée qu'elle trembloit de colère sur son lit. Elle me dit qu'elle louoit Dieu de ce qu'il ne s'étoit trouvé chez elle que ses femmes, parce que s'il y eût eu des hommes elle l'auroit fait jeter par les fenêtres, qu'elle avoit été obligée d'en avertir le Roi qui le faisoit chercher pour l'envoyer en prison. Cette affaire fit un grand bruit dans le monde, parce que l'outrage étoit extraordinaire à supporter pour une femme qui jusque-là avoit eu bonne réputation. M. de Montausier étoit

à Rambouillet ; il n'apprit pas cette affaire ; on disoit même qu'on la lui avoit cachée ; d'autres imaginoient qu'il la savoit, qu'habilement il lui étoit avantageux de l'ignorer. Peu de temps après il fut fait gouverneur de M. le Dauphin. Ses envieux et ses ennemis voulurent gloser sur ce choix et en établissoient des raisons. Ceux qui savoient le bon goût du Roi et connoissoient le mérite de M. de Montausier étoient persuadés que personne de tout le royaume ne s'en acquitteroit si bien que lui.'

Et Mademoiselle avait raison. Montausier fut préféré, en 1668, à La Rochefoucauld et à ses autres rivaux pour être gouverneur du Dauphin, et il s'acquitta fort bien de cette charge, admirablement secondé par Bossuet et par Huet ; tous leurs soins aboutirent où mènent d'ordinaire les éducations à grand appareil : le Dauphin sortit de leurs mains très-instruit, mais très-médiocre, poli et effacé, sans vertus et sans vices. Cependant Montausier a été, si l'on veut, un bon gouverneur de prince. Mais quand on sait ce que nous tenons de M^me^ de Motteville et de Mademoiselle, on ne peut s'empêcher de sourire en lisant dans Segrais que Montausier est l'original du *Misanthrope*. Rien de plus naturel assurément que cette conjecture, et en la faisant Segrais était l'interprète de toute la société de son temps ; nous ne prétendons pas même que le grand comique, abusé comme tout le monde, n'ait pas en effet pensé à Montausier lorsqu'en 1667 il composait le personnage d'*Alceste*, car, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, Molière n'a dit son secret à personne ; mais, à ne considérer que la vérité des choses, quel Alceste, bon Dieu, que ce partisan effréné du pouvoir absolu qui veut qu'on bâtisse deux citadelles à Paris pour contenir le peuple, et qui, avec ses grands airs d'austérité, rivalise avec sa femme pour servir les plaisirs du roi ! Montausier était honnête homme, mais il était ambitieux. Comme en outre il était grondeur et bourru, surtout avec ses inférieurs, ces défauts semblaient repousser l'apparence même des vices de cour et promettre des vertus qu'il avait très-réellement, mais qu'il gâtait à la fois par un grand faste en public et par de secrètes complaisances. M^me^ de Longueville, retirée du monde, mais qui connaissait à fond le mari et la femme, et qui avait beaucoup aimé celle-ci dans sa jeunesse, les juge à merveille dans sa correspondance intime avec une autre soli-

taire, leur commune amie, Mme de Sablé: ' En vérité, dit-elle, ils mettent les gens au désespoir, car ils relèvent tout ce qu'on fait, et ne content rien de tout ce qu'ils font . . .— Que dites-vous du gouvernement de M. le Dauphin et de la mortification qui est venue troubler cette joie ; j'entends l'affaire de M. de Montespan ? Avez-vous fait des compliments là-dessus à Mme de Montausier ? Pour moi, ma pente alloit à ne lui en pas faire, car, à mon sens, il ne faut pas la faire souvenir jamais d'un tel désagrément ; mais pourtant on m'a dit qu'elle prendroit peut-être mal mon silence ; ainsi je lui ai écrit trois lignes de galimatias. Quelqu'un a dit là-dessus une chose que je trouve bien, que c'étoit lui avoir mis de la cendre sur la tête. En effet, c'est les faire souvenir bien durement qu'ils sont hommes, cette nouvelle élévation pouvant fort bien leur en avoir ôté la mémoire. Elle a dit que cela rappeloit ces gens qui triomphoient jadis et avoient après leurs chars des esclaves qui leur disoient des injures. Quelque pompeuse que soit cette comparaison, j'avoue que la première partie ne me consoleroit pas de la dernière, et que, de toutes les aventures qui peuvent arriver à une vieille dame d'honneur, voilà la plus humiliante de toutes.'

Malgré tout cela, l'apparence, qui est la reine de ce monde, a maintenu et maintiendra Montausier en possession d'une réputation de stoïcisme plus ou moins méritée. Pour qui connaît le dessous des cartes, le stoïcien en lui était doublé du courtisan ; mais il faut convenir aussi que ce courtisan possédait non-seulement des dehors stoïques, mais bien des parties de la plus solide vertu. S'il n'avait pas tout à fait l'âme d'Alceste, il en avait la tournure et le langage ; et, encore une fois, Molière qui, en traversant la cour, n'en voyait guère que les masques, a pu très bien emprunter à Montausier son ton et ses manières pour en parer son héros. Mais ce qu'il nous est absolument impossible d'admettre, c'est que Montausier ait pu lui servir à peindre l'adversaire du faux bel esprit et du genre précieux, l'amateur passionné de la naïveté et du naturel. Loin de se moquer des précieux et des précieuses, Montausier en faisait partie. C'est un point qui ne peut être mis en doute. Tallemant n'a pu imaginer les détails suivants : ' Il fait trop le métier de bel esprit pour un homme de qualité, ou du moins il le fait trop sérieusement. Il va au *Samedi* fort souvent. Il

a fait des traductions ; regardez le bel auteur qu'il a choisi ! il a mis Perse en vers français. Il ne parle jamais que de livres, et voit plus régulièrement M. Chapelain et M. Conrart que personne ; il s'entête et d'assez méchant goût : il aime mieux Claudien que Virgile ; il lui faut du poivre et de l'épice. Cependant, il goûte un poëme qui n'a ni sel ni sauge, c'est la *Pucelle*, par cela seulement qu'elle est de Chapelain.' En vérité, le grand seigneur qui se plaît à vivre avec Chapelain et Conrart, et qui admire tant la *Pucelle*, l'auteur de tant de médiocres et maniérés madrigaux dans *la Guirlande de Julie*, est bien plutôt l'original d'Oronte que celui d'Alceste, et au lieu de tant s'emporter contre le fameux sonnet, s'il n'eût pas eu l'esprit de l'inventer, il y aurait très-vraisemblablement applaudi.

Quoi qu'il en soit, Montausier a séduit son siècle, et il demeure un type aux yeux de la postérité. Ce qu'il y avait en lui de moins bon, de vicieux même, était resté dans l'ombre et avait échappé à tous ses contemporains, hormis un très petit nombre dont le témoignage tardif, mais irrécusable, nous a éclairés. Tallemant lui-même, en 1657, ne le connaissait pas tout entier. N'est-il donc pas naturel qu'en 1651 M^lle de Scudéry, dont il cultivait avec tant de soin l'amitié et la société, l'ait représenté tel que chacun le voyait et tel même qu'il était alors, la cour et l'ambition n'ayant pas encore pénétré aussi avant dans son cœur, et ajouté aux défauts que jusque-là il avait laissé paraître celui que le zèle de la vérité nous a contraint de mettre en lumière ?

Le Grand Cyrus, t. vii, p. 505 : ' Je vous dirai donc, pour commencer ces peintures, qui ne donneront rien à ceux pour qui je les ferai, qu'on voyoit tous les jours, en ce temps-là, au palais de Cléomire, un homme de très-grande qualité, appelé Mégabate, gouverneur d'une province de Phénicie, et dont le rare mérite est bien digne d'être connu de l'illustre Cyrus qui m'écoute. En effet, celui dont je parle n'est pas un homme ordinaire, et l'on en voit peu en qui l'on trouve autant de bonnes qualités qu'il en a. Mégabate est grand et de belle taille, ayant l'air du visage un peu fier et un peu froid, et la physionomie spirituelle. Au reste, il a donné de si grandes preuves de courage en toutes les occasions où il s'est trouvé, qu'il en a acquis une réputation qui le couvre de gloire. On lui a vu arracher,

au milieu d'un escadron d'ennemis, une enseigne à celui qui la portoit, et après la lui avoir arrachée le combattre, le faire tomber mort à ses pieds, et se démêler courageusement de cette multitude d'ennemis dont il étoit environné, qui vouloient s'opposer à son passage et l'empêcher de conserver la glorieuse marque de la victoire qu'il venoit de remporter. Quand Mégabate ne seroit que brave et courageux, il seroit sans doute fort illustre, cependant ce n'est pas par là seulement que je le considère, étant certain que la générosité de son âme mérite autant de louanges que sa valeur, quoique sa valeur soit tout à fait héroïque. Mais ce qu'il y a de plus considérable, c'est que Mégabate, quoique d'un naturel fort violent, est pourtant souverainement équitable, et je suis fortement persuadé qu'il n'y a rien qui lui pût faire faire une chose qu'il croiroit choquer la justice. De plus, Mégabate aime la gloire de son Roi et le bien général de sa patrie, n'étant pas de ceux qui ne se soucient point de renverser tout pourvu qu'ils règnent, et qui sont indignes d'être dans la société des hommes par le peu de considération qu'ils ont pour tout ce qui ne les regarde pas directement. Mais le même zèle que Mégabate a pour la gloire et pour son prince, il l'a encore pour ses amis ; il ne donne sans doute pas son amitié légèrement, mais ceux à qui il la donne doivent être assurés qu'elle est sincère, qu'elle est fidèle et qu'elle est ardente. Comme Mégabate est fort juste, il est ennemi de la flatterie ; il ne peut louer ce qu'il ne croit point digne de louanges, et ne peut abaisser son âme à dire ce qu'il ne croit pas, aimant beaucoup mieux passer pour sévère auprès de ceux qui ne connoissent point la véritable vertu que de s'exposer à passer pour flatteur. Aussi ne l'a-t-on jamais soupçonné de l'être de personne, et je suis persuadé que s'il eût été amoureux de quelque dame qui eût eu quelques légers défauts, ou en sa beauté, ou en son esprit ou en son humeur, toute la violence de sa passion n'eût pu l'obliger à trahir ses sentiments En effet, je crois que s'il eût eu une maîtresse pâle il n'eût jamais pu dire qu'elle eût été blanche ; s'il en eût eu une mélancolique, il n'eût pu dire aussi, pour adoucir la chose, qu'elle eût été sérieuse, et tout ce qu'il eût pu obtenir de lui eût été de ne lui parler jamais de ce dont il ne pouvoit lui parler à son avantage. Mais il ne s'est pas trouvé en cette extrémité, car, comme il est éperdument amoureux de la belle Philonide, qui

a toutes les grâces du corps et toutes celles de l'esprit, il n'est pas obligé à se contraindre, et il lui peut donner mille et mille louanges sans craindre de la flatter. Au reste, Mégabate, en possédant toutes les vertus, a encore cet avantage que ce sont des vertus sans aucun mélange de vices ni de mauvaises habitudes : ses mœurs sont toutes innocentes, ses inclinations sont toutes nobles, et ceux qui cherchent le plus à trouver à reprendre en lui ne l'accusent que de soutenir ses opinions avec trop de chaleur. Mais à vous dire le vrai, il le fait si éloquemment et dit de si belles choses quand l'ardeur de la dispute l'anime, que je ne voudrois pas que les autres fussent toujours de son opinion ni qu'il fût toujours de l'opinion des autres. Car enfin, il faut que vous sachiez que Mégabate a autant d'esprit que de cœur et de vertu. Ce n'est pas seulement un esprit grand et beau, mais un esprit éclairé de toutes les belles connoissances, et je pense pouvoir assurer que, depuis Homère jusques à Aristée, il n'y a pas un homme qui ait écrit dont il n'ait lu les ouvrages avec toute la lumière nécessaire pour en connoître toutes les beautés et tous les défauts. Il est certain qu'il est un peu difficile, et que les moindres imperfections le choquent ; mais comme cela est causé par la parfaite connoissance qu'il a des choses, il faut souffrir sa critique comme un effet de sa justice. De plus, il écrit lui-même si bien, et en vers et en prose, que c'est dommage qu'il ne le fasse pas plus souvent, et qu'il soit d'humeur à en faire un mystère. Mais s'il est vrai de dire qu'il écrit bien, il l'est encore de dire qu'on ne peut pas parler plus fortement ni plus agréablement qu'il parle, principalement quand il est avec des gens qui lui plaisent et qui ne l'obligent pas à garder un silence froid et sévère, qu'il garde quelquefois avec ceux qui ne lui plaisent pas. Il entend si parfaitement les choses comme il faut les entendre, et pénètre si avant dans le cœur de ceux qui l'écoutent, qu'il ne répond pas seulement à leurs paroles, il répond même encore bien souvent à leurs pensées. De plus Mégabate, malgré sa fierté, est extrêmement civil, et a tout à fait le procédé d'un homme de sa condition. Il faut même lui donner cette louange qu'il est le plus régulier, le plus exact et le plus constant amant du monde, et que, soit qu'on juge de lui par l'illustre personne dont il est amoureux ou par ceux à qui il donne son amitié, on en jugera toujours avantageusement, étant certain qu'on ne peut

l'accuser d'aveuglement dans sa passion ni de mauvais choix en ses amis, qui sont assurément dignes de l'être. Mais je n'aurois jamais fait, si je voulois vous dire tout ce que Mégabate a de bon, c'est pourquoi il vaut mieux que j'achève cette légère ébauche de sa peinture, en vous assurant que cet homme est incomparable et qu'on n'en peut parler avec trop d'éloges.'

CHAPITRE VIII

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY

Son caractère et celui de sa société.

Le tableau de la société française que nous trouvons dans *le Grand Cyrus* serait trop imparfait s'il présentait seulement les plus hautes parties de cette société, un prince et une princesse du sang royal, de glorieux capitaines, de grands seigneurs et de grandes dames, l'aristocratie avec ses mœurs militaires et galantes, et, dans un hôtel à jamais célèbre, parmi les privilégiés de la naissance et de la fortune, quelques représentants de la bourgeoisie, élevés au-dessus de leur condition par le mérite et la renommée : il faut aussi que ce tableau nous montre la bourgeoisie elle-même, et qu'il nous la montre chez elle, avec les mœurs qui lui sont propres, et même dans ses différents degrés : ici, une bourgeoisie riche, voisine de la noblesse, la fréquentant et l'imitant le plus possible ; là, sur les confins de la bourgeoisie et du peuple, une classe particulière, sortie à peu près de tous les rangs, pauvre, mais distinguée, déjà nombreuse et comptée dans l'État, tirant ordinairement ses ressources, non de ses mains, mais de son esprit, et de cette industrie nouvelle qu'on appelle la littérature.

Quittons donc le brillant quartier du Louvre et les splendides demeures de l'aristocratie ; transportons-nous au Marais, non pas à la place Royale qu'habitent encore plus d'une grande famille, la haute magistrature et la finance opulente, mais, tout près du Temple, dans une petite rue peu fréquentée nommée la rue de Beauce, qui subsiste encore aujourd'hui et sert d'étroit passage entre la rue d'Anjou et la rue de Bretagne : c'est là que logeait Madeleine de Scudéry.

Les Scudéry étaient d'une famille noble et se piquant fort de l'être, originaire de la ville d'Apt en Provence. Le père de Georges et de Madeleine suivit la carrière des armes, et s'attacha à la fortune de l'amiral de Brancas, seigneur de Villars, de la grande famille napolitaine des Brancas, établie en

France au XVe siècle. L'amiral est le père du marquis, ambassadeur en Espagne, et le grand-père du maréchal. Devenu gouverneur du Havre, il emmena avec lui dans son gouvernement M. de Scudéry et le fit nommer lieutenant de roi. L'officier provençal dit adieu à son pays, transporta ses pénates en Normandie, et y épousa une demoiselle noble et riche, Mlle de Brilly. Toutefois, à sa mort, il laissa ses affaires en assez mauvais état. Sa veuve demeura presque sans biens, chargée d'un fils et d'une fille, et elle suivit bientôt son mari.

Georges de Scudéry était né au Havre en 1601. Il prit comme son père le parti des armes, servit sur terre et sur mer, et en dernier lieu dans le régiment des gardes ; puis, vers 1630, il quitta le service pour se livrer tout entier à la littérature. Il y porta le ton soldatesque qu'il avait contracté dans les camps, et cet air avantageux et matamore qui gâta ses meilleures qualités. Il avait de l'honneur, de l'esprit, de la hardiesse dans les sentiments et les pensées, surtout une facilité et une fécondité peu commune, avec une présomption plus grande encore que n'éclairaient et ne soutenaient le jugement ni le goût. L'amour-propre et aussi le besoin le poussant à produire sans cesse, il a semé partout des signes incontestables de talent, sans jamais parvenir à rien faire de bon. La tragi-comédie intitulée *l'Amour tyrannique*, dont on a retenu le nom parce que ce nom se lie à l'histoire du Cid et rappelle les tristes efforts que fit Richelieu, égaré par les pédants qui l'entouraient, pour susciter un rival à Corneille, est une pièce ridicule où la platitude du langage le dispute à l'enflure des pensées; et quant à *Alaric*, il n'est pas même digne d'être comparé à *la Pucelle*. Scudéry s'étant donné à Richelieu, et l'ayant servi dans leur passion commune, en reçut quelques bienfaits. En 1643, dans les commencements de la régence d'Anne d'Autriche, la marquise de Rambouillet, qui s'intéressait à lui à cause de sa sœur, le fit nommer, par le crédit de Cospéan, évêque de Lisieux, gouverneur du château de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille. Pendant la Fronde, grâce encore aux amis de sa sœur, nombreux et puissants à l'Académie française, il y succéda, en 1650, à Vaugelas. En 1654, exilé en Normandie pour sa fidélité déclarée à Condé, sa bonne étoile lui fit rencontrer une personne aimable et belle, de fort bonne naissance, Mlle de Martin Vast, qui s'éprit de sa renommée. Ils se marièrent,

et revinrent à Paris en 1660, ainsi que Condé et tous ses partisans. Scudéry fit aussi sa paix avec la cour, sortit de disgrâce, fut même présenté au roi Louis XIV, par l'entremise du duc de Saint-Aignan, ami et parent de sa femme, et obtint un bénéfice pour son fils qu'il destinait à l'Église, et une petite pension pour lui-même. Il mourut en 1667, laissant une veuve jeune encore, fort bien vue dans le monde et liée avec tout ce qu'il y avait de mieux.

On peut dire que Madeleine de Scudéry forme, à tous égards, le plus parfait contraste avec son frère. Elle était aussi modeste qu'il était vain, et d'une humeur aussi douce et facile qu'il l'avait fanfaronne et querelleuse. Georges avait sans doute plus de force dans les conceptions, mais son style à la fois négligé et pédantesque repoussait tous les gens de goût, tandis que celui de sa sœur attirait et charmait par le naturel, l'agrément et ce mélange d'esprit et d'aménité qu'on appelle la politesse. Sans atteindre au génie et sans y prétendre, c'était une femme du plus grand mérite. Son trait distinctif est une réflexion ingénieuse portée dans tous les sentiments du cœur ; elle est la créatrice d'un genre, le roman psychologique, comme on dit aujourd'hui. Dans ses romans, en effet, son vrai talent n'est pas dans leur partie romanesque, les aventures et les intrigues, ni même dans la narration ; il est dans l'analyse et le développement des sentiments, dans les portraits et dans les conversations élégantes et ingénieuses qu'elle introduit partout. Aussi ce talent parut-il dans tout son lustre quand, laissant là la forme romanesque, M^lle de Scudéry ne donna plus que des *Conversations*, ses réflexions sur toute espèce de sujets de morale et de littérature. C'est là son titre durable. A défaut de force et d'éclat, elle a de la justesse, de la finesse, une entière liberté d'esprit avec un continuel agrément. Ce n'est assurément ni Montaigne, ni La Rochefoucauld, ni La Bruyère, ni même Vauvenargues : c'est en quelque sorte la sœur française d'Addison.

M^lle de Scudéry représente excellemment la société polie au XVII^e siècle. Elle a vu, connu, parcouru ce siècle tout entier. Née au Havre en 1608, elle est morte à Paris, en 1701. Elle fut d'abord élevée par sa mère, qui était une personne fort distinguée. L'ayant perdue de bonne heure, un de ses oncles qui demeurait à la campagne la prit avec lui ; et lui trouvant

le plus heureux naturel, une imagination vive, une mémoire excellente et une curiosité instinctive pour tout ce qui était noble et beau, il lui fit donner l'éducation la plus soignée. Elle apprit donc tout ce qu'on enseigne aux filles de condition, et y joignit d'elle-même l'espagnol et l'italien. Elle passa toute sa première jeunesse dans la lecture des bons ouvrages en toutes langues comme aussi dans la conversation des honnêtes gens, son oncle, gentilhomme aisé, recevant la meilleure compagnie. Après sa mort, elle quitta la Normandie et vint s'établir à Paris, chez son frère Georges. Pour payer sa part dans les dépenses de l'humble ménage, elle partagea les travaux de son frère. ' Elle a fait, dit Tallemant, une partie des *Femmes illustres*, et tout l'*Illustre Bassa*. D'abord elle trouva à propos par modestie ou à cause de la réputation de son frère, car ce qu'il faisoit, quoique assez méchant, se vendoit pourtant bien, de mettre ce qu'elle faisoit sous son nom. Depuis, quand elle entreprit *Cyrus*, elle en usa de même, et jusqu'ici elle ne change point pour *Clélie*... Ceux qui la connoissoient un peu virent bien, dès les premiers volumes de *Cyrus*, que Georges de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde, car il se qualifie toujours ainsi, ne faisoit que la préface et les épîtres dédicatoires. La Calprenède le lui dit une fois, en présence de sa sœur, et ils se fussent battus sans elle. C'est pourquoi Furetière disoit qu'à la clef qu'on en a donnée il falloit ajouter : *M. de Scudéry, gouverneur*, etc. = *Mademoiselle sa sœur*.'

On lit dans le *Ménagiana* : ' M. de Maroles ne vouloit pas qu'elle eût fait ni le *Cyrus* ni la *Clélie*, parce que ses ouvrages sont imprimés sous le nom de M. de Scudéry. — M^lle de Scudéry, disoit-il, m'a dit qu'elle ne les a point faits, et M. de Scudéry m'a assuré que c'est lui qui les avoit composés. — Et moi, lui dis-je, je vous assure que c'est M^lle de Scudéry qui les a faits, et je le sais bien.'

Selon une tradition fort vraisemblable, ils composaient de la manière suivante. Ils faisaient ensemble le plan : Georges, qui avait de l'invention et de la fécondité, fournissait les aventures et toute la partie romanesque, et il laissait à Madeleine le soin de jeter sur ce fond assez médiocre son élégante broderie de portraits, d'analyses sentimentales, de lettres, de conversations. S'il en est ainsi, tout ce qu'il y a de défectueux

dans le *Cyrus* viendrait du frère, et ce qu'il y a d'excellent et de durable serait l'œuvre de la sœur.

A en croire Tallemant, Scudéry exploitait le talent de sa spirituelle et féconde collaboratrice : il la tenait pour ainsi dire à la tâche ; il l'enfermait quelquefois, et chassait les visiteurs qui auraient pu la distraire. ' Elle a eu, dit Tallemant, une patience étrange, et j'ai de la peine à concevoir comment elle a pu faire ce qu'elle a fait.'

Tous les témoignages, en effet, nous apprennent que la pente de M^lle de Scudéry était vers la société et le monde, qu'elle échappait sans cesse des mains de son frère pour fréquenter les belles compagnies, et que, surtout après qu'elle fut devenue libre par l'exil de Georges de Scudéry, sa vie se passait en parties de plaisir et en promenades, à recevoir et à rendre des visites, en sorte qu'on ne savait pas comment et à quelles heures secrètes elle travaillait. Sa facilité, sa promptitude, l'art de ménager le temps et de mettre à profit les moindres instants, suffisaient à tout ; elle écrivait de grand matin, elle écrivait la nuit, elle mettait dans ses livres les conversations de la veille, et insensiblement les volumes se succédaient à l'étonnement de ses amis et aux applaudissements du public.

M^lle de Scudéry avait trop la passion de la conversation et de la société polie pour ne pas avoir recherché la maison qui en était le sanctuaire, l'hôtel de Rambouillet. Elle y fut reçue d'assez bonne heure, et y gagna tous les cœurs par son esprit, sa simplicité, sa modestie, son humeur aimable et enjouée. Elle s'y lia d'une amitié particulière avec M^lle Paulet et avec Godeau, évêque de Grasse et de Vence, et aussi avec Chapelain et Conrart. Il paraît qu'elle ne goûtait guère Voiture, tout en rendant justice à son génie : on a vu comment elle le peint sous le nom de Callicrate. En cela, elle était un peu l'écho de Montausier qui, à ce que nous apprend Tallemant, n'aimait pas du tout Voiture, et moins indulgent que Condé, plus façonnier en sa qualité de bien moindre gentilhomme, ne se pouvait accommoder de ses familiarités quelque peu impertinentes, et ne le supportait que pour ne pas déplaire à Julie et à M^me de Rambouillet. A toutes les plaisanteries souvent très risquées de Voiture, il disait à ses voisins : ' Qu'y a-t-il donc là de beau ? Trouvez-vous cela si gai ?' etc. Aussi Tallemant assure que, vers la fin, Voiture avait beaucoup

perdu à l'hôtel de Rambouillet. Montausier, au contraire, appréciait fort le grave et discret Chapelain, surtout Mlle de Scudéry, si remarquable par le goût et la mesure ; et il avait pour elle des égards et des soins qui la touchaient d'autant plus qu'il était fort loin d'en être prodigue. Elle passait presque tous les soirs dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre, et elle s'était fait un tel besoin de ce genre de vie que le temps, le mariage de Julie, et surtout la Fronde ayant dispersé la brillante compagnie, elle forma autour d'elle un autre hôtel de Rambouillet en quelque sorte au petit pied, une société d'une qualité moins haute et moins rare, mais encore fort distinguée, dont le fonds était sans doute bourgeois, mais où de loin en loin se montraient quelques-uns des grands seigneurs et des grandes dames qu'elle avait connus chez Mme de Rambouillet et qui lui faisaient l'honneur d'aller quelquefois chez elle.

Il est incontestable que Mlle de Scudéry est la fondatrice des fameux *Samedis*. Tallemant ne laisse aucun doute à cet égard : ' Elle avoit pris le samedi pour demeurer au logis, afin de recevoir ses amis et ses amies.' Elle y recevait les lettrés éminents, formés, comme elle, à l'école de Mme de Rambouillet, et dont elle était depuis longtemps l'amie, avec d'autres lettrés moins célèbres mais fort estimables encore, et, en femmes, des bourgeoises riches et spirituelles, qui avaient du loisir et du goût, et seulement un fort petit nombre de dames auteurs ; le tout relevé par les fréquentes visites d'hommes du monde d'un esprit cultivé et agréable, et de temps en temps par la présence de personnages illustres, tels que Montausier et sa femme, la marquise de Sablé et la comtesse de Maure, dont l'amitié, hautement déclarée, donnait au modeste salon, et à toute la société un peu mêlée qui s'y rassemblait, de la considération et même un certain éclat.

Mlle de Scudéry était la souveraine du lieu. Les charmes de son esprit, la noblesse et la douceur de son caractère, la sûreté et l'agrément de son commerce, la faisaient adorer, et elle se maintint constamment dans l'estime publique par la parfaite innocence de ses mœurs. En effet, quoique chez elle on ne s'entretînt guère que de choses galantes, on ne lui a jamais connu de liaison suspecte. D'assez bonne heure, elle avait déclaré qu'elle ne voulait pas se marier, et pourtant elle n'a jamais eu que des amitiés plus ou moins tendres mais irré-

prochables ; elle professait et pratiquait le culte de la tendresse et repoussait la passion. Il est vrai que contre l'amour elle avait un puissant préservatif, qui pourtant ne lui eût pas suffi, à elle comme à bien d'autres, si elle n'avait eu la ferme résolution d'être sage. Disons-le : M^lle de Scudéry était laide, et sa laideur n'était surpassée que par celle de l'homme qui, plus tard, arriva le plus près de son cœur.

Avant de nous donner les portraits des principaux habitués de son salon, il fallait bien que M^lle de Scudéry nous fît le sien ; et elle l'a fait sous le nom de Sapho, qui depuis lui est resté comme celui de Mandane à M^me de Longueville. Il serait aujourd'hui bien délicat à une femme de se peindre elle-même, surtout à son avantage, mais on n'y faisait pas tant de façons au XVII^e siècle. Les portraits étaient à la mode, et M^lle de Scudéry n'avait pas peu contribué à les y mettre dès 1649. Plus tard, en 1659, chez Mademoiselle, les femmes du plus haut rang, et même d'une irréprochable vertu, n'hésitèrent pas à faire elles-mêmes leur portrait physique et moral, et à décrire hardiment les principales beautés de leur personne, et cela non-seulement pour leur société intime, mais pour le public, car Mademoiselle, un beau jour, imprima ces *Divers portraits*, avec le sien tracé de sa propre main, et où elle ne s'était pas fort maltraitée. M^lle de Scudéry a devancé Mademoiselle, et s'est décrite fort en détail dans le *Cyrus*. Elle commence par nous parler de sa naissance et de son éducation, et on pense bien que la sœur de Georges ne manque pas de faire valoir et d'exagérer sa qualité.

Le Grand Cyrus, tome X, livre II, p. 554 : ' Sapho est fille d'un homme de qualité qui étoit d'un sang si noble qu'il n'y avoit point de famille où l'on pût voir une plus longue suite d'aïeux, ni une généalogie plus illustre ni moins douteuse. De plus, Sapho a encore eu l'avantage que son père et sa mère avoient tous deux beaucoup d'esprit et beaucoup de vertu ; mais elle eut le malheur de les perdre de si bonne heure qu'elle ne put recevoir d'eux que les premières inclinations au bien, car elle n'avoit que six ans lorsqu'ils moururent. Il est vrai qu'ils la laissèrent sous la conduite d'une parente qui avoit toutes les qualités nécessaires pour bien élever une jeune personne, et ils la laissèrent avec un bien beaucoup au-dessous de son mérite . . . Je ne m'arrêterai point à vous dire quelle fut

son enfance, car elle fut si peu enfant qu'à douze ans on commença de parler d'elle comme d'une personne dont l'esprit et le jugement étoient déjà formés et donnoient de l'admiration à tout le monde ; mais je vous dirai seulement qu'on n'a jamais remarqué en qui que ce soit des inclinations plus nobles, ni une facilité plus grande à apprendre tout ce qu'elle a voulu savoir.'

Ici se présentait une difficulté d'un genre délicat : toute héroïne de roman doit être belle ; cela est reçu, cela est indispensable, mais, comme nous l'avons dit, Mlle de Scudéry était laide ; son teint surtout, tirant au noir, ôtait à sa figure toute prétention à la beauté ; et il faut dire à son honneur que jamais personne ne se rendit plus justice et n'eut moins de coquetterie. Nanteuil, qui était de ses amis, ayant fait son portrait au pastel, un peu trop flatté, à ce qu'il paraît, Mlle de Scudéry fit sur cela ce joli quatrain :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir :
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

Dans le *Cyrus*, il lui était permis, il lui était même commandé de se faire plus belle qu'elle n'était, puisqu'elle se donnait comme une des héroïnes du roman ; mais la mesure n'était pas aisée à garder. Heureusement l'antique Sapho ne passe pas pour avoir été fort belle, sans être laide aussi ; en sorte que Mlle de Scudéry, en la peignant sur elle-même et en s'embellissant un peu pour lui ressembler, a trouvé le secret de ne pas trop choquer la vérité et de faire encore un portrait agréable.

Ibid., page 557 : ' Quoique Sapho ait été charmante dès le berceau, je ne veux vous faire la peinture de sa personne et de son esprit qu'en l'état où elle est présentement, afin que vous la connoissiez mieux. Je vous dirai donc qu'encore que vous m'entendiez parler de Sapho comme de la plus charmante personne de toute la Grèce, il ne faut pourtant pas vous imaginer que sa beauté soit une de ces grandes beautés en qui l'envie même ne sauroit trouver aucun défaut, mais il faut néanmoins que vous compreniez qu'encore que la sienne ne soit pas de celles que je dis, elle est pourtant capable d'inspirer de plus

grandes passions que les plus grandes beautés de la terre. Mais enfin, pour vous dépeindre Sapho, il faut que je vous die qu'encore qu'elle se dise petite, lorsqu'elle veut médire d'elle-même, elle est pourtant de taille médiocre, mais si noble et si bien faite qu'on ne peut y rien désirer. Pour le teint, elle ne l'a pas de la dernière blancheur; il a toutefois un si bel éclat qu'on peut dire qu'elle l'a beau. Mais ce que Sapho a de souverainement agréable, c'est qu'elle a les yeux si beaux, si vifs, si amoureux et si pleins d'esprit, qu'on ne peut ni en soutenir l'éclat ni en détacher ses regards. En effet, ils brillent d'un feu si pénétrant et ils ont pourtant une douceur si passionnée que la vivacité et la langueur ne sont pas des choses incompatibles dans les beaux yeux de Sapho. Ce qui fait leur plus grand éclat, c'est que jamais il n'y a eu une opposition plus grande que celle du blanc et du noir de ses yeux. Cependant cette grande opposition n'y cause nulle rudesse, et il y a un certain esprit amoureux qui les adoucit d'une si charmante manière que je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une personne dont les regards aient été plus redoutables. De plus, elle a des choses qui ne se trouvent pas toujours ensemble, car elle a la physionomie fine et modeste, et elle ne laisse pas aussi d'avoir je ne sais quoi de grand et de relevé dans la mine. Sapho a, de plus, le visage ovale, la bouche petite et incarnate, et les mains si admirables que ce sont en effet des mains à prendre des cœurs, ou, si on la veut considérer comme une fille chèrement aimée des Muses, ce sont des mains dignes de cueillir les plus belles fleurs du Parnasse.'

Après ce portrait, qu'il eût été précieux de pouvoir comparer avec le pastel de Nanteuil, malheureusement perdu, et que ne dément pas trop la gravure de Will, d'après M^lle Chéron, vient la description des diverses qualités d'esprit et de cœur que la plupart des contemporains admiraient dans M^lle de Scudéry.

Ibid.: 'Mais ce n'est pas encore par ce que je viens de vous dire que Sapho est la plus aimable; car les charmes de son esprit surpassent de beaucoup ceux de sa beauté. En effet, elle l'a d'une si vaste étendue, qu'on peut dire que ce qu'elle ne comprend pas ne peut être compris de personne: et elle a une telle disposition à apprendre facilement tout ce qu'elle veut savoir que, sans que l'on ait presque jamais ouï dire que

Sapho ait rien appris, elle sait pourtant toutes choses. Premièrement, elle est née avec une inclination à faire des vers, qu'elle a si heureusement cultivée qu'elle en fait mieux que qui que ce soit, et elle a même inventé des mesures particulières pour en faire qu'Hésiode et Homère ne connoissoient pas, et qui ont une telle approbation que cette sorte de vers portent le nom de celle qui les a inventés, et sont appelés saphiques. Elle écrit aussi tout à fait bien en prose, et il y a un caractère si amoureux dans tous les ouvrages de cette admirable fille, qu'elle émeut et qu'elle attendrit le cœur de tous ceux qui lisent ce qu'elle écrit. En effet, je lui ai vu faire un jour une chanson d'improviste qui étoit mille fois plus touchante que la plus plaintive élégie ne sauroit être, et il y a un certain tour amoureux à tout ce qui part de son esprit que nulle autre qu'elle ne sauroit avoir. Elle exprime même si délicatement les sentiments les plus difficiles à exprimer et elle sait si bien faire l'anatomie d'un cœur amoureux, s'il est permis de parler ainsi, qu'elle en sait décrire exactement toutes les jalousies, toutes les inquiétudes, toutes les impatiences, toutes les joies, tous les dégoûts, tous les murmures, tous les désespoirs, toutes les espérances, toutes les révoltes, et tous ces sentiments tumultueux qui ne sont jamais bien connus que de ceux qui les sentent ou qui les ont sentis. Au reste, Sapho ne connoît pas seulement tout ce qui dépend de l'amour, elle ne connoît pas moins bien tout ce qui appartient à la générosité, et elle sait enfin si parfaitement écrire et parler de toutes choses, qu'il n'est rien qui ne tombe sous sa connoissance. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ce soit une science infuse, car Sapho a vu tout ce qui est digne de l'être, et elle s'est donné la peine de s'instruire de tout ce qui est digne de curiosité. Elle sait de plus jouer de la lyre et chanter ; elle danse aussi de fort bonne grâce, et elle a même voulu savoir faire tous les ouvrages où les femmes qui n'ont pas l'esprit aussi élevé qu'elle s'occupent quelquefois pour se divertir. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette personne, qui sait tant de choses différentes, les sait sans faire la savante, sans en avoir aucun orgueil, et sans mépriser celles qui ne les savent pas. En effet, sa conversation est si naturelle, si aisée et si galante qu'on ne lui entend jamais dire en une conversation générale que des choses qu'on peut croire qu'une personne de grand esprit pourroit

dire sans avoir appris tout ce qu'elle sait. Ce n'est pas que les gens qui savent les choses ne connoissent bien que la nature toute seule ne pourroit lui avoir ouvert l'esprit au point qu'elle l'a, mais c'est qu'elle songe tellement à demeurer dans la bienséance de son sexe, qu'elle ne parle presque jamais que de ce que les dames doivent parler, et il faut être de ses amis très particuliers pour qu'elle avoue seulement qu'elle ait appris quelque chose. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que Sapho affecte une ignorance grossière en sa conversation ; au contraire, elle sait si bien l'art de la rendre telle qu'elle veut, qu'on ne sort jamais de chez elle sans y avoir ouï dire mille belles et agréables choses; mais c'est qu'elle a une adresse dans l'esprit qui la rend maîtresse de celui des autres. Ainsi, on peut assurer qu'elle fait presque dire tout ce qu'elle veut aux gens qui sont avec elle, quoiqu'ils pensent ne dire que ce qui leur plaît. Elle a un esprit d'accommodement admirable, et elle parle si également bien des choses sérieuses et des choses galantes et enjouées, qu'on ne peut comprendre qu'une même personne puisse avoir des talents si opposés. Mais ce qu'il y a encore de plus digne de louanges en Sapho, c'est qu'il n'y a pas au monde une meilleure personne qu'elle, ni plus généreuse, ni moins intéressée, ni plus officieuse. De plus, elle est fidèle dans ses amitiés, et elle a l'âme si tendre et le cœur si passionné, qu'on peut sans doute mettre la suprême félicité à être aimé de Sapho, car elle a un esprit si ingénieux à trouver de nouveaux moyens d'obliger ceux qu'elle estime et de leur faire connoître son affection que, bien qu'il ne semble pas qu'elle fasse des choses fort extraordinaires, elle ne laisse pas toutefois de persuader à ceux qu'elle aime qu'elle les aime chèrement. Ce qu'elle a encore d'admirable, c'est qu'elle est incapable d'envie, et qu'elle rend justice au mérite avec tant de générosité qu'elle prend plus de plaisir à louer les autres qu'à être louée. Outre tout ce que je viens de dire, elle a encore une complaisance qui, sans avoir rien de lâche, est infiniment commode et infiniment agréable ; et si elle refuse quelquefois quelque chose à ses amis, elle le fait avec tant de civilité et tant de douceur qu'elle les oblige même en les refusant. Jugez après cela de ce qu'elle peut faire lorsqu'elle leur accorde son amitié et sa confiance. Voilà quelle est cette merveilleuse Sapho.'

Nous avons déjà dit, sur la foi de Tallemant, très peu sus-

pect en fait d'éloges, que Mlle de Scudéry, malgré le succès de ses ouvrages, n'y mettait pas son nom, n'en parlait jamais, et les composait comme en secret, et sans qu'on pût deviner ses heures de travail.

Ibid.: ' Cette merveilleuse fille, étant telle que je viens de vous la dépeindre, fit un bruit sigrand à Mitylène, malgré toute sa modestie et tout le soin qu'elle apportoit à cacher ce qu'elle savoit, que la renommée porta bientôt son nom par toute la Grèce, et l'y porta si glorieusement qu'on peut assurer que jusqu'alors nulle personne de son sexe n'avoit eu une aussi grande réputation. Les plus grands hommes du monde demandoient de ses vers avec empressement de toutes les parties de la Grèce, et les conservoient avec autant de soin que d'admiration. Elle en faisoit pourtant un si grand mystère, elle les donnoit si difficilement et elle témoignoit les estimer si peu, que cela augmentoit encore sa gloire. De plus, on ne sçavoit quel temps elle prenoit pour les faire, car elle voyoit ses amies fort assidûment, et on ne la voyoit presque jamais ni lire ni écrire. Cependant elle prenoit le temps de faire tout ce qui lui plaisoit ; et ses heures étoient si bien réglées qu'elle avoit le loisir d'être à ses amis et à elle-même.'

Mlle de Scudéry était tout à fait déclarée contre le mariage, non pas par une pruderie bizarre, comme l'Armande des *Femmes savantes*, mais par un goût passionné et outré de l'indépendance. Elle s'en explique ouvertement dans le *Cyrus* avec un de ses adorateurs qui, la voyant sérieuse et même triste aux noces d'une de ses amies, lui en faisait doucement la guerre.

Ibid.: ' Il faut sans doute, lui dit-il, que vous ne regardiez pas le mariage comme un bien. — Il est vrai, répondit Sapho, que je le regarde comme un long esclavage. — Vous regardez donc tous les hommes comme des tyrans ? — Je les regarde du moins comme le pouvant devenir . . . Je connois bien qu'il y a des hommes fort honnêtes gens, qui méritent toute mon estime et qui pourroient même acquérir une partie de mon amitié ; mais, encore une fois, dès que je les regarde comme maris, je les regarde comme des maîtres, et comme des maîtres si propres à devenir tyrans qu'il n'est pas possible que je ne les haïsse dans cet instant-là, et que je ne rende grâce aux dieux de m'avoir donné une inclination fort opposée au mariage. — Mais s'il y avoit quelqu'un assez heureux et assez honnête homme

pour toucher votre cœur, reprit Tisandre, peut-être changeriez-vous de sentiment ? — Je ne sais, répliqua-t-elle, si je changerois de sentiment ; mais je sais bien qu'à moins que d'aimer jusqu'à perdre la raison, je ne perdrai jamais la liberté.'

Mais M^lle de Scudéry ne s'arrête pas là : ne voulant pas se marier, et voulant fermement rester honnête sans pouvoir aussi détruire en elle l'instinct immortel de l'amour, elle se trouve ainsi conduite à l'amour platonique. Elle ne s'en dissimule pas les dangers, mais elle en montre la nécessité et la beauté. Nous ne prétendons pas qu'elle ne tombe pas quelquefois dans l'excès, mais il ne faut pas oublier qu'elle est sincère et pure, que derrière ce goût d'une tendre amitié ne se cache ni coquetterie ni hypocrisie, et qu'elle a pratiqué ses périlleuses maximes avec une pudeur et une vertu qui jamais ne se sont démenties et qui n'ont jamais été soupçonnées. Laissons-la parler elle-même et exposer à une de ses amies la théorie de l'amour platonique.

Le Grand Cyrus, tome x, livre II, page 696 : ' Comme la bienséance ne se contente pas de défendre les amours criminels, et qu'elle défend même les plus innocents, il faut la suivre et ne s'exposer pas légèrement à la médisance, quoique je sois fortement persuadée qu'il seroit possible d'aimer fort innocemment. — Je crois en effet, répliqua Cydnon, qu'il ne seroit pas impossible ; mais, à dire la vérité, vu comme la plupart des hommes ont le cœur fait, il est un peu dangereux de s'engager avec eux. — Il est si dangereux, ajouta Sapho, que, depuis que je suis au monde, je n'en ai pas connu deux que je puisse croire capables d'un attachement de la nature de ceux que j'imagine. Car enfin, à vous parler comme à un autre moi-même, quoique je trouve que la bienséance qui veut que les femmes n'aiment jamais ait été judicieusement établie, à cause des fâcheuses suites que l'amour peut avoir quand il est dans les esprits mal faits et dans des cœurs qui n'ont que des sentiments grossiers et terrestres, je ne laisse pas de dire qu'à parler positivement elle est injuste, et de croire ensuite que, sans s'éloigner des véritables sentiments d'une vertu solide, on peut faire quelque distinction entre les gens qu'on voit et lier une affection toute pure avec quelqu'un qu'on peut choisir. En effet, les dieux, qui n'ont jamais rien fait en vain, n'ont pas mis inutilement en notre âme une certaine disposi-

tion aimante qui se trouve encore beaucoup plus forte dans les cœurs bien faits que dans les autres. Mais, Cydnon, la difficulté est de régler cette affection, de bien choisir celui pour qui on la veut avoir et de la conduire si discrètement que la médisance ne la trouble pas ; mais, à cela près, il est certain que je conçois bien qu'il n'y a rien de si doux que d'être aimé par une personne qu'on aime. Je condamne sans doute tous les déréglements de l'amour, mais je ne condamne pourtant pas le sentiment qui les cause ; joint qu'à parler véritablement ils viennent plutôt du tempérament de ceux qui sont amoureux que de l'amour même ; et il faut enfin avouer que qui ne connoît pas ce je ne sais quoi qui redouble tous les plaisirs et qui sait même l'art de donner quelque douceur à l'inquiétude ne connoît pas jusques où peut aller la joie. Car, pour ces dames qui trouvent du plaisir à être aimées sans aimer, elles n'ont point d'autre satisfaction que celle que la vanité leur donne; mais je comprends bien qu'il y a mille douceurs, toutes pures et tout innocentes, dans une affection mutuelle. Cet agréable échange de pensées, et de pensées secrètes, qui se font entre deux personnes qui s'aiment, est un plaisir inconcevable, et pour juger de l'amour par l'amitié, je vous assure, ma chère Cydnon, que j'ai présentement plus de joie à vous dire sans déguisement ce que je pense, que je n'en ai lorsque nous sommes ensemble aux fêtes les plus magnifiques.'

Ibid., page 700 : ' Je ne suis nullement dans le sentiment de ceux qui parlent de l'amour comme d'une chose qui ne peut être innocente, si l'on n'a le dessein de s'épouser. — Vous voulez donc, répliqua Cydnon, qu'on vous aime sans espérance ? — Je veux qu'on espère d'être aimé, répliqua Sapho, mais je ne veux pas qu'on espère rien davantage . . . — Mais encore, reprit Cydnon, dites-moi un peu plus précisément comment vous voulez qu'on vous aime et comment vous entendez aimer? — J'entends, dit-elle, qu'on m'aime ardemment, qu'on n'aime que moi et qu'on m'aime avec respect. Je veux même que cet amour soit un amour tendre et sensible, qui se fasse de grands plaisirs de fort petites choses, qui ait la solidité de l'amitié et qui soit fondé sur l'estime et sur l'inclination. Je veux, de plus, que cet amant soit fidèle et sincère ; je veux encore qu'il n'ait ni confident ni confidente de sa passion et qu'il renferme si bien dans son cœur

tous les sentiments de son amour que je puisse me vanter d'être seule à les savoir. Je veux aussi qu'il me dise tous ses secrets, qu'il partage toutes mes douleurs, que ma conversation et ma vue fassent toute sa félicité, que mon absence l'afflige sensiblement, qu'il ne me dise jamais rien qui puisse me rendre son amour suspect de foiblesse, et qu'il me dise toujours tout ce qu'il faut pour me persuader qu'il est ardent et qu'il sera durable. Enfin, ma chère Cydnon, je veux un amant, sans vouloir un mari ; et je veux un amant qui, se contentant de la possession de mon cœur, m'aime jusques à la mort ; car si je n'en trouve un de cette sorte, je n'en veux point. — Mais, après m'avoir dit comment vous voulez être aimée, répliqua Cydnon, il faut me dire encore comment vous voulez aimer. — En vous disant l'un, répliqua Sapho, je vous ai dit l'autre ; car, en matière d'amour innocent, à parler sincèrement, il ne doit y avoir d'autre différence dans les sentiments du cœur que ceux que l'usage a établis, qui veut que l'amant soit plus complaisant, plus soigneux et plus soumis ; car, pour la tendresse et la confiance, elles doivent sans doute être égales ; et, s'il y a quelque différence à faire, c'est que l'amant doit toujours témoigner tout son amour, et que l'amante doit se contenter de lui permettre de deviner tout le sien . . . De la manière dont j'ai le cœur fait, si j'aimois, j'aimerois si tendrement et si fortement qu'il seroit difficile qu'on me rendît l'amour avec usure. Cependant, je suis persuadée que, pour être heureuse en aimant, il faut croire qu'on est pour le moins autant aimée qu'on aime, car autrement on a de la honte de sa propre foiblesse, et du dépit de la tiédeur d'autrui.'

Le cœur de M^lle de Scudéry était resté si pur, et ses mœurs si innocentes, si irréprochables, malgré sa tendresse naturelle et ses vives amitiés, qu'elle-même ne craint pas de se rendre justice et de faire dire à un de ses amis :

Ibid., page 781 : ' Pour moi, qui connois Sapho dès le berceau, qui connois de plus tous ceux qui l'ont vue ou qui la voyent, et qui suis frère d'une fille qui sçait tout le secret de son cœur, je vous proteste que je suis fortement persuadé que, quoique Sapho ait été aimée presque de tous ceux qui l'ont vue, elle n'a pourtant point encore eu d'amour.'

Mais il était impossible qu'une personne aussi extraordinaire,

et la société qu'elle formait autour d'elle à son image, ne rencontrât bien des adversaires. Cette singulière existence d'une femme qui ne se marie pas et qui est environnée d'amis très-tendres, qui n'a pas de fortune et vit de son esprit, de ses vers et de sa prose, ne pouvait manquer d'être suspecte à bien des gens; et Mlle de Scudéry nous apprend elle-même dans le *Cyrus* que, déjà dans ce temps-là, c'est-à-dire de 1649 à 1654, il y avait contre elle un parti puissant, diversement composé. Elle nous fait connaître en détail ses différents ennemis et les critiques qu'ils élevaient contre elle : ici de jeunes gentilshommes ignorants et étourdis jugeant de tout à tort et à travers, comme les petits marquis de Molière ; là, des femmes coquettes et légères croyant que la seule occupation d'une femme est de soigner sa personne et de passer sa vie en fêtes et en divertissements ; à l'extrémité opposée, des femmes honnêtes outrant la modestie et la vertu, et réduisant toute la destinée de la femme à n'être qu'une bonne mère de famille ; enfin des hommes qui, devançant le Sganarelle de l'*École des maris*, l'Arnolphe de l'*École des femmes* et le Chrysale des *Femmes savantes*, veulent que les femmes ne sachent rien et soient tout simplement leurs premières domestiques.

Ibid., p. 554 : ' Il y avoit, dit un ami de Mlle de Scudéry, une cabale ignorante et envieuse qui étoit opposée à la nôtre, parloit de nous d'une si plaisante manière que je ne m'en puis souvenir sans étonnement. Car ils se figuroient qu'on ne parloit jamais chez Sapho que des règles de la poésie, que de questions curieuses et de philosophie, et je ne sçais même s'ils ne disoient point qu'on y enseignoit la magie. Il est vrai que ces ennemis déclarés du bon sens et de la vertu étoient d'étranges gens ; car, après les avoir un jour repassés les uns après les autres, je trouvai que les plus raisonnables de tous ceux qui fuyoient Sapho et ses amies étoient de ces jeunes gens gais et étourdis qui se vantent de ne savoir pas lire, et qui font vanité d'une espèce d'ignorance guerrière qui leur donne l'audace de juger de ce qu'ils ne connoissent pas, et leur persuade que les gens qui ont de l'esprit ne disent que des choses qu'ils n'entendent point ; de sorte que, sans se donner seulement la peine de savoir par eux-mêmes comment parlent ces personnes qu'ils fuient avec tant de soin, ils en font des contes extravagants qui les rendent eux-mêmes ridicules à ceux qui sont dans

le bon sens. Mais, outre cette sorte d'hommes qui ne sont capables que d'un enjouement évaporé et inquiet qui les mène continuellement de visite en visite, sans savoir ce qu'ils y cherchent ni ce qu'ils y veulent faire, il y avoit encore des femmes, que je mets au même rang, qui fuyoient Sapho et ses amis et en faisoient des railleries à leur mode. Il est vrai que c'étoient de ces femmes qui pensent qu'elles ne doivent jamais rien savoir, si ce n'est qu'elles sont belles, et qu'elles ne doivent jamais rien apprendre qu'à bien se coiffer ; de ces femmes, dis-je, qui ne peuvent jamais parler que d'habillements, et qui font consister toute la galanterie à bien manger les collations que leurs galants leur donnent, et à les manger même en ne se disant que des sottises et en se plaignant bien plus aigrement, si on ne les traite pas assez magnifiquement, que si on leur avoit manqué de respect en une chose importante. Il y avoit aussi d'une autre espèce de femmes qui, pensant que la vertu scrupuleuse vouloit qu'une dame ne sût rien faire autre chose que d'être femme de son mari, mère de ses enfants et maîtresse de sa famille et de ses esclaves, trouvoient que Sapho et ses amies donnoient trop de temps à la conversation et qu'elles s'amusoient à parler de trop de choses qui n'étoient pas d'une nécessité absolue. Il y avoit encore quelques-uns de ces hommes qui ne regardent les femmes que comme les premières esclaves de leurs maisons, qui défendoient à leurs filles de lire jamais d'autres livres que ceux qui leur servoient à prier les dieux, et qui ne vouloient pas qu'elles chantassent des chansons de Sapho. Et il y avoit enfin des hommes et des femmes qui nous fuyoient, qu'on pouvoit sans injustice confondre parmi le peuple le plus grossier, quoiqu'il y eût des personnes de qualité. Ce n'est pas qu'il n'y eût aussi quelques gens d'esprit, préoccupés d'une fausse imagination, qui avoient quelque disposition à croire que la société où nous vivions étoit presque telle que tant de sottes gens la disoient, et qui, sans s'éclaircir, demeuroient dans cette erreur sans s'en désabuser.'

Ce qui faisait tant d'ennemis à la société de M^lle de Scudéry étaient principalement les tristes imitations auxquelles elle avait donné naissance. Dès que l'hôtel de Rambouillet avait montré les agréments de réunions occupées de divertissements ingénieux, il s'en était formé de semblables dans la plus haute aristocratie : par exemple, l'hôtel de Condé, dont faisaient

les honneurs Mme la Princesse et Mlle de Bourbon ; puis le salon de Mme de Sablé à la place Royale ; d'autres encore, et un peu plus tard celui de Mademoiselle au Luxembourg. Les samedis de Mlle de Scudéry eurent la même fortune dans la bourgeoisie ; ils produisirent de très-bonne heure des réunions littéraires d'un ordre un peu inférieur, qui, sans doute, avaient l'avantage de répandre de plus en plus le goût de la politesse, des manières élégantes, des belles connaissances, mais ne pouvaient guère échapper au danger de l'affectation. Si, chez Mlle de Scudéry, on s'efforçait d'imiter l'hôtel de Rambouillet sans y parvenir entièrement, dans bien des salons littéraires de la bourgeoisie on s'efforça vainement d'imiter le ton et les occupations des célèbres samedis ; et on tomba bien vite dans une préciosité subalterne et maniérée. Heureuse Mlle de Scudéry, si elle-même, ou plutôt sa société, y avait toujours échappé ! Mais n'anticipons pas sur l'histoire des samedis : détournons les yeux de la *Clélie* qui est encore assez loin, et renfermons-nous dans le *Cyrus*.

Déjà, au temps du *Cyrus*, Mlle de Scudéry avait trouvé une imitatrice et une rivale dans une personne dont elle fait le portrait sous le nom de Damophile. Cette Damophile est-elle une personne réelle ou représente-t-elle tout un genre ? Nous inclinons à penser que ce pourrait bien être ici la Damophile de Somaize : ' C'est, dit-il, une pretieuse qui voit grand monde. Elle loge auprès du grand palais d'Athènes (le Louvre) . . . Elle sçait bien les mécaniques et parle fort bien la langue d'Hespérie.' Et, suivant Somaize, Damophile est une Mme du Buisson que nous ne connaissons pas. Quoi qu'il en soit de ce petit problème, Mlle de Scudéry prend un soin particulier de se bien distinguer de cette savante, et elle s'applique à mettre en lumière toutes les différences qui les séparent. La première, la plus essentielle, est que Mlle de Scudéry est aussi simple, aussi naturelle que l'autre est remplie de prétentions. Le portrait suivant n'est-il pas trait pour trait celui de la *Philaminte* de Molière ?

Ibid., p. 588 : ' Une des choses qui servoient à persuader qu'en effet il étoit dangereux aux femmes de vouloir mettre leur esprit au-dessus des rubans, des boucles et de toutes les bagatelles de la parure des dames, fut une chose qui arriva, qui étoit sans doute assez étrange. Car imaginez-vous qu'il y a

une femme à Mitylène qui, ayant vu Sapho dans le commencement de sa vie, parce qu'elle étoit dans son voisinage, se mit en fantaisie de l'imiter, et elle crut en effet l'avoir si bien imitée que, changeant de maison, elle prétendit être la Sapho de son quartier. Mais, à vous dire la vérité, elle l'imita si mal que je ne crois pas qu'il y ait jamais rien eu de si opposé que ces deux personnes. Je pense que vous vous souvenez bien que je vous ai dit qu'encore que Sapho sache presque tout ce qu'on peut savoir, elle ne fait pourtant point la savante, et que sa conversation est naturelle, galante et commode. Mais pour celle de cette dame, qui s'appelle Damophile, il n'en est pas de même. S'étant mis dans la tête d'imiter Sapho, elle n'entreprit pas de le faire en détail, mais seulement d'être savante comme elle, et crut même avoir trouvé un grand secret pour acquérir encore plus de réputation. Premièrement, elle avoit toujours cinq ou six maîtres, dont le moins savant lui enseignoit, je crois, l'astrologie; elle écrivoit continuellement à des hommes qui faisoient profession de science ; elle ne pouvoit se résoudre à parler à des gens qui ne sussent rien. On voyoit toujours sur sa table quinze ou vingt livres, dont elle tenoit toujours quelqu'un quand on arrivoit dans sa chambre et qu'elle y étoit seule, et je suis assuré qu'on pouvoit dire sans mensonge qu'on voyoit plus de livres dans son cabinet qu'elle n'en avoit lu, et qu'on en voyoit moins chez Sapho qu'elle n'en lisoit. De plus, Damophile ne disoit que de grands mots, qu'elle prononçoit d'un ton grave et impérieux, quoiqu'elle ne dît que de petites choses ; et Sapho, au contraire, ne se servoit que de paroles ordinaires pour en dire d'admirables. Au reste, Damophile, ne croyant pas que le savoir pût compatir avec les affaires de sa famille, ne se mêloit d'aucuns soins domestiques : mais pour Sapho, elle se donnoit la peine de s'informer de tout ce qui étoit nécessaire pour savoir commander à propos jusques aux moindres choses. Damophile non-seulement parle en style de livre, mais elle parle même toujours de livres, et ne fait non plus de difficulté de citer les auteurs les plus inconnus, en une conversation ordinaire, que si elle enseignoit publiquement dans quelque académie célèbre. Mais ce qu'il y a eu de plus rare en la vie de cette personne est qu'elle a été soupçonnée d'avoir promis à un homme, à qui sa beauté avoit donné quelques sentiments tendres, de l'écouter

favorablement, quoiqu'il fût très-désagréable, à condition qu'il feroit des vers qu'elle diroit qu'elle auroit faits, afin de mieux ressembler à Sapho. Jugez après cela si la passion de passer pour savante peut faire faire de plus bizarres choses que celle-là. Ce qui rend encore Damophile fort ennuyeuse est qu'elle cherche même avec un soin étrange à faire connoître tout ce qu'elle sait, ou tout ce qu'elle croit savoir, dès la première fois qu'on la voit; et il y a enfin tant de choses fâcheuses, incommodes et désagréables en Damophile, qu'on peut assurer que, comme il n'y a rien de plus aimable ni de plus charmant qu'une femme qui s'est donné la peine d'orner son esprit de mille agréables connoissances, quand elle en sait bien user, il n'y a rien aussi de si ridicule et de si ennuyeux qu'une femme sottement savante. Damophile, étant donc telle que je vous la dépeins, étoit cause que ces sortes de gens qui ne voyoient ni Sapho, ni ses amies, s'imaginoient que notre conversation étoit telle que celle de Damophile, qu'ils disoient avoir imité Sapho; de sorte qu'ils en disoient mille bizarres choses, dont nous nous divertissions quand on nous les racontoit, nous estimant bien heureux de ce que l'opinion que ces sortes de gens avoient de notre société les empêchoit de nous importuner de la venir troubler par leur présence.'

M^lle de Scudéry nous montre encore Damophile assemblant chez elle ' cinq ou six savants en astrologie, qui raisonnent en sa présence sur l'éclipse qu'on voyait alors et passent toute la nuit à parler de l'interposition de la terre entre la lune et le soleil.' Damophile se fait-elle peindre ? Elle prétend qu'on la mette à côté ' d'une grande table où il y ait quantité de livres, des pinceaux, une lyre, des instruments de mathématiques, qui puissent marquer son savoir ' : il faut même qu'on la représente ' habillée comme on peint les Muses.'

M^lle de Scudéry insiste sur la profonde dissemblance de Sapho et de Damophile, et pour la mieux faire paraître elle les met en scène l'une et l'autre dans un passage un peu long sans doute, mais qu'il importe de ne pas trop abréger, car il expose parfaitement le vrai caractère de M^lle de Scudéry et le ton de la société.

Ibid : ' Il y eut à Mitylène un concert admirable, que toute la ville alla entendre un jour chez une femme de qualité, où Sapho et toute la troupe furent comme les autres dames ; mais

comme c'étoit une de ces assemblées sans choix, où la porte est ouverte à tout le monde, et où l'on voit quelquefois cent personnes qu'on ne vit jamais, et qu'on ne voudroit jamais voir, et où l'on voit aussi tout ce que l'on connoît de gens fâcheux et incommodes, le hasard voulut que Sapho fût assise auprès de Damophile, de sorte qu'elle fut contrainte, en attendant que le concert commençât, de faire conversation avec elle et avec ceux qui l'environnoient. Si bien que, comme Damophile n'alloit jamais sans qu'elle eût avec elle deux ou trois de ces demi-savants, qui font plus les habiles que ceux qui le sont effectivement, Sapho se trouva terriblement embarrassée ; car elle ne craignoit rien davantage que ces sortes de gens ; et certes, ce n'étoit pas sans raison qu'elle les craignoit, principalement ce jour-là. En effet, à peine fut-elle assise, qu'un de ces amis de Damophile se mit à lui faire une question sur la grammaire, où Sapho répondit négligemment, en tournant la tête de l'autre côté, que, n'ayant appris à parler que par l'usage seulement, elle ne pouvoit lui répondre. Mais dès qu'elle eut dit cela, Damophile lui dit à demi-voix, avec une suffisance insupportable, qu'elle vouloit la consulter sur un doute qu'elle avoit touchant un vers d'Hésiode, qu'elle n'entendoit pas.— Je vous jure, répliqua Sapho en souriant, que vous ferez bien de consulter quelque autre ; car pour moi, qui ne consulte jamais que mon miroir, pour savoir ce qui me sied le moins mal, je ne suis pas propre à être consultée sur des questions difficiles. — Comme elle achevoit ces paroles, un de ces hommes de qualité qui pensent que, dès qu'une personne se mêle d'écrire, il ne faut lui parler que de livres, vint de l'autre bout de la salle, fort empressé, lui demander si elle n'avoit point fait quelqu'une des chansons qu'on alloit chanter.—Je vous assure, lui répondit-elle en rougissant de dépit, que je n'ai rien fait aujourd'hui que m'ennuyer ; car j'ai une telle impatience que le concert commence, ajouta-t-elle en se reprenant, que je ne souhaitai jamais rien avec plus d'ardeur.—Pour moi, lui dit alors un de ces amis de Damophile, j'aimerois bien mieux que vous voulussiez nous réciter quelque belle épigramme, que d'entendre la musique.—Comme Sapho étoit prête de répondre à celui-là avec assez de chagrin, il en vint un autre avec des tablettes à la main, qui la pria de vouloir bien lire une élégie qu'il lui bailla, et de lui en dire son avis;

de sorte que, comme elle aimoit encore mieux lire les vers des autres que de souffrir qu'on lui parlât des siens d'une si bizarre manière, elle se mit à lire bas, ou du moins à faire semblant de lire ; car elle avoit tant de dépit d'être si mal placée, qu'elle n'eût pas bien jugé des vers qu'on lui montroit, si elle l'eût entrepris. Mais, ce qui fit encore sa plus grande distraction fut que, pendant qu'elle avoit les yeux attachés sur ces vers, elle entendit et des hommes et des femmes derrière elle qui parloient de son esprit, de ses vers et de son savoir, la montrant à d'autres, et disant chacun ce qu'ils en pensoient, selon leur fantaisie. Les uns disoient qu'elle n'avoit point la mine d'être savante ; les autres, au contraire, trouvoient qu'on voyoit bien à ses yeux qu'elle en savoit encore plus qu'on n'en disoit. Il y eut même un homme qui dit qu'il n'eût pas voulu que sa femme en eût su autant qu'elle ; et il y eut une femme qui souhaita d'en avoir seulement la moitié ; si bien que chacun, suivant son inclination, la loua ou la blâma, pendant qu'elle faisoit semblant de lire bien attentivement. Cependant, Damophile s'entretenoit avec deux ou trois demi-savants qui étoient auprès d'elle, et leur disoit de si grandes paroles qui ne vouloient rien dire, qu'à la fin, voulant avoir le plaisir d'ouïr parler quelque temps ensemble deux personnes aussi opposées que Sapho et Damophile, j'obligeai la première, malgré qu'elle en eût, à rendre l'élégie à celui qui la lui avoit baillée, afin de la forcer d'être de cette conversation. Sapho, étant bien aise de me voir auprès d'elle, parce qu'elle espéroit qu'elle ne parleroit plus qu'à moi, rendit cette élégie à celui qui l'avoit faite, à qui elle dit qu'elle ne s'y connoissoit pas assez bien pour oser le louer. Après quoi, se tournant de mon côté, eh bien, Démocède, me dit-elle à demi-voix, ne suis-je pas bien malheureuse de m'être trouvée si près de Damophile et de ses amis ? Mais du moins, ajouta-t-elle, ai-je une grande consolation que vous soyez venu à mon secours. — Non, non, madame, lui dis-je en riant, ce n'est pas ce qui m'amène présentement ici ; car, selon moi, il importe à votre gloire que vous parliez, afin qu'on sache que vous ne parlez pas comme Damophile. — En effet, après cela je me mêlai dans la conversation de Damophile et de ceux à qui elle parloit, adressant toujours la parole à Sapho, quelque dépit qu'elle en eût. Cependant, comme parmi les hommes qui étoient auprès de

Damophile il y en avoit un qui parloit assez bien des choses qu'il savoit, il se mit à parler de l'harmonie et ensuite de la nature de l'amour, avec beaucoup d'éloquence ; mais ce qu'il y eut d'admirable fut de voir la différence de Sapho et de Damophile ; car la dernière ne cessoit d'interrompre celui qui parloit, ou pour lui faire des objections embrouillées, ou pour lui dire de nouvelles raisons qu'elle n'entendoit pas, et qui ne pouvoient être entendues. Elle ne laissoit pourtant pas de dire toutes ces choses d'un ton suffisant, et avec un air de visage qui faisoit voir la satisfaction qu'elle avoit d'elle ; quoique l'on connût clairement que la moitié du temps elle n'entendoit point du tout ce qu'elle disoit. Pour Sapho, elle ne parloit que lorsque la bienséance vouloit absolument qu'elle répondît à ce que cet homme lui demandoit ; mais, quoiqu'elle dît toujours qu'elle n'entendoit rien aux choses dont il parloit, elle le disoit comme une personne qui les entendoit mieux que celui qui se mêloit de les vouloir enseigner ; et toute sa modestie et tout son chagrin ne pouvoient empêcher qu'on ne connût, malgré la simplicité de ses paroles, qu'elle savoit tout et que Damophile ne savoit rien.'

Voici maintenant une conversation chez M^lle de Scudéry. La compagnie est composée de cinq ou six femmes qui dans le roman ne sont pas données pour des princesses, et qui dans la réalité devaient être des bourgeoises aimables. Il y a un homme de lettres, tel que Conrart ou Sarasin ou Chapelain, sous le nom du célèbre Alcée, et sous celui de Nicanor, un représentant de ces hommes de qualité qui fréquentaient les Samedis. M^lle de Scudéry n'y paraît pas du tout occupée de ses ouvrages et enivrée de sa réputation : loin de là, elle gémit sur les désagréments et les ennuis que cette réputation lui attire. Elle ne veut pas qu'on lui parle sans cesse de ses vers et de sa prose et qu'on la loue à tort et à travers ; elle demande qu'on la traite comme une personne du monde qui écrit ou n'écrit pas, mais qui entend vivre de la vie ordinaire. Il est impossible d'être moins bas-bleu, d'avoir moins le ton et les manières d'un bel esprit de profession, et, comme dirait Pascal, de moins mettre enseigne.

' Puisqu'il vous le faut dire, reprit Sapho, je suis si lasse d'être bel esprit et de passer pour savante qu'en l'humeur où

je me trouve aujourd'hui je mets la suprême félicité à ne savoir ni lire ni écrire ni parler, et si c'étoit une chose possible que de pouvoir oublier à lire, à écrire et à parler, je vous proteste que je commencerois de me taire tout à l'heure, pour ne parler de ma vie, tant je suis rebutée de la sottise du monde, et de la persécution inséparablement attachée à celles qui, comme moi, ont le malheur d'avoir la réputation de savoir quelque autre chose que faire des boucles et choisir des rubans.— Sapho dit cela avec un chagrin si aimable et d'un air si spirituel, que cette agréable colère augmenta l'amour ou l'amitié qu'on avoit pour elle dans l'âme de tous ceux qui l'entendirent. —Mais encore, lui dit Cydnon (une des dames présentes), dites-nous précisément ce qui vous est arrivé. — Comment est-il possible, répliqua-t-elle, que vous m'ayez pu voir auprès de Damophile, environnée de tous ces savants qui la suivent toujours, sans me plaindre, et sans songer que je passois fort mal mon temps? — Si vous eussiez été du côté où j'étois, répliqua Phylire en souriant, vous n'eussiez pas été importunée par des dames trop savantes. — Je vous assure, répliqua-t-elle, que je ne sais où je ne l'eusse pas été aujourd'hui ; car vous aviez à l'entour de vous quatre ou cinq femmes qui font une profession si ouverte de haïr toutes les personnes qui ont de l'esprit, et qui affectent une ignorance si grossière, qu'elles m'auroient encore dit quelque chose qui m'auroit déplu, ou qui m'auroit ennuyée. — Du moins, reprit Nicanor, si vous eussiez été où j'étois, vous eussiez trouvé plus de complaisance ; car comme il n'y avoit que des hommes à l'entour de moi, vous n'eussiez pu manquer d'en être louée.— Je l'aurois sans doute été, répliqua-t-elle, car on s'est mis dans la fantaisie qu'il me faut toujours louer ; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que je ne l'aurois pas été à ma mode ; car enfin, Nicanor, la plus grande partie des gens de votre condition savent si peu ce qu'il faut dire à une personne comme moi, que la moitié du temps ils me mettent en colère, lorsqu'ils pensent m'obliger ; et, à la réserve de ceux qui sont ici présentement, je ne sache presque personne qui ne m'ait dit quelque chose qui m'ait déplu. Encore ne sais-je, ajouta-t-elle, s'il n'y a point quelqu'un ici qui m'ait fâchée quelquefois ; du moins sais-je bien que j'ai sujet de me plaindre de ce que vous n'apprenez pas, à tous les gens que vous voyez, de quelle manière je veux qu'on me traite. Pour

Alcée, ajouta-t-elle, je suis assurée qu'il entre mieux dans mes sentiments que tout le reste de la compagnie. — Il est vrai, dit-il en riant, que le métier de bel esprit, dont on dit que je me mêle, est assez incommode. — Mais encore, dit Phylire, quelle incommodité peut-il avoir et quel mal peut faire à Sapho cette grande réputation qu'elle a par tout le monde ? Ne doit-elle pas avoir bien de la joie de penser que tout ce qu'il y a de gens d'esprit à Athènes, à Corinthe, à Lacédémone, à Thèbes, à Argos, à Delphes et par toute la Grèce, ne parle d'elle qu'avec admiration ? — Pour tous les gens qui ne me connoissent point, répliqua Sapho, j'en suis fort contente ; mais pour la plus grande partie de ceux que je vois, je n'en suis pas si satisfaite ; et si vous voulez que je vous fasse toutes mes plaintes, je vous les ferai afin que Nicanor instruise les gens de la cour comment il faut qu'ils vivent avec les gens d'esprit, que Phylire apprenne aux dames de son quartier à vivre bien avec celles du nôtre, et qu'Amithone, Érinne, Athys et Cydnon ne m'accusent plus d'être bizarre dans mes plaintes et dans mes chagrins. C'est pourquoi, pour parler de la chose en général, je vous dirai encore une fois qu'il n'y a rien de plus incommode que d'être bel esprit, ou d'être traité comme l'étant, quand on a le cœur noble et qu'on a quelque naissance. Car enfin, je pose pour fondement indubitable que, dès qu'on se tire de la multitude par les lumières de son esprit et qu'on acquiert la réputation d'en avoir plus qu'un autre, et d'écrire assez bien en vers ou en prose pour pouvoir faire des livres, on perd la moitié de sa noblesse, si on en a, et l'on n'est point ce qu'est un autre de la même maison et du même sang, qui ne se mêlera pas d'écrire. En effet, on vous traite tout autrement, et l'on diroit que vous n'êtes plus destiné qu'à divertir les autres, et qu'il y a une loi qui vous oblige à écrire toujours des choses de plus en plus belles, et que, dès que vous n'en voulez plus écrire, on ne vous doit plus regarder. Si vous êtes riche, on a bien de la peine à le croire ; si vous ne l'êtes pas, c'est la dernière infortune ; et, pauvre pour pauvre, on est traité bien plus doucement quand on n'est point bel esprit que quand on l'est. — Je vois pourtant, répliqua Nicanor, que tous les hommes de la cour caressent fort tous ceux qui se mêlent d'écrire. — Je vous assure, répliqua Sapho, qu'ils les caressent d'une étrange manière ; car presque tous les jeunes gens

de la cour traitent ceux qui se mêlent d'écrire comme ils traitent des artisans. Ils pensent leur avoir rendu tout ce qu'ils doivent à leur mérite quand ils leur ont loué en passant, et bien souvent mal à propos, quelque chose qu'ils ont écrit, ou qu'ils leur ont demandé ce qu'ils font, quel ouvrage ils ont entrepris, s'il sera bientôt fait, et s'il ne sera point trop court ; car c'est ce qu'ils savent de plus fin que de dire toujours que ce qu'on leur montre n'est pas assez long. Cependant il y a sans doute une grande distinction à faire entre ceux qui écrivent ; car il y a assurément des gens dont il ne faut voir que les ouvrages, mais il y en a d'autres aussi dont la personne doit encore être préférée à leurs écrits. Cependant ces gens, qu'on appelle les gens du monde, les confondent avec les autres, et ne leur parlent point comme ils parlent à ceux qui ne se mêlent point d'écrire, quoique peut-être ils en soient plus dignes. Je consens donc que ces savants qui ne sont point du tout propres à la conversation ordinaire n'y soient point admis, quoique je veuille qu'on les respecte, ou qu'on les excuse, s'ils ont effectivement du mérite. Mais pour ceux qui savent parler aussi agréablement qu'ils savent écrire, je veux qu'on leur parle d'ordinaire comme s'ils n'écrivoient pas, et qu'on ne les accable pas de demandes continuelles de leurs ouvrages. Je sais bien qu'il y a de ces gens-là qui en importunent les autres, et qui ne cessent de persécuter ceux avec qui ils sont des productions de leur esprit ; mais à dire la vérité, je ne sais quel est le plus importuné, ou de celui qui trouve un de ces auteurs qui accablent ceux qu'ils voient de récits continuels, ou de celui qui se mêle d'écrire et qui trouve de ces gens de qualité qui ne lui parlent jamais d'autre chose que de ce qu'il écrit, principalement lorsqu'il a quelque naissance et qu'il a le cœur bien placé ; pour moi, j'avoue qu'on ne me sauroit faire un plus grand dépit que de me venir parler hors de propos de vers que je fais quelquefois pour me divertir.—Mais encore faut-il être équitable, dit Amithone ; car le moyen de ne louer jamais ce que vous écrivez ? — Mais le moyen que j'endure éternellement, reprit Sapho, que l'un me vienne demander si je fais une élégie, l'autre, si j'ai fait une chanson, un autre encore, si c'est moi qui ai fait une épigramme ; et le moyen enfin d'endurer qu'on ne me parle point comme on parle aux autres, moi qui ne veux être que comme les autres sont, et qui ne puis souf-

frir qu'on m'en distingue d'une si bizarre manière ? Cependant, on ne me dit jamais rien comme on le dit à tout le reste du monde ; car si on me fait excuse de ce qu'on ne m'est pas venu voir, on me dit qu'on a eu peur d'interrompre mes occupations. Si on m'accuse de rêver, on me dit que c'est sans doute que je ne suis jamais mieux que lorsque je suis seule avec moi-même : si je dis seulement que j'ai mal à la tête, je trouve toujours quelqu'un qui aime assez les choses communes pour me dire que c'est la maladie des beaux esprits ; et mon médecin même, quand je me plains de quelque légère incommodité, me dit que le même tempérament qui fait mon bel esprit fait mes maux. Enfin, je suis si importunée de vers, de savoir et de bel esprit, que je regarde la stupidité et l'ignorance comme le souverain bien . . . Je vois des hommes et des femmes qui me parlent quelquefois, qui sont dans un embarras étrange, parce qu'ils se sont mis dans la fantaisie qu'il ne me faut pas dire ce qu'on dit aux autres gens. J'ai beau leur parler de la beauté de la saison, des nouvelles qui courent et de toutes les choses qui font la conversation ordinaire, ils en reviennent toujours à leur point ; et ils sont si persuadés que je me contrains pour leur parler ainsi, qu'ils se contraignent pour me parler d'autres choses qui m'accablent tellement que je voudrois n'être plus Sapho quand cette aventure m'arrive. Car je le dis comme si vous pouviez voir mon cœur, on ne me sauroit faire un plus sensible dépit que de me traiter en fille savante. C'est pourquoi je conjure toute la compagnie de m'empêcher de recevoir cette persécution, en disant plutôt à toute la terre, que je ne suis point ce qu'on me dit, que c'est Alcée qui fait les vers qu'on m'attribue, et que je n'ai rien digne d'être estimé ; afin qu'après cela on me laisse en repos, sans me chercher ni sans me fuir ; car je vous avoue que je n'aime guère ni qu'on me cherche ni qu'on me fuie comme savante.'

Au risque de fatiguer le lecteur, nous voulons encore donner un exemple du soin passionné que prend M^lle de Scudéry de bien établir à quel point elle diffère des fausses savantes et des fausses précieuses avec lesquelles déjà on tentait de la confondre. Elle suppose que parmi les étrangers qui venaient à Mitylène et se faisaient présenter à Sapho il y en avait deux d'une humeur bien opposée. L'un nommé Thémistogène, curieux

de science et de bel esprit, mais plus pédant qu'honnête homme, pour parler le langage du XVII^e siècle, s'empresse de faire visite à Sapho, dans l'espoir d'entendre sortir de la bouche d'une personne aussi célèbre des choses merveilleuses ; mais son attente ayant été déçue et Sapho n'ayant parlé ce jour-là que des choses dont tout le monde s'entretenait autour d'elle, il est fort loin de l'admirer, et la critique qu'il en fait est un éloge délicat de la parfaite simplicité de M^lle de Scudéry.

' Je vous avoue, dit-il à un de ses amis, que je suis si peu satisfait d'avoir vu Sapho, que si ce n'étoit que je suis persuadé qu'elle a voulu cacher son sçavoir, à cause qu'il y avoit trop de femmes, je serois tout à fait désabusé de la haute opinion que j'avois conçue d'elle. Car enfin je ne lui ai rien ouï dire d'aujourd'hui qu'une autre dame, qui n'auroit rien sçu, n'eût pu dire. — Du moins m'avouerez-vous, reprit son interlocuteur, que si elle a parlé comme une dame, c'est comme une dame qui parle bien. — J'avoue, dit-il, qu'elle n'a pas dit de mots barbares ; mais, à vous dire la vérité, je m'étois attendu à tout autre chose. — Vous pensiez donc, repartit l'autre, qu'elle enseignât la philosophie, qu'elle fît des arguments invincibles, qu'elle résolût des questions difficiles, et qu'elle expliquât des passages obscurs d'Hésiode ou d'Homère ? — Je pensois du moins, dit Thémistogène, qu'il ne devoit sortir de sa bouche que de belles et grandes choses qui faisoient connoître ce qu'elle sçavoit. Et pour moi, je vous dis ingénument qu'il faut qu'il y ait des jours où elle montre son sçavoir ; car il ne seroit pas possible qu'elle eût la réputation qu'elle a par toute la Grèce si elle ne disoit que des bagatelles, comme celles que je lui ai entendu dire aujourd'hui.'

L'autre étranger était le jeune et beau Phaon qui, selon la tradition, a joué un si grand rôle dans la vie et les malheurs de l'ancienne Sapho. Dans le *Cyrus*, il finit par devenir aussi un de ses adorateurs, mais il ne commence pas par là ; car, loin que la renommée de Sapho l'attire, elle le repousse au contraire, et il ne montre pas le même empressement que Thémistogène pour être admis chez elle. Phaon est un homme de plaisir qui n'aime que les jolies femmes, et il ne faut pas oublier que Sapho n'a pas été donnée comme une grande beauté. Il craint tellement les pédantes que, sachant que Damophile imite Sapho, le ridicule de la copie lui fait peur

de l'original. Ne recherchant la société des femmes que pour se divertir, il les souhaite belles et agréables et non pas savantes, et il avoue qu'il redoute extrêmement les femmes ' qui sont toujours sur le haut du Parnasse, et ne parlent aux hommes qu'avec le langage des dieux.' Cependant, il se laisse mener chez Sapho, préparé à s'ennuyer, et résolu à se retirer bien vite après s'être acquitté des devoirs de la politesse. Là, il est bien étonné de trouver une femme parlant agréablement mais simplement, et ne prenant pas du tout les airs d'une Muse.

Ibid., p. 641 : ' Comme Sapho est une des personnes du monde qui a l'abord le plus agréable et le plus obligeant quand elle le veut, elle nous reçut admirablement et d'une manière si galante que je vis bien que Phaon en fut surpris, et qu'il ne s'étoit pas attendu de trouver une fille savante qui eût un air si libre, si aimable et si naturel.'

Cependant la civilité semblant demander qu'un étranger présenté à une personne célèbre lui adresse quelques compliments, Phaon se met à lui en faire, en le prenant sur un assez haut style. Mais Sapho l'arrête :

' Je n'aime nullement, dit-elle, qu'on parle de moi en ces termes, et le dernier outrage que je puis recevoir est de me soupçonner d'être bien aise qu'on me loue de cette manière. Car enfin, comme je ne suis pas savante, je ne veux pas qu'on me dise que je le suis, et quand je le serois, je ne le voudrois pas non plus. Je ne puis sans doute pas nier que je n'aie fait quelques vers, mais puisque la poésie est un effet d'une inclination naturelle aussi bien que la musique, il ne me faut pas plus louer de ce que je fais des vers que de ce que je chante. Après cela Sapho, détournant agréablement la conversation, apporta un soin étrange à ne parler de rien qui approchât de l'esprit savant ; au contraire, toute l'après-dînée se passa à faire une agréable guerre à ses amies de mille petites choses qui s'étoient passées dans leur cabale, et qu'elle faisoit pourtant si bien entendre que Phaon y prenoit beaucoup de plaisir.'

Phaon rend compte à un de ses amis de l'impression que lui a laissée cette visite :

' Je suis si charmé d'avoir vu Sapho, que je ne pense pas qu'il y ait au monde une personne si aimable. Car quand je songe, en voyant Sapho si douce, si sociable et si galante, que c'est elle qui fait ces vers que toute la terre admire, et que je pense

que cette même fille qui se divertit des petites choses en sçait tant de grandes, j'ai tant d'admiration pour son mérite que je crains bien d'en devenir amoureux . . . Mais je voudrois bien savoir si on la voit toujours aussi aimable que je l'ai vue aujourd'hui, si on ne lui trouve jamais nul sentiment de cette espèce d'orgueil qui est presque inséparable de tous ceux qui savent quelque chose d'extraordinaire. — Tout ce que je vous en puis dire, reprit son ami, c'est que Sapho est encore quelquefois autant au-dessus de ce que vous l'avez vue, qu'elle vous a paru au-dessus de ce que vous vous l'étiez figurée.'

Phaon retourne donc chez Sapho, et il assiste à plusieurs conversations qui nous peuvent donner une idée exacte de ce qui se passait dans les réunions du samedi. On y agitait des questions générales, mais toujours à l'occasion de quelque aventure particulière. Phaon et Thémistogène s'étant querellés en causant ensemble sur le mérite de Damophile et de Sapho, et Phaon ayant très-vivement défendu Sapho, celle-ci l'ayant appris, l'en remercia lorsqu'elle le revit, et à ce propos il s'engagea dans la petite société un entretien général sur le degré d'instruction qui convient à une femme, et sur la mesure qu'elle doit savoir garder entre l'ignorance et la pédanterie. Cet entretien fait si bien connaître la tournure d'esprit de Mlle de Scudéry, le ton de sa société, et combien on y distinguait les bonnes et les mauvaises précieuses, que nous le mettons ici, en l'abrégeant un peu.

Ibid., p. 664 : ' A peine Sapho vit-elle entrer Phaon chez elle (après sa querelle avec Thémistogène) qu'elle fut au-devant de lui de la meilleure grâce du monde, et le regardant avec un visage souriant : Vous m'avez tellement louée de ne dire point de grandes choses, que je n'ose presque vous faire un grand remerciement de l'obligation que je vous ai, de peur que, contre ma coutume, il ne m'échappe quelqu'une de ces grandes paroles qui pourroient m'acquérir l'estime de Thémistogène et me feroient perdre la vôtre . . . Quand vous me connoîtrez bien, vous verrez que je ne suis pas si jalouse de ma gloire, et que, tant qu'on ne dira pas que je manque de vertu et de bonté, je ne me mettrai guère en peine de ce qu'on dira de moi. — Après cela, Sapho ayant fait asseoir Phaon, la conversation fut tout à fait divertissante ; car, non-seulement ses amies particulières étoient chez elle, mais Phylire, Nicanor,

Alcée et moi y étions aussi. La querelle de Phaon et de Thémistogène tourna la conversation d'un côté qui fit dire mille belles et agréables choses à Sapho. En effet, après avoir bien parlé de l'erreur de Thémistogène, qui croyoit qu'on ne savoit rien si on ne parloit continuellement de science, Phylire dit qu'encore que l'ignorance grossière fût un grand défaut, elle pensoit pourtant qu'il y avoit moins d'inconvénient que la plus grande partie des femmes fussent ignorantes que d'être savantes. — Car, imaginez-vous, dit-elle, quelle persécution ce seroit, s'il y avoit deux ou trois cents Damophiles à Mitylène. — Mais imaginez-vous au contraire, répliqua précipitamment Phaon, quelle félicité il y auroit s'il y avoit seulement cinq ou six Saphos en toute la terre. — Eh ! de grâce, Phaon, reprit Sapho en rougissant, n'effacez point l'obligation que je vous ai par des louanges que je n'aime pas ; et souvenez-vous, s'il vous plaît, que je ne veux point passer pour savante ; car enfin, je suis fortement persuadée que, si je sais quelque chose que toutes les femmes ne savent pas, je ne sais du moins rien que toutes les dames ne dussent savoir. — En vérité, reprit Cydnon en riant, vous les engagez à bien des choses ; car, à parler sincèrement, vous en savez tant, que je ne sais comment vous pouvez faire pour les cacher, ni comment nous les pourrions apprendre. — Je vous assure, répliqua Sapho, que j'en sais si peu que, si toutes les femmes vouloient bien employer tout le temps qu'elles emploient à rien, elles en sauroient mille fois plus que moi. — Ce que dit la belle Sapho est si bien dit, quoiqu'il ne soit pas positivement vrai pour ce qui la regarde, reprit Phaon, que je ne puis m'empêcher de l'en louer ; car il est certain qu'il y a lieu de reprocher presque à toutes les dames qu'elles perdent la plus précieuse chose du monde en perdant beaucoup d'heures qu'elles pourroient plus agréablement employer qu'elles ne font. — En mon particulier, dit Phylire, je ne sais comment les dames pourroient trouver le loisir d'apprendre quelque chose quand elles le voudroient ; car, pour moi, je n'ai pas bien souvent celui d'aller au temple ; et j'ai une amie qui est tous les jours habillée si tard, qu'elle ne peut jamais sortir que quand le soleil se couche. — J'avois toujours cru, reprit Amithone, qu'il falloit que Sapho ne dormît point, pour avoir le temps de faire tout ce qu'elle fait, jusqu'à ce que j'aie eu fait un voyage à la campagne avec elle ; mais depuis

cela je m'en suis désabusée, étant certain qu'elle règle si bien toutes ses heures qu'elle a loisir de faire mille choses que je ne ferois point, car elle trouve le temps de dormir autant qu'il faut pour avoir le teint reposé et les yeux tranquilles ; elle trouve celui de s'habiller aussi galamment qu'une autre ; elle trouve, dis-je, celui de lire, d'écrire, de rêver, de se promener, de donner ordre à ses affaires et de se donner à ses amies ; et tout cela sans être empressée et sans embarras. — Je voudrois bien, dit la belle Athys, qu'elle m'eût enseigné son secret, car, si je le savois, je pense que je me résoudrois à tâcher d'apprendre plus que je ne sais. — Mais avant que de l'obliger à dire un si grand secret, répliqua Érinne, je voudrois bien que toutes les personnes qui sont ici examinassent si, en effet, il seroit bien que les femmes en général sussent plus qu'elles ne savent. — Ah! pour cette question, reprit Sapho, je pense qu'elle est aisée à résoudre, car il faut que j'avoue, aujourd'hui que je ne suis plus en colère comme je l'étois il y a quelques jours, qu'encore que je sois ennemie déclarée de toutes les femmes qui font les savantes, je ne laisse pas de trouver l'autre extrémité fort condamnable, et d'être souvent épouvantée de voir tant de femmes de qualité avec une ignorance si grossière que, selon moi, elles déshonorent notre sexe. En effet, ajouta-t-elle, la difficulté de savoir quelque chose avec bienséance ne vient pas tant à une femme de ce qu'elle sait, que de ce que les autres ne savent pas, et c'est sans doute la singularité qui fait qu'il est très-difficile d'être comme les autres ne sont point, sans être exposée à être blâmée ; car, à parler véritablement, je ne sache rien de plus injurieux à notre sexe que de dire qu'une femme n'est point obligée de rien apprendre. Mais si cela est, ajouta Sapho, je voudrois donc en même temps qu'on lui défendît de parler, et qu'on ne lui apprît point à écrire ; car si elle doit écrire et parler il faut qu'on lui permette toutes les choses qui peuvent lui éclairer l'esprit, lui former le jugement et lui apprendre à bien parler et à bien écrire. Sérieusement, poursuivit-elle, y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comment on agit pour l'ordinaire en l'éducation des femmes ? On ne veut pas qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ni occuper leur esprit. En effet, toutes

ces grandes réprimandes qu'on leur fait dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres, de ne s'habiller point d'assez bon air, et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis ? Et ce qu'il y a de rare est qu'une femme qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six ; et à cette même personne qui est obligée d'avoir du jugement jusques à la mort et de parler jusques à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus de conduite ; et vu la manière dont il y a des dames qui passent leur vie, on diroit qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, pour ne rien faire, et pour ne dire que des sottises; et je suis assurée qu'il n'y a personne dans la compagnie qui n'en connoisse quelqu'une à qui ce que je dis convient. En mon particulier, ajouta-t-elle, j'en sais une qui dort plus de douze heures tous les jours, qui en emploie trois ou quatre à s'habiller, ou pour mieux dire à ne s'habiller point, car plus de la moitié de ce temps-là se passe à ne rien faire ou à défaire ce qui avoit déjà été fait. Ensuite elle en emploie encore bien deux ou trois à faire divers repas, et tout le reste à recevoir des gens à qui elle ne sait que dire, ou à aller chez d'autres qui ne savent de quoi l'entretenir ; jugez après cela si la vie de cette personne n'est pas bien employée !

.

Je suis persuadée, reprit Sapho, que la raison de ce peu de temps qu'ont toutes les femmes est sans doute que rien n'occupe davantage qu'une longue oisiveté ; joint qu'elles se font presque toutes de grandes affaires de fort petites choses, et qu'une boucle de leurs cheveux mal tournée leur importe plus de temps à la mieux tourner que ne feroit une chose fort utile et fort agréable tout ensemble. Il ne faut pourtant pas qu'on s'imagine, ajouta-t-elle, que je veuille qu'une femme ne soit point propre, et qu'elle ne sache ni danser ni chanter ; car, au contraire, je veux qu'elle sache toutes les choses divertissantes; mais, à dire la vérité, je voudrois qu'on eût autant de soin d'orner son esprit que son corps, et qu'entre être ignorante ou savante

on prît un chemin entre ces deux extrémités qui empêchât d'être incommode par une suffisance impertinente ou par une stupidité ennuyeuse. — Je vous assure, reprit Amithone, que ce chemin est bien difficile à trouver. — Si quelqu'un le peut enseigner, répliqua Phaon, ce ne peut être que Sapho. — En mon particulier, reprit Phylire, je lui serois fort obligée si elle me vouloit dire précisément ce qu'une femme doit savoir. — Il seroit sans doute assez difficile, répliqua Sapho, de donner une règle générale, car il y a une si grande diversité dans les esprits qu'il ne peut y avoir de loi universelle qui ne soit injuste. Mais ce que je pose pour fondement est qu'encore que je voulusse que les femmes sussent plus de choses qu'elles n'en savent pour l'ordinaire, je ne veux pourtant jamais qu'elles agissent ni qu'elles parlent en savantes. Je veux donc bien qu'on puisse dire d'une personne de mon sexe, qu'elle sait cent choses dont elle ne se vante pas, qu'elle a l'esprit fort éclairé, qu'elle connoît finement les beaux ouvrages, qu'elle parle bien, qu'elle écrit juste, et qu'elle sait le monde ; mais je ne veux pas qu'on puisse dire d'elle : c'est une femme savante, car ces deux caractères sont si différents qu'ils ne se ressemblent point. Ce n'est pas que celle qu'on n'appellera point savante ne puisse savoir autant et plus de choses que celle à qui on donnera ce terrible nom, mais c'est qu'elle se sait mieux servir de son esprit, et qu'elle sait cacher adroitement ce que l'autre montre mal à propos. — Ce que vous dites est si bien démêlé, reprit Nicanor, qu'il est aisé de comprendre cette différence. — Mais à ce que je vois, dit alors Phylire, il y a donc des choses ou qu'il ne faut pas savoir, ou qu'il ne faut pas montrer, quand on les sait. — Il est constamment vrai, répliqua Sapho, qu'il y a certaines sciences que les femmes ne doivent jamais apprendre, et qu'il y en a d'autres qu'elles peuvent savoir, mais qu'elles ne doivent pourtant jamais avouer qu'elles sachent, quoiqu'elles puissent souffrir qu'on le devine. — Mais à quoi leur sert de savoir ce qu'elles n'oseroient montrer ? reprit Phylire. — Il leur sert, répliqua Sapho, à entendre ce que de plus savants qu'elles disent, et à en parler même à propos, sans en parler pourtant comme les livres en parlent, mais seulement comme si le simple sens naturel leur faisoit comprendre les choses dont il s'agit. Joint qu'il y a mille agréables connoissances, dont il n'est pas nécessaire de faire un si grand

secret. En effet, on peut savoir quelques langues étrangères, on peut avouer qu'on a lu Homère, Hésiode et les excellents ouvrages de l'illustre Aristée (Chapelain), sans faire trop la savante ; on peut même en dire son avis d'une manière si modeste et si peu affirmative que, sans choquer la bienséance de son sexe, on ne laisse pas de faire voir qu'on a de l'esprit, de la connoissance et du jugement. On peut et on doit savoir tout ce qui peut servir à écrire juste, car, selon moi, c'est une erreur insupportable à toutes les femmes de vouloir bien parler et de vouloir mal écrire, et le privilège qu'elles prétendent en avoir est si honteux à tout le sexe en général, si elles l'entendoient bien, qu'elles en devroient rougir. — Il est vrai, dit Nicanor, que la plupart des dames semblent écrire pour n'être pas entendues, tant il y a peu de liaison en leurs paroles, et tant leur orthographe est bizarre. — Cependant, ajouta Sapho en riant, ces mêmes dames qui font si hardiment des fautes si grossières en écrivant, et qui perdent tout leur esprit dès qu'elles commencent d'écrire, se moqueront des journées entières d'un pauvre étranger qui aura dit un mot pour un autre. Il y a toutefois bien plus de sujet de trouver étrange de voir une femme de beaucoup d'esprit faire mille fautes en écrivant sa langue naturelle, que de voir un Scythe qui ne parlera pas bien grec. — Hélas! dit alors Phylire en riant, que j'ai de part à ce que vous dites! — Vous parlez pourtant si juste, repris-je, que je ne sais comment il est possible que vous n'écriviez pas de même. — Je veux croire, reprit Sapho, que Phylire écrit aussi bien qu'elle parle ; mais après tout, il est certain qu'il y a des femmes qui parlent bien, qui écrivent mal, et qui écrivent mal purement par leur faute. — Mais encore voudrois-je savoir d'où cela vient, dit la belle Athys. — Cela vient sans doute, répliqua Sapho, de ce que la plupart des femmes n'aiment point à lire, ou de ce qu'elles lisent sans aucune application et sans faire même nulle réflexion sur ce qu'elles ont lu ; ainsi, quoiqu'elles aient lu mille et mille fois les mêmes paroles qu'elles écrivent, elles les écrivent pourtant tout de travers, et en mettant les lettres les unes pour les autres elles font une confusion qu'on ne sauroit débrouiller, à moins que d'y être fort accoutumé. — Ce que vous dites est tellement vrai, reprit Érinne, que je fis hier une visite à une de mes amies qui est revenue de la campagne, à qui j'ai reporté toutes les lettres qu'elle m'a écrites

pendant qu'elle y étoit, afin qu'elle me les lût. — Jugez donc, poursuivit Sapho, si j'ai tort de souhaiter que les femmes aiment à lire et qu'elles lisent avec quelque application. Cependant il s'en trouve qui ont naturellement beaucoup d'esprit, qui ne lisent presque jamais ; et ce qu'il y a, selon moi, de plus étrange, c'est que ces femmes qui ont infiniment de l'esprit aiment mieux s'ennuyer quelquefois horriblement lorsqu'elles sont seules, que de s'accoutumer à lire et à se faire une compagnie telle qu'elles la pourroient souhaiter, en choisissant une lecture enjouée ou sérieuse, selon leur humeur. Il est certain que la lecture éclaire si fort l'esprit et forme si bien le jugement, que la conversation toute seule ne peut le faire aussitôt ni aussi parfaitement. En effet, la conversation ne vous donne que les premières pensées de ceux qui vous parlent, qui sont bien souvent des pensées tumultueuses, que ceux mêmes qui les ont eues condamnent un quart d'heure après ; mais la lecture vous donne le dernier effort de l'esprit de ceux qui ont fait les livres que vous lisez; de sorte que, quand même on ne lit simplement que pour son plaisir, il en demeure toujours quelque chose, dans l'esprit de la personne qui lit, qui le pare et qui l'éclaire, et empêche cette personne de tomber dans des ignorances grossières, qui choquent terriblement tous ceux qui n'en sont pas capables... Ce que je voudrois principalement apprendre aux femmes seroit de ne parler point trop de ce qu'elles sauroient bien, et de ne parler jamais de ce qu'elles ne savent point du tout, et à parler raisonnablement. Je voudrois qu'elles ne fussent ni fort savantes ni fort ignorantes, et qu'elles voulussent ménager un peu mieux les avantages que la nature leur a donnés. Je voudrois, dis-je, qu'elles eussent autant de soin de parer leur esprit que leur personne. —Mais encore une fois, dit Phylire, où trouver le temps de lire et d'apprendre quelque chose ? — Je ne demande pour cela, répliqua Sapho, que celui que les dames perdent à ne rien faire ou à faire des choses inutiles, et il y en aura de reste pour en savoir assez pour avoir besoin d'en cacher. De plus, il ne faut pas qu'on s'imagine que je veuille que cette femme que j'introduis soit une liseuse éternelle qui ne parle jamais, au contraire, je veux qu'elle ne lise que pour apprendre à bien parler ; et s'il étoit impossible de joindre la lecture à la conversation, je conseillerois encore plutôt la dernière que l'autre à une

dame. Mais comme cela n'est nullement incompatible, et qu'il y a mille agréables connoissances qu'une femme peut avoir sans sortir de la modestie de son sexe, pourvu qu'elle en use bien, je souhaiterois de tout mon cœur que toutes les femmes fussent moins paresseuses qu'elles ne le sont, et que j'eusse moi-même profité des conseils que je donne aux autres.'

Telles sont les conversations qui se tenaient chez M^lle de Scudéry, d'après son propre témoignage, du moins au temps où elle écrivait le *Cyrus*. Nous le demandons : ces conversations-là ressemblent-elles le moins du monde à celles qu'un peu plus tard retrace l'abbé de Pure, et qu'après lui Molière a plusieurs fois reprises pour les couvrir de ses sarcasmes immortels ? Où se rencontrent ici la recherche du bel esprit, la prétention à un savoir trop relevé, l'ambition de paraître et de régenter le public, l'affectation d'un langage particulier, le ton pédantesque et hautain, rien enfin de tout ce qui composait le cortège des fausses précieuses ?

CHAPITRE IX

LE SAMEDI

Caractère du Samedi. — De l'air et du ton galant. — Une séance du Samedi : la journée des madrigaux. — Que Molière, dans Les Précieuses ridicules *et* Les Femmes savantes, *n'a voulu attaquer ni l'hôtel de Rambouillet, ni mademoiselle de Scudéry et sa société. — Véritable objet de la comédie de Molière.* — Don Juan, Le Tartuffe. *Deux époques différentes dans la société de mademoiselle de Scudéry.*

Ainsi que nous l'avons dit, Mlle de Scudéry, lorsqu'elle écrivit le *Cyrus*, logeait rue de Beauce, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs. Elle y demeura près d'un demi-siècle, et c'est là qu'elle mourut. Nous ignorons quelle était sa maison. On sait seulement qu'à cette maison était joint un jardin. Son appartement devait être fort modeste, mais assez grand pour contenir, le samedi, une compagnie un peu nombreuse. Sa vie s'y écoulait dans un travail facile et parmi les douceurs de l'amitié. Outre les périodiques réunions du samedi, elle recevait tous les jours un certain nombre de personnes qui lui étaient plus particulièrement chères. Voilà ce que nous apprend le *Cyrus*, t. x, liv. II, p. 599 : ' Nous étions tous les jours cinq ou six hommes ensemble qui n'avions rien à faire qu'à voir Sapho. Ce n'est pas que nous ne fissions quelques autres visites ; mais à dire la vérité, nous les faisions courtes et nous les faisions de fort bonne heure, chacun en notre particulier, afin de revenir diligemment chez Sapho, où Amisthone, Érinne, Athys et Cydnon étaient toujours. Quand il faisait beau, toute cette troupe s'allait promener ; et quand le mauvais temps ne le permettait point, nous demeurions chez Sapho, dont le logement était le plus agréable du monde ; car enfin elle avait une antichambre, une chambre et un cabinet de plain-pied qui regardaient sur la mer.' Dans le roman la belle vue est sur la mer, car on est à Mitylène en l'île de Lesbos ; à Paris, au Marais, dans la rue de Beauce, au milieu du XVIIe

siècle, la belle perspective était sur les jardins du Temple et sur la campagne qui presque de toutes parts environnait encore Saint-Nicolas-des-Champs.

Le samedi était, comme on le voit, le jour où M^lle de Scudéry recevait chez elle une compagnie où il y avait comme des échantillons de toutes les parties de la société française, depuis les plus grands seigneurs et les plus grandes dames jusqu'à M^lle Boquet, depuis des lettrés éminents tels que Sarasin, Conrart, Chapelain, Pellisson, jusqu'à l'auteur du *Louis d'or*, et jusqu'à un obscur bel esprit de province, M. Doneville. Mais la diversité même contribuait à l'agrément ; et comme d'abord on ne songeait qu'à se divertir d'une façon honnête, ces réunions durent être longtemps fort gaies et exemptes de pédanterie. Le langage habituel y était celui d'une politesse tournée à la plaisanterie. Les femmes étaient honnêtes sans être prudes, à l'instar de l'hôtel de Rambouillet ; les hommes étaient empressés et entouraient les dames des plus gracieux hommages ; on leur permettait l'air un peu tendre, mais la passion n'était pas admise, et la dernière extrémité de la galanterie était un certain semblant d'amour platonique. Cela même entraînait bien quelques rivalités et quelques jalousies. M^lle Robineau semble avoir été l'objet des attentions de Chapelain. M^me Arragonais était fort comptée pour sa bonté, son esprit et sa fortune : elle se plaisait à faire d'aimables présents aux personnes de la société. Conrart se piquait de ne pas demeurer en reste avec elle, comme nous le verrons tout à l'heure. Arriver le plus près possible du cœur de Sapho était l'ambition de tous les hommes. Conrart y prétendait, Pellisson seul y parvint, mais un peu plus tard ; et l'on dit qu'alors, malgré tous ses soins et toute sa délicatesse, M^lle de Scudéry ne réussit pas entièrement à maintenir une parfaite harmonie entre les deux académiciens, et que l'amour même platonique fit ombrage à l'amitié. Conrart, qui l'avait tant aimée, finit par se brouiller un peu avec elle : c'est du moins ce qu'assure Ménage, qui déclare le savoir d'original. Mais, en 1653, la paix régnait encore dans la rue de Beauce, et Conrart y était l'homme important. On s'y entretenait de toutes choses, depuis les affaires d'État jusqu'aux modes du jour. La politique, la guerre, les arts, la littérature, les nouvelles, tout se pouvait mettre sur le tapis et devenir sujet de conversation,

à une condition pourtant, c'est que tout y fût dit de cet air et de ce ton galant dont l'hôtel de Rambouillet et les cercles aristocratiques, formés à son image, offraient le parfait modèle, et que la société bourgeoise s'efforçait plus ou moins heureusement d'imiter.

En quoi donc consistait l'air et le ton galant ? Il est plus aisé de le sentir que de le dire ; on le définit mieux par son contraire, l'air et le ton guindé et pédant. La matière de la conversation n'y fait rien : on peut être pédant en parlant de bagatelles, comme avoir le ton galant en parlant des choses les plus sérieuses. Dites tout ce que vous voudrez, mais dites-le d'une façon qui n'ait rien de tendu et de forcé, et faites le plus grand effet du monde pourvu que vous ne songiez pas à faire le moindre effet. La simplicité et le naturel sont ici absolument de rigueur, mais il y faut encore un léger parfum de délicatesse et d'agrément, et, sans aller jusqu'à la gaieté, une douceur et une sérénité qui se marquent au moins par un sourire. Mais laissons parler Mlle de Scudéry : c'est à elle à nous apprendre l'air et le ton galant qu'elle demandait à ses amis.

Le Grand Cyrus, t. x, p. 887 : ' L'air galant ne consiste pas précisément à avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de jugement et beaucoup de savoir : c'est quelque chose de si particulier et de si difficile à acquérir quand on ne l'a pas, qu'on ne sait où le prendre ni où le chercher ; car enfin, ajouta Sapho, je connois un homme que toute la compagnie connoît aussi, qui est bien fait, qui a de l'esprit, qui est magnifique en train, en meubles et en habillements, qui est propre, qui parle judicieusement, qui, de plus, fait ce qu'il peut pour avoir l'air galant, et qui cependant est le moins galant de tous les hommes. — Mais qu'est-ce donc, dit Amithone, que cet air galant qui plaît si fort? — C'est je ne sais quoi, reprit Sapho, qui naît de cent choses différentes. Je suis persuadée qu'il faut que la nature mette du moins dans l'esprit et dans la personne de ceux qui doivent avoir l'air galant une certaine disposition à le recevoir; il faut de plus que le grand commerce du monde, et du monde de la cour, aide encore à le donner ; et il faut aussi que la conversation des femmes le donne aux hommes ; car je soutiens qu'il n'y en a jamais eu qui aient eu l'air galant, qui aient fui l'entretien des personnes de mon sexe ; et si j'ose dire tout ce que je pense, je dirai encore qu'il faut même qu'un

homme ait eu une fois dans sa vie quelque légère inclination pour acquérir parfaitement l'air galant. — Mais prenez garde de ne vous engager pas trop, reprit Amithone, en disant ce que vous dites. — En effet, ajouta Alcée, je trouve qu'Amithone a raison de dire ce qu'elle dit ; car s'il est nécessaire d'avoir aimé quelque chose pour avoir l'air galant il s'ensuit qu'une dame qui a souverainement cet air doit avoir plus aimé qu'une autre. — Nullement, répliqua Sapho ; car dans le même temps que je soutiens que pour faire qu'un homme ait l'air tout à fait galant il faut qu'il ait le cœur un peu engagé, je soutiens aussi que, pour faire qu'une dame ait ce même air, il suffit qu'elle ait reçu une disposition favorable de la nature, qu'elle ait vu le monde, qu'elle ait su connoître les honnêtes gens, et qu'elle ait eu dessein de plaire en général, sans aimer rien en particulier. — Après tout, dit la belle Athys, il me semble qu'on abuse un peu trop du mot galant ; car je trouve bon qu'on dise : cela est pensé galamment, cela est dit avec galanterie, et mille autres choses semblables, où l'esprit a sa part ; mais je ne sais s'il est aussi bien de dire: cet habit est galant, ou cet homme est galamment habillé. — Pour moi, dit Phaon, je n'en ferois pas de difficulté, car enfin c'est cet air galant que Sapho a dans l'esprit et en toute sa personne qui fait que l'habillement qu'elle porte aujourd'hui lui sied bien ; et cela est tellement vrai qu'on voit des dames au bal admirablement parées qui sont très-mal en comparaison de la simplicité de cet habillement, qui ne tire sa galanterie que de celle de la personne qui le porte et qui l'a imaginé aussi agréable qu'il est. — En mon particulier, ajouta Sapho, je crois qu'on peut mettre l'air galant à tout, et qu'on le peut même conserver jusques à la fin de sa vie. Mais, à vous dire la vérité et à vous parler de la chose en général, cette espèce de galanterie est assurément fille de l'autre, et il faut avoir aimé ou avoir souhaité de plaire pour l'acquérir. Ce n'est pas, comme je l'ai déjà dit, qu'il ne faille plusieurs choses pour cela, et il y a même des personnes qui sont nées avec de grandes qualités, qui ne le sauroient avoir ; cependant c'est un grand malheur de ne l'avoir pas ; car il est vrai qu'il n'y a point d'agrément plus grand dans l'esprit que le tour galant et naturel qui met le je ne sais quoi qui plaît aux choses les moins capables de plaire, et qui mêle dans les entretiens les plus communs un charme secret

qui satisfait et qui divertit. Enfin, ce je ne sais quoi galant, répandu en toute la personne qui le possède, soit en son esprit, en ses paroles, en ses actions ou même en ses habillements, est ce qui achève les honnêtes gens, ce qui les rend aimables et ce qui les fait aimer. En effet, il y a un biais de dire les choses qui leur donne un nouveau prix, et il est constamment vrai que ceux qui ont un tour galant dans l'esprit peuvent souvent dire ce que les autres n'oseroient seulement penser. Mais, selon moi, l'air galant de la conversation consiste principalement à penser les choses d'une manière aisée et naturelle, à pencher plutôt vers la douceur et vers l'enjouement que vers le sérieux et le brusque, et à parler enfin facilement et en termes propres sans affectation. Il faut même avoir dans l'esprit je ne sais quoi d'insinuant et de flatteur pour réduire l'esprit des autres, et, si je pouvois bien exprimer ce que je comprends, je vous ferois avouer que l'on ne sauroit être tout à fait aimable sans avoir l'air galant.'

Le Samedi ne se passait pas toujours en conversations sur les choses du jour et sur les questions générales que l'occasion faisait naître : on s'y faisait aussi confidence des ouvrages auxquels on travaillait, on y lisait des vers, quelquefois on en improvisait qui n'étaient pas toujours merveilleux, mais qui n'avaient d'autre prétention que de remplir agréablement quelques heures. Quand la séance paraissait d'un plus grand intérêt qu'à l'ordinaire, Pellisson prenait des notes, rédigeait une sorte de procès-verbal et recueillait les différentes pièces qui avaient été lues ou composées. On possède encore un de ces procès-verbaux écrit tout entier de la main de Pellisson, et dans lequel Conrart, en l'insérant dans sa collection manuscrite, a mis aussi de sa main un certain nombre de notes comme pour notre instruction. M. de Monmerqué a le premier fait connaître cette pièce curieuse ; nous-mêmes, après lui, nous en avons donné quelques extraits ; mais il n'est pas inutile d'y revenir pour en mieux marquer le véritable caractère.

La séance dont Pellisson fait le récit n'est pas, il est vrai, tout à fait contemporaine du *Cyrus*, mais elle le suit de fort près ; car, comme nous l'avons déjà dit, le dernier volume du *Cyrus* est du 15 septembre 1653, et la séance dont nous avons le procès-verbal est du 20 décembre de la même année. Dans l'intervalle la société s'était un peu altérée. L'idée seule d'un

procès-verbal dit assez qu'on ne songeait plus seulement à se divertir, et qu'on y mettait de la façon et de l'apprêt. Le lieu même des réunions était changé. Tallemant dit positivement que 'M^lle de Scudéry avoit pris le samedi pour demeurer au logis, afin de recevoir ses amis et ses amies.' Le jour était resté le même et inviolable ; mais, dès la fin de 1653, l'assemblée ne se tenait pas toujours chez M^lle de Scudéry, mais fort souvent chez M^lle Boquet ; et c'est alors surtout que ces réunions furent nommées le Samedi. Conrart, qui le devait bien savoir, nous l'apprend dans la note suivante : 'M^lle de Scudéry se trouve tous les samedis chez une de ses amies particulières nommée M^lle Boquet, autrement Agélaste. On appelle le Samedi les petites assemblées qui se font en ce lieu-là, et les Chroniques du Samedi le recueil des lettres, des billets, des vers et des autres pièces de galanterie de cette société.' Le 20 décembre 1653, on s'était donc réuni chez M^lle Boquet, mais M^me Arragonais n'ayant pu venir à cause d'une petite indisposition, comme elle demeurait à deux pas de là, la plus grande partie de la compagnie se rendit chez elle pour y finir le samedi. Il y avait là M^me Arragonais et sa fille, M^me d'Aligre, qui faisaient les honneurs de leur hôtel, Pellisson, Sarasin, Doneville, Isarn, et bien entendu M^lle de Scudéry. M^lle Robineau était absente, ayant alors des affaires fâcheuses pour les taxes qu'on avait mises sur les rentes de son père. Chapelain manquait aussi. Conrart était retenu chez lui par la goutte, mais le chroniqueur, c'est ainsi qu'on appelait Pellisson, suppose qu'il était présent, grâce à un génie familier qui lui portait les vers que l'on faisait et rapportait ses réponses : 'invention poétique, dit Conrart lui-même dans une note, pour faire entendre la vérité qui est que les vers de Théodamas, bien qu'ils aient été faits presque impromptu et aussi vite que les autres, ne furent pourtant pas faits dans cette assemblée où M. Conrart ne se pouvoit trouver à cause qu'il avoit la goutte.'

Pour bien entendre ce qui se fit ce soir-là chez M^me Arragonais, il faut savoir qu'un des samedis précédents 'le généreux Théodamas, c'est-à-dire Conrart, en se retirant, avoit donné à Sapho je ne sais quoi enveloppé d'un papier bien parfumé, à la charge qu'elle ne le regarderoit que quand il seroit parti. Ce je ne sais quoi était un cachet de cristal gravé du chiffre de Sapho et du sien mêlés ensemble.' L'attention était délicate

et ressemblait à une déclaration peu déguisée. Le lendemain, Mlle de Scudéry s'empressa de remercier Conrart par un madrigal qui, sous un air flatteur et gracieux, marquait doucement la réserve où elle se voulait tenir :

Pour mériter un cachet si joli,
Si bien gravé, si brillant, si poli,
Il faudroit avoir, ce me semble,
Quelque joli secret ensemble.
Car enfin les jolis cachets
Demandent de jolis secrets,
Ou du moins de jolis billets.
Mais comme je n'en sais point faire,
Que je n'ai rien qu'il faille taire,
Ni qui mérite aucun mystère,
Il faut vous dire seulement
Que vous donnez si galamment
Qu'on ne peut se défendre
De vous donner son cœur ou de le laisser prendre.

' Ce madrigal, dit notre Chronique, attira une épître fort galante de Théodamas, l'épître un autre madrigal de Sapho, et ce madrigal un autre de Théodamas qui voulut avoir le dernier. Dès lors on commença à comprendre qu'un bon madrigal et un beau cachet de cristal étoient deux choses qui ne rimoient pas mal ; et Théodamas, cherchant à plaire à la princesse Philoxène (Mme Arragonais), s'avisa de lui envoyer un cachet de même matière que celui de Sapho, avec un madrigal, la conjurant d'y répondre par un autre... Philoxène savoit faire des vers quand il lui plaisoit ; mais en cette occasion elle crut qu'il étoit de la dignité d'une princesse comme elle de ne répondre que par secrétaire : elle voulut employer Acante (Pellisson), qui se rencontra le premier sur ses pas ; il s'en défendit, disant que le prince Agathirse (Raincy) y seroit infiniment plus propre, soit pour la satisfaction de la princesse, soit pour celle de Théodamas. Il promit pourtant à Philoxène qu'il seroit son pis-aller, et que si Agathirse ne vouloit pas faire de beaux vers pour elle il essaieroit d'en faire des méchants. Agathirse fit le lendemain un madrigal, non pas pour répondre à celui de Théodamas, mais tout au contraire pour s'excuser d'y répondre... Incontinent après il s'enfuit au

pays de Neustrie (la Normandie), de peur qu'on ne lui en demandât davantage.'

Les choses en étaient là le samedi 20 décembre 1653, quand la compagnie passa de chez M^lle Boquet chez M^me Arragonais. Celle-ci ne manqua pas de sommer Pellisson de tenir sa parole et de lui donner le madrigal qu'il lui avait promis, si Raincy ne lui en faisait pas un. Pellisson commence par demander un jour de répit. Elle refuse tout délai, et s'adresse successivement à tous les assistants pour en obtenir le madrigal dont elle a besoin. Chacun propose le sien. De là une multitude de madrigaux bons et mauvais, qui fit donner à cette séance dans le procès-verbal le titre de *la Journée des madrigaux, fragment des Chroniques du Samedi*. Afin d'expliquer et d'excuser cette grande quantité de madrigaux, le chroniqueur Pellisson nous apprend qu'il régnait alors une sorte d'épidémie de petits vers ' dont la secrète influence commençoit à tomber avec le serein . . . Toute la troupe s'en ressentit, tout le palais en fut rempli ; et, s'il est vrai ce qu'on en conte, la poésie, passant l'antichambre, les salles et les gardes-robes mêmes, descendit jusqu'aux offices. Un écuyer, qui étoit bel esprit ou qui avoit bonne volonté de l'être, et qui avoit pris la nouvelle maladie, acheva un sonnet de bouts-rimés sans suer que médiocrement ; et un grand laquais fit pour le moins six douzaines de vers burlesques. Mais nos héros et nos héroïnes ne s'attachèrent qu'aux madrigaux. Jamais il n'en fut tant fait ni si promptement. A peine celui-ci venoit-il d'en prononcer un, que celui-là en sentoit un autre qui lui fourmilloit dans la tête. Ici on récitoit quatre vers, là on en écrivoit douze. Tout s'y faisoit gaiement et sans grimace. Personne n'en rognoit ses ongles et n'en perdoit le rire ni le parler. Ce n'étoit que défis, que réponses, que répliques, qu'attaques, que ripostes. La plume passoit de main en main, et la main ne pouvoit suffire à l'esprit. On fit des vers pour toutes les dames présentes.' Il semble que la bouffonnerie même de cette description ne permettait guère qu'on s'y trompât. Évidemment toutes les exagérations sont ici prodiguées à dessein : on s'y moque agréablement de soi-même de peur que les autres ne soient tentés de le faire, et l'ingénieux chroniqueur aurait bien ri s'il eût pu soupçonner qu'un jour de bonnes gens, et même un savant académicien, prendraient au pied

de la lettre ces plaisanteries, et que la gravité du XIXe siècle s'armerait de ce burlesque récit pour gourmander l'aimable compagnie.

Sarasin est le premier qui, venant au secours de Mme Arragonais, lui offre deux madrigaux qu'il improvise sur-le-champ; mais ni l'un ni l'autre ne valent grand'chose. Pellisson improvise aussi son madrigal, et en fait hommage à Mme Arragonais, en s'excusant de n'avoir pu mieux faire :

Votre très-humble pis-aller,
Incomparable Philoxène,
Voudroit savoir fort bien parler
Afin de vous tirer de peine ;
Mais s'il faut ne vous rien céler,
Sa foible et languissante veine
Ne sauroit jamais bien couler,
Si ce n'est que quelque Chimène
Voulût un peu le cajoler, etc.

Voici le madrigal qu'il propose à Mme Arragonais d'envoyer à Conrart :

Si j'avois un *secret*, si j'avois rien de *doux*,
Pour qui seroit-ce que pour vous,
Dont le *madrigal* admirable
En vaut bien un *très-favorable ?*
Voilà pour votre madrigal.
Quant au beau cachet de cristal
Mon cœur de sa nature
Est d'une matière aussi pure,
Mais elle n'est pas aussi dure.

Isarn, pressé de rimer à son tour, répond en vers qu'il lui faut un délai d'une quinzaine, et proteste qu'à l'avenir il aura toujours des impromptu dans sa poche. Doneville, qui avait quitté le Marais pour le faubourg Saint-Germain, s'excuse sur la fièvre qui le tient encore, et envoie quelques jours après son contingent de madrigaux. Puis il se fait comme un assaut de vers entre Sarasin et Pellisson, à qui louerait le mieux Mme Arragonais et sa fille Mme d'Aligre, appelée ici Télamire. Enfin, Sapho, qui 'sembloit ne devoir que juger des coups et donner le prix avec le reste des dames, sentit je ne sais quelle émotion

dans son courage, qui ne lui permit pas d'en demeurer là, et descendit du théâtre pour se mêler parmi les combattants.'

Madrigal de Sapho pour Philoxène, à Théodamas :

Pour employer votre aimable cachet
A garder un joli secret,
Il faut donc que je vous atteste
Et que même je vous proteste
Que j'ai le cœur sensible et doux
Et que je ne l'ai que pour vous.
Mais pour faire aujourd'hui plus qu'on ne me demande,
Je vous déclare hautement
Qu'il n'est point de faveur si grande
Que vous n'obteniez aisément,
Soit comme ami, soit comme amant ;
Car j'aime mieux être moins prude
Que d'avoir de l'ingratitude.

Conrart, ou plutôt son génie familier, répond à l'instant :

Sapho, j'admire votre adresse :
Par un mouvement de tendresse
Vous me témoignez aujourd'hui
Vos bontés sous le nom d'autrui.
Mon cœur rend donc grâces au vôtre
De ce qu'il a pour lui des sentiments si doux,
Et de ce qu'il pense pour vous
Ce que vous dites pour un autre.

Sapho réplique ; la soirée se prolonge en reparties plus ou moins piquantes, et se termine par un dernier madrigal de Conrart, remerciant M^me^ Arragonais de lui avoir répondu comme il l'avait désiré, mais se plaignant qu'elle eût fait confidence à tout le monde de leurs secrets ; et chacun se retira fort content de cette journée, et ' ne portant envie, dit le malicieux chroniqueur, aux grands exploits de la journée de Thybarra (la bataille de Lens dans *le Grand Cyrus*), ni au divertissement des dix journées de Boccace.'

Toute cette poésie galante ne veut pas être prise au sérieux et soutient à peine la publicité ; mais il ne faut pas oublier qu'elle n'y était pas destinée ; c'est un pur badinage qui n'est pas dépourvu de facilité et d'agrément, et nous n'avons pas

l'honneur de connaître de société qui fût capable de s'amuser de cette façon. Les trois principaux acteurs de la séance du 20 décembre 1653, Sarasin, Mlle de Scudéry et Pellisson, ont d'ailleurs assez fait leurs preuves. Il est à regretter qu'aujourd'hui que l'on ramasse en quelque sorte toutes les miettes du grand siècle, et que l'on réimprime jusqu'à Saint-Amand, on n'ait pas eu l'idée de recueillir tous les petits vers de Mlle de Scudéry si agréablement tournés et qui charment à la fois l'esprit et l'oreille. On vient de donner coup sur coup deux éditions nouvelles de Voiture : nous demandons un choix bien fait des œuvres de prose et de vers de Sarasin. On possède de Pellisson bien des épîtres, des stances, des chansons, des vers de toute sorte et de différentes époques, la plupart adressés ou se rapportant à Mlle de Scudéry, objet constant de ses tendres soins et de ses gracieuses inspirations. Contentons-nous de citer l'*Oranger à Sapho*, le beau *Prologue des Fâcheux*, que Molière demanda à Pellisson et qu'il ne dédaigna pas de laisser paraître à côté de sa comédie ; surtout ce petit *Dialogue d'un passant et d'une tourterelle*, dont la simplicité touchante rappelle les pièces les plus délicates de l'anthologie grecque.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidèle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Telle est la rapide histoire des Samedis et de la société de Mlle de Scudéry. On connaît maintenant les divers personnages qui composaient cette société, les hommes et les femmes, les visiteurs d'élite et les habitués, les grands seigneurs et les grandes dames les lettrés, les bourgeois et les bourgeoises de rang différent, depuis la roture opulente jusqu'aux plus médiocres conditions. On sait aussi où tour à tour elle s'est rassemblée, comment on y passait le temps, quel ton y régnait en général, et jusque dans les badinages les plus voisins de la bouffonnerie, même à la fin de 1653, à ce moment de la transi-

tion hasardeuse du *Cyrus* à la *Clélie*. C'est donc ici le lieu et le temps de reprendre une question que déjà nous nous sommes adressée à nous-mêmes et qui revient sans cesse à propos de ces portraits à la fois flattés et véridiques : sont-ce là les précieux et les précieuses que Molière a poursuivis au début et à la fin de sa carrière, et qu'il a livrés aux sifflets de son siècle et de la postérité ?

Il est aujourd'hui bien démontré, depuis l'ouvrage de M. Rœderer, que Molière, ni dans la charge des *Précieuses ridicules*, ni dans la haute comédie des *Femmes savantes*, n'a jamais songé à attaquer l'hôtel de Rambouillet. La marquise de Rambouillet vécut jusqu'à la fin de 1665, environnée de l'estime et de la vénération universelle. Julie d'Angennes était duchesse et gouvernante des enfants de France ; elle ne précéda que de bien peu d'années Molière dans la tombe. Le duc de Montausier, gouverneur du dauphin, passait pour le modèle de la vertu antique. Molière lui avait emprunté quelques-uns des traits de son héros favori, le Misanthrope. Boileau lui-même le célébrait. Condé, un des défenseurs et des protecteurs déclarés de Molière, était là, dans toute sa gloire, avec sa sœur, M^me^ de Longueville, avec M^me^ de Sablé, avec M^me^ de Sévigné, avec Bossuet, pour protéger la mémoire de l'illustre hôtel qui avait vu leur brillante jeunesse. Ce qui dominait dans les salons de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, ainsi que dans les nobles sociétés qui s'étaient formées sur ce modèle, était un abandon plein de charme, car la simplicité est la compagne de la vraie aristocratie. Il y avait sans doute une délicatesse quelquefois raffinée, mais l'ombre même du ridicule n'en approchait pas ; et en 1673 Molière eût révolté son siècle, si l'on eût pu soupçonner que, dans *les Femmes savantes*, il prétendait s'attaquer à des personnes de cet esprit et de cet ordre. A plus forte raison, nous rougirions d'avoir besoin de prouver qu'en 1660, dans *les Précieuses ridicules*, Molière n'avait pas songé à mettre en scène M^me^ de Rambouillet, ses deux nobles filles, leurs amis et leurs amies. Il faut laisser de telles suppositions aux critiques de l'école de Tallemant, qui ne remuent le passé que pour flétrir toutes les gloires nationales, tout ce qui a été grand et illustre, au profit de la démagogie et de la basse littérature : deux choses qui se donnent naturellement la main.

Mais nous allons plus loin : nous prétendons que Mlle de Scudéry et sa société, telles qu'elles sont dépeintes dans *le Grand Cyrus*, quoique déjà bien différentes de l'hôtel de Rambouillet, n'ont pas davantage servi de modèle aux *Précieuses ridicules*. Et il y en a, selon nous, des raisons décisives : d'abord la guerre ouverte que fait Mlle de Scudéry aux fausses précieuses qui tentaient de l'imiter, puis sa profession déclarée de simplicité et de modestie, enfin l'idéal qu'elle trace de la vraie précieuse, c'est-à-dire de la femme distinguée, repoussant à la fois la grossière ignorance que les partisans du vieux temps imposaient à la femme, et l'affectation du savoir et du beau langage que de beaux esprits de bas étage et les bas bleus du jour commençaient à mettre à la mode, dans les sociétés d'un rang inférieur, sous le prétexte d'imiter Mme de Rambouillet et Mlle de Scudéry.

Il importe de ne pas se méprendre sur la nature du génie de Molière et sur le but qu'il se proposait. Molière n'est point un prédicateur de morale, qui, armé d'un type de perfection, y veut amener son siècle, en frappant sur tout ce qui s'en écarte : Molière est tout simplement un poète comique qui se porte partout où il aperçoit un excès pour en tirer ce qu'il cherche, ce qui est l'objet et la matière de son art, à savoir le ridicule. Le grand contemplateur assistait au spectacle de la comédie humaine où il ne voyait personne qui s'appelât la Sagesse, et il y remarquait des vices et des travers qu'il essayait de transporter dans sa propre comédie. Il ne met pas aux prises la vertu et le vice, mais des vices opposés, des caractères différents qui se développent comme dans la société par leur lutte même : c'est cette lutte qui fait le tissu habile de ses pièces, et en même temps leur force comique. Il n'a donné le rôle de la mesure parfaite à aucun personnage, car ce personnage-là n'a jamais été, et à la scène il serait fort peu dramatique.

Prenons pour exemple l'œuvre la plus profonde de Molière, celle où il est l'égal d'Aristophane, de Shakspeare et de Corneille, le *Don Juan*, ce précédent ou ce pendant du *Tartuffe*. Là, que voyons-nous ? grâce à Dieu, point d'Ariste ni de Philinte: un grand caractère de scélérat paré des dehors les plus aimables et des qualités les plus séduisantes, l'esprit, la bravoure et une sorte de générosité naturelle, se développant

successivement dans les situations les plus différentes, et arrivant par degrés à ce comble de perversité qui est l'hypocrisie, au delà de laquelle il n'y a plus que les vengeances et les foudres du ciel. Don Juan rencontre sur ses pas bien des leçons qui l'auraient pu éclairer et qu'il repousse, mais il n'a pas de pédagogue en titre. Le seul personnage qui semble en tenir lieu, Sganarelle, ce Sancho français, dit sans doute les plus admirables choses ; mais lui-même, comme son modèle espagnol, il a ses vices : il est poltron et il est intéressé. Quand Don Juan vole au secours d'un homme prêt à succomber sous les coups de quatre brigands, Sganarelle se cache ; et quand la main du commandeur s'appesantit sur l'athée endurci et incorrigible, Sganarelle s'écrie : Ô mes gages ! Avec le fond d'un honnête homme, il a pourtant l'âme d'un laquais. Il est essentiellement l'élément comique de la pièce, comme Don Juan en est l'élément tragique et pathétique ; il occupe presque toujours la scène et la dispute à son maître, de peur que le drame ne devienne trop sérieux, car après tout il faut que, si profond qu'il puisse être, il demeure une comédie, et, pour cela, que le plaisant et le ridicule y couvrent pour ainsi dire l'odieux. Doña Elvire elle-même, si touchante dans sa douleur, dans son repentir et dans le tendre et religieux intérêt qu'elle porte à l'âme de Don Juan, a commis une bien grande faute, et n'est pas la vertu sans tache. Partout, sur la scène comme dans le monde, des vices, des imperfections, des travers ; des vices qui traînent après eux le malheur, des imperfections qui excitent une compassion affectueuse, et par-dessus tout des travers qui font rire, car c'est l'objet suprême de la comédie. La haute moralité de la pièce est dans l'impression générale qu'elle produit et dans sa terrible conclusion. Voilà le modèle de l'art, et la règle qu'il nous fournit ; tout ce qui s'en éloigne est déjà d'un ordre inférieur et ne se peut entièrement justifier.

Mais il est des circonstances impérieuses qui dominent sur l'art, et qui quelquefois contraignent Molière, pour mieux accabler le vice ou le travers qu'il poursuit, de faire l'éloge de la vertu dont ce vice et ce travers sont ou l'excès ou le simulacre, de peur qu'on ne l'accuse d'avoir voulu attaquer cette vertu en en faisant la caricature. Ainsi dans l'entreprise hardie du *Tartuffe*, pour mieux combattre la fausse dévotion, il lui fallait faire bien haut l'éloge de la vraie, et même inventer un

personnage qui la représentât et fît la fonction du chœur antique. Tel est Cléante, que Molière a pris soin pourtant de tirer de cette abstraction idéale, d'animer et de vivifier en en faisant le beau-frère d'Orgon, et en lui donnant un très-grand intérêt à démasquer et à faire chasser Tartuffe. Molière avait-il déjà inventé ce personnage en 1664, ou n'y songea-t-il qu'après l'orage et lorsqu'il corrigea, à plusieurs reprises, le *Tartuffe*, pour le rendre irréprochable ? Nous l'ignorons ; mais il est certain que le morceau célèbre sur la vraie dévotion qu'il a mis dans la bouche de Cléante a fait en 1669 le salut de la pièce. Le Philinte du *Misanthrope* était bien moins nécessaire que le Cléante du *Tartuffe*, mais il est fort utile encore à l'entier développement du caractère d'Alceste. Nous doutons que Corneille ou Shakspeare eussent imaginé Philinte ; mais il est des personnages d'ailleurs assez peu dramatiques, auxquels il faut se résigner parce qu'ils font paraître et mettent en relief certains côtés du personnage principal. Dans le chef-d'œuvre de Racine, dans cette *Phèdre* mille fois au-dessus de celle d'Euripide, comme l'a si bien fait voir M. de Chateaubriand, l'invention des amours d'Hippolyte et d'Aricie est, nous en convenons, une faute évidente, presque grossière, en apparence toute gratuite, et que M. Schlegel a très-justement reprochée à Racine ; mais nous disons de cette faute-là : *felix culpa* ; car avisez-vous de la supprimer, et la jalousie de Phèdre devient impossible, la jalousie inséparable de l'amour, et surtout de l'amour coupable, la jalousie qui achève de troubler et d'égarer l'âme de Phèdre et la pousse au crime qui est à la fois la leçon et le dénoûment de la tragédie. Racine se proposait de peindre la passion de Phèdre dans son progrès fatal jusqu'à l'abominable accusation qui abuse Thésée et fait immoler un fils par un père. Il fallait donc rendre Phèdre jalouse ; et pour cela il fallait qu'Hippolyte fût amoureux d'une autre, et pour cela encore il fallait que Théramène, comme un gouverneur de bonne maison à la fin du XVII^e siècle, fît à son élève une sorte de cours de galanterie ; tristes inventions que nous condamnons autant que M. Schlegel, mais que nous acceptons comme l'inévitable rançon des plus grandes beautés que la scène française eût vues depuis Corneille. De même, dans le *Misanthrope*, Molière avait grand besoin de Philinte. La bienveillance un peu banale de ce personnage et sa

modération sans grandeur servent merveilleusement à irriter Alceste et à provoquer les explosions de cette humeur et de cette bile généreuse qui l'entraînent aux plus nobles excès jusqu'au ridicule.

Dans *les Femmes savantes* l'objet de Molière est de se moquer des pédantes ; mais il ne faut pas croire que Chrysale soit le sage de la pièce. Loin de là, Chrysale, dans sa juste colère, a l'air d'exposer à peu près la même théorie sur la femme que Sganarelle dans *l'École des maris*, et Arnolphe dans *l'École des femmes*. Or, Molière persifle Sganarelle et Arnolphe, et par conséquent Chrysale, tout autant que Philaminte, Bélise et Armande. C'est toujours l'excès, le ridicule qu'il poursuit, tantôt dans les femmes qui affectent le bel esprit et tombent dans la pédanterie, tantôt dans la grossièreté et l'égoïsme qui veulent dépouiller la femme de son noble rang de compagne de l'homme, faite comme lui pour connaître et aimer, et qui prétendent la réduire à la condition d'une servante, d'un être inférieur dont on ne daigne cultiver ni l'esprit ni l'âme. Arnolphe, dans *l'École des femmes*, soutient l'opinion que plus tard développera Chrysale :

> Moi, j'irois me charger d'une spirituelle,
> Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle,
> Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,
> Et que visiteroient marquis et beaux esprits !
> Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut,
> Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.

Son frère, plus raisonnable, lui répond :

> Une femme stupide est donc votre marotte ?
>
> Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
> Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête ?

Dans *l'École des maris*, Sganarelle parle déjà en 1661 comme Arnolphe le fera en 1663 ; mais Ariste exprime une opinion contraire, et déclare qu'il entend traiter bien différemment sa femme et lui laisser fréquenter les *belles compagnies*. Dans *les Femmes savantes*, en 1673, ce n'est pas du tout Chrysale, c'est bien plutôt Clitandre qui représente l'opinion de Molière, et Clitandre n'est pas le moins du monde un Arnolphe, un

Sganarelle, un Chrysale, un partisan de l'ignorance des femmes : nullement, il est pour ce juste milieu que Mlle de Scudéry a peint si admirablement ; et il semble que ce soit encore Mlle de Scudéry qui parle par la bouche de Clitandre en ces vers :

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout,
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante,
Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache, etc.

Voilà le dernier mot de Molière, à la fin de sa vie ; c'est en quelque sorte son secret qui lui échappe, la lumière qui éclaire à nos yeux toutes les contradictions apparentes. Molière est en toutes choses et ici en particulier pour la juste mesure, et il combat tous les excès contraires, également ridicules, l'ignorance qui fait des Agnès, et la pédanterie des Philamintes. En quoi donc peut-il être en guerre avec Mlle de Scudéry qui veut et qui dit absolument la même chose ?

Nous sommes loin de comparer *les Précieuses ridicules* à *l'École des femmes*, à *l'École des maris*, et surtout aux *Femmes savantes*. C'est une charge vive et comique, dans le style burlesque alors à la mode, selon nous un peu trop vantée, qui sent encore la province, et où l'auteur du *Barbouillé* attaque à outrance les précieuses vraiment ridicules qu'il trouva dans toute leur extravagance à son arrivée à Paris en 1658, et que lui signalait l'abbé de Pure. *La Précieuse* de l'abbé de Pure, voilà, nous croyons l'avoir suffisamment établi, la véritable source des *Précieuses ridicules*. Or, qui nous dit et d'où voit-on le moindre indice que l'abbé de Pure, ce précurseur de Molière, ait mis Mlle de Scudéry parmi les précieuses qu'il dénonce au bon sens du public ? Tout au contraire, il prend soin de faire un éloge particulier de Mlle de Scudéry. Et que loue-t-il en elle ? Précisément son caractère, sa bonté, sa douceur, sa modestie, sa parfaite simplicité, c'est-à-dire les qualités les plus opposées aux défauts des pédantes. De bonne foi, qui peut reconnaître les Samedis fréquentés par des lettrés illustres, par une bourgeoisie spirituelle, et où quelquefois paraissaient des hommes et des femmes d'une assez haute qualité,

dans cette ruelle ignoble où les filles de M. Gorgibus reçoivent deux laquais déguisés en marquis, qui leur débitent les plus grossières sottises ? Est-ce M^lle de Scudéry, l'idole de son siècle, M^me Cornuel, une des plus grandes admirations de M^me de Sévigné, ou M^lle Legendre que La Rochefoucauld entourait de gracieuses flatteries, qui sont mises sous les traits de Catau et de Madelon ? Pourquoi, arbitrairement, sans nulle preuve, et contre toute apparence, s'en prendre à M^lle de Scudéry, quand elle-même nous montre le véritable original de *la Précieuse* de l'abbé de Pure, cette Damophile qui tâchait en vain de l'imiter pour se donner un air distingué, qui étudiait les mathématiques et l'astronomie, proposait des questions de grammaire, s'entourait de savants, se faisait peindre en muse, charmoit les pédants représentés par Thémistogène, et repoussait Phaon, c'est-à-dire les gens du monde, amis du naturel et des conversations aimables et galantes. Damophile, avec sa compagnie commune et sotte, voilà *les Précieuses ridicules* et *les Femmes savantes*. M^lle de Scudéry leur ressemble si peu, qu'elle se dépite et se désole de se voir travestie par elles. Loin donc d'attaquer M^lle de Scudéry, Molière s'y joint, substituant à ses railleries déjà fort vives une caricature accablante. Il n'y a pas en effet un seul trait de Molière qu'on ne retrouve, mais bien moins acéré sans doute, dans le second livre du tome dixième du *Cyrus*, consacré à l'histoire de M^lle de Scudéry et de sa société.

Disons tout, et convenons aussi que cette société, dans ses vicissitudes, a fini autrement qu'elle n'avait commencé, et que dans sa décadence elle a donné naissance à des imitations plus malheureuses encore que celles du temps du *Cyrus* contre lesquelles nous avons entendu M^lle de Scudéry protester elle-même.

Tallemant est ici fort instructif : il nous apprend que de son temps les Samedis étaient bien dégénérés ; et il en donne la cause, c'est que ' Chapelain et quelques autres y avoient mené des gens ramassés de tous côtés ; ' et lui qui écrit en 1657 ajoute : ' Je ne pense pas que cela dure plus longtemps.' Il accuse Conrart et Chapelain d'avoir fait du Samedi une cabale. ' Elle est fort démanchée . . . Chapelain et M. de Montausier sont quasi les seuls constants.' Il s'en faut bien que nous acceptions le jugement de Tallemant sur Conrart et sur Cha-

pelain ; mais il n'est pas impossible qu'ils eussent l'esprit de coterie ; et il est bien certain que leur crédit alla diminuant depuis la publication de *la Pucelle*. ' Chapelain et lui, dit Tallemant, imposent encore à quelques gens, mais cela se découd fort.' La renommée et la considération de M^lle^ de Scudéry n'en reçurent pas la moindre atteinte ; et ce même Tallemant qui annonce la décadence des Samedis avoue qu'au moment où il écrit ' M^lle^ de Scudéry est plus considérée que jamais.' En effet, ce n'était pas sa société qui la soutenait, c'était elle bien plutôt qui soutenait sa société, et le Samedi s'affaiblit beaucoup et changea peu à peu de caractère dès qu'elle cessa de la recevoir chez elle. Bien avant 1657, dans une des petites pièces recueillies par Conrart, on rencontre la distinction de l'ancienne et de la nouvelle Ville, c'est-à-dire de la première société qui se réunissait chez M^lle^ de Scudéry et aussi chez M^me^ Arragonais, et de la dernière bien plus mélangée qui s'assemblait chez M^lle^ Boquet, et où M^lle^ de Scudéry tenait encore le haut bout sans toutefois donner le ton ; et on y voit qu'une partie de ceux qui avaient habité l'ancienne ville murmuraient de ce qu'on recevait tant de gens dans la nouvelle.

Selon nous, la distinction que nous venons d'établir paraît admirablement dans le *Cyrus* et la *Clélie*. Comme plusieurs fois nous l'avons indiqué et comme il est temps de le bien marquer, ces deux romans, malgré toute leur ressemblance, diffèrent profondément aux yeux d'une critique exercée et trahissent des époques très-différentes. Le *Cyrus* a été conçu et commencé dans l'année 1648, puisque le tome premier a paru dans les premiers jours de 1649 ; et sa composition successive ainsi que sa publication comprennent plusieurs années, jusqu'au 13 septembre 1654, date précise de l'impression du dernier volume. Ces cinq ou six années sont les plus belles de la vie et de la société de M^lle^ de Scudéry. Née en 1607, elle avait alors de quarante et un à quarante-sept ans ; elle avait franchi les premiers pas si difficiles de la carrière des lettres ; elle était célèbre, et, ce qui vaut mieux, elle était très-considérée ; elle avait vu et voyait encore de grands évènements et de grands personnages dont la fidèle peinture illustrait ses écrits. L'hôtel de Rambouillet penchait vers son déclin ; les Samedis s'élevaient, et les commencements sont en général ce qu'il y a de plus pur et de meilleur en toutes choses. Les

Samedis sortaient en quelque sorte du noble hôtel et en retenaient la tradition un peu affaiblie. Le *Cyrus* représente ces premiers beaux jours. La délicatesse des idées et du langage y est sans doute poussée fort loin, mais elle ne passe pourtant point certaines bornes, et, bien que déjà elle touche à l'excès, elle n'y tombe point encore. Dans la *Clélie*, au contraire, toutes les bornes sont franchies, et l'excès domine. Un seul exemple suffit à mettre cette différence dans une lumière manifeste. Dans le *Cyrus*, M^lle de Scudéry fait l'éloge de l'amour platonique, idéal sublime et périlleux de l'amitié honnête et tendre, proposé aux âmes passionnées et délicates. Déjà la pente était glissante, mais on était loin encore des extravagances du pays et royaume du *Tendre*, avec ses divers cantons, et de cette fameuse *Carte* qui fit jeter un cri d'alarme aux scrupuleux et provoqua, de la part des gens de goût, ces railleries inépuisables qui se sont prolongées fort avant dans le siècle. On ne peut dire quel mal a fait à M^lle de Scudéry cette invention qui d'abord était un pur badinage, et qu'un jour, par le conseil de Chapelain, elle s'avisa de mettre dans la *Clélie*. Dès le premier volume, où se trouve la carte fatale, éclata un déchaînement universel. La *Clélie* a beau égaler quelquefois le *Cyrus* par la grâce des conversations et des portraits : un seul grand défaut, qui révoltait à la fois le bon sens vulgaire et les esprits d'élite, l'a décriée à jamais ; et par une exagération fort injuste, mais facile à comprendre, la *Clélie* a presque entraîné le *Cyrus* dans sa disgrâce. Nous abandonnons l'une malgré tant de pages charmantes ; mais nous défendons l'autre, parce qu'on n'y trouve pas même l'ombre des folles subtilités qui ont perdu la *Clélie*, parce qu'il exprime une bien autre et meilleure époque de la société de M^lle de Scudéry, et que cette société y paraît encore exempte des défauts que plus tard elle n'a pas su éviter, et qui, selon la coutume, l'ont précipitée par où elle penchait. Le *Cyrus* ne passe pas l'année 1653 ; la *Clélie*, qui est aussi en dix volumes, s'étend du milieu de l'année 1654 jusque dans l'année 1660. Déjà, au temps du *Cyrus*, les premiers Samedis avaient eu de sottes imitations que nous avons fait connaître ; mais la Carte du Tendre dans la *Clélie* et le ton des nouveaux Samedis ne pouvaient manquer de produire des imitations bien plus déplorables ; et ce sont ces imitations-là qui, vers 1658, 1659 et 1660, c'est-à-dire pendant

la publication des derniers volumes de la *Clélie*, donnèrent naissance à la *Précieuse* de l'abbé de Pure et aux *Précieuses ridicules* de Molière.

Telle est, à nos yeux, la vérité ; non, ce n'est point à l'hôtel de Rambouillet, ni à Mlle de Scudéry et à la compagnie aimable, spirituelle et souvent élevée qu'elle réunit longtemps autour d'elle, que s'adressent les attaques de Molière ; mais il est certain que sans l'hôtel de Rambouillet et sans les premiers Samedis le genre précieux n'eût pas été si fort en honneur, et qu'on n'eût pas vu s'élever de toutes parts, et dans Paris et d'un bout de la France à l'autre, cette foule de sociétés hautes et basses, qui, ne l'oublions pas, eurent l'avantage de faire pénétrer dans tous les rangs de la société française, même les plus médiocres, le goût des choses de l'esprit, mais qui en même temps, par leur affectation et leurs exagérations inévitables, appelaient les représailles du sens commun et les sarcasmes du grand comique. Il faut bien payer la rançon des meilleures choses, et les mauvaises imitations ne déshonorent qu'aux yeux du vulgaire les modèles excellents. Laissons les précieuses ridicules sous les coups qui les ont justement frappées ; mais, comme Molière, honorons les vraies précieuses, les femmes aimables et distinguées qui préféraient aux plaisirs bruyants les divertissements ingénieux et honnêtes, tenaient pour ainsi dire école de politesse, entretenaient et répandaient autour d'elles le goût du bien et du beau. Tant que ce goût n'aura pas péri en France, le nom de la marquise de Rambouillet ne sera jamais prononcé qu'avec respect, et Mlle de Scudéry aura une juste part dans l'estime publique, pour l'heureuse influence qu'elle a longtemps exercée, pour les éminentes qualités de son cœur et la rare distinction de son esprit.

FIN

NOTES

GENERAL NOTE

THE authors whose names are given below are so often mentioned in the text that it has been thought necessary to indicate where a note can be found concerning them. This will avoid constant reference to the 'page' and 'line'. Proper names of persons and places found in the text are so numerous that they have been omitted from the notes when they could easily be found in ordinary works of reference, or when they could be passed over without detracting from the value of the notes. Thus Mazarin, Richelieu, Cromwell, Rocroy, Dunkerque have not been annotated.

N.B.—The numbers given below refer to the notes, and not to the text alone; thus Arnauld (Antoine), '2. 38,' stands for 'see note to p. 2, l. 38.'

Arnauld (Antoine), 2. 38.
Balzac, 151. 11.
Bossuet, 32. 24.
Chapelain, 6. 32.
Conrart, 120. 7.
Dacier (M^me^), 2. 29.
Godeau, 10. 31.
Huet, 160. 13.
La Rochefoucauld, 15. 6.
Mairet, 146. 15.
Malherbe, 120. 8.
Ménage, 114. 19.
Motteville (M^me^), 7. 10.
Pellisson, 204. 9.
Rapin, 114. 19.
Sablé (M^me^ de), 23. 4.
Sarrasin, 16. 20.
Scudéry (Georges), 166. 27.
Scudéry (M^lle^ de), 1. 1.
Segrais, 105. 26.
Somaize, 183. 24.
Tallemant des Réaux, 105. 26.
Voiture, 16. 20.

PAGE 1. l. 1. *le Grand Cyrus*, the proper title of which is *Artamène ou le Grand Cyrus*, a famous novel in ten volumes, or parts, by M^lle^ de Scudéry. The first part of the novel was published in Paris in 1650, the last in 1653. Under names and incidents borrowed from the history of Persia, the novel portrays people and deeds of the time of the authoress; hence the universal success of the book.

M^lle^ de Scudéry professes to give us the history of Cyrus the Great, but the well-known facts are so distorted, the events recorded and described are so often imaginary and fanciful, the language is frequently so euphuistic and stilted, that even a cursory inspection of the book shows it to be a

work of fiction. The ancient names are only a thin disguise for living persons. The romance was at first supposed to have been written by M^lle de Scudéry's brother, who, at the time, had a great but undeserved reputation as a poet. M^lle de Scudéry painted her own portrait in the Sapho of *Cyrus*. When the real authorship of the book became known, she was at once called *l'illustre Sapho* or *la dixième Muse*. We might now call her the 'Muse of Dulness'.—M^lle de Scudéry was born at Havre in 1607, and died in Paris in 1701. She was also the authoress of *Clélie, histoire romaine*. In her youth she had likewise written *L'illustre Bassa* (1635), a novel in four volumes, *Conversations sur divers sujets* (1680–94), *Conversations de Morale* (1688–1692).

l. 5. '*Héros de roman,*' *avec un* '*Discours préliminaire.*' As Boileau, the author, called it, 'Un Dialogue à la manière de Lucien.' It is an imitation, and a somewhat weak imitation, of some of Lucian's *Dialogues*, in which Minos, Pluto, Rhadamanthus, Diogenes, Cyrus, Horatius Cocles, Clelia, Sappho, Lucretius, Brutus, &c., appear, and discuss chiefly the merits of the heroes and heroines of M^lle de Scudéry before the judges of the lower regions. The 'Dialogue' is preceded by a 'Discours' which was prefixed to it in 1710 (Conrart says 1713, but wrongly). The Dialogue was commenced in 1664 and finished in 1665. It is a satirical piece directed against the novelists of the seventeenth century, principally d'Urfé, author of *L'Astrée*, a pastoral romance enthusiastically received by polite society, on which see note to p. 35, l. 29.

PAGE **2**. l. 2. *sous Louis XIII*, i. e. between the death of Henri IV in 1610, and 1643, when Louis XIV ascended the throne as a child five years old.

l. 14. *un roi promis par les prophètes, . . . comme le peint Hérodote . . . tel qu'il est figuré dans Xénophon . . .* See Isaiah, cap. xlv; Herodotus' *Histories*, Book I, for picturesque stories of the great king's birth and childhood; and also Xenophon's *Cyropaedia* for a fictitious biography of Cyrus of Persia —not the Cyrus mentioned in the *Anabasis*.

l. 19. *Mandane*, the mother of Cyrus; but the Mandane of M^lle de Scudéry is the heroine of *Le Grand Cyrus*.

l. 20. *traducteur du traité du* '*Sublime*', i. e. Boileau, who, in 1674, gave an excellent translation of Longinus' famous treatise *On the Sublime*, a work conspicuous in Greek literature for its excellent style and exquisite criticism. Longinus Dionysius Cassius was born 213 A. D. (?) and was put to death in 273.

l. 29. *M^me^ Dacier*, i.e. Anne Lefèvre (1654–1720), the celebrated French female Hellenist who gave a translation of the *Iliad* in 1699, and, later, one of the *Odyssey* (1709). These translations were the occasion for a renewal of the old quarrel about the superiority of the ancients over the moderns. M^me^ Dacier launched into the fray and fought hard against La Motte. It was this quarrel which elicited from Voltaire the witty remark: 'On eût dit que l'ouvrage de la Motte —*Discours sur Homère*—était celui d'une femme d'esprit, et que celui de M^me^ Dacier—*Des causes de la corruption du goût* (1714)—était celui d'un homme savant.'

l. 38. *celui qui a . . . défendu Racine . . . célébré Molière, honoré et vengé Arnauld.* After the almost total failure of *Athalie* as a play, owing to obstacles thrown in the way by bigots who prevented it from being properly staged, Racine felt very disappointed and thought his play inferior to *Esther*, which had been a great success when acted by the young girls at the Saint-Cyr school. One day when Racine was talking to Boileau on the subject, the latter affirmed that *Athalie* was a masterpiece, adding: 'Je m'y connais, et le public y reviendra.' Boileau's affirmation was correct, as time proved. It was also Boileau who consoled Racine after the failure of his *Phèdre*, which was acted for the first time on January 1, 1677. Boileau dedicated one of his finest *Épîtres* to Racine (*Épître VII*). This *épître* was written after the failure of *Phèdre*, and Boileau tells Racine that the jealousy of his enemies will finally prove useful to him.

Boileau, as he once said to Louis XIV, considered Molière the best writer of the time, and he took no pains to conceal his admiration of the great playwright. Many are the passages in his writings in which he celebrates him. Among them must be mentioned Satire II, dedicated to Molière, and in which he expresses his admiration of the facility with which he could compose.

In that same *Épître VII* are found the well-known lines:

> Avant qu'un peu de terre, obtenue par prière,
> Pour jamais sous la tombe eut enfermé Molière,
> Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
> Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.

The whole *épître* should be read because of the allusions to some of Molière's and Racine's best plays: *L'École des Femmes*, *Tartufe*, *Phèdre*, *Andromaque*, *Britannicus*. On *Phèdre* see note to p. 217, ll. 18–32.

The Arnauld alluded to is 'le grand Arnauld,' Arnauld

Antoine (1612–1694), the bitter foe of the Jesuits and Protestants, the impersonation of Jansenism and the incarnation of the spirit of Port-Royal. One of Boileau's *Épîtres* (the third) is inscribed to him; see note to p. 20, l. 30.

PAGE 3. l. 7. *qui gagna à vingt-deux ans une bataille immortelle*, i.e. the famous battle of Rocroy, where the Spaniards were utterly defeated by the French under Condé, and others, on May 19, 1643. See note to p. 83, l. 12 et seqq. Condé was born in 1621. In 1644 he defeated the Germans at Freiburg (Baden), won the battle of Nördlingen in 1645 and that of Lens in 1648, and took Dunkirk in 1646.

l. 10. *dont Bossuet . . . au Cyrus prédit par les prophètes*. See Bossuet's '*Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé*, prononcée dans l'église de Notre-Dame de Paris le 10 mars 1687.' Near the beginning occur the words: 'Dieu nous a révélé que lui seul il fait les conquérants, et que lui seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance, dans les oracles d'Isaïe?' See Isaiah xlv. The Condé of Bossuet's *oraison* is very unlike the Condé of history. That the prince was a good soldier no one denies, but his military genius lay chiefly in daring, in persistent assault, and in an unsparing sacrifice of human life. See also note to p. 10, ll. 8–19.

l. 20. *ce passage du Rhin que vous avez si dignement chanté*. See Boileau's *Épître IV*, *Au Roi*. This *épître* was written after the campaign of 1672, when Louis XIV, having secured the neutrality of England, declared war against Holland. Louis commanded in person, and the crossing of the Rhine was one of the initial events of the campaign. As a military prowess it was a farce. The king had with him 15,000 men, and the Prince de Condé accompanied him. The opposite bank was defended by about 500 horse, and about the same number of foot. The Rhine was crossed between Wesel and Toll-Huys (Toll-House) by means of a ford. It is interesting to compare the fulsome admiration expressed by Boileau and Bossuet with Napoleon's view of this military feat. In Boileau's *épître* 'Le Rhin tremble et frémit,' 'Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne,' and Old Father Rhine is told by his Naïads that a new king is coming to take his place, and they add:

Il a de Jupiter la taille et le visage (Louis XIV was very small!);
Et depuis ce Romain (Julius Caesar), dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Bossuet in his *Oraison funèbre du Prince de Condé* said fifteen years later: 'Laissons le passage du Rhin, le prodige de notre siècle et de la vie de Louis le Grand,' and Napoleon in his *Mémoires*: 'Le passage du Rhin est une opération militaire de quatrième ordre, puisque dans cet endroit le fleuve est guéable, appauvri par le Wahal, et qu'il n'était d'ailleurs défendu que par une poignée d'hommes.' Louis XIV himself said of it: 'J'étais présent au passage, qui fut hardi, vigoureux, plein d'éclat et glorieux pour la nation.'

l. 26. *Charenton et le siège de Paris.* Charenton is a small town near Paris, near the junction of the Seine and Marne, five kilometres from the capital. On account of its strategic importance it was at various times the scene of many conflicts. On the occasion alluded to here it was taken by Condé in 1648 during the *guerre de la Fronde.*

l. 33. *la duchesse de Longueville*, i.e. Anne Geneviève de Bourbon-Condé, the heroine of the Fronde. She was the daughter of Henri II of Bourbon and of Charlotte-Marguerite of Montmorency, and consequently elder sister of the Grand Condé. See note to p. 16, l. 8.

PAGE 4. l. 9. *car l'esprit était alors une puissance.* Witty people and poets occupied then a peculiar position in society. To be known as a *bel-esprit* was tantamount to being a man of quality. Wit opened easily the most stringently closed doors. However, to judge from a passage in the *Clélie* (part v, bk. iii, p. 1168, ed. 1660), it seems to have had its drawbacks:

'— Hélas, reprit Amilcar,—Sarrasin,—vous ne sçavez guerre ce que vous desirez quand vous souhaitez d'estre bel-esprit: il n'y a rien de plus descrié dans le monde présentement, et j'aimerois mieux estre esclave que bel-esprit. Ceux qui le sont avec raison s'en cachent; ceux qui n'ont pas de quoy soustenir ceste qualité-là le sont si mal à propos, qu'excepté ceux qui s'en moquent, personne ne veut de leur conversation. Ce n'est pas, reprit Amilcar, que si vous avez bien envie de l'estre je n'y consente de tout mon cœur, et il ne faudra seulement que nous faire sçavoir de quelle nature de bel-esprit vous voulez estre, car il y en a du premier ordre, il y en a des subalternes, il y en a de la Cour, de la ville, de la campagne, et il y a mesme de beaux esprits du bas peuple. . . .'

In the *Cyrus* (part x, pp. 612–626) M^lle^ de Scudéry had already protested against the title of *bel-esprit.* See our text, p. 188, l. 39, to p. 189, l. 8.

Those who wish to make an exhaustive study of the sub-

ject may—if they have leisure—read Callière's *Traité du bel-esprit*, published in 1695. It contains 346 pages. We have seen the book, but have not read it. La Bruyère's chapter (I), De l'Esprit, should certainly be read.

PAGE 5. l. 11. *comme ailleurs* : in a book written in 1853 by Victor Cousin and entitled *Madame de Longueville*.

PAGE 6. l. 5. *à son retour de Münster*, i. e. where M^me de Longueville had accompanied her husband, who was one of the plenipotentiaries who discussed several international points raised by the Thirty Years' War. This conference led to the famous Treaty of Westphalia (1648), so favourable to France, so disastrous for Germany.

l. 6. *dans les plaines de Lens*, i. e. a town in the Pas-de-Calais, about twelve miles north of Arras, where Condé beat the Spaniards in 1648 within two hours. (The *s* in Lens is to be sounded.)

l. 13. *Nanteuil*, a celebrated portrait-engraver and pastel-painter. He had the title of 'dessinateur et graveur du cabinet du roi.' He was born in 1630 and died in 1678. Regnesson was not nearly so talented, but his portraits are none the less charming.

l. 27. *le prince de Conti*, younger brother of the Grand Condé, born in 1629, died 1666. He embraced the Church when quite young, joined the party of La Fronde, but became reconciled with the Court party and married a niece of Cardinal Mazarin.

l. 25. *Charlotte-Marguerite de Montmorency*, the mother of the Grand Condé, of M^me de Longueville, and the Prince de Conti. She was born in 1594 and died in 1650. See note to p. 129, l. 6.

l. 32. *le fameux auteur de la 'Pucelle'*, i. e. *La Pucelle ou la France délivrée*, an epic by Jean Chapelain (1595–1674). The first twelve cantos were published in the seventeenth century at the expense of the Duc de Longueville; this edition is still of great value on account of its typographic beauty. Twelve more cantos remained unprinted until the beginning of the nineteenth century. They would have been printed soon after the first twelve, had not Boileau's well-merited strictures on the poem utterly ruined it and crushed for ever Chapelain's reputation. The work contained, besides a large number of engravings, two beautifully engraved portraits: one of the author, the other of the Duc de Longueville. Chapelain was a learned man, and wrote well in prose, but was utterly worthless as a poet. He seems to have had a more than ordinary

amount of conceit, for, when asked by Colbert to draw up a list of meritorious writers entitled to receive state pensions, he described himself as 'Au sieur Chapelain, *le plus grand poète français et du plus solide jugement*, 3,000 livres.' However, Chapelain deserves great credit for the generous part he took in the *Querelle du Cid* (see note to p. 167, ll. 22–8). While he severely criticized parts of Corneille's play, he also gave it its due mead of praise and thus saved the honour and future of the infant *Académie*.

Chapelain was essentially a critic, and it would have been well for his reputation if he had never attempted to become a poet.

PAGE 7. l. 2. *notre clef.* This key was found in the *Bibliothèque de l'Arsenal*, in Paris. There is another key in the *Bibliothèque Mazarine*, also in Paris, but not so complete as the first-mentioned.

l. 10. *M^me^ de Motteville* (1621–1689) (Françoise-Bertaut) was born in 1621, and was married at eighteen to Langlois de Motteville, who was eighty years old. She was soon a widow and became the friend and *confidente* of Anne of Austria. She died in 1689. After the death of Anne she almost retired from the world and composed her *Mémoires*, which are of great value for the light they cast on the events of the *Fronde* and the *Régence*, and for the portrayal of the characters of the actors of those troublous times. Her Memoirs are entitled *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, which were not published until 1723, at Amsterdam. They were re-published in Paris, in 4 vols., in 1855, with notes by Riaux, and an Introduction by Sainte-Beuve.

PAGE 8. l. 19. *la piété si connue de M^me^ de Longueville.* Cousin ought to have said that if she became very devout in her old age she had certainly not been noted for her piety at any previous time. She was extremely worldly, fond of intrigues, and certainly not a woman of very strict morals. She often told her friends she did not like 'les plaisirs innocents.'

l. 39. *quasi.* This word should be pronounced *kasi*, and not, as is too often the case, *kwasi*.

PAGE 9. l. 7. *Guise et Coligny.* The Guise mentioned here is Henri II de Lorraine, duc de Guise (1614–1664), chiefly celebrated for his rebellion against Richelieu, and also for the part he took in the revolt of the Neapolitans, under Masaniello, against the Spaniards.—Coligny (1616–1686), a descendant of the famous admiral murdered on the night of St. Bartholomew.

l. 11. *Phœbus, comte de Miossens*, &c., or better, César, Phœbus d'Albret, comte de Miossens, the last of the Albrets, one of the most noble families of southern France, from which sprang Henri IV of France, whose mother was Jeanne d'Albret. Phœbus became a marshal of France in 1653, and died in 1676.

PAGE 10. ll. 7–19. *au milieu des fatales brouilleries qui se mirent entre Mazarin et Condé.* In the first war of the Fronde (Aug. 1648–March, 1649), Condé, called by a misnomer 'le Grand Condé,' supported Mazarin and the queen mother against the *Frondeurs*. After the peace made at Ruel, in 1649, the Court returned to Paris in the month of April. This peace, however, did not last long. The Court had not bought the nobles at their own valuation. Condé wished to rule. He wearied the Court with his exigencies, and assumed towards it a tone which one might have expected from a low-bred man, but certainly not from a prince. Besides his insolence towards Mazarin, he tried to supplant him in the favour of Anne. The contempt he showed for the bourgeois discontented that class. His own particular friends insulted everyone. They once attacked the people following a funeral, and introduced the name of God in some of their drinking-songs. Hence Mazarin found it an easy task to have Condé, his brother Conti, and brother-in-law Longueville, arrested in Jan. 1650, and have them lodged in the fortress of Vincennes, whence he was after a time transferred to Marcoussis and subsequently to Havre, where Mazarin went in person to release him. No sooner was Condé free than he organized a still greater rebellion, in which he was assisted by Nemours, Lorraine, and La Rochefoucauld, and opposed by Turenne, who was successful at Gien, but nearly defeated at the Faubourg Saint-Antoine. Condé was in 1652 declared guilty of high treason. He then entered the service of Spain, and for six years fought against his own country, but not very successfully. The Peace of the Pyrenees (1658) ended the war, and Condé was received back into Court favour.

The Duchesse de Longueville, who was the soul of the Fronde, and whose bewitching powers had won many men to her side, induced her husband, who was governor of Normandy, to join the Fronde party and to rouse the people of that province against Mazarin and the Court. The Duc de Longueville failed in his attempt, and was imprisoned. The Duchesse then fled to Holland, and tried her seductive influence on Turenne, whom she induced to enter into culpable negotia-

tions with Spain for an invasion of France. But Turenne, after his defeat at Rethel (Dec. 15, 1650), became ashamed of the part he was playing, and returned to his allegiance to the Crown. He then opposed Condé, and after his semi-victory at the Faubourg Saint-Antoine placed the young king in possession of his capital (1652).

l. 14. *la guerre de Guyenne*, i. e. during the Fronde. Condé found his warmest supporters in that province.

l. 15. *Stenay*, a town in the Meuse district, was then defended by Condé and the Spaniards.

l. 16. *Turenne*, the famous French marshal, born at Sedan in 1611, was killed at Saltzbach in 1675. M^me^ de Sévigné's letter on the death of Turenne should be read. See letters dated July 31, Aug. 28, 1675.

Bouteville, i. e. the Maréchal de Luxembourg, whose father was François Bouteville, comte de Montmorency, a celebrated duellist who was executed by order of Richelieu in 1627 after his twenty-second duel. His son was François Henri de Montmorency-Bouteville, duc de Luxembourg. He distinguished himself greatly at Lens and was made marshal when only twenty years old.

l. 31. *Godeau*, a bishop of Grasse, born in 1605, died in 1672. He was a poet and one of the familiar figures in the society of the Marquise de Rambouillet. He was nicknamed *le nain de Julie*, i. e. of Julie d'Angennes, because of his short stature. He became a friend of Richelieu, who, having received from him a paraphrase of the *Benedicite*, said to him on thanking him 'qu'il lui rendait Grasse (*grâce*),' and soon after appointed him to that bishopric. Godeau is the author of an excellent *Histoire de l'Église jusqu'au VIII^e^ siècle* (1653).

l. 35. *Matthieu Molé* (born 1584, died 1656), appointed First President of the Parliament of Paris by Richelieu in 1641, defended with equal zeal during the Fronde the interests of the people and the rights of the Crown, and occasionally had to struggle hard against both. During this period he gave such proofs of his courage that Cardinal de Retz wrote, speaking of him: 'Si ce n'était pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a quelqu'un dans notre siècle plus intrépide que le Grand Gustave et M. le Prince (le prince de Condé), je dirais que ç'a été Molé, premier président.'

l. 39. *Beaufort* is the name of historical families in England, France, and Belgium. The Beaufort meant here is François de Vendôme, duc de Beaufort, born in Paris in 1616, son of César, duc de Vendôme, who was a natural son of Henri IV and Gabrielle d'Estrées. After having been a

favourite of Anne of Austria he became her enemy. Being imprisoned, he managed to escape and played a part in the Fronde. He became the darling of the populace, whose low manners and language he imitated to perfection, and thus won for himself the not very enviable title of *le roi des halles*. Cardinal de Retz speaks of him in these flippant terms: 'Il me fallait un fantôme que je pusse mettre devant moi, et par bonheur, il se trouva que ce fantôme était le petit-fils de Henri le Grand, qui parlait comme on parle aux halles, ce qui n'est pas ordinaire aux enfants de Henri le Grand, et qui avait de grands cheveux bien longs et bien blonds. On ne saurait s'imaginer le poids de ces circonstances et concevoir l'effet qu'elles firent dans le peuple.' Beaufort was not particularly intelligent, but was a brave soldier. He was killed at the siege of Candia in 1669.

PAGE **11**. l. 1. *La place Maubert*, now a fine square, was until quite recently the very centre of that quarter of Paris inhabited by *chiffonniers*.

l. 4. *l'amour de la patrie*. M^lle de Scudéry, like other persons of the times, does not seem to have had a correct notion of what patriotism meant. Patriotism, according to the idea of the day, consisted in advancing one's own family as much as possible, either by fighting for France or against it, as occasion might require. The Prince d'Elbeuf had fought ten years against France before he became French. Condé was a traitor and in these days would certainly have been put to death. Turenne once turned against his king and country, and the Duc de Bouillon, in exchange for his principality of Sedan, would have willingly given the whole of France to the Spaniards. La Rochefoucauld cared for nothing but the love of M^me de Longueville.

l. 11. *Depuis qu'il est prisonnier*. The imprisonment was not at all stringent. The prisoners had everything they wanted and were not deprived of amusements.

l. 18. *Marcoussis* is in the department of Seine-et-Oise. The prince and his friends were transferred from Vincennes to a castle which then belonged to the Duc d'Entragues. See note to p. 10, ll. 7–19.

l. 22. *le donjon de Vincennes est devenu l'objet de la curiosité universelle*. The keep of the old fortress is still in existence, as are some of the old buildings, and also a very fine chapel. Condé was confined in one of the rooms in the keep, which the editor often saw in his youth. In the same room Condé's parents had also been prisoners, and Madame de Longueville

was born there in 1619, during their captivity. It was there, too, that the last of the Condés, the Duc d'Enghien, spent a few hours of the night of March 20, 1804, before being shot in the moat of the fortress in the early morning. Vincennes is a suburb in the east of Paris and a very short distance from the capital.

l. 38. *Et ne t'étonne pas . . .* The anecdote is related in the *Mémoires de M^me^ de Motteville*, tom. iv, p. 218.

PAGE **12**. l. 6. *le comte d'Harcourt*, i.e. Henri de Lorraine (1601–1666). During the Fronde he first supported the Court party, then passed to the enemy, like Condé and Turenne. He was a fine soldier, relieved Casal, and took Turin against great odds. He also beat the Spaniards in Flanders.

l. 35. *M^me^ de Motteville . . . entre dans bien d'autres détails*, i. e. in her *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche depuis 1615 jusqu'à 1666*, tom. iv, p. 89 (ed. Fr. Riaux, 1855, 4 vols. 12°).

PAGE **13**. l. 10. *Le Plessis Bellière*, or more correctly Jacques de Rougé, dit le Marquis de Plessis-Bellière, a French general, born 1602. He distinguished himself at the sieges of La Rochelle and Armantières, of the latter of which he was governor. He sided with the Court during the Fronde. Whilst engaged in the expedition undertaken to replace the Duc de Guise on the Neapolitan throne he was mortally wounded at Castellamare in 1654.

PAGE **14**. l. 36. *tout aussi ouvertement.* So says Tallemant des Réaux in his *Historiettes*, tom. vi, p. 389.

PAGE **15**. l. 6. *le duc de Bouillon*, i. e. Frédéric-Maurice de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon (1605–1652), elder brother of Turenne, who for a long time was the very soul of the Fronde. He made his peace with Mazarin by giving up his principality of Sedan. See note to p. 11, l. 4.

La Rochefoucauld (François, duc de) (1613–1680), the famous author of the *Maximes*, first printed under the title of *Réflexions et sentences, ou Maximes morales*. These *Maximes* were elaborated in the *salon* of M^me^ de Sablé (see note to p. 23, l. 4). Written undoubtedly with much talent, they are far too pessimistic to be taken seriously. To deny that honesty, honour, generosity, self-sacrifice, disinterestedness exist, and to assert that there are no such persons as virtuous women, may be true of the society La Rochefoucauld knew, but is utterly false when applied to the world at large. La Rochefoucauld was a good soldier. He joined the Fronde,

not out of conviction, but simply to please Madame de Longueville.

l. 11. *Plessis Praslin*, i. e. the marshal who in 1650 defeated Turenne at Rethel, when the latter had joined the rebels.

l. 18. *Nerwinde*: Neerwinden, a small village near Liège where on July 29, 1693, Marshal de Luxembourg defeated William III of Orange.

l. 27. *Fuensaldagne*, a Spanish general and politician, who often recurs in this book, but who does not seem to have been a very remarkable man.

PAGE 16. l. 8. *cette pauvre misérable*, i. e. M^me^ de Longueville.

l. 20. *Le Voiture du Marais* was, as is explained in line 21, Sarrasin, a poet born near Caen in 1605, and who died in 1654. He was the rival of Voiture and the oracle of the *ruelle* of M^lle^ de Scudéry, as Voiture was of that of M^me^ de Rambouillet. In addition to the works mentioned in lines 22 and 23, he also wrote various short poems, always in the light and jocular style. M^lle^ de Scudéry held receptions every Saturday in her house, situated in Le Marais, hence *le Voiture du Marais* and *un des habitués . . . des fameux Samedi.* For more details on these *Samedi* see chapter ix, on p. 203, and notes thereon.— Vincent Voiture (1598–1648) was attached in his youth to Gaston d'Orléans as *Introducteur des Ambassades*, but, when Gaston opposed Richelieu, Voiture managed to gain the confidence of the Cardinal. No man had an easier life than Voiture. We have seen (Introduction) what an important person he was at the Hôtel de Rambouillet, whose darling he was. His letters and verse were supposed to be admirable. Posterity has been more severe, and has taken him for what he really was, a clever epistolary writer full of affectation, but withal pleasant and humorous.

Le Marais, or *le quartier du Marais*, is in close proximity to the Place de la Bastille, where once stood the old State prison, and where *la colonne de juillet* now stands. The centre of the district may be said to be the *Place des Vosges* (see note to p. 120, l. 24). It was formerly the aristocratic quarter of Paris, and was literally paved with beautiful mansions, some of which were demolished, whilst others became fashionable and once famous boys' schools, now also gone, and the premises of which have been turned into places of business. *Le Marais* never was a 'marsh', but derived its name from its numerous *jardins maraîchers.*

l. 35. *N'attendez pas que je vous rende . . .* This letter still exists in the collection of Conrart (1603–75) MSS. preserved in the Bibliothèque de l'Arsenal, tome xi.

PAGE 17. ll. 6–7. *que celui des Piérides.* The Pierides were the nine daughters of King Pierus, who each bore the name of one of the Muses. They challenged the Muses to a singing contest, and, having lost the prize, and their temper as well, they were changed into magpies by Apollo.

Apollon et Marsyas refers of course to the well-known challenge given by Marsyas to Apollo, to decide which instrument was superior, the lyre of Apollo or his own flute.

l. 29. *Pkérénice, Orsane, Belesis,* characters which occur in the fifth volume of *Cyrus.*

l. 30. *Ces personnes ont toujours été du petit coucher. Le coucher du roi,* or simply *le coucher,* was the name given to the reception which took place just before the king retired to bed. The *petit coucher* was the space of time which elapsed between the moment the king wished good night to those who had been present at the reception just mentioned (*le coucher*) and his actual going to bed. Only the personal attendants of the king and privileged persons remained to the last. The *lever* corresponded to the *coucher,* and the *petit lever* to the *petit coucher,* but in reverse order.

PAGE 18. l. 9. *M^lle Paulet,* of whom we shall hear a good deal further on (chapter vi, p. 121), was the intimate friend of M^lle de Scudéry and one of the most distinguished guests of the Hôtel de Rambouillet. It was she who had been nicknamed *La lionne rousse* on account of her magnificent golden hair. She is the Élise of the *Grand Cyrus,* and the Parthénie of the *Dictionnaire des Précieuses* of Somaize. Godeau mourned her death in a very touching poem. She was born about 1592 and died in Paris in 1651. Her father was the Secretary of the Parliament, and creator of the tax known as *la Paulette,* sanctioned by Henri IV in 1604.

l. 14. *M^lle Arragonets,* &c., ladies who were friends of M^lle de Scudéry, and who will be mentioned again in these pages (see notes to p. 204, ll. 8, 22, 23).

PAGE 19. l. 29. *c'était assurément là un plan.* This plan has been fully explained and commented on by Cousin in his *Madame de Longueville pendant la Fronde,* 1651, 1655, chapter i.

PAGE 20. l. 30. *Port-Royal*: two celebrated monastic establishments, the one at Chevreuse, near Versailles, the other in Paris, in the Faubourg Saint-Jacques, near the *Observatoire.* The latter was known as 'Port-Royal de Paris,' the former

as 'Port-Royal des Champs,' founded in 1204. Port-Royal first acquired fame in the time of the Jansenist leader, the Abbé de St. Cyran, who was father confessor to the nuns. The Abbess, Marie Jacqueline Angélique Arnauld, with nearly the whole of her celebrated family, became Port-Royalists. Under the direction of the 'Mère Angélique' the establishment grew so rapidly that M^me^ Arnauld, the mother of the Abbess, bought the Hôtel de Clugny in the Faubourg St. Jacques, whither her daughter removed in 1665. The deserted house became the abode of a set of men known as *Solitaires de Port-Royal*, among whom were such celebrated names as Claude Lancelot, de Sacy, and Antoine Arnauld (see note to p. 2, l. 38), the great friend of Pascal and Nicole. The *Solitaires* lived a very austere life, and their piety and learning brought them a great many pupils, for whom they prepared celebrated handbooks in grammar, classics, logic, geometry, &c. In 1664 the community was dispersed by force, and in 1669 the 'Port-Royal de Paris' was reorganized under the Jesuits. The nuns on refusing to subscribe the Papal condemnation of Jansen were dispersed in 1709, and their abbey was levelled to the ground. The most interesting accounts of Port-Royal are *Port-Royal*, by Sainte-Beuve, 5 vols.; *Histoire générale de l'Abbaye de Port-Royal*, by Clément (Amsterdam, 1755–57); *Histoire de Port-Royal*, by Racine (1767); and, in English, *Port-Royal*, by Beard (2 vols., Lond., 1873).

l. 34. *maréchal d'Hocquincourt*, i. e. Charles de Mouchy, born 1599. At the battle of Rethel, where Turenne, then a rebel, was defeated, he commanded the left wing of the King's army. He also, later on, abandoned the King and joined the Fronde. He was killed at Dunkirk in 1658.

l. 39. *le comte de Marsin*, i. e. Jean Gaspard Ferdinand, father of the marshal who fought at Neerwinden.

l. 40. *l'habile Lenet*. He was a Councillor of State during the regency of Anne of Austria, he was the tool of the Condés during the Fronde, and has left some *Mémoires sur les guerres civiles des années 1649 et suivantes*. The latter were first printed in 1729, in two volumes, and contain many details previously unknown. They are very carelessly written. The best edition is in the Collection Michaud.

PAGE 21. l. 13. *le duc de Nemours venait de périr dans un duel*. This was Charles Amédée de Savoie, born 1624, who was shot in 1652 by his brother-in-law, the Duc de Beaufort. A short time before, he had received nine wounds at the fight in the Faubourg St. Antoine.

PAGE **22.** l. 31. *Le comte du Dognon* was governor of a province and became Marshal of France in 1653. He died in 1659.

PAGE **23.** l. 4. *M^me^ de Sablé et la Palatine*: Madeleine de Souvré, marquise de Sablé (1598–1678), one of the most brilliant women of the seventeenth century. She was the intimate friend of M^me^ de Longueville. Her drawing-room may be considered as the birthplace of La Rochefoucauld's *Maximes*. She also wrote *Maximes* in 1678. Cousin has written an interesting book on her. She had received an extremely poor education and her spelling was as fanciful as remarkable, though not in any way phonetic.—By *La Palatine* or *la princesse Palatine* must be understood Anne de Gonzague, born in 1616, celebrated for her beauty and wit. She lived at the Court of Anne of Austria. She was fond of intrigue and not by any means a virtuous woman, notwithstanding the encomiums lavished on her by Bossuet in the *Oraison funèbre* he delivered after her death.

PAGE **24.** l. 40. *par de nouveaux exploits inutiles et coupables*: useless exploits, because during the whole time that Condé was with the Spaniards he was hardly ever successful, a proof that if he was a good general much of the credit must also be given to the troops he commanded. Whilst in the service of Spain, he failed in two most important undertakings. He failed to recover Arras, and could not prevent Don Juan from being defeated at the battle of the Dunes (1658). When he no longer commanded French troops he was always beaten, even by Harcourt, who was a good but not an extraordinary general.

PAGE **28.** l. 10. *Clémence de Maillé*, one of the members of the Maillé-Brézé family, of whom the most celebrated was the Duc de Fronsac, admiral of France (1619–1646).

PAGE **30.** l. 2. *Grégoire Huret et . . . Michel Lasne.* Grégoire Huret (1610–1670) was a draughtsman who engraved his own drawings and who was not by any means a very talented man. Michel Lasne or de L'Asne (1595–1667) was an engraver, and although his best work is superior to Huret's he cannot be reckoned among the most talented engravers. The great fault of Cousin, throughout this book, is to endeavour to prove a thesis, and in that he is not always successful. The facts are these: The Condés were not a handsome family. The Duchesse de Longueville was about the only exception, and even then, to judge from her best portraits, she cannot be

said to have been a very beautiful woman, which did not prevent her from being very charming. The plain truth is that Condé was exceedingly small, and that his face was uncommonly eagle-like. His mouth was very large, and his teeth projected. His brother Conti is said to have been positively ugly.

PAGE 31. l. 7. *Cyrus avoit ce jour-là . . .* Of course the whole of this passage is purely imaginary, and does not in any way give us a true picture of Condé.

PAGE 32. l. 15. *ce regard de feu . . . qui enflammait ses soldats et épouvantait l'ennemi.* We may grant the *regard de feu qui enflammait ses soldats*, but the second statement is a little too much. How could the enemy see this wonderful *regard?* If the truth must be told, what inflamed Condé's soldiers was chiefly the wine that was freely distributed to them, and also the remembrance of the blows administered to them so generously by their officers with the canes which they carried purposely.

l. 24. *Bossuet.* Jacques Bénigne, the famous pulpit orator, and author of *Discours sur l'histoire universelle*, *Traité des hérésies*, &c., was born at Dijon in 1627 and died in Paris in 1704. His *Oraisons funèbres* are splendid specimens of lofty religious eloquence, but in all cases the praises lavished on those who are the object of them are those of a courtier. Bossuet was equally great in theological controversy and was a bitter foe of the Huguenots. His *Exposition de la Doctrine de l'Église Catholique sur les matières de controverse* (1671), after being for some time discountenanced at Rome, was formally adopted by the Gallican clergy. His *Histoire des Variations* (1688) is intended to prove the superior unity and authority of the Roman Church. Bossuet took part in the controversy with Port-Royal and signed the formulary against Jansenius. His quarrel with Fénelon is not a very dignified episode in his life. To his credit must be put his efforts to mitigate the 'dragonnades' which took place on the revocation of the Edict of Nantes. Bossuet became bishop of Meaux and a member of the *Académie.* He was tutor to the Dauphin with Huet, and under Montausier. (See p. 160.)

l. 36. *sa libéralité, son mépris de l'argent*: the less said about these, the better. There are facts to prove that Condé's liberality consisted in allowing his soldiers to plunder friends and foes alike, and that he did not in any way despise money. His soldiers often behaved towards the inhabitants in a most fiendish way, without his interfering. His exactions are well known, and if he took good care to tell Erlach

to protect his brother's estates he left him a free hand with respect to other people's property. He made friends and foes contribute money, and one of his summonses to the inhabitants of various towns to contribute money and provisions is dated from Rocroy! As Michelet says in his *Histoire de France* (vol. iii, p. 593, edition of Jules Rouff), 'Les Condé, en 1609, avaient dix mille livres de rente (£400) et en 1649, outre les terres de Montmorency, ils tenaient une partie de la France. 1° par le grand Condé, ils avaient la Bourgogne, le Berry, les marches de Lorraine, une place dominante en Bourbonnais qui surveillait quatre provinces; 2° par Conti, la Champagne; 3° par Longueville, mari de leur sœur, la Normandie; 4° enfin l'Amirauté, et Saumur, place dominante d'Anjou, étaient au frère de la femme de Condé. Plus tard ils négocièrent pour la Guyenne et la Provence. Cette furieuse faim des Condé, qu'on ne savait comment apaiser, servit d'excuse à Mazarin pour se créer aussi quelque établissement. La reine comprit bien qu'un contrepoids devenait nécessaire, qu'à la dynastie des Condé il fallait opposer la dynastie des Mazarin.'

No wonder that a critic of the time of the Fronde wrote the following lines:—

'France, qui n'es plus rien que l'ombre de toi-même,
Squelette décharné qui n'a plus que la peau,
Cadavre infortuné près d'entrer au tombeau.

.

Champs jadis si féconds changés en cimetière.'
(Feillet, *De la misère au temps de la Fronde.*)

PAGE **33**. l. 5. *civil et affable avec tout le monde.* Compare with this what De Retz said of him: 'ce prince . . . qui savait mieux gagner des batailles que des cœurs.'

l. 17. *Personne, dit Bussy . . . la fausse gloire*: possibly so, but Bussy was himself such a conceited person that he may have looked upon those less so than himself as extremely modest. This is the opening of Bussy's speech on taking his seat in the *Académie*: 'Messieurs, si j'étais à la tête de la cavalerie, et que je fusse obligé de lui parler pour la mener au combat, la croyance où je serais qu'elle aurait quelque respect pour moi, et que de tous ceux qui m'écouteraient il n'y en aurait peut-être guère de plus habile, me le ferait faire sans être fort embarrassé; mais . . .' Evidently Bussy had a very good opinion of himself as an officer, an opinion which was not shared by Turenne, who said that Bussy 'était le meilleur officier qu'il eût dans ses troupes, *pour les chansons*.'

PAGE **34**. l. 6. *l'hôtel de Rambouillet*, &c. See Introduction, p. xvi.

l. 9. *Ailleurs nous nous sommes . . . à raconter ses . . . amours avec M^lle du Vigean.* Cf. *La Jeunesse de M^me de Longueville*, chap. ii.

PAGE **35**. l. 29. *l'Astrée*, a once celebrated romance by d'Urfé, published between 1610 and 1623. It is a very long pastoral which, according to some, is really a picture of the intrigues of the Court of Henri IV, whilst others see in it a collection of love poems pieced together and woven into a romance. The work is not thought much of nowadays, but it was otherwise in the seventeenth century, and Boileau himself, generally so critical, has many good words for the poem. *Astrée* is the name of the most beautiful of the numerous shepherdesses mentioned in it. This shepherdess represented none other than Diane de Château-Morand, who subsequently married d'Urfé. *Céladon*, one of the shepherds, has remained as a type of the maudlin and mealy-mouthed lover.

PAGE **36**. l. 5. *de Rodrigue et de Chimène*: in *Le Cid* of Corneille.

PAGE **45**. ll. 15 and 23. *Zayde . . . la Princesse de Clèves.* The latter is an exceedingly charming and touching novel by M^me de la Fayette (b. 1634, d. 1693), published anonymously in 1678. A M^lle de Chartres has been married by her mother to the Prince de Clèves, whom she does not love. Soon after her marriage she meets, at the Court of Henri II, the Duc de Nemours, with whom all women fall in love. She is no exception and loves Nemours, who also loves her. She will not be unfaithful and resolves to tell her husband everything, and to ask him to protect her against herself. The Prince de Clèves pardons her, but jealousy now embitters his life. He suspects his wife and dies, though not before having acquired the certainty that his wife is guiltless. Nemours now wishes to marry the princess, but she refuses and seeks refuge in a convent. Such is, in a few words, this first of psychological novels, which in interest, and in depth of analysis, is fully equal to some of the best of the nineteenth century. Bussy Rabutin and M^me de Sévigné liked the book, but did not approve of the confession to the husband. (See Letters 696–700 of June 29, July 23 and 27, Aug. 9 and 12 of the year 1678.)

This is what Sainte-Beuve wrote on the subject in 1836: 'Si M^me de la Fayette réforma le roman en France, le roman chevaleresque et sentimental, et lui imprima cette nuance particulière qui concilie jusqu'à un certain point l'idéal avec

l'observation, on peut dire qu'elle fonda la première un exemple tout à fait illustre de ces attachements durables, décents, légitimes et consacrés dans leur constance, de tous les jours, de toutes les minutes pendant des années jusqu'à la mort; qui tenaient aux mœurs de l'ancienne société, qui se sont éteints à peu près avec elle, mais qui ne pouvaient naître qu'après cette société établie et perfectionnée, et elle ne le fut que vers ce temps-là. *La Princesse de Clèves* et son attachement avec M. de la Rochefoucauld, ce sont deux titres presque égaux de Mme de La Fayette à une renommée touchante et sérieuse; ce sont deux endroits qui marquaient la littérature et la société de Louis XIV.' (Madame de La Fayette, *Critiques et Portraits littéraires.*)

Mme de la Fayette also wrote *Zayde*, a romance in the Spanish style, *la Princesse de Montpensier*, *Mémoires de la Cour de France*, and also *Histoire de Madame Henriette d'Angleterre* (her intimate friend).

Segrais (see note to p. 105, l. 26) collaborated in *Zayde* and probably also in *La Princesse de Clèves*, but to what extent it is impossible to determine.

PAGE 46. ll. 1–8. *Bérénice*, the title of a well-known tragedy by Racine. The Bérénice in question was the daughter of Agrippa I, who had been thrice married. After the capture of Jerusalem she went to Rome, where the indignation of the people alone prevented Titus from raising her to the throne. The lines quoted occur in Act IV, sc. v.

The Marie de Mancini mentioned here was the princess Colonna, born in Rome in 1640, and whom Louis XIV would probably have married had it not been for Mazarin's opposition. Her married life was anything but happy, as, through the jealousy of Colonna, she found her palace turned into a prison. The first line quoted from *Bérénice* is an allusion to the answer of Mademoiselle de Mancini to Louis XIV: 'Vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez, et je pars.' This answer, with all due respect to Racine, is infinitely finer than his own.

PAGE 47. l. 1. *Sicelides Musae* . . . from Virgil's *Ecl.* IV, l. 1.

PAGE 49. l. 25. *Il n'y souffrait pas la moindre infraction*, &c. That Condé was an able warrior no one will deny, but there our admiration must end. His public and private life are certainly not worthy of praise, and pages could be filled with the misdeeds which he committed, or allowed to be committed. He assumed and quitted by turns, as we have already said, the side of the Court and that of the Fronde according as his interest prompted him. If he was not the prime mover in the massacre

of the Hôtel de Ville he, at any rate, had sent there the men of his own regiment (*le régiment de Condé*), who had the best reputation as murderers. At the conclusion of peace, in 1660, he came to the Court at Aix, in Provence, threw himself at the King's feet, and humbled himself before Mazarin. He neither kept his word nor paid his debts, whilst his haughty, stern, and imperious character made him generally disliked. The greatest licence reigned in his army. The memoirs of the time teem with instances which could be brought in support of these allegations. One of them will suffice for the purpose. Whilst Condé's army was in the neighbourhood of Paris, six horsemen of his own regiment took a hundred thousand crowns' worth of goods belonging to the Parisians. The burgesses seized four of the robbers and brought them to de Tavannes, who released them. The burgesses then complained to Condé, who pretended to be very angry and gave orders to Count Chavagnac to recover the goods (*Mémoires de la Porte*, pp. 279–80). The goods, of course, were not recovered, but Chavagnac considered himself insulted by receiving such an order and adds: 'I was even on the point of knocking down one of these knaves—the robbed, not the robbers—who asked me when I meant to go to the army.' (*Mémoires de Chavagnac*, p. 155, &c.)

PAGE **52**. l. 10. *le fameux siège de Dunkerque*, i. e., the siege of 1646. France and Holland were then united against Spain. The garrison consisted of 3,000 men and about 6,000 sailors and citizens, commanded by the Marquis of Leyde. Condé attacked the town on the land side, whilst the famous Dutch admiral Van Tromp blockaded it from seaward. The governor was soon intimidated and surrendered.

PAGE **53**. l. 1. *au siège de Mardick*. Mardick is a village about six miles west of Dunkirk. It was seized by the Spaniards in 1622, and re-taken by the French in 1645.

PAGE **54**. l. 11. *c'est l'opération la plus considérable . . . de tout le XVII^e siècle*. By no means. It was not even a memorable siege. There were far greater and more important siege operations during that century, such as, for instance, the siege of La Rochelle (1627), the odious siege of Magdeburg in 1631, that of Lerida (1647), which Condé was compelled to raise, and that of Vienna in 1683.

PAGE **56**. l. 27. *Saint-Arnaud*, one of the French marshals in the Crimean expedition.

PAGE **57**. l. 31. *Pélissier, Canrobert, Bosquet*: French officers

who commanded the French forces during the Crimean war. As generals they could hardly be compared to Condé, except perhaps Bosquet.

PAGE **59**. l. 23. *Thybarra . . . Thrasybule.* Cousin says 'Furnes,' but the key mentioned in note to p. 7, l. 2, says 'Lens,' which is in the Pas-de-Calais, whilst Furnes was then in Western Flanders, now in Belgium. The same key says Thrasybule was an Algerine corsair.

l. 33. *qu'en chaque quartier il y eût un homme de commandement.* This particular is found in Sarrasin's *Histoire.* See *Œuvres*, edition of 1656, 4°, pp. 16–20.

PAGE **60**. l. 3. *Jamais on n'a vu tant de diligence ni tant d'ordre.* These are the very words of Sarrasin, *Histoire*, p. 19.

l. 25. *le roi de Pont.* The key already mentioned says 'le comte de Fuensaldagne,' but he was not in command at Dunkirk.

PAGE **61**. l. 27. *Homotime*, member of a Persian oligarchy; a senator.

PAGE **63**. l. 8. *Mazare.* Cousin says 'Gassion,' but the key gives 'Maréchal Grammont.' The two families were in no way connected. Grammont was not at the siege of Dunkirk. The Gassion mentioned was the same who commanded the right wing of the French army at Rocroy, and who, with Sirot (see note to p. 83, l. 12), decided the day. He was at the siege of Dunkirk.

l. 19. *que cette mer n'ait ni flux ni reflux.* This sounds very comical when not applied to the Mediterranean.

PAGE **64**. l. 28. *Malakoff.* The Malakoff bastion, to give it its proper name, was the key to Sebastopol, and as a military exploit its assault far surpassed the siege of Dunkirk. It was literally scaled by Mac-Mahon's men. It was a hand-to-hand fight. Mac-Mahon was told that enormous Russian reserves were coming and that the bastion was undermined. He simply replied: 'J'y suis, j'y reste.' At 4 p.m. on September 8, 1855, the bastion was in his power and the next day the Russians evacuated Sebastopol. It cost the French 8,600 men. Five generals were killed and one—Bosquet—so seriously wounded that he had to retire from active service. The Russians lost 14,000 men.

PAGE **66**. l. 39. *comme si ce jour eût été fatal à Cyrus . . .* This event is related in Sarrasin's *Histoire*, but he simply says: *une volée de canon emporta la tête à un valet de pied qui le suivait*, and, we might add, who was just as brave as other people who

happened to be there, as it was not his work to be in such a place.

PAGE 67. l. 18. *l'effet d'une mine creusée sous un ouvrage à cornes . . .* The description is amusing, but in some points rather childish. If, as M^lle de Scudéry says (on p. 69, l. 7), *les créneaux en roulaient même en quelques endroits avec tant d'impétuosité qu'ils en furent jetés jusque dans la mer*, how could Condé attack through that breach—that is from seaward—let alone the fact that no part of Dunkirk is actually on the sea, but behind the downs, and that the town was, as now, always reached by a long channel which extends from the sea to the outer port? Sarrasin merely speaks of a mine (*Histoire*, p. 60).

PAGE 71. (Heading of chapter.) *Lens, Rocroy, Charenton.* For the first two see note to p. 3, l. 7, and, for Charenton, note to p. 3, l. 26. See also note to p. 10, ll. 7–19.

l. 9. *La bataille de Thybarra . . . est incontestablement celle de Lens.* See note to p. 59, l. 23.

PAGE 72. l. 26. *histoire de Condé par Coste.* Coste was a French Protestant writer born in 1668, who died in Paris in 1747. He spent the greater part of his life in England, and gave some translations of Locke's *Essays* and of Newton's *Optics*. His *Vie du Grand Condé* was published in 1693.

l. 31. *le traité de Westphalie.* This treaty, signed on Oct. 24, 1648, was the basis of most diplomatic conventions for a century and a half. It gave the death-blow to Austrian supremacy in Europe, and paved the way for the ascendancy of the house of Bourbon. It was fatal to Germany and prepared the antagonism which so long existed in that country between Protestants and Catholics. By it the Protestant obtained full liberty of conscience. The German princes ruling over the smaller States had the right to make alliances with foreign powers. Sweden gained important places on the mouths of the Oder, Elbe, and Weser. Austria gave up her rights over the bishoprics of Metz, Toul, and Verdun. France continued to occupy Lorraine and obtained Alsace and the frontier of the Rhine, with Vieux-Brisach and Philippsburg.

PAGE 73. l. 29. *stratégie . . . tactique.* Strategy and tactics are both indispensable, but distinct. The first consists in mobilizing troops, providing them with all necessaries for a campaign, and establishing bases and communications, in concentrating troops on important points, in counteracting the action of the enemy, in breaking down their communications. During action strategy unites with tactics. After victory it

organizes pursuit, and after defeat endeavours to minimize the results by a clever retreat. Tactics is the art of handling troops and using skillfully all military resources during action. Hence there are infantry, cavalry, and artillery tactics.

PAGE 74. l. 30. *ainsi que le dit M. Thiers*: in his preface to vol. xiii of the *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

PAGE 75. l. 37. *le duc de Bouillon*. See note to p. 15, l. 6.

l. 40. *son grand prédécesseur*, i. e. Cardinal Richelieu.

PAGE 76. l. 3. *l'affection d'une femme*, that is the love of Anne of Austria, who had probably been united to him by a secret marriage after the death of Louis XIII, for although Mazarin was a cardinal he was not a priest. The following extract from a letter written from Saintes, on June 30, 1660, by Anne of Austria, will show on what terms the Queen Regent was with her minister: 'Votre lettre m'a donné une grande joie; je ne sais si je serai assez heureuse pour que vous le croyiez, et que, si j'eusse cru qu'une de mes lettres vous eût tant plu, j'en aurais écrit de bon cœur. Et il est vrai que de voir les transports avec lesquels on les recevait me faisait fort souvenir d'un autre temps dont je me souviens presque à tous moments. Quoi que vous en puissiez croire et douter, je vous assure que tous ceux de ma vie seront employés à vous témoigner que jamais il n'y a eu d'amitié plus véritable que la mienne, et, si vous ne le croyez pas, j'espère de la justice que j'ai, que vous vous repentirez quelque jour d'en avoir douté, et, si je vous pouvais aussi bien faire voir mon cœur que ce que je vous dis sur ce papier, je suis assurée que vous seriez content, ou vous seriez le plus ingrat homme du monde, et je ne crois pas que cela soit.' At the time both Mazarin and Anne were fifty-eight years old.

l. 7. *le vainqueur de Nortlingen*. Should be *les vainqueurs*, as Turenne and Condé together defeated Mercy, who was killed in the battle (1646).

l. 26. *Erlac*, or better *Erlach* (Jean-Louis) (1595–1650), a Swiss who, after having served in the guards of Gustavus Adolphus, and under the Duke of Saxe-Weimar, took service in France, became a general, and rendered valuable assistance in the battle of Lens. He became a marshal of France in 1650.

l. 29. *la furie française*. These words are the translation of the Italian words *furia francese* which, since the battle of Fornovo, in Italy (1495), had been the stereotyped expression used to denote French dash in the attack. Machiavelli often speaks of the *furia francese* which seems to have struck the Italians so much.

PAGE 77. l. 34. *Beck* died in 1648 from wounds received at the battle of Lens. He had been a shepherd in his youth, then a private soldier, and by his valour and intelligence became a general in the service of Spain and governor of the duchy of Luxemburg.

PAGE 79. l. 8. *le duc de Châtillon*, i. e. Gaspard de Coligny (b. 1620), descendant of the famous admiral, but a very lukewarm Protestant. He distinguished himself at Arras (1640), Rocroy (1643), and Lens (1648), and was mortally wounded at Charenton during the Fronde (1649).

l. 9. *Le maréchal de Grammont*, whose name should properly be written with one *m*, was Antoine III, Duke of Gramont (1604–1678), a marshal of France, who was present at all the battles of the Thirty Years' War, and saw service in Italy and southern France. He did not join the Frondeurs. See *Mémoires de Grammont*, Collection Petitot, vol. lvi, p. 423.

l. 19. *Montglat*. The author of the *Mémoires* mentioned has left no trace of his existence beyond these reminiscences, which military men do not seem to esteem as highly as Cousin does. See *Mémoires de Montglat*, Collection Petitot, vol. l, p. 90.

PAGE 83. l. 3. *C'est évidemment, comme nous l'avons déjà dit . . .*, i.e. on p. 51, l. 39.

l. 6. *L'étude spéciale que nous avons . . . consacrée . . . Rocroy*: in an Appendix to the *Jeunesse de M^me de Longueville*.

l. 12 et seqq. *la politique qui lui fait garder pour lui seul la nouvelle de la mort du Roi . . .* The King died on May 14, 1643, and the battle of Rocroy was fought on the nineteenth of the same month. Cousin speaks as if Condé was the supreme chief, but this was not so. The King had given *carte blanche* to L'Hospital. Condé played a very small part in the council of war before the battle. Gassion (see note to p. 63, l. 8) and Sirot were the most important members, and on the battle-field they did infinitely more than Condé. Gassion commanded the right wing and first engaged the musketeers of the Spanish army. He cut them to pieces, fell on the enemy's calvary, and beat it. Condé wished to pursue, but Gassion did not permit it, rallied his troops, and kept them in hand.

The other wing, under L'Hospital, was beaten. L'Hospital himself was wounded, and, what was worse, he lost his artillery. Things at that moment looked so bad that Condé sent to Sirot, who commanded the reserves, to come to their help,

but the old soldier, who knew better than Condé, refused to do so, saying, 'Il n'en est pas temps.' Condé sent a second time to Sirot to ask him to march, informing him that the battle was all but lost. Sirot replied to the aide-de-camp: 'Monsieur, rien n'est perdu, car Sirot reste encore.' It was then that the enemy came upon him, and discovered that his reserves could not be brushed away as easily as they had expected. Sirot on his side felt sure that Gassion would come to his help as soon as possible, and he therefore determined not to yield an inch of his ground. Gassion did indeed come, and charged from behind those that Sirot was attacking in front. The so-called victors were soon vanquished. Sirot (Claude de Létouf, baron de) was born in 1606 and was killed in 1652. He had served under Maurice of Nassau, Wallenstein, and Gustavus Adolphus. He was made a marshal after Rocroy.

l. 30. *La manœuvre extraordinaire* . . . was really that of Gassion and Sirot.

l. 31. *la mort glorieuse du vieux comte de Fontaine.* The old count had with him the genuine Spanish infantry, which was only a small portion of the Spanish army, the bulk of which was, as usual, composed of Italians, Germans, and Flemings. It is well known that he was carried in a sedan-chair and that he died sword in hand.

PAGE 85. l. 9. *D'abord la Gazette*, i.e. the *Gazette* for the year 1643, No. 65, p. 419 &c.

l. 11. *L'Histoire du maréchal de Gassion*, published at Amsterdam in two volumes in 1696.

l. 14. *Lenet*, in his *Mémoires*, vol. ii, p. 477, Collection Michaud.

l. 19. *La Moussaye*, in his *Relation des Campagnes de Rocroy et de Fribourg*, 1673, printed at the end of the *Mémoires pour servir à l'histoire de M. le Prince*, and also at the end of the *Mémoires de Turenne*.

PAGE 87. l. 1. *Sirot dans ses 'Mémoires,'* i.e. *Mémoires et vie de Messire Claude de Létouf, chevalier, baron de Sirot*, &c. 2 vols., 1683. See vol. ii, p. 36.

PAGE 89. l. 31. *La Ferté-Seneterre*: Henri de Senneterre, or Saint-Nectaire duc de la Ferté, a French marshal (b. 1600, d. 1681) who fought at the siege of La Rochelle (1628), Rocroy, &c., &c. He only left the service after the peace of the Pyrenees in 1659.

PAGE 90. l. 4. *la noble et généreuse conduite par laquelle le*

ieune héros . . . Michelet says: 'On ne fit pas la faute de Ravenne, où Gaston de Foix s'obstina à massacrer et périt.' After the victory at Ravenna over the Spaniards (1512), Gaston de Foix perished during the massacre of the vanquished.

l. 7. *les belles pages de Bossuet* (*Oraison funèbre de Louis de Bourbon*). The passage chiefly alluded to is near the beginning of the *Oraison funèbre*. These pages are certainly very fine as far as rhetorics go, but they are not history, and the author bestows praise a little too freely on the great and powerful, and wilfully ignores their vices.

l. 37. *Joint que*, somewhat archaic for *outre que, de plus*.

PAGE **95**. l. 1. *Vincennes*. See note to p. 11, l. 22.

PAGE **96**. l. 12. *huit mille hommes*: the *Gazette* for 1649, No. 17, p. 113, says five or six thousand.

l. 13. *six de ces terribles machines*: the same *Gazette* says four.

PAGE **97**. l. 11. *il aida . . . où il fut mis sur un lit*. M^me^ de Motteville (*Mémoires*) says: 'Le duc de Châtillon fut blessé à mort en cette occasion, dont M. le Prince fut touché. Il le pleura, et témoigna pour lui, aussi bien qu'il l'avait déjà fait pour d'autres, qu'il était quelquefois susceptible de beaucoup d'amitié.'

l. 26. *qui séparoit les deux armées*. 'Plus de 50,000 hommes sortis de Paris se mirent en bataille dans la plaine, depuis Picpus jusqu'à la rivière (la Seine), et furent spectateurs de ce combat; la vallée de Fécamp (not the port of Fécamp in the Seine-Inférieure, but a small valley near Charenton) entre deux, ils virent 6,000 hommes défaire leurs gens sans jamais oser avancer pour les secourir.' (*Mémoires de Monglat.*) Picpus, an old faubourg of Paris, now absorbed by the capital.

l. 36. *à quelque prix que ce fût*. Tallemant des Réaux (vol. ii, p. 334) says that De Retz and Count de Maure shared that opinion.

PAGE **98**. l. 8. *à cause de l'Araxe qui y passe*. 'Les deux armées se retirèrent chacune de leur côté, celle du roi glorieuse et satisfaite, et celle de Paris honteuse de n'avoir donné d'autre preuve de sa vaillance que celle des menaces et des injures.' (*Mémoires de M^me^ de Motteville.*)

l. 23. . . . *iuvat ire et Dorica castra* . . . From Virgil's *Aeneid*, lib. ii, 27–30.

PAGE **99**. (Chapter heading.) *Hôtel de Rambouillet*. See Introduction, p. xvi.

PAGE **100**. l. 1. *vidame*. A kind of ecclesiastical officer

who originally represented the kings, and subsequently abbots and bishops. With the rise of the feudal system the office became a fief, and the holders of the office feudal nobles bound to protect by law and by force of arms the property of the Church.

l. 7. *le maréchal d'Ancre*, i.e. Concini, born in Florence, who accompanied Marie de Médicis, wife of Henri IV, to France in 1600. He married Marie's favourite chamber-maid and gradually rose, through the Queen's influence, to be governor of Normandy and Marshal of France, without having ever been a soldier. Concini was murdered in Paris in the *Cour du Louvre* in 1617, and his wife, condemned as a witch, was decapitated and burnt soon after.

ll. 11 et seqq. *Mais dès 1606 l'hôtel qui portait alors ce nom . . .* See Introduction, p. xviii.

l. 37. *Quinze-Vingts*. The Paris blind-asylum, which was formerly in the Faubourg Saint-Honoré.

PAGE **101**. l. 18. *Nous avons ailleurs . . .*, i.e. in the volume entitled *Madame de Sablé*, 1854.

l. 35. *caricaturier*. This word as generally used by Cousin denotes, as Littré says: 'un écrivain qui fait des caricatures, des charges, à la différence du caricaturiste, qui est un artiste s'adonnant au genre de la caricature.' Littré quotes Cousin's words, which appeared first in the *Journal des Savants* in 1857.

PAGE **102**. l. 20. *Bibliothèque historique de la France*, the fourth volume of which gives a *Liste des Portraits gravés des Français et des Françaises illustres*.

l. 28. *le marquis de Pisani*. This was Léon Pompée, her son.

l. 36. *Mademoiselle, dans 'la Princesse de Paphlagonie,'* i.e. (edition of 1659, p. 120) M^lle^ de Montpensier, known in history as *la Grande Mademoiselle*. She wrote, in collaboration with Segrais, two romances, *La Princesse de Paphlagonie* and *Relation de l'Ile imaginaire*. She has also left some *Mémoires*, of which the only reliable edition is that by Chéruel, 4 vols., 1856–1859.

PAGE **103**. l. 2. *Divers portraits*, often ascribed to Segrais, but perhaps written by Mademoiselle in collaboration with him.

PAGE **105**. l. 26. *Tallemant des Réaux*, Gédéon, born at La Rochelle in 1619, died in 1692. He has been rightly called the *Suétone des ruelles*, for, like the Latin writer, his writings are pregnant with interest, replete with curious information

and endless anecdotes and scandal bearing on the society he frequented. By his marriage with his cousin Elizabeth de Rambouillet he obtained fortune and introduction into all *salons*. Day by day and for his own amusement he jotted down all that had struck him during the day, all that he had heard and seen, together with remarks on the manners and morals—or want of morals—of those he had come in contact with. His *Historiettes* were not published until 1836 by Monmerqué (6 vols. 8°). The success of this publication was immense, for it is a perfect storehouse of details on the private life of all those he saw and knew, set forth with all the sincerity, impartiality, and delight of an arch-gossip.

Segrais. Jean Régnault de Segrais (1624–1701), the poet of the Eclogue and worshipper of Virgil. He was a clever imitator of the ancients. His style is too often spoilt by too much refinement and affectation. He was the collaborator of M^me^ de La Fayette and helped her more or less, probably more, in *Zayde* and *La Princesse de Clèves* (see note to p. 45, ll. 15, 23). He was a member of the *Académie* and a constant visitor at the Hôtel de Rambouillet.

l. 30. *n'a point d'égale en générosité . . . en pureté.* 'M^me^ de Rambouillet,' says Segrais, 'était admirable: elle était bonne, douce, bienfaisante et accueillante. . . . Elle était aussi bonne amie et obligeait tout le monde' (*Mémoires anecdotes*, vol. i, p. 30). And Tallemant des Réaux, p. 217: 'Il n'y a pas au monde de personne moins intéressée. Elle dit qu'elle ne conçoit pas de plus grand plaisir au monde que d'envoyer de l'argent aux gens sans qu'ils puissent savoir d'où il vient. Elle passe bien plus avant que ceux qui disent que donner est un plaisir de roi, car elle dit que c'est un plaisir de Dieu . . .'

PAGE **106**. l. 34. *Boisrobert*, i. e. François le Métel, sieur de Boisrobert, priest and poet, born at Caen in 1592, died 1662. He was well known for his witticisms and his talent as a *raconteur*. He was a favourite of Richelieu, who gave him several benefices which he lost through gambling. He was one of the founders of the *Académie française*, and for a considerable time the *séances* took place at his residence.

PAGE **107**. l. 5. *le P. Joseph*, i. e. the famous *Éminence grise*, 'right arm' of Richelieu, his confidant, informer, and spy. His real name was Leclerc du Tremblay, born in Paris in 1577. He died at Rueil in 1638. He served for some time in the army, then became a Capuchin. It was in 1616 that he was noticed by Richelieu, who, soon after, seemed to have had no

secrets for him. P. Joseph was at the siege of La Rochelle. Like his master, he was a great patriot.

l. 27. *le perpétuel amusement qu'on y trouvait.* See Chapter VI, p. 121 passim.

PAGE **108.** l. 7. *propreté.* Not in the modern sense, but rather with that of 'elegance', 'refinement'. See also note to p. 122, l. 26.

l. 8. *les lampes y sont différentes.* What these lamps were is not clear, as M^lle^ de Scudéry gives no description of them.

PAGE **110.** l. 29. *Voici ce qu'en dit l'implacable Tallemant.* See *Historiettes*, vol. ii, p. 261.

PAGE **112.** l. 8. *On dit qu'en sa jeunesse . . .* Evidently Tallemant had not known her when she was quite young.

ll. 14 et seqq. *aucun des portraits de Julie n'étant parvenu jusqu'à nous.* There is a fine portrait of Julie d'Angennes attributed to Mignard, but Cousin, who knew so much about the school of painting of the seventeenth century, is doubtful about its authenticity. We have not seen the original, but an engraving of this portrait, which purports to be that of the Duchesse de Montausier and represents a fine woman about forty-five years of age, or even more. Ch. Blanc, in his *Histoire des peintres*, does not mention either this portrait or the one by Stella. Cousin's note on the subject is as follows: 'Lord Spencer a bien voulu nous permettre de faire prendre une exacte photographie de ce portrait, assurément fort agréable, mais où, malgré le cercle de fleurs qui l'entoure, un embonpoint marqué et un air un peu vulgaire interdisent absolument de reconnaître l'aimable Julie avec sa belle taille et sa suprême distinction.'

PAGE **113.** l. 20. *la marquise de Sablé.* See note to p. 23, l. 4.

l. 26. *Angélique de La Fayette.* Louise Motier de La Fayette, one of the maids of honour of Anne of Austria, courted by Louis XIII. To escape from the vices of the Court she retired to the Convent of the Visitation and assumed the name of 'Sister Angélique'.

Marie de Hautefort. One of the most beautiful women of the Court of Anne of Austria, whose Lady of the Bedchamber she was. She married Marshal Schomberg. Cousin wrote a book about her: *M^me^ de Hautefort*, 1856.

l. 38. *La duchesse d'Aiguillon*, i.e. Marie Madeleine de Wignerot, niece of Richelieu. She was born about 1604, and died in 1675. She was a maid of honour to the Queen, and subsequently mistress of the robes. She was a most

charitable and pious person, and the great auxiliary of Saint Vincent de Paul.

PAGE **114**. l. 1. *M^lle d'Attichy* was one of the maids of honour of Marie de Médicis. She married a younger son of the Mortemart family, Louis de Rochechouart, Comte de Maure, the uncle of M^me de Montespan. The Comtesse de Maure was the intimate friend of M^me de Sablé.

l. 19. *Ménage.* Gilles (1603–1692), a very learned pedant and rabid controversialist, exceedingly kind, and endowed with a prodigious memory. He is chiefly a curiosity of the literary kind of the seventeenth century. His *Requête des Dictionnaires* is a satire in verse against the *Dictionnaire de l'Académie.*

Rapin. It is difficult to know which of the Rapins Cousin had in his mind, for the only one who could really have influenced M^me de Sablé in her youth is Nicolas, the French poet, born about 1540, and who died in 1608, that is, when M^me de Sablé was only ten years old. The other Rapin—le P. René Rapin—was twenty-three years older than she was; and the third one—Thoiras Rapin—was born when she was an old woman. Cousin probably alludes to Nicolas Rapin, the translator of Ovid and Horace, the same who composed a collection of quantitative verse in imitation—very feeble imitation—of the classical verse.

PAGE **115**. l. 10. *s'accommoda aux faiblesses du Roi, et de marquise devint duchesse.* There is really nothing to prove that it was so. Montausier, of whom we shall hear a good deal more in Chapter VII, p. 151, and of whom we shall give further details, became duke in 1664 and governor of the Dauphin in 1668. Julie, his wife, was the *gouvernante des enfants de France,* and in 1661 undertook the education of the Dauphin. See also p. 158, l. 32 et seqq.

PAGE **117**. ll. 38, 39. *Bélise, Philaminte, Martine*: female characters in Molière's *Les Femmes savantes.*

PAGE **118**. l. 14. *rafraîchissements.* See Tallemant des Réaux, vol. ii, p. 251.

l. 34. *cela les charmoit.* So says Tallemant, vol. ii, p. 251.

PAGE **119**. l. 27. *C'est là que se formèrent et M^me de Longueville et M^me de La Fayette.* According to Segrais, in his *Mémoires anecdotes,* vol. i, 'Madame de La Fayette a beaucoup pris d'elle . . .'

PAGE **120**. l. 7. *Conrart,* Valentin (1603–1675), was secretary to the *Académie,* and the meetings of the

Academicians usually took place at his house, which may be called the cradle of the present *Académie*. He hardly published anything, but wrote a great deal, and left numerous MSS., which are lodged in the *Bibliothèque de l'Arsenal*, and from which Monmerqué extracted his *Mémoires de Conrart* in 1826.

l. 8. *Malherbe*, François (1555–1628), the well-known poet, and favourite of Henri IV and Marie de Médicis. He was the great 'purifier' of the French tongue.

l. 24. *la Place Royale*, now called *Place des Vosges*. It was then in the fashionable part of the Marais. It was there that Montgomery accidentally killed Henri II of France in a tournament. Many distinguished people once lived there: Richelieu, Madame de Sévigné, who was born there (house No. 1), and Victor Hugo (No. 6).

Port-Royal. See note to p. 20, l. 30.

PAGE **121**. l. 20. *en fut le premier fermier*, i.e. was the first who, for a fixed money payment, had the right to collect the tax.

l. 32. *Voici le portrait qu'en fait Tallemant*. See *Historiettes de Mlle Paulet*, vol. i, p. 196.

PAGE **122**. l. 5. *mais elle avoit les cheveux si dorés . . . roux*. French women with golden hair were until quite recently considered at a disadvantage, and *une rousse* was almost a term of contempt. This is accounted for by the fact that French golden hair is oftener of an ugly red than golden, and totally unlike the golden hair of the women of the north: England, Sweden, Norway, Belgium, &c.

l. 26. *propres*. This word had then the meaning of *élégant*. Cf. note to p. 108, l. 7.

PAGE **125**. l. 13. *le célèbre Guédron*. Fétis, in his *Biographie universelle des musiciens*, speaks well of him, but gives neither the date of his birth nor that of his death. His music, and especially his songs, were much in vogue in France between 1605 and 1630. He composed with other musicians a famous Ballet danced by Louis XIII in 1617, and *Le Ballet des dernières victoires du roi*, in 1620.

l. 22. *Arion*, the famous lute-player, about 700 B.C. According to Herodotus he was returning to Corinth from Tarentum, with much treasure, when the mariners conspired to kill him and seize his riches. Warned by Apollo, he first, with the consent of the sailors, played on his lute, and then cast himself into the sea, where a dolphin, receiving him on his back, carried him to Taenarus, whence he went to

Corinth. The sailors on arriving spread the news of his death, but on being confronted with him they owned their guilt and were put to death.

The only remains of Arion's verse that have come down to us—and their genuineness is rather doubtful—are a hymn in honour of Neptune, and an inscription preserved by Aelian and given in Brunck's *Analecta*. (See Herodotus, lib. i, cap. 23.)

l. 31. *Lingendes* (Jean de), a poet born at Moulins in 1580, and who died in 1616.

PAGE **126.** ll. 3, 6. *les ingénieurs . . . les machinistes.* Here *ingénieurs* means *les mécaniciens*, who contrived the stage machinery, whilst the *machinistes* were those who worked it—in other words, they were the scene-shifters.

PAGE **129.** ll. 5–6. *Comme le Roi étoit alors engagé . . . violentes passions*, i. e., his love for Charlotte de Montmorency, third daughter of the famous Constable. She was at the time sixteen years old. So as to keep her near him Henri married her to the Prince de Condé—father of the Grand Condé. To take his wife away from the King's influence, Condé secretly removed her to Brussels, whilst he himself went to Naples, to confer and plot with Count Fuentes, the implacable enemy of Henri. Such was Henri's infatuation that he followed Charlotte as far as St. Valery, and thus gave the King of Spain an opportunity of posing as the protector of women and the upholder of morals.

PAGE **130.** l. 35. *plus de disposition*, i. e. *plus d'agilité.*

PAGE **133.** l. 6. *le jour où le Roi fut assassiné il allait à un rendez-vous chez M^lle Paulet.* This has been denied by some and maintained by others. The facts are these:—When Henri left the Louvre on the fateful May 14, 1610, apparently to pay a visit to Sully at the Arsenal, he certainly did not set forth in that direction. Had the coachman been told to go to the Arsenal he would certainly have turned towards *les Quais*, which would have led him almost straight to Sully's abode, and he would certainly not have taken the rue St. Honoré. Although the memoirs of the time are not all agreed on points of detail, yet they are all pretty unanimous in saying that the King, not wishing to attract much attention, had no guards with him, and that on quitting the Louvre he first gave the order to be driven to the rue St. Honoré, then to the 'Croix-du-Trahoir' and the 'Cimetière des Innocents'. Hence it is quite possible that Henri meant to pay a visit to M^lle Paulet.

PAGE 134. l. 38. *et qui n'étoit pas trop propre.* This is literally true, and Henri would have strongly denied that 'cleanliness is next to godliness,' although M^lle de Scudéry probably means only that he was not 'elegant'.

PAGE 136. l. 14. *cette illustre rivale*, i. e. M^me la Princesse de Condé, Charlotte de Montmorency.

PAGE 137. l. 39. *le duc de Bellegarde*, i. e. Roger de Bellegarde, who was such a staunch supporter of Henri IV during the civil war. He died in 1646 at the age of 83. He was a great favourite of Henri IV and of his son Louis XIII.

PAGE 138. l. 16. *qu'elle lui coûte plus de la moitié qu'elle ne fait*, a somewhat clumsy expression, meaning 'costing him more than half as much again.'

l. 37. *à découvrir 'ceux' des autres et à cacher les 'siens'.* 'Ceux' and 'siens', referring to 'intrigues', should be feminine, but *intrigue* was long considered of the masculine gender, and used as such by Corneille, Ménage, Scudéry, and others.

PAGE 139. l. 10. *le maréchal de Montmorency*, i. e. Henri II, duc de Montmorency, the godson of Henri IV, the same who was executed in 1632 for having joined Gaston, brother of Louis XIII, in a rebellion against the King. With him disappeared the direct line of the house of Montmorency.

l. 19. *du malheureux de Thou*, the one who perished on the scaffold with his friend Cinq-Mars in 1642. The well-known romance of De Vigny—*Cinq-Mars*—gives a wrong estimate of De Thou and his friend, who were undoubtedly guilty of high treason.

l. 25. *La fin de l'aventure est un duel.* From Tallemant des Réaux we gather that the duel must have been a very one-sided affair, M. de Termes giving Pontac a good thrashing with a stick.

PAGE 140. l. 27. *le duc de Candale.* As Cousin suggests lower down (l. 33), this can only be Henri de Nogaret d'Épernon, duc de Candale (1591–1639). After having served in Tuscany he returned to the French Court, which he soon left to take the command of the Calvinist army. He served afterwards in the Venetian army. In 1636 he made his peace with Richelieu and was appointed to the command of the army of Italy. He perished at the siege of Casal.

PAGE 144. l. 39. *que nous avons ailleurs essayé de peindre*, i. e. in *La Jeunesse de Madame de Longueville*, chap. II.

l. 40. *Chantilly*, the famous seat of the Condé family since 1632. It is twenty-five miles north of Paris. It is now the property of the Institut de France, to which it was bequeathed by the Duc d'Aumale in 1886, together with its art collections.

Merlou, a little place near Paris.

PAGE **145**. l. 1. *Mézières*, i.e. Mézières near Mantes on the Seine, and not the one in the Ardennes.

l. 2. *La Barre, près Montmorency*. Both very near Paris.

l. 3. *à Rambouillet*: not the *Hôtel de Rambouillet*, in Paris, but the *Château de Rambouillet*, thirty miles south-west of it.

l. 7. *Dreux*, a little farther from Paris than Rambouillet, and not very far from Mézières.

PAGE **146**. l. 15. *la 'Sophonisbe' de Mairet*, a celebrated tragedy by Mairet (Jean) (1604–1686), in which, for the first time on the French stage (1634), the 'unities' were strictly observed. The subject of the tragedy is the story of Sophonisbe, Queen of Carthage, 235 B.C. Brought up by her father Hasdrubal in the hatred of Rome, she married Syphax after having been betrothed to Masinissa. When the town of Cirta fell, Sophonisbe was taken by the Romans, and Masinissa, still in love with her, married her, but Scipio, having demanded from his ally that Sophonisbe should grace his triumph, the Numedian, to avoid this shame without sacrificing his ambition, sent her a cup of poison which she drank, saying, 'I accept this wedding gift.'

Mairet's tragedy is really a fine work, and so much so that Corneille apologized (1663) for daring to put on the stage a tragedy on the same subject after it had been so well treated by Mairet. We think Corneille was right, and that Mairet's tragedy is, on the whole, a really fine performance. He also wrote *Silvie* (1627), a romance rather than a play, and *Chryséide et Arimand* (1620).

PAGE **147**. l. 1. *Récit de M^lle Paulet au ballet des Dieux, représentant l'astre du Lion*. This was printed under the name of Montfureau in the *Recueil de Sercy*, in 1600, vol. v, p. 337, and the *Zirphé* mentioned in line 6 in the same collection, p. 405. It is entitled *Zirphé, reine d'Argène à la cour d'Arthénise*.

PAGE **149**. l. 2. *Marsin*, or rather *Marchin* (Jean-Gaspard-Ferdinand), born in Belgium in 1601. He first saw active service under Tilly in Germany, then entered the French

army. He sided with Condé during the Fronde, and passed into the service of Spain, where he became a general and commanded the united forces in the Netherlands. He was not a very remarkable general, nor was his son, although they both were good soldiers. He died at Spa in 1673.

l. 13. *le magè de Sidon*, i. e. Godeau. See note to p. 10, l. 31. 'Sidon' was Marseilles.

l. 32. *en des vers aujourd'hui oubliés*, and which are to be found in *Œuvres chrétiennes et morales* d'Antoine Godeau, évêque de Vence, Paris, 1663, vol. iii, p. 75.

l. 37. *Il faut que je vous dise . . .* In Tallemant, vol. vi, p. 381.

PAGE **151.** (Heading.) *Montausier*, born in Touraine in 1610, died in 1690.

l. 11. *Balzac*: not the well-known romancier, but Jean-Louis Guez, Seigneur de Balzac (1594–1654). He was a great friend of Richelieu, who appointed him Historiographer of France and State Councillor. He spent most of his life near his native Angoulême. He corresponded with most of the celebrities of his time, and wrote several treatises on ethics: *Aristippe ou de la Cour*, *Socrate chrétien*, *Les Entretiens*. His prose is generally excellent, but too often spoilt by too much affectation, want of judgement, and pomposity.

PAGE **152.** l. 11. *le maréchal de Toiras*, or, more correctly, Jean du Caylard de St. Bonnet Toiras, born 1585, died 1636. He distinguished himself greatly under Louis XIII, and especially at the memorable siege of Casal (1630) against Spinola. This won for him the title of Marshal.

l. 13. *sous le grand duc Henri de Rohan* (1579–1638), that is Henri Vicomte, then Duc de Rohan, who by turns fought at La Rochelle against Richelieu, then for Venice against Spain, and, finally, in the Valteline for France. He died from a wound received at Rheinfeld when fighting for France by the side of the Duke Bernard of Saxe-Weimar.

l. 30. *Bormio*, in Lombardy (Valteline).

PAGE **153.** l. 4. *Bernard de Weimar* (1604–1639), one of the principal supporters of the Protestants during the Thirty Years' War. He served first under the King of Bohemia, and distinguished himself at Wimpfen (1622). He then saw service under Christian of Brunswick and Gustavus Adolphus. After various successes he crossed the Rhine at Oppenheim, seized Mannheim, and defeated Wallenstein. He played a great part at Lützen after the death of Gustavus, and com-

pleted the victory. When France joined the Protestant League he placed his sword at her disposal, freed for her several towns, helped Condé in Burgundy, wrested Alsace from the Imperialists, whom he completely defeated at Rheinfeld, and seized Fribourg and Brissach. He died somewhat suddenly, either from poison, or, as was asserted, from a fever.

l. 5. *dans l'affaire de Cernay*, i.e. during the campaign in Alsace. Cernay is a small town not quite two miles from Mühlhausen.

l. 7. *le maréchal de Guébriant.* J.-B. Budes, Comte de Guébriant, born 1602, died from a wound in 1643. He greatly distinguished himself at Brissach, and in 1639 as commander-in-chief of the Army of the Rhine.

l. 11. *Tudelingen* (or, better, Tuttlingen), the Black Forest district where the French under Rantzau were totally defeated by the Imperialists in 1643.

l. 12. *Rantzau* (1609–1650) was of Danish origin, and fought successively, as was the fashion in those unpatriotic days, for Holland, Denmark, Sweden, and France, and from a Protestant became a Catholic. He was a brave soldier, but not a particularly able one. At Tuttlingen he allowed himself to be taken by surprise, like Turenne ten years later at Marienthal, or, better, Mergentheim.

l. 38. *cette fameuse 'Guirlande de Julie.'* This celebrated manuscript book dates from 1641, and was, as is well known, the gift of Montausier to Julie d'Angennes, who was to become his wife three years later. The work consists of a series of sixty-two madrigals written by the *beaux-esprits* of the time. Sixteen of these madrigals were composed by Montausier himself. All the poems were penned on vellum by the calligraphist Jarry. Twenty-nine of the folios are adorned with flowers painted by Nicolas Robert, the famous miniaturist and flower-painter. The work was magnificently bound in red Levant morocco, with an outside cover.

There are three copies of the *Guirlande* : one of them is a mere sketch of no great value ; the other is the *Guirlande* offered to Julie. This is a magnificent folio bearing on the cover and first page the intertwined letters J. L., i.e. Julie, Lucine. The third copy, bound like the folio, is an octavo, containing nothing but the poems penned by Jarry. Presumably it was a copy made for Montausier himself.

After having been for a long time in the possession of the family, it passed to the La Vallières, at whose sale it realized nearly £600, but at the last sale of the MS., in 1853, the

bids only rose to £120, when it was knocked down to the Marquis de Sainte-Maure. A copy of the *Guirlande* was printed by Didot in 1794, and another at Montpellier in 1824.

The following madrigal will give an idea of the poems of which the *Guirlande* is composed. It is found in a reprint of the Didot edition, and was edited by Charles Nodier in 1826 in his *Collection de petits classiques françois*. The 'Madrigaux des trois fleurs: la tulipe, la fleur d'orange, l'immortelle' are ascribed to Corneille in the *Recueil de Sercy*, published in 1653, but in the impressions taken from the MS. *Guirlande* itself they are attributed to Conrart, and Cousin, who actually saw the original MS., says they are signed Conrart. It is quite possible that a careless reader may have mistaken one name for another. Corneille's signature is occasionally very much like Conrart's, especially when the final *e* is accompanied by a curl and a dash, which make it look like a *d* or a *t*.

La Fleur d'Orange.

Je ne suis point sujette au fragile destin
De ces belles infortunées
Qui meurent dès qu'elles sont nées
Et de qui les appas ne durent qu'un matin.
J'ose donc me vanter, en vous offrant mes vœux,
De vous faire moi seul une riche couronne,
Bien plus digne de vos cheveux
Que les plus belles fleurs que Zéphyre vous donne.
Mais si vous m'accusez de trop d'ambition,
Et d'aspirer plus haut que je ne devrais faire,
Condamnez ma présomption
Et me traitez en téméraire ;
Punissez, j'y consens, mon superbe dessein
Par une sévère défense
De m'élever plus haut que jusqu'à votre sein :
Et ma punition sera ma récompense.

PAGE 156. l. 22. *reçut . . . au combat de Montancé une blessure . . .* Cousin means at 'Montançais', in the Angoumois district. In an encounter with the Frondeurs his squadron of men-at-arms was dispersed and he was left alone to face a large company of the enemy, who discharged their pistols at him. If before the encounter the heat had not induced him to change his clothes for lighter ones he would have been recognized and massacred, but fortunately for him he was taken for one of his own soldiers. Nevertheless he was very seriously wounded by the bullets fired at him; his

page and his horse were killed, his left arm was smashed by several bullets, and he received two sword-cuts on the head, and another one which almost severed his hand from his arm.

l. 37. *M. de Montausier est un homme tout d'une pièce.* All contemporaries seem to be pretty well agreed that Montausier was a most honourable man. Though somewhat rough and abrupt in his speech, he was extremely kind, fair to every one, and the slave of his word. He liked everything *recherché* and in good taste, and his cleanliness was almost proverbial. The Montausiers had four children, one of whom only survived, a girl, who became Comtesse de Crusol by marrying the eldest son of the Duc d'Uzès. Her father was her teacher and friend.

M^me^ de Sévigné, speaking of Montausier, says: 'J'avais ouï parler confusément de cette lettre que vous a écrite M. de Montausier ; je trouve, comme vous dites, son procédé digne de lui : vous savez comme je le trouve orné de toutes sortes de vertus. . . . C'est une sincérité et une honnêteté de l'ancienne chevalerie.'—Mercredi matin (Aug. 4, 1677).

See also Massillon, *Oraison funèbre du Dauphin* ; Fléchier, *Oraison funèbre du duc de Montausier* ; *Histoire du duc de Montausier* by Paget de Saint-Pierre, 1784 ; and *Vie de Montausier* by the Jesuit Nicolas Petit, 2 vols., 1729. The latter work was composed from documents furnished by his daughter, the Duchesse d'Uzès, and throws a very pleasant light on the Montausier family circle.

When in 1668 Louis XIV wished to place the Dauphin under the guidance of a *gouverneur* he selected Montausier, and on announcing his choice Louis said to the Duc : 'Je vous fais gouverneur de mon fils parce que je ne crois pas le pouvoir mettre en de meilleures mains.' The Duke bent the knee before the King and accepted the somewhat perilous honour, though not without some hesitation. Louis would take no refusal, and on presenting Montausier to his son he added : 'Voilà, mon fils, un homme que j'ai choisi pour avoir soin de votre éducation. Si vous suivez ses instructions et ses exemples, vous serez tel que je vous désire ; si vous n'en profitez pas, vous serez moins excusable que la plupart des princes dont on néglige ordinairement les premières années, et moi, je serai quitte envers tout le monde, le choix que j'ai fait me mettant à couvert de leur reproche.' Then, taking the hand of the Dauphin, which he touched with his lips, Montausier said : 'Recevez, Monseigneur, cette marque de soumission et de respect d'un homme qui, pendant quelques années, ne vous en donnera pas de pareilles, mais qui, en

devenant en quelque sorte votre maître, n'oubliera jamais que vous devez être un jour le sien, et qui sera toujours prêt à sacrifier son repos, ses intérêts et sa vie pour votre utilité.' History tells us how he brought up this prince, for whom he chose as tutors Bossuet and Huet; it tells us also how envious rivals tried, but without success, to indispose Louis XIV against him. It was for this Dauphin that Huet edited the once famous 'Delphin Classics.' Thirty-nine eminent scholars helped in the preparation of the works of the principal Latin and Greek authors, 'in usum Serenissimi Delphini'.

PAGE **157**. l. 14. *ma femme a bonnes jambes*, i. e. she can stand in the Queen's presence, and need not have a 'tabouret' or stool on which to sit. No lady lower than a duchess had a right to the 'tabouret.'

l. 15. *D'ailleurs il n'a qu'une fille*, i. e. he has no one to leave his title to.

l. 29. *la vertueuse duchesse de Navailles* (1625–1700), who was the intimate friend of Anne of Austria and Mazarin. Mistress of the Robes to Maria Theresa, she incurred the displeasure of Louis XIV by blocking up a secret door which had been opened in the apartment of the maids of honour (1664).

ll. 34–38. *M^me^ de Montausier dut son élévation . . . plus accommodants, et ils le furent.* There is nothing to show that M^me^ de Montausier did not do her duty, but, as her apartment was separated from that of the maids of honour by a staircase on which there was generally a sentry, whom the King could, of course, remove at pleasure, it was not particularly easy for her to stand in the place of the sentry, and to send the King back to his own apartment.

PAGE **158**. l. 31. *C'est maintenant à Mademoiselle à parler*: *Mémoires*, vol. v, p. 254.

PAGE **159**. l. 14. *Mademoiselle*: *Mémoires*, vol. vi, p. 82.

PAGE **160**. l. 7. *que personne . . . ne s'en acquitteroit si bien que lui*. So says Segrais in his *Mémoires anecdotes*, vol. ii, p. 72.

l. 13. *Huet*, Daniel (1630–1721), with Bossuet became, under Montausier, tutor to the Dauphin. He was very erudite, and studied almost everything. He was the general editor of the 'Delphine Classics' (see note to p. 156, l. 37). He was a fine Hellenist. His best works are *Demonstratio evangelica* (1679); *Poemata latina et graeca* (1694–1700);

Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain (1722). He became Bishop of Avranches in 1689.

PAGE **161**. l. 5. *l'affaire de M. de Montespan.* When M. de Montespan knew of his wife's intimacy with the King, instead of taking the thing quietly he boxed his wife's ears, drove her away from his house, called himself a widower, and went into mourning. He went about in a coach draped with black, and adorned with emblems suggestive of his misfortune. The King wished to punish him, but the lady laughed. Montespan was not a particularly interesting person, and his 'honour', for which 'il portait le deuil', as he said, did not prevent him from accepting a large sum of money from the King in compensation for his lost wife.

l. 28. *S'il n'avait pas tout à fait l'âme d'Alceste*, i. e. of the misanthrope in the play of that name by Molière. It has been supposed, not without reason, that Molière took the character of Alceste from Montausier. It was the generally received opinion, at the time the play appeared, and some of Molière's enemies—he had many—endeavoured to prejudice the Duke against him, but Montausier simply answered: 'Je n'ai garde de vouloir du mal à Molière; il faut que l'original soit bon, puisque la copie est si belle. Le seul reproche que j'aie à lui faire, c'est qu'il n'a pas imité assez parfaitement son modèle; je voudrais bien être comme son misanthrope; c'est un honnête homme.'

l. 40. *Il va au 'Samedi' fort souvent.* See Chapter IX, p. 203.

PAGE **162**. l. 2. *il a mis Perse en vers*, i. e. Aulus Persius Flaccus, born in 34 A. D., died 62. Montausier is very likely to have been a great admirer of Persius. His morals, and even the obscurity of his style and language, must have appealed strongly to the Duke.

l. 4. *il aime mieux Claudien que Virgile*: very likely, as Claudius Claudianus (365–408 A. D.) resembled Montausier in certain particulars. He had occupied important posts, and had enjoyed great consideration in the State. His extant works consist chiefly of idylls and epigrams of panegyrics on the Emperor Honorius and his minister Stilicho, the patron of Claudianus and the perpetual theme of his verse, and of invectives against their enemies.

l. 6. *un poëme qui n'a ni sel ni sauge*, i. e. perfectly tasteless.

ll. 11, 12. *Oronte . . . le fameux sonnet.* Oronte, one of the characters in the *Misanthrope* of Molière. *Le fameux sonnet* is the sonnet Oronte reads to Alceste, and on which he

wants his opinion, an opinion which Alceste does give with his usual frankness and bluntness. See *Le Misanthrope*, Act I, scene ii.

l. 31. *Cléomire*, according to the Key, is Madame de Rambouillet.

l. 32. *gouverneur d'une province de Phénicie.* Montausier was governor of Angoumois (the Charente district). 'Phénicie,' as we have seen before, is France.

l. 40. *On lui a vu arracher, au milieu . . .* See p. 153, ll. 2–20.

PAGE **163**. l. 29. *Aussi ne l'a-t-on jamais soupçonné de l'être (d'être flatteur) de personne.* Some lines of the *Misanthrope* remind one of this passage, which Molière had probably read :—

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.
Le Misanthrope, Act II, sc. v, 143–148.

l. 40. *Philonide*, i. e. Julie.

PAGE **164**. l. 8. *ne l'accusent que de soutenir ses opinions avec trop de chaleur.* As an example see *Le Misanthrope*, Act I, sc. ii, in which Alceste condemns, in no gentle terms, the 'fameux sonnet'.

l. 17. *Aristée*, i. e. Chapelain. See note to p. 6, l. 32.

l. 23. *il écrit si bien en vers et en prose.* This is, of course, mere flattery, as Montausier was not a good prose writer, and was a worse poet, at least to judge from the madrigals in the *Guirlande de Julie*.

PAGE **166**. l. 20. *transportons-nous au Marais, non pas à la place Royale.* See notes to p. 16, l. 20 and p. 120, l. 24.

l. 23. *tout près du Temple . . . la rue de Beauce.* The old monastery of the Knights Templars, built in 1212, was successively the house of the Knights Templars, the treasury of French Kings, and finally the place of confinement of the unfortunate Louis XVI and his family. It was demolished in 1811, and stood near where now stands the 'Mairie du III^me^ arrondissement.' A part of the Temple is now occupied by the 'Square du Temple', near which will be found the rue de Beauce.

l. 27. *Les Scudéry . . . l'amiral de Brancas . . .* From

the Brancaccio family of Naples, who settled in France in the fourteenth, not fifteenth, century. Admiral Villars belonged to the family.

According to Conrart, the father of Georges and Madeleine Scudéry filled important posts. He was King's lieutenant of Havre under Admiral Villars, who was the governor of the port.

As stated on p. 167, Georges Scudéry was born at Havre in 1601, and the baptismal registers of the parish of Notre-Dame du Havre, which are still kept, give the exact date as August 22, 1601. He was named Georges after Admiral 'Georges de Brancas, seigneur de Villars, marquis de Fréville, gouverneur pour le roi des villes du Havre et de Pont de-l'Arche.'

PAGE **167**. l. 19. *que n'éclairaient et ne soutenaient le jugement ni le goût*. In a sort of report on literary men which Chapelain prepared for Colbert, we read that 'son principal mérite est dans son naturel qui est beau, et s'il était réglé par le jugement et soutenu par le savoir il a une vigueur qui ne le laisserait pas parmi les hommes ordinaires.' It must be noted that Chapelain was friendly to him on account of his sister, for whom he entertained the greatest regard.

ll. 22–28. *La tragi-comédie intitulée 'l'Amour tyrannique' . . . comparé à 'la Pucelle'*. One of Georges Scudéry's numerous and very inferior plays. Georges Scudéry was also the author of *Alaric* (line 27), an epic poem which is not destitute of life and imagination, but which is utterly spoiled by absurdities of the first magnitude, by romantic extravagance, and by euphuistic language which render the reading of even a portion of it extremely tedious and uninteresting. We must note here that Scudéry thought himself the worthy rival of Corneille, and in order to prove it, as he thought, he composed *L'Amour tyrannique* (1638), which only succeeded in proving once for all his own inferiority. As is well known, the success of *Le Cid* (1636) disturbed the rest of Cardinal Richelieu, and, as Cardinal Richelieu would not allow Corneille's success to disturb his rest, the great minister entered into a plot with the small minds against the unfortunate *Cid*. Scudéry was the leader of the small minds, and he addressed to the *Académie* his *Observations sur le Cid* with a view to induce the Forty to condemn that poem, hoping that the 'Immortels', who owed their existence to Richelieu, would not hesitate to do so, so as to please the Cardinal. The Forty showed more taste and discrimination than had been anticipated. They first asked Corneille's permission to

criticize his play, a request which he granted with haughtiness. Several commissions were formed to pass judgement on the play, and to decide the quarrel between the poet and his adversaries. The *Académiciens*, it must be admitted, showed great moderation and impartiality, and, although they did not altogether approve of the choice made by Corneille, they acknowledged that the *Cid* was full of beauties of the highest order. The opinion of the *Académie* was subsequently published in a work entitled *Sentiment de l'Académie française sur la tragi-comédie du Cid.* This was satisfactory as far as it went, but it was also a great waste of time and good paper and print, for, long before the *Sentiment de l'Académie* was expressed, the public, who knew nothing of literary coteries and jealousies, had made up its mind that the *Cid* was a masterpiece, and has thought so ever since. Scudéry was what in these days we should call a 'bounder'. He was also something of a bully. The opening verse of his *Alaric* gives a good idea of his bombastic style :—

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

We cannot quarrel with Boileau for satirizing Scudéry as he did in his *Satire* II, vv. 77–82 :—

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine engendrer un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans force et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens :
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire.

On *La Pucelle* see note to p. 6, l. 32.

l. 37. *Vaugelas*, the celebrated French grammarian (1585–1650). He was one of the early *Académiciens*, and was entrusted with the editorship of the *Dictionnaire*. His best-known work is *Recherches sur la langue française* (1647).

exilé . . . pour sa fidélité à Condé, i.e. during the war of La Fronde. It must be said in praise of Georges Scudéry and his sister that they remained faithful to their friends—the Longuevilles, the Condés—during the time of their disgrace.

PAGE **168**. l. 4. *de Saint-Aignan*, i.e. le duc de Beauvilliers (1607–1687), one of the adversaries of the Fronde, and a member of the *Académie*.

ll. 4–8. *obtint un bénéfice . . . ce qu'il y avait de mieux.* So says Tallemant, vol. v, p. 273 et seqq.

l. 20. *le roman psychologique*, i.e. the novel in which the author studies the growth and development of character.

Such is what is usually understood thereby. This, however, is not exactly what this kind of novel is. To our mind the *roman psychologique* is the novel in which the author sets himself the impossible task of showing us the inmost soul of the characters he portrays, just as an anatomist would place before our eyes internal organs. Hence the only possible psychological novel is 'Our own Novel.'

l. 28. *Conversations*, i.e. *Conversations sur divers sujets* (1680–1694), 4 vols., and *Conversations de Morale* (1688–1692), 4 vols.

l. 37. *Née au Havre . . .* The baptismal registry of Notre-Dame du Havre says she was born on December 1, 1603.

PAGE **169**. l. 12. *Elle a fait, dit Tallemant*: vol. v, p. 274.

Femmes illustres . . . l'Illustre Bassa. By M^lle de Scudéry. She probably wrote the whole, for Georges Scudéry also wrote an *Illustre Bassa* which he had entirely borrowed—we will call it—from his sister.

l. 22. *La Calprenède*, i.e. Gautier de Costes (1610?–1663), was first an officer of the King's guards, and then one of his 'gentlemen.' He wrote some endless novels in countless volumes which are now completely and deservedly forgotten. In his arrangement with his publisher his great concern was to lengthen his novels as much as possible so as to get more money. After having bargained for four volumes he would threaten his publisher with thirty-five or forty.

l. 27. *Ménagiana*: in the edition of 1715, vol. ii, p. 11.

M. de Maroles, or rather Marolles (1600–1681), had translated parts of Virgil and Martial. Being intimate with all the authors of his time, he has left very interesting *Mémoires* (1656–1657), 2 vols. folio.

PAGE **170**. l. 40. *Voiture avait beaucoup perdu à l'hôtel de Rambouillet.* Tallemant in vol. ii, p. 288, says: 'Madame de Saint-Étienne—une des filles de Madame de Rambouillet—dit que sur la fin on était fort las de lui, et que, sans la longue habitude qu'il avait dans la maison, et la considération de M^me de Rambouillet, pour qui il avait plus de complaisance, on eût tâché de l'éloigner.'

PAGE **171**. l. 18. *Elle avoit pris le samedi*: Tallemant, vol. v, p. 282.

PAGE **172**. l. 6. *sa laideur n'était surpassée que par celle de l'homme qui, plus tard, arriva le plus près de son cœur.* This man was Pellisson. See p. 204, l. 28, and also note thereon.

l. 26. *la sœur de Georges ne manque pas de faire valoir et*

d'exagérer sa qualité. Tallemant says: 'Sa sœur a plus d'esprit que lui, et est tout autrement raisonnable, mais elle n'est guère moins vaine; elle dit toujours: "Depuis le renversement de notre maison." Vous diriez qu'elle parle du bouleversement de l'empire grec.'

PAGE 174. l. 29. *le pastel de Nanteuil, malheureusement perdu.* This pastel does not appear to have ever been engraved. It is mentioned neither by Fontenette in his *Bibliothèque historique de la France* nor in R. Dumesnil's *Catalogue.*

PAGE 175. l. 7. *et sont appelés saphiques. . . .* It must not be assumed that M^lle^ de Scudéry ever wrote Sapphic odes.

PAGE 176. l. 5. *jamais que de ce que . . . Jamais que de ce dont* would be more correct, but hardly less unpleasant to the ear.

PAGE 177. l. 23. *l'Armande des 'Femmes savantes.'* See Act I, sc. i.

PAGE 179. l. 9. *joint que.* See note to p. 90, l. 37.

PAGE 181. l. 12. *les petits marquis de Molière.* Molière directed the shafts of his wit not only against the pedantic ignorance of many of the doctors of his time, but also against the flippancy, the fatuity, the conceit of the 'marquis' of his day. In the *Critique de l'* '*École des Femmes*', for instance, we have a 'marquis' whose *ultima ratio* for pronouncing a comedy to be detestable is that 'elle est détestable.'

ll. 18–20. *le Sganarelle de l'* '*École des maris*', &c. Sganarelle is a type which entirely belongs to the Molièresque comedy. The type first appeared in *Sganarelle,* and reappeared in *L'Ecole des maris* as a 'guardian', in the *Festin de Pierre* as Don Juan's 'valet', in *L'Amour médecin* as a 'father', and in *Le Médecin malgré lui* as a 'faggot-maker.' The costume of Sganarelle is somewhat similar to that of Scaramouch. The name is evidently from the Italian *sgannato* (from *sgannare*), 'undeceived,' 'disabused,' which strangely enough has come to signify the very reverse of this in the popular mind.

l. 19. *l'Arnolphe de l'* '*École des femmes*'. Arnolphe is the type of the man who believes that education is incompatible with womanly virtue. Acting on this principle, he brings up his ward, Agnès, in utter ignorance of the things of this world, but Cupid found in her a very apt pupil. Agnès has become the type of the artless maiden, the *ingénue* of the French stage, who will without blushing ask questions of the most ticklish kind. Molière was severely censured for placing this

type on the stage, but, far from accepting the criticism, he defended his Agnès in *La Critique de l' 'École des Femmes'*.

le Chrysale des 'Femmes savantes'. The character of Chrysale is summed up in these two lines:

Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.

(*Les Femmes Savantes*, Act II, sc. vii, l. 21.)

and—

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

(*Ibid.*, Act II, sc. vii, l. 33.)

The *guenille* is his own body.

Chrysale is therefore the type of the plain, simple man, somewhat materialistic, whom Molière contrasts with his wife Philaminte, a born pedant, Armande, their daughter, and Bélise, Chrysale's sister, a somewhat prudish damsel.

PAGE **183**. l. 24. *Somaize*. Antoine Beaudeau de Somaize, *littérateur* and professional wit of the seventeenth century, born about 1630. Date of death unknown. He is said to have been secretary to Marie Mancini, one of Mazarin's nieces. He was the champion of the *Précieuses* and prided himself on being able to teach future generations the subtleties of language and the quintessence of *galanterie*. He wrote a prose comedy: *Les véritables précieuses* (1660), but he is chiefly remembered for *Le grand dictionnaire des Précieuses, ou la Clef de la langue des ruelles*, completed in two volumes in 1661.

l. 27. *la langue d'Hespérie*, i.e. the Italian tongue. The Greeks understood by Hesperus (ἕσπερος) the 'evening,' hence the West, i.e. Italy.

l. 35. *la 'Philaminte' de Molière*, in the *Femmes Savantes*, who turns her servant away because

Elle a . . .
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

(Act II, sc. vi, l. 31.)

PAGE **184**. l. 17. *l'astrologie*: used here more in its primitive sense of 'study of the stars' than as the chimerical art of foretelling the future by their inspection.

PAGE **185**. l. 31. *habillée comme on peint les Muses*: generally with a long flowing robe and the head in a pensive attitude.

PAGE **186**. l. 40. *bailla*, from *bailler*, the equivalent of *donner* and now almost obsolete.

PAGE 188. l. 37. *comme dirait Pascal, de moins mettre enseigne.* This neat expression occurs in Pascal's *Pensées*, Part I, article ix, cap. xviii. 'On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poète, ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de mathématicien. Mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne.'

l. 39. *Puisqu'il vous le faut dire, . . . d'être bel esprit.* See note to p. 4, l. 9.

PAGE 192. l. 40. *curieux*, in the sense of 'caring for,' 'eager after,' as in the case of amateurs. Cf. 'Il est curieux de vieux tableaux, de vieilles gravures, de meubles anciens,' &c.

PAGE 193. l. 30. *Phaon.* The boatman with whom Sappho is supposed to have fallen in love, and who repulsed her.

PAGE 196. l. 32. *En mon particulier*, i.e. *pour ce qui me concerne.*

l. 35. *au temple.* Out of respect for holy things the word *église* was hardly ever used in a novel at the time *Cyrus* was written. Hence Corneille said in *Le Menteur*, Act IV, sc. ix, l. 46:

Soit. Mais il est saison que nous allions au *Temple.*

Molière in *Le Dépit Amoureux*, Act I, sc. ii, l. 6:

Et vous promets, ma foi . . .
Quoi?
Que vous n'êtes pas
Au *Temple*, au cours, chez vous, ni dans la grande place.

The word *Temple*, as now used, means a 'Protestant place of worship': 'Le temple de la rue Saint-Honoré', 'de la rue Saint-Antoine'.

PAGE 198. l. 2. *propre*, as we have already seen, stands for *élégant.*

l. 29. *Je suis persuadée, reprit Sapho.* The sentiments expressed are well worth thinking over, and the last lines of p. 198, the whole of pp. 199, 200, 201, and the first six lines of p. 202 will furnish ample matter for discussion or for essays.

PAGE 202. l. 11. *l'abbé de Pure* (Michel de), born at Lyons in 1634, died at Paris in 1680. He was the son of the provost of his native town. He was a prolific writer, but is chiefly known through his play entitled *La Prétieuse ou le Mystère de la Ruelle* (1656). Boileau did not think much of him and in that particular was in disagreement with the contemporaries of the *abbé*, who had a high opinion of his talent.

The abbé, who had recently arrived from his native town in Paris, could not but be struck with the language of a certain class of society which imitated, as they thought, the *belles manières*. This gave him the idea of writing a novel on the foibles of these people, and almost at the same time he also composed his comedy. The comedy was played by an Italian company at the time Molière was in the south of France, but, although the play does not appear to have been printed, it is pretty certain that he heard of it, and that he even knew some of its scenes. He slightly imitated them in his *Précieuses ridicules*, especially in the opening scenes.

PAGE **203**. l. 25. *au Marais, dans la rue de Beauce.* The rue de Beauce is really in the Quartier du Temple. See note to p. 166, l. 23.

PAGE **204**. l. 3. *Saint-Nicolas-des-Champs* was situated between the rue S^t^-Martin and the rue du Temple and not far from what is now the 'square du Temple.'

l. 8. *M^lle^ Boquet*, a very intimate friend of M^lle^ de Scudéry, often mentioned by Somaize and Conrart. This M^lle^ Boquet is the Agelaste of the *Cyrus*, a name given her because of her melancholy disposition (Gr. *ἀγέλαστος*, gloomy). Her sister is the Bélise of the same romance. Both sisters were talented lute-players.

l. 9. *Pellisson*, Paul (1624-1693). One of the historiographers of Louis XIV. He was Fouquet's principal and confidential clerk, and was sent to the Bastille after his master's arrest. He ever remained faithful to his old master and when released from prison endeavoured to obtain his pardon. Pellisson, owing to his having been terribly scarred by small-pox, was not by any means handsome.

l'auteur du 'Louis d'or': Isarn; see note to p. 208, l. 22.

l. 10. *Doneville*, one of the obscure visitors of M^lle^ de Scudéry.

l. 22. *M^lle^ Robineau*, the 'Doralise' of the *Cyrus*, was an orphan and lived with an old aunt. She is represented as being very witty and humorous. She refused all offers of marriage, and when asked why 'elle avait refusé tant d'honnêtes gens qui avaient songé à l'épouser, elle répondait toujours, en riant, que c'était parce qu'elle n'avait pas encore trouvé un certain homme qu'elle cherchait, et qu'elle s'était imaginé être seul capable de faire son bonheur.' Somaize in his *Dictionnaire des Précieuses* calls her Roxane.

l. 23. *M^me^ Arragonais*, or *Arragonet* and also *Arragonets*. She was a wealthy widow with a daughter who had married

Michel d'Aligre, son of the Chancellor of that name, who held several important and lucrative posts. She was rich and could fully indulge her taste for literature and arts. She is the 'Philoxène' of the *Cyrus*. Her husband had been treasurer to the *Gardes françaises*.

l. 28. *Pellisson seul y parvint*. See note to p. 172, l. 6.

PAGE **207**. l. 31. *M. de Monmerqué* (Louis-Jean-Nicolas) (1780–1860) was a judge and a member of the Institute. He has given some excellent editions of M^me^ de Sévigné's *Lettres* and of Tallemant des Réaux's *Historiettes*. In collaboration with Petitot he published the vast *Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France depuis Henri IV jusqu'à la Paix de Paris*, 13 vols. 8°, 1819–1829.

PAGE **208**. ll. 9–10. *Conrart . . . dans la note suivante*: in *Manuscrits de Conrart*, vol. v, p. 91, Bibliothèque de l'Arsenal.

l. 22. *Isarn*: a friend of M^lle^ de Scudéry of whom Tallemant says: 'Garçon bien fait, qui a bien de l'esprit et qui fait joliment des vers.' He was the author of the *Louis d'or* mentioned on p. 204, l. 9. This poem is rather pretty and is varied by some good prose passages. It has often been imitated. It is a story of a *louis d'or* told by itself from the day it left the mine as a coarse lump of ore, right through all its metamorphoses. 'Je fus,' it says in one place, 'tantôt bague, tantôt montre, tantôt chaîne, mais sur toutes choses je devins un des plus jolis cachets du monde.' (This is an evident allusion to the crystal seal Conrart gave to M^me^ Arragonais; see p. 211.) 'Je portais la figure d'un petit amour qui, au lieu d'avoir son bandeau sur les yeux, l'avait sur la bouche, et qui, marchant comme à la dérobée et fort doucement, tenait une de ses mains devant son flambeau pour en cacher la clarté. Ces cinq paroles étaient écrites autour: *Ni le bruit ni l'éclat*. Je pourrais bien te conter ici mille choses si je voulais, mais ma qualité de cachet m'en empêche, et je te puis même assurer que jamais personne n'a rien su des mystères dont j'ai été dépositaire.

> Mon empreinte toujours heureuse
> Ne ferma jamais de poulet;
> Ni ne servit à de lettre amoureuse
> Qui vît éventer son secret.'

'Un poulet' was a love letter, called thus, says Furetière, 'parce qu'en le pliant on fait deux pointes qui représentent les ailes d'un poulet.' We prefer, however, the etymology given by Lord Chesterfield in his *Letters to his Son* (ccix). 'Henry IV of France,' says he, 'used to send *billets-doux* to his mistresses

by his *poulailler* under pretence of sending them chickens, which gave the name of *poulets* to these short but expressive manuscripts.'

PAGE **210**. l. 6. *Raincy*, a friend of M^lle de Scudéry, whose only claim to be remembered is that he was one of her regular visitors. He was very rich. Tallemant says, vol. iii, p. 344, &c.: 'C'était le dernier fils de M. Bordier, simple avocat, mais qui s'étant jeté dans les affaires, fit fortune, devint intendant des finances, bâtit le château du Raincy et obtint pour son fils cadet le titre de ce magnifique domaine.' Le Raincy is a charming place about 23 miles from Pontoise in the Department of Seine-et-Oise.

l. 40. *et même un savant académicien*. Not yet identified.

PAGE **211**. l. 20. *Si j'avois un 'secret', . . .* The words italicized in these lines are taken from the madrigal Conrart had addressed to M^me Arragonais when sending her the crystal seal.

l. 31. *des impromptu dans sa poche*. It is well known that habitual makers of impromptus usually had a large stock of these commodities. The impromptu manufacturer generally had a confederate who asked for an extempore piece of verse on some subject or other, and naturally the impromptu came forth in a minute or two. Impromptu poems, like extempore speeches, are generally of the kind termed by Molière *impromptus à loisir* (*Précieuses ridicules*, sc. xi, near the end).

l. 32. *Le faubourg Saint-Germain* was then the most aristocratic part of Paris, where such well-known families as the Conti, d'Auvergne, Villiers, Luynes, Châtillon, Harcourt, Villeroi, de la Marche, Maurepas, and Rohan had their mansions.

PAGE **212**. l. 33. *ni au divertissement des dix journées de Boccace*: i.e. when Boccaccio composed his *Decameron*, consisting of 100 tales represented to have been related in equal portions in ten days—hence the name—by a party of seven ladies and three gentlemen who had retired from Florence to a villa at Fiesole during the great plague of 1348, to dispel their fears, for a season, by a break of uninterrupted and more or less moral gaiety,—tales not so harmless as those recorded here.

PAGE **213**. l. 6. *jusqu'à Saint-Amand*: Marc Antoine Gérard de Saint-Amand (1594–1661). His *Œuvres* were published in 1855 by Livet. We cannot share Cousin's opinion, for if Saint-Amand was not a poet of the first magnitude he was, at any rate, very original. His exuberance of spirits is quite refreshing after some of the maudlin productions of the elegiac poets of the time. His poem entitled *La Solitude* is among the best things in the literature of the period.

l. 16. *Le beau 'Prologue des Fâcheux'* will be found in any edition of Molière's *Les Fâcheux*. It was delivered by *Une naïade sortant des eaux dans une coquille*.

l. 18. The *Dialogue d'un passant et d'une tourterelle* is to be found in *Œuvres diverses de M. Pellisson*, vol. i, p. 103.

PAGE **214**. l. 8. *depuis l'ouvrage de M. Rœderer*, i.e. *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France*, 1835. This is a most interesting study on the society of the Hôtel de Rambouillet, though occasionally too prejudiced in its favour.

l. 19. *Boileau lui-même le célébrait*, i.e. in *Épître* vii, ll. 99, 100:

> Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
> Que Montausier voulût leur donner son suffrage!

The *Épître* deals with the advantage to be derived from the jealousy of enemies. It was composed on the occasion of the tragedy of *Phèdre*, which, as we have seen (see note to p. 2, l. 38), was not a success when first produced. Hence he tells Racine that if Montausier approves of his *Phèdre* he has no need of any other suffrage. Montausier was flattered by the reference to his taste and honest judgement expressed in the above lines, which produced immediately a *rapprochement* between Boileau and the Duke, who had been estranged for some time—a *rapprochement* which became a lasting friendship.

PAGE **215**. l. 16. *Il importe de ne pas se méprendre sur la nature du génie de Molière*. This and the following paragraphs deserve attention. Molière indeed was no preacher of morals, no buffoon like some of his predecessors. For the puppets of the latter he substituted living men and women, in whose virtues, vices, and attitudes the world could see itself mirthfully. Whilst singling out and satirizing the tendencies of his age he stamped the hall-mark of humanity on all his characters, who always remain real men and women and who will last as representatives for all time. Among his cardinal qualities joyful humour, sound common sense, profound knowledge of the human heart, detestation of hypocrisy, stand pre-eminent.

ll. 34–36. *Prenons ... l'œuvre la plus profonde de Molière ...* The praises accorded by Cousin are somewhat exaggerated. *Don Juan* is not by any means the best play of Molière, and if he had written nothing else he could not certainly be compared to Aristophanes, Shakespeare, or Corneille. Why should we always have these odious comparisons? According to Stendhal, 'Molière est inférieur à Aristophane' (*Racine et Shakespeare*, p. 17, l. 27, C. P. edition). This is also an idle assertion. Why not simply admire Aristophanes, Shakespeare, Corneille, and Molière, since they all deserve our admiration?

Don Juan ou le Festin de Pierre is good, but not excellent. It appeared in 1665, much to the disgust of the clergy, and was a substitute for *L'Hypocrite*, that prototype of the famous *Tartufe*, which had been suppressed. It cannot for a moment be placed on the same level as *Tartufe*.

Don Juan is the type of the *grand seigneur* of a certain class; a debauchee, cruel, hypocritical, foppish, profligate but witty, brave and generous. Sganarelle (see note to p. 181, ll. 18–20) is the plebeian, honest, full of common sense, but vulgar and not over-brave.

l. 37. *Ariste . . . Philinte.* Ariste is Sganarelle's brother in *L'École des Maris* and the first 'sensible' brother of the Molièresque comedy.

Philinte is the man of the world of the *Misanthrope*, sociable and eminently indulgent, a 'gentleman' in the true sense of the word.

PAGE 216. l. 7. *Sganarelle.* See note to p. 181, ll. 18–20.

ll. 9–10. *Quand Don Juan vole au secours d'un homme.* See *Don Juan*, Act III, sc. ii, at the very end.

ll. 11–12. *quand la main du commandeur s'appesantit sur l'athée.* In the old legend Don Juan, after having slain the father of one of the victims of his profligacy, challenges the Supreme Power to animate the murdered man's statue, which he mockingly invites to a feast. The statue arrives at his request and, seizing the libertine, carries him down to hell (see Act V).

l. 13. *O mes gages!* The last words of Sganarelle in *Don Juan ou le Festin de Pierre.*

l. 21. *Doña Elvire*, Don Juan's wife and former victim.

l. 40. *inventer un personnage qui . . . fît la fonction du chœur antique.* The chorus of the Greek tragedy does not exist in the French classical drama. The choruses in *Esther* and *Athalie* have nothing in common with the chorus found in Greece, except the name. In the Greek drama the chorus is, to all intents and purposes, an actor. It is an indispensable part of the play, it moves on the scene, acts, and divides itself into two parts which answer each other alternately. The chorus played such an important part in the Greek drama that it almost constituted different acts. A Greek play consisted of one act divided into *prologue*, *episodes*, *exode*, to which Aristotle adds the different parts of the chorus: the πάροδος or first song, the ἐπιπάροδος or second song, the στάσιμα or songs sung after the chorus had taken its place in the orchestra, the ὑπόρχημα, or song accompanied with dancing, the lamentation, κομμός, and the ἔξοδος or final chorus.

PAGE 217. ll. 2–4. *Cléante . . . Orgon*, two characters in *Tartufe*; Cléante is the 'man of sense,' Orgon 'the soft.'

ll. 5–6. *Molière avait-il déjà inventé ce personnage en* 1664 . . . *Tartufe*,—not *Tartuffe* as Cousin always writes it,—was acted for the first time before the Court on May 7, 1664. The King seemed to approve of it, but Jesuitism was too strong even for Louis XIV, and the representations of the play ceased, not to be resumed before 1669. All we know of the original character, which later on became the Tartufe we are acquainted with, is that in the primitive play Tartufe was a priest, whilst in the latter he is a layman and a man of the world. See note to p. 215, ll. 34–36.

l. 9. *le morceau célèbre sur la vraie dévotion* . . .: in Act I, sc. vi, ll. 60–87. The whole scene should be read, nay the whole play, and more than once, for it is undoubtedly Molière's best comedy. When *Tartufe* reappeared on the stage in 1669, it was received with immense applause, and it kept the boards for three whole months: an extraordinary run for the time.

ll. 18–22. *dans cette 'Phèdre' mille fois au-dessus de celle d'Euripide, comme l'a si bien fait voir M. de Chateaubriand* . . . Another somewhat absurd statement; absurd because Racine's tragedy can hardly be compared to the 'Hippolytus crowned' of Euripides. In the first place Racine followed the Hippolytus of Seneca much more closely than Euripides' tragedy. In Euripides Phaedra plays a secondary part, whilst in the French tragedy the wife of Theseus is the principal character. The development of the action is not the same in both cases. As for the *abominable accusation qui abuse Thésée et fait immoler un fils par un père*, why did not the Thésée of Racine's play bring his wife and his son before each other, or rather before Œnone, the *confidente* of Phèdre, since it was she who accused Hippolytus? (See *Phèdre*, Act IV, sc. i.) The reason is not far to seek. If the accuser and the accused were placed face to face the *dénouement* of Racine's play would be nullified. In this, at any rate, it seems to us that Euripides has managed things better. The accuser and the accused cannot be confronted, since Phaedra is dead, and Theseus on hearing a commotion outside the palace does not even guess that the corpse now brought in is the body of his wife (see l. 790). It is the chorus which apprises him of his misfortune; but it reveals nothing to him. He only learns the accusation brought against his son by a letter which his wife still clutches in her hands (see ll. 856–65), and which he thinks contains her last wishes and recommendations, and not until he has read

the letter does he learn the accusation preferred against his son and make it known to those around him (l. 882). Theseus cannot therefore bring Hippolytus and his step-mother face to face, and his wife's death furnishes him with a plausible argument against his son. In Racine's play this argument is totally wanting, since the accusation only rests on the words of a nurse of low character. If the Thésée of the French had any sense, he would at once confront the parties.

Chateaubriand's remarks on the *Phèdre* of Racine are in the *Génie du Christianisme*, Livre III, chap. iii. They are not quite such as Cousin's words would lead one to suppose.

l. 22. *M. Schlegel.* This was August Wilhelm, the author of *Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur.* Notwithstanding a certain amount of antagonism to France and French writers, his work is a magnificent performance. Schlegel was the creator of the somewhat absurd 'Shakespeare worship' which has raged so long in Germany; absurd because seldom genuine, and because those who are most devoted to it are often the very persons who can neither speak nor read English, and who frequently have read nothing of Shakespeare, not even in the excellent German translations found in Germany.

PAGE 218. l. 7. *Chrysale.* See note to p. 181, l. 19.

l. 21. *Moi, j'irois me charger d'une spirituelle.* In *L'École des femmes*, Act I, sc. i, l. 87.

l. 28. *Une femme stupide . . .* In the same play, Act I, sc. i, l. 103.

l. 29. *Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête*, i. e. *qu'une sotte.* In *L'École des femmes*, Act I, sc. i, l. 107.

l. 32. *Arnolphe . . . Ariste.* Notes to p. 181, l. 19, and p. 215, l. 37.

l. 36. *Clitandre.* In *Les Femmes savantes* he is the sensible man who does not want women to be ignoramuses, but who will not have them spend their life over the acquisition of useless or pedantic knowledge.

The verses Molière puts in his mouth on p. 219 are from that play: Act I, sc. iii, ll. 20–6.

PAGE 219. l. 17. *l'ignorance qui fait des Agnès.* Note, p. 181, l. 19.

la pédanterie des Philamintes. Notes, p. 181, l. 19, and p. 183, l. 35.

l. 24. *l'auteur du 'Barbouillé'*, i. e. Molière. This play, the title of which is *La Jalousie de Barbouillé*, was written by Molière during his tours in the provinces. It is very doubtful whether the play was really his own composition. It was

probably borrowed from some of the Italian actors travelling through France and arranged by Molière to suit his own purpose. Some of the ideas found in it were introduced later on in *Les Précieuses ridicules*.

l. 27. '*La Précieuse*' *de l'abbé de Pure.* Note, p. 202, l. 11.

PAGE **220**. ll. 1–3. *dans cette ruelle ignoble où les filles de M. Gorgibus . . .*: i.e. in the *ruelle* of Madelon, daughter of M. Gorgibus, and of his niece Cathos in *Les Précieuses ridicules*, which certainly does not resemble the *chambre bleue* of M^me^ de Rambouillet, or *les Samedis* of M^lle^ de Scudéry.

ll. 4, 5. *M^me^ Cornuel . . . M^lle^ Legendre* were friends of M^lle^ de Scudéry, who lived not far from her house. M^me^ Cornuel was a *précieuse*, but not a *précieuse ridicule*. She married a widower, M. Cornuel, who had married first a widow with a daughter, M^lle^ Marie Legendre. The two girls were brought up together by their 'new mother.' This is what Tallemant says of these girls (vol. iv, p. 73): 'Une fille de la première femme de son mari qu'on appelle M^lle^ Legendre, et une fille de M. Cornuel et de cette première femme qu'on appelle encore aujourd'hui Margot Cornuel, ont aussi toutes deux bien de l'esprit, et de cet esprit un peu malin qui est celui qui plaît le plus. Tout cela attirait bien du monde chez elles; car ces trois personnes étaient toutes trois jolies.'

l. 32. *Tallemant est ici fort instructif . . .* Vol. v, p. 282.

PAGE **221**. l. 3. *dit Tallemant.* Vol. ii, p. 420.

l. 8. *M^lle^ de Scudéry est plus considérée que jamais.* Tallemant, vol. v, p. 279.

PAGE **222**. l. 13. *royaume du 'Tendre'*: more correctly *royaume de Tendre*. See Introduction, p. xxvii.

l. 18. *par le conseil de Chapelain.* Tallemant, vol. v, p. 277.

PAGE **223**. l. 20. *mais, comme Molière, honorons les vraies précieuses.* This is what Molière says in his *Préface* to *Les Précieuses ridicules*: 'J'aurais voulu faire voir qu'elle (ma comédie) se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie, et que par la même raison que les véritables savants et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie et du Capitan, non plus que les Juges, les Princes et les Rois, de voir Trivelin, ou quelque autre sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince ou le roi; aussi les véritables précieuses auraient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal.'

BIBLIOGRAPHY

Works by Victor Cousin.

$18\frac{20}{27}$. *Procli opera inedita.* 6 vols. 8vo.

$18\frac{25}{40}$. *Traduction des Œuvres complètes de Platon.* 13 vols.

1826. *Fragments philosophiques.*

1826. *Œuvres complètes de Descartes.* 11 vols.

$18\frac{27}{40}$. *Cours d'histoire de la philosophie.*

1829. *Nouveaux Fragments philosophiques :*—i. Philosophie de Locke; ii. Philosophie écossaise; iii. Fragments de Philosophie contemporaine; iv. Introduction à Maine de Biran; v. Philosophie sensualiste du XVIII^e^ siècle.

1829. *Manuel de l'histoire de la philosophie,* traduit de l'allemand de Hermann.

1835. *De la métaphysique d'Aristote.*

1835. *Mémoire sur le* sic *et* non *d'Abélard.*

1836. *Abelardi opera inedita.* 2 vols.

1836. *Cours de philosophie professé en* 1818 *sur le fondement des idées absolues du vrai, du beau et du bien.*

1837. *De l'instruction publique en Hollande.*

$18\frac{40}{41}$. *Cours d'histoire de la philosophie morale au XVIII^e^ siècle.*

1840. *De l'instruction publique en Allemagne.*

1841. *Cours d'histoire de la philosophie moderne professé en* 1841. *Œuvres philosophiques de Maine de Biran.* [1816–17.

1842. *Leçons sur la philosophie de Kant.—Des Pensées de Pascal.*

1843. *Œuvres philosophiques du P. André.*

1843. *Fragments littéraires.*—1844. *Jacqueline Pascal.*

1844. *Défense de l'Université et de la philosophie.*

1848. Philosophie populaire: *Le Vicaire Savoyard.*

1848. „ „ *Justice et Charité.*

1848. *De l'instruction publique en France sous la monarchie de* 1853. *La Jeunesse de Madame de Longueville.* [*juillet.*

1854. *Madame de Sablé.*

1856. *Madame de Chevreuse.*

1856. *Madame de Hautefort.*

1858. *Du vrai, du beau et du bien.* This is a new edition of the *Cours de philosophie professé en* 1818.

1858. *Étude sur les femmes illustres et la Société du XVII^e^ siècle.*

1863. *Histoire générale de la philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle.*

1865. *La Jeunesse de Mazarin.*

Works on Cousin.

1868. Secrétan, *La Philosophie de Victor Cousin.*—1885. P. Janet, *Victor Cousin et son œuvre.*—1887. Jules Simon, *Victor Cousin.*—1895. Barthélemy-Saint-Hilaire, *Victor Cousin, sa vie, sa correspondance.*

DC
33.4
C6
1909

THE LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Santa Barbara

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW.

MAY 14 1969 Y

REC'D YRL JAN 04 2003

MAY 03 2004

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
AA 000 164 127 3

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVII^e^ SIÈCLE

VICTOR COUSIN

Ur